

Manœuvres d'automne

Konsalik, Heinz G.

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

konsalik

manceuvres d'automne

roman * albin michel



DU MÊME AUTEUR
aux Éditions Albin Michel

*

ERIKA WERNER, CHIRURGIENNE
roman

JE GUÉRIRAI LES INCURABLES
roman

BEAUCOUP DE MÈRES S'APPELLENT ANITA
roman

LE DESTIN PRÊTE AUX PAUVRES
roman

LA PASSION DU DOCTEUR BERGH
roman

HEINZ G. KONSALIK

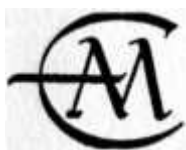
Manœuvres d'Automne

roman

Traduit de l'allemand

par

Max ROTH



ÉDITIONS ALBIN MICHEL

22, RUE HUYGHENS

PARIS

Édition originale allemande :

MANÖVER IM HERBST
Das Leben des guten Deutschen
Heinrich Emanuel Schütze

© 1967 by Hestia Verlag, Bayreuth.

© *Éditions Albin Michel, 1970.*

*Dédié à tous les Allemands
– bien trop nombreux –
qui n'ont rien compris, malgré deux guerres mondiales,
deux inflations, deux dévaluations,
deux débâcles totales
et plus de cinquante millions de morts.
Avec mes sincères appréhensions.*

H.G. Konsalik.

Ce roman n'a aucun rapport avec des personnages réels ni avec d'éventuels homonymes. Si l'un ou l'autre de mes lecteurs devait s'exclamer : « Celui-là, je l'ai connu ! » ou encore : « C'est bien lui ! » c'est que, peut-être, l'individu en question aurait vraiment existé. Ce qui est possible, non seulement en Allemagne mais n'importe où.

Bien qu'il s'agisse ici du roman d'un « Allemand type »...

I

Sur la place du marché de Trottowitz se tenaient un tambour et un clairon.

Très droits, la poitrine bombée, les reins cambrés, le postérieur tendu, ils jouaient du tambour et du clairon, dans le silence matinal.

Autour du village de Trottowitz s'étendaient les champs et les prés, les forêts et les vallons de Basse-Silésie. Des voiles de brume se balançaient paresseusement, comme des rideaux de tulle agités par la brise. L'humidité nocturne engluait encore le feuillage et les herbes. Quelque part dans le brouillard flottait la tache jaune pâle du soleil. On le devinait à peine, mais on en voyait déjà la chaleur : la terre fumait.

Heinrich-Emanuel Schütze s'était levé bien avant que les premières notes, les premiers roulements eussent passé sur les maisons endormies. Complètement habillé, en tenue de campagne, il regardait par l'unique fenêtre de la chambre que le sergent-fourrier lui avait attribuée. De l'autre côté du mur, dans le couloir, il entendait glisser les pantoufles feutrées du père Glauker. Le vieux paysan allait faire sortir son chien, – c'était toujours ainsi que débutait sa journée de travail.

Heinrich-Emanuel Schütze sortit sa montre en argent afin de vérifier l'instant précis de la première sonnerie du réveil. La montre était un cadeau de son père, à l'occasion de son brevet secondaire ^[1]. Il l'avait reçue en même temps que la réponse favorable à sa demande d'engagement immédiat sous les fiers drapeaux de Sa Majesté l'Empereur. À l'époque, il avait eu l'impression d'être enfin devenu un homme, grâce à cette double récompense : l'uniforme et la montre. Deux notions dont l'union intime dépassait la simple nécessité. Pour Heinrich-Emanuel Schütze, elles allaient constituer l'essence même de la vie.

En retard de deux minutes, constata-t-il, fronçant les sourcils. Bien sûr, le capitaine ne s'en apercevrait même pas, car il n'arrivait jamais qu'après la distribution du jus ; le lieutenant de la 1^{re} section s'était dégoté une fille, il s'amènerait tout au plus dix minutes avant le capitaine ; quant à l'adjudant-chef, ivre mort tous les soirs, il devait dormir comme une souche. Seul lui, l'aspirant Heinrich-Emanuel Schütze, s'en était rendu compte, et il n'avait pas l'intention de tolérer ces deux minutes rognées sur le programme des troupes.

Il coiffa son casque camouflé d'un tissu vert-de-gris sur lequel se détachait en rouge le chiffre 10, lissa sa tunique aux arabesques

écarlates sur les manches et aux épaulettes jaunes, attacha son sabre. Puis, il sortit d'un pas martial. Devant la maison, il salua, brièvement mais courtoisement, le père Glauker, chassa d'un « Tchtcht ! » très sec le chien qui s'apprêtait à se jeter dans ses jambes et s'engagea dans la rue conduisant au marché. Tout en avançant, il guettait du coin de l'œil les fenêtres des autres « logements militaires », en quête des réactions que le réveil aurait dû provoquer.

Le clairon et le tambour, leur mission accomplie, allaient repartir quand, brusquement, l'aspirant Schütze leur barra le chemin, la montre à la main. Les deux musiciens s'arrêtèrent, fixant d'abord la montre, puis le visage lisse, juvénile et curieusement dépourvu d'expression de l'officier. L'instant d'après, sans attendre son commandement, ils se mirent au garde-à-vous.

— Deux minutes de retard ! gronda Schütze.

Il n'allait jamais jusqu'à aboyer, comme un sergent, et encore moins à hurler, comme un adjudant. Il tenait à se montrer bon pour les hommes – il le disait souvent, dans les lettres qu'il adressait à ses parents, – à être sévère mais juste. Il n'offensait jamais la dignité de ses soldats, il se contentait d'illustrer leur incompétence.

Le clairon battit des paupières.

— Mon aspirant... euh...

Heinrich-Emanuel secoua la tête.

— Deux minutes, répéta-t-il. Sur le champ de bataille, il suffit parfois d'un retard de deux minutes pour passer à côté de la victoire. Vous saisissez ?

— Oui, mon aspirant. Seulement...

— Et qu'est-ce que les manœuvres ?

— Une mise à l'essai, en prévision du cas réel, récita le clairon. Seulement...

— Deux minutes peuvent décider du sort d'une armée.

— J'ai comparé nos montres, la mienne et celle du lieutenant.

Heinrich-Emanuel Schütze dressa l'oreille. Le lieutenant – en fait, un simple sous-lieutenant – était son supérieur. Pour l'instant du moins. Après les manœuvres, Schütze allait lui aussi passer sous-lieutenant : le capitaine Stroy l'avait laissé entendre.

— Quand avez-vous comparé vos montres ?

— Hier soir, mon aspirant.

— Dans ce cas, c'est la mienne qui a pris deux minutes d'avance au cours de la nuit.

Songeur, Heinrich-Emanuel considéra sa montre en argent. Elle ne s'était encore jamais trompée. Mais c'était la montre du sous-lieutenant – pour le moment toujours son supérieur – qui déterminait l'heure officielle, même si elle retardait de deux minutes. Après les manœuvres, quand il aurait reçu lui aussi son premier galon, il

pourrait parler au sous-lieutenant Petermann d'égal à égal, et alors on arriverait sans doute à un accord. Il suffirait que chacun acceptât de sacrifier une minute...

Les soldats sortaient dans la rue. Les hommes de corvée, traînant d'énormes seaux en fer-blanc, couraient vers la grange communale où étaient installées les cuisines. Au passage, ils lançaient des quolibets aux filles de ferme qui se rendaient aux étables pour soigner les bêtes. À l'extrémité du village, un cavalier surgit de la brume : le sous-lieutenant Petermann venait prendre son service. Il avait retiré le tissu recouvrant son casque à pointe. Les premiers rayons de soleil se reflétaient sur l'aigle dorée qui ornait le casque. Heinrich-Emanuel Schütze serra les dents.

À le voir, on le prendrait pour un officier de la Garde, songea-t-il. Ce m'as-tu-vu, – un simple roturier, marié de surcroît avec la fille d'un marchand de primeurs. Une fille confortablement dotée, sans doute, mais tellement vulgaire ! Aucune comparaison avec Amélie von Perritz, la cadette du baron von Perritz de Perritzau. Schütze avait fait la connaissance d'Amélie à l'occasion d'un exercice du 10^e régiment de grenadiers – le régiment Frédéric-Guillaume II – dans les environs de Schweidnitz où il était alors en garnison. Plus exactement, à la petite sauterie qui avait suivi. Ce soir-là, il avait simplement dansé avec Amélie. Par la suite, il l'avait revue quatre fois, en grand secret ; il l'avait même embrassée, une seule fois, sur le front. Ce qui lui avait valu trois semaines de tourments, – trois semaines passées à correspondre avec ses parents, à Breslau, au sujet de ses espoirs les plus secrets et les plus chers, à calculer ses possibilités d'avancement, et à adresser finalement une longue lettre à M^{lle} Amélie von Perritz. Une lettre qui débutait par « Admirable et bienveillante amie » pour se terminer par « Toujours votre plus dévoué, audacieusement dans l'attente de votre réponse, H.-E. Schütze ».

Et voilà que les manœuvres impériales, les grandes manœuvres d'automne de l'armée allemande, avaient lieu justement en Silésie. Un heureux hasard avait voulu que le 10^e régiment de grenadiers fût stationné à Trottowitz, c'est-à-dire à quatre kilomètres du domaine des barons von Perritz. Pour Heinrich-Emanuel, un stimulant irrésistible : ce serait sous les yeux d'Amélie qu'il recevrait son premier galon, devenant ainsi digne de demander sa main.

Le sous-lieutenant Petermann passa devant lui, se dirigeant vers le bureau de la compagnie. Schütze salua, d'un geste martial. Petermann tira sur les rênes, de manière à faire danser son cheval sur place, juste devant Heinrich-Emanuel.

— Vous connaissez déjà la nouvelle, Schütze ? fit-il, d'un ton quelque peu condescendant.

— Non, mon lieutenant.

— Vous venez d'être désigné pour exécuter, avec votre 2^e compagnie, une attaque contre les fusiliers des forces « bleues ». Le colonel von Fehrenberg et le capitaine Stroy feront fonction d'arbitres. Mes félicitations, Schütze : commander une attaque sous le regard de Sa Majesté...

— Mes remerciements respectueux, mon lieutenant.

Petermann leva une main nonchalante et poursuivit son chemin, laissant derrière lui un aspirant profondément troublé.

Pendant que les soldats buvaient leur café, que les premiers troupes s'en allaient vers les pâturages, Schütze, réfugié dans sa chambre, relisait précipitamment le *Règlement des Exercices d'infanterie*, notamment les chapitres « Attaque à l'arme blanche », et « Assaut d'une position ennemie ». Il ne referma le manuel qu'en entendant sonner le rassemblement. Livide, le ventre creux, la gorge sèche, il s'élança vers la place du marché où la 2^e compagnie était en train de prendre position. Plantés sur le seuil du bureau, le sous-lieutenant Petermann et l'adjudant-chef contemplaient le spectacle. Le soleil avait fini par résorber le brouillard, et un ciel radieux s'étendait sur le paysage. Les gosses du village s'étaient attroupés autour de la place, les femmes regardaient par les fenêtres ouvertes des maisons, et les fermiers, évoquant de vieux souvenirs, donnaient à haute voix des conseils sur la meilleure façon de tirer au flanc : « Tu t'arranges pour passer au plus fort du feu ennemi, tu te laisses tomber, tu fais le mort, et ensuite, tu peux taper le carton avec les copains, derrière les buissons. Puisque ce sont seulement des manœuvres. »

À 8 heures, le capitaine Stroy, à cheval lui aussi, fit son entrée à Trottowitz. Petermann lui présenta la compagnie rassemblée. Quelques filles applaudirent parce que le « Tête droite ! » avait été exécuté avec une précision remarquable, à croire que tous les cous étaient montés sur la même bielle.

La voix du capitaine Stroy était claire, bien timbrée :

— La compagnie aura aujourd'hui l'honneur d'affronter Sa Majesté l'Empereur. Nous lancerons un assaut contre les forces bleues commandées par Sa Majesté. Ensuite ces forces passeront à la contre-attaque. Nous nous battons donc sous les yeux de l'Empereur. Appelés à montrer de quoi nous sommes capables...

Heinrich-Emanuel Schütze cessa brusquement d'écouter. Arrivant du sud, c'est-à-dire de la direction du domaine de Perritzau, un léger cabriolet s'engageait dans la rue du village. Sur la banquette, deux femmes en robe de dentelle blanche, coiffées d'immenses chapeaux à fleurs. Sur le siège du cocher, un homme en costume de chasse vert foncé, le visage encadré d'une longue barbe noire. Il maniait le fouet d'une main experte, faisant claquer la lanière au-dessus des deux chevaux bruns sans même les effleurer.

La famille von Perritz... Amélie et ses parents. Ils venaient respirer l'atmosphère des manœuvres. La voiture atteignit le marché juste au moment où le capitaine Stroy appelait : « Aspirant Schütze ! » Heinrich-Emanuel s'avança. Il entendit le cabriolet s'arrêter à quelques mètres des rangs de la compagnie, il perçut le souffle des chevaux, il sentit le regard d'Amélie sur sa nuque, il eut l'impression d'être sondé, jaugé, soupesé par les yeux froids du baron von Perritz. Le capitaine Stroy s'adressait directement à lui :

— La division vous a désigné pour prendre le commandement de la compagnie. Vous recevrez les ordres lorsque vous serez dans le secteur des manœuvres. Exécution !

Heinrich-Emanuel salua. Le capitaine Stroy sauta à terre, lança les rênes à son ordonnance et se dirigea vers les dames. Il leur baisa la main, gardant la menotte d'Amélie un peu plus longtemps que n'exigeait la coutume...

— Compagnie ! hurla Heinrich-Emanuel. À mon commandement !

Pour la première fois de sa vie, il hurlait vraiment. Regarde-moi, Amélie, – me voilà à la tête de la 2^e compagnie. Je remporterai la victoire, j'écraserai les forces bleues, je repousserai la contre-attaque, je ferai la preuve de ma valeur sous les yeux de Sa Majesté. Et après les manœuvres, j'irai voir ton père...

— Dans une demi-heure, nouveau rassemblement, au même endroit, en tenue de campagne ! Rompez !

Les cent cinquante soldats se dispersèrent en courant pour préparer les sacs à dos et recevoir les armes. Heinrich-Emanuel restait seul au centre de la place. Malgré le soleil, il claquait des dents, il était blême, il n'arrivait pas à recouvrer l'usage de sa main gauche, toujours crispée sur la poignée du sabre. Le baron von Perritz s'entretenait avec le capitaine Stroy et le sous-lieutenant Petermann. À un moment donné, la baronne eut un éclat de rire. Quant à Amélie, elle restait dissimulée par les larges épaules de Stroy. Mais, de temps à autre, elle se dressait sur la pointe des pieds pour regarder vers Heinrich-Emanuel. Quand il s'en aperçut, une vague de bonheur balaya sa nervosité. Très raide, il se détourna et, d'un pas d'automate, regagna son logement.

— Il paraît que Sa Majesté commandera personnellement l'attaque, affirmait le baron von Perritz. Le roi Auguste de Saxe et le roi Constantin de Grèce seront à Ses côtés afin d'observer la bataille du haut de la colline des Chefs de Guerre [2]. Sans parler des autres invités, – trente-quatre attachés militaires représentant autant de pays. Sa Majesté a l'intention de montrer au grand jour la puissance des armées allemandes. Tout à fait entre nous, messieurs, ça sent mauvais.

— Allons, allons, protesta le capitaine Stroy. Quel État serait en mesure de résister à nos forces ? Pas un seul, dans le monde entier. Et

comme tout le monde le sait...

— La France vient d'augmenter ses effectifs permanents, en les portant de 545 000 hommes à 690 000 ! La Russie fait passer ses forces du temps de paix de 1 800 000 hommes à 2 300 000 ! Eh oui, messieurs. Et ce sont là des chiffres incontestables, – cités dans la gazette Voss [3].

— Justement, monsieur le baron, ce ne sont que des chiffres. L'Allemagne dispose aujourd'hui de 25 corps d'armée, avec un total de 785 000 hommes. Jamais encore nous n'avons eu autant de soldats sous les armes. Attendez l'issue des manœuvres : quand les attachés militaires auront vu et compris cette démonstration éclatante, aucun pays étranger n'aura plus l'audace de poursuivre je ne sais quels rêves. Faisons confiance au jugement éclairé de Sa Majesté.

Déjà, les hommes se groupaient par petits paquets, devant les quartiers. Les chefs de section vérifiaient la tenue et les armes de leurs hommes avant de les emmener vers le lieu de rassemblement. Les dames von Perritz remontèrent dans le cabriolet qui allait les conduire aux abords du terrain de manœuvres. Le général von Linsingen, commandant le II^e corps d'armée, avait invité le baron von Perritz à son P.C.

L'aspirant Heinrich-Emanuel Schütze, sa montre en argent à la main, était assis dans sa chambre. Encore dix minutes... sept... cinq... Par la fenêtre ouverte, il entendait les hommes se mettre en rangs, répéter à trois reprises le mouvement du « Garde-à-vous ! Rompez ! »

Enfin, il se leva. Sur le point de franchir le seuil, il se rappela que sa montre avançait de deux minutes sur celle du sous-lieutenant. Il attendit encore cent vingt secondes pour sortir de la maison à 8 h 45 précises, et se dirigea d'un pas rapide vers la place du marché.

La famille von Perritz était partie. Le capitaine Stroy, portant déjà son brassard d'arbitre, quittait le village au trot de sa monture. Le sous-lieutenant Petermann avait disparu. L'aspirant Schütze était seul avec sa compagnie.

— Attention ! Nous avons une grande mission à accomplir. Souvenez-vous de ce que nous avons appris à l'instruction : appuyée par l'artillerie, l'infanterie anéantit l'ennemi. Mais elle doit agir seule pour briser la dernière résistance. Elle supporte donc le poids essentiel du combat, elle subit le gros des pertes. En revanche, c'est elle qui récolte les plus beaux lauriers.

Les cent cinquante grenadiers approuvèrent du regard. Mieux que quiconque, l'aspirant Schütze connaissait le règlement par cœur. Un bagarreur, un dur, toujours service-service.

Dix minutes plus tard, la 2^e compagnie quittait Trottowitz en chantant.

Le soleil jouait sur les épaulettes jaunes ; les bandes rouges

entourant les casques évoquaient des pansements ensanglantés. Devant les maisons, les jeunes villageoises agitaient la main. Les hommes s'époumonaient consciencieusement :

*Louise, Louise, efface donc tes pleurs,
Chaque balle ne fait pas forcément un malheur...*

Les bottes soulevaient des petits nuages de poussière. La rosée du matin s'était évaporée : la journée allait être chaude.

L'aspirant Schütze marchait en tête. En tant que chef de compagnie, j'aurais droit à un cheval, songea-t-il. Enfin, quelle importance... à pied, à cheval..., puisqu'on s'en va vers la bataille, vers la gloire ?

À dix kilomètres de là, l'empereur Guillaume II, au sommet d'une colline, étudiait le terrain.

Le roi Constantin de Grèce s'entretenait à voix basse avec le ministre de la Guerre von Falkenhayn. Le général d'armée Helmuth von Moltke, chef d'état-major impérial, expliquait la situation stratégique à Frédéric-Auguste III, roi de Saxe.

— Moi, je ne vois rien, déclara le souverain saxon. Mais il faut dire ce qui est... on a une belle journée.

Dans la vallée, le 4^e régiment de grenadiers de la Garde, – le régiment de la reine Augustine – s'installait sur ses positions de départ. Les casques portaient une bande bleue : c'était l'adversaire de l'aspirant Heinrich-Emanuel Schütze.

La bataille commença à 11 heures.

L'empereur Guillaume II, le dispositif d'ensemble à la main, observait l'attaque des forces rouges. Un peu à l'écart, dans une calèche découverte, l'impératrice Augusta-Victoria bavardait avec les deux princesses de Pless, tout en dégustant le café servi par un laquais en livrée.

Les premières salves d'artillerie ébranlèrent l'atmosphère. À l'horizon, un escadron de cuirassiers se lançait à l'attaque. Quatre appareils biplans, appartenant à l'aviation militaire créée en 1912, décrivaient des cercles au-dessus du terrain, salués par les cris d'enthousiasme des troupes. Décidément, l'Allemagne est invincible, songeaient les hommes. Notre aviation, notre artillerie, l'élan irrésistible de notre cavalerie, la puissance de notre infanterie, reine des batailles... Qui oserait nous attaquer ?

Quelque part en contrebas, éclatèrent des hourras : les hussards et les uhlands du camp bleu venaient de prendre pied dans une position d'artillerie de campagne. Les forces rouges commençaient à reculer.

Sur la colline des Chefs de Guerre, l'empereur se redressa fièrement. La bataille se déroulait selon les plans élaborés par l'état-major, et par lui-même. Des centaines d'estafettes galopaient dans tous les sens afin de coordonner les mouvements des diverses unités.

Calme, lucide, l'empereur continuait à donner ses ordres. Derrière lui, les rois de Saxe et de Grèce s'émerveillaient.

— Un beau spectacle, remarqua Frédéric-Auguste. Mais ces canons font vraiment trop de bruit.

À un kilomètre de là, encore caché aux jumelles impériales, Heinrich-Emanuel Schütze approchait.

L'intervention de sa compagnie était fixée à 11 h 23 minutes.

*

* *

Le capitaine Stroy, en sa qualité d'arbitre, lui indiqua la position à défendre. Schütze constata aussitôt que, sur les deux flancs des lignes « rouges », la situation n'était guère favorable. L'artillerie tonnait sans arrêt, la fusillade faisait rage, et par ses jumelles il vit un escadron de cuirassiers s'emparer d'une tranchée rouge. Manifestement, les forces bleues étaient en train de bousculer le camp rouge.

Chevauchant au beau milieu de la bataille, le colonel von Fehrenberg et trois autres officiers faisaient signe aux unités qui, considérées comme « décimées », « anéanties » ou « enfoncées », allaient être retirées des manœuvres, ce qui devait permettre aux « victimes » de se reposer dans quelque vallon écarté. Trois vagues d'assaut, cueillies par le tir de barrage des mitrailleuses, furent immédiatement déclarées « détruites jusqu'au dernier ».

Schütze n'eut guère le temps de réfléchir. Déjà, l'attaque du 4^e régiment des grenadiers de la Garde déferlait en direction de ses lignes. Les épaulettes blanches brillaient au soleil, le clairon sonnait la charge, les tambours faisaient entendre leurs roulements. Courant devant les hommes, capitaines et lieutenants brandissaient leur sabre en hurlant : « Hourrah ! Hourrah ! » Des drapeaux claquaient au vent, des petits nuages de fumée s'élevaient... Une image impressionnante, martiale à souhait, du mordant des forces allemandes, de leur mépris héroïque de la mort.

Heinrich-Emanuel Schütze se sentait quelque peu confus. Il ne pouvait compter que sur lui-même, il n'avait pas d'instructions, il ne pouvait faire appel à un supérieur qui eût pensé et agi à sa place. Seulement, on l'avait lancé au beau milieu d'une guerre qui, tout en n'étant qu'un simulacre, prétendait représenter la réalité. Et là-bas, quelque part dans la nature, Sa Majesté, juché sur une colline, allait se faire une opinion du comportement d'un jeune aspirant devant trois vagues d'assaut ennemies.

Étirée le long d'un bois, la 2^e compagnie regardait approcher l'adversaire. Deux adjudants, couchés dans l'herbe à côté de Heinrich-Emanuel, considéraient leur jeune chef d'un air pensif.

— Ils vont nous enfoncer, remarqua l'un d'eux. Pour nous, la guerre

sera vite terminée.

— Il ne faut pas les laisser avancer, grommela Schütze. — Brusquement, il eut une inspiration. Ce fut rapide, brutal, comme un éclair. — Formez des groupes. Chaque chambrée un groupe, et en avant, par bonds ! Écart dix mètres, — les hommes rangés en profondeur. Feu concentré. Faites passer !

Un murmure parcourut la compagnie. À l'extrémité de la ligne, un sergent-chef leva le bras : ordre reçu — bien compris !

L'aspirant Schütze attendit encore quelques secondes. Les grenadiers berlinois avançaient toujours en courant ; leurs officiers déjà sûrs de la victoire brandissaient toujours leurs épées... Alors, Heinrich-Emanuel leva le bras. Jaillissant du petit bois, les grenadiers silésiens se jetèrent en avant, formèrent aussitôt des petits groupes compacts et accueillirent les Berlinoises stupéfaits par un feu d'enfer.

Les officiers du camp bleu se figèrent d'effroi. Le clairon et les tambours se turent. Les vagues d'assaut s'immobilisèrent, fascinées par les « rouges » qui, au mépris de toute tradition, bondissaient dans tous les sens comme des lapins affolés, se jetaient à plat ventre, tiraient, se relevaient, décrivaient des zigzags, s'aplatissaient encore, tiraient à nouveau.

À un kilomètre derrière les grenadiers berlinois, le général von Surenkamp s'agrippa de la main droite au trépied des jumelles périscopiques et, de la gauche, fit signe à une estafette.

— Qui est l'idiot qui commande là-bas ? hurla-t-il. Est-ce que nous sommes en manœuvres, ou est-ce que nous jouons à colin-maillard ? Filez immédiatement pour dégager la route des assaillants !

Le colonel von Fehrenberg et le capitaine Stroy arrivèrent ventre à terre, juste à temps pour entendre Schütze ordonner la contre-attaque, à la baïonnette.

À présent, la pagaille était indescriptible. De tous les côtés, arrivaient les officiers pour apostropher Schütze qui, couvert de sueur, semblait décidé à tenir bon. D'un coup de talon, le colonel von Fehrenberg poussa son cheval à travers la foule des uniformes.

— Espèce de pauvre crétin ! aboya-t-il. Qui vous a donné l'ordre de faire l'idiot ? Dès la fin des manœuvres, vous vous présenterez à mon P.C. Se rendre ridicule sous les yeux de l'empereur... quelle mouche a bien pu vous piquer, je me le demande !

— J'avais l'ordre de vaincre, mon colonel, déclara Schütze.

— Vous ? Vous vouliez vaincre ? Contre Sa Majesté ! Quand Sa Majesté ordonne à ses troupes d'attaquer, aucun imbécile n'a le droit de vaincre ! Vous l'ignorez peut-être ?

— Nous sommes partis de l'hypothèse d'une bataille réelle...

— Taisez-vous donc ! Le sous-lieutenant Petermann prendra le commandement de la compagnie. Quant à vous, vous êtes mort ! — Le

colonel se tourna vers les officiers des grenadiers berlinois. – Au cas où l'empereur ne se serait encore aperçu de rien, faites donc poursuivre l'attaque. Dès que vous serez parvenus à la lisière du bois, j'annoncerai votre victoire au général von Puttwitz.

Il rectifia le nœud de son brassard d'arbitre, foudroya du regard l'aspirant Schütze qui se tenait toujours au garde-à-vous et s'éloigna au galop.

Les manœuvres continuaient. La 2^e compagnie fut ramenée jusqu'en bordure du bois, les grenadiers de la Garde conquièrent la position ; de tous les côtés éclatèrent les hourras des forces bleues.

Derrière les lignes des vainqueurs, l'aspirant Schütze s'était affalé sur une souche d'arbre. Le casque posé dans l'herbe, le col de la tunique déboutonné, il s'essuyait le front et la nuque.

Il ne comprenait plus rien. Le capitaine Stroy, passant par hasard près de lui, l'ignorait comme s'il était un simple tas de crottin. Même le sous-lieutenant Petermann faisait un détour pour l'éviter. La défaite de sa compagnie lui aurait pourtant laissé le temps de bavarder avec les « morts ».

Heinrich-Emanuel Schütze s'efforçait désespérément de réfléchir. Quel mal ai-je fait ? J'ai été vainqueur, voilà tout ce qu'on peut me reprocher. Au lieu d'envoyer mes hommes au coude à coude dans le feu ennemi, je les ai répartis en petits groupes. Ainsi, j'ai réduit les pertes, – c'est pourtant clair, non ? Les grenadiers berlinois ont attaqué exactement comme nos ancêtres, comme les soldats du Grand Électeur dans la guerre de Trente Ans, comme les armées de Frédéric le Grand, comme les Prussiens à Sadowa, en 1866, à Sedan, en 1870, – en ligne ininterrompue, massés, précédés du clairon, des tambours, des officiers, des drapeaux. Quelles cibles ils faisaient, les malheureux ! On n'avait même pas besoin de viser, on pouvait tirer au hasard... impossible de manquer ce mur de corps humains ! Tactique admissible à une époque où il fallait encore cinq minutes pour recharger le fusil. Mais aujourd'hui où il suffit de quelques secondes ?

L'aspirant Schütze se leva et coiffa son casque. Son visage lunaire avait pris une expression agressive, un air de défi. D'un pas résolu, il intercepta le sous-lieutenant Petermann qui revenait d'une visite amicale.

— Voilà notre épouvantail à empereurs ! s'exclama Petermann, hilare. Quand nous arriverons à la critique des manœuvres, vous pourrez vous boucher les oreilles. Je ne voudrais pas être à votre place.

— Je rédigerai un mémoire ! cria Schütze, à l'adresse du dos de Petermann qui poursuivait tranquillement son chemin. Un mémoire sur la tactique de la guerre moderne !

En guise de réponse, il n'entendit qu'un éclat de rire. Serrant les

dents, il se dirigea vers le petit bois où la 2^e compagnie, considérée comme « anéantie », dévorait les tartines de beurre distribuées avant le départ en exercice.

— C'est moi qui ai raison, grommelait-il sans cesse. C'est moi qui ai raison...

Le capitaine Stroy vint à sa rencontre. À côté de lui marchaient deux femmes, en longue robe de dentelle, coiffées d'immenses chapeaux à fleurs. Heinrich-Emanuel eut un éblouissement, le sang lui afflua à la tête, ses jambes se mirent à flageoler. Quel malheur qu'Amélie fût présente juste en ce moment, songea-t-il, accablé... sans parler de sa mère. Tout à l'heure, quand le colonel lui avait passé ce terrible savon, il s'était en quelque sorte ébroué comme un chien sortant de l'eau, et les injures avaient glissé sur lui sans vraiment l'atteindre. Mais maintenant, il devait s'attendre à une véritable mise à mort. Devant Amélie, le capitaine Stroy ne connaîtrait aucune retenue, il ferait l'impossible pour écraser ce petit aspirant ridicule.

— Schütze ! Venez donc par ici, appela Stroy. Un peu plus vite que ça, s'il vous plaît.

Heinrich-Emanuel souleva son sabre et se mit à courir vers son capitaine. Le casque dansait sur son crâne, ses pieds trébuchaient contre les mottes de terre ; de loin, on l'aurait pris pour une grenouille en train de sautiller. Il s'en rendait compte, il savait pourquoi Stroy lui ordonnait de courir ainsi.

Je suis mort, songea-t-il, haletant. Le colonel me l'avait bien dit, – je suis mort, mais j'ai quand même raison. Tous ceux qui ont raison seraient-ils toujours condamnés à mourir ?

*

* *

Du haut de la colline des Chefs de Guerre, Leurs Majestés impériales et royales continuaient à observer le déroulement de la grande bataille. Même l'impératrice Augusta-Victoria s'était postée derrière une jumelle périscopique, et le général von Moltke lui expliquait la situation, insistait sur l'avance irrésistible des forces impériales. De temps à autre, elle se tournait vers Guillaume II qui, penché sur une carte d'état-major tenue par deux cuirassiers de la Garde, commentait les mouvements de troupes au profit de Constantin de Grèce et de l'archiduc François-Ferdinand d'Autriche. C'était surtout l'intervention de l'aviation qui émerveillait les visiteurs. Les « jolis oiseaux » comme disait le roi de Saxe piquaient sur l'infanterie pour la mitrailler, minant ainsi le moral des hommes. Mieux encore, ils attaquaient et détruisaient les positions d'artillerie, exploit jusqu'alors irréalisable à moins d'un coup heureux des contre-batteries. Une arme nouvelle venait de naître, terrible, dévastatrice...,

le monde entier pouvait se rendre compte que l'Allemagne était devenue invincible...

Nageant joyeusement dans l'euphorie de la puissance guerrière, le général von Scholl, placé spécialement à la disposition de Sa Majesté, remarqua brusquement l'évolution fâcheuse sur l'aile gauche des troupes. L'attaque des grenadiers berlinois marquait le pas, les vagues d'assaut n'avançaient plus... et devant ces vagues immobilisées, des petits groupes de l'infanterie ennemie bondissaient à travers le terrain, prenant sous leur feu les forces impériales qui étaient pourtant censées l'emporter.

Le visage du général von Scholl se crispa. Sa moustache soigneusement cirée se mit à frémir au contact des gouttes de sueur qui, soudain, coulèrent sur ses joues épaisses. Louchant vers Guillaume II, il constata avec effroi que l'empereur faisait pivoter ses jumelles en direction de l'aile gauche.

Trop tard pour détourner l'attention de Sa Majesté sur le centre du dispositif où les uhlands venaient de lancer une attaque spectaculaire, ni vers l'aile droite où les troupes « rouges » refluaient en désordre. En hâte, le général von Scholl rejoignit le souverain.

L'empereur contemplait calmement la tache par laquelle un petit aspirant avait déparé la grande fresque des manœuvres. Tache encore minuscule, à peine perceptible, mais qui risquait de s'étendre au point de prendre des proportions pénibles.

— Je ferai immédiatement rechercher le coupable, Votre Majesté, promet le général, d'une voix que l'indignation faisait trembler. On lui demandera des explications... Un incident aussi scandaleux...

D'un geste nonchalant, l'empereur lui coupa la parole. Lentement, il fit pivoter les oculaires vers l'aile droite où ses troupes consolidaient leur victoire. Il restait parfaitement impassible ; seul son regard traduisait l'irritation de l'orgueil offensé.

— Vous m'amènerez cet officier, Scholl. Après la critique des manœuvres. Quelle unité ?

— Je me renseignerai immédiatement, Majesté.

Déjà l'empereur se détournait. S'approchant du roi de Saxe, il saisit une manche de la capote que Frédéric-Auguste avait jetée sur ses épaules.

— Eh bien, mon cher cousin, que pensez-vous des canons de M. Krupp ?

Le roi de Saxe eut un sourire radieux.

— Ils font un de ces boucans, – vraiment épatant, déclara-t-il.

*

* *

— Tu n'aurais pas dû faire cela. Tu as eu tort, vraiment. Maman est

épouvantée, et papa dit que tu es une tête de bois.

Amélie von Perritz parlait d'une voix contenue mais qui n'en paraissait que plus insistante. Les deux jeunes gens étaient assis dans l'herbe, à l'abri d'un gros noisetier. Ils se tenaient par la main, tristement, comme au bord du désespoir.

Les manœuvres se poursuivaient. Un peu partout, les « morts » étaient allongés à l'ombre des arbres, jouant aux cartes, préparant du thé, parcourant les journaux.

La presse était enthousiaste. L'Allemagne tout entière célébrait le centième anniversaire de la victoire remportée en 1813 par les Alliés sur Napoléon : la bataille de Leipzig restait l'un des faits d'armes les plus glorieux de l'armée prussienne. À Breslau, l'inauguration du palais du Centenaire aurait dû se dérouler, en principe, sous la présidence effective de l'empereur. Au dernier moment, Guillaume II s'était décommandé, parce que le programme prévoyait la « première » d'une pièce de Gerhardt Hauptmann [4]. « Ce socialiste et moi, sous le même toit ? aurait dit Sa Majesté. Très peu pour moi ! »

À Vienne, on parlait d'une nouvelle crise austro-serbe. À Paris, Raymond Poincaré, nouveau président de la République, ne manifestait aucune sympathie envers l'Allemagne, coupable d'avoir écrasé la France en 1871.

Décidément, les journaux étaient pleins d'intérêt, ce matin-là, même si certaines nouvelles paraissaient plutôt inquiétantes. On parlait également des manœuvres en cours : « Un avertissement à l'adresse du monde entier, écrivait un correspondant spécial. Notre armée, bouclier d'airain qui protège la nation allemande... »

— J'ai simplement défendu mon bon droit, protesta Heinrich-Emanuel. J'avais pour mission de...

— Papa était effaré. — Le visage étroit, presque enfantin d'Amélie reflétait un profond chagrin. — « Abuser à ce point de la bonne foi de Sa Majesté », répétait-il, consterné. « Cet aspirant va pouvoir s'offrir un costume civil. » À ta place, Heinrich, je leur demanderais pardon, à tous...

— Demander pardon ? Ma petite fille... tes conceptions de la vie militaire... — Il mit son casque, l'enleva, le posa dans l'herbe. Manifestement, il ne savait plus très bien ce qu'il faisait. — Dire que, dans mon esprit, tout était déjà arrangé à la perfection ! Après les manœuvres, j'allais être nommé sous-lieutenant, j'aurais pu alors me présenter chez ton père, lui demander...

Elle lui posa la main sur la bouche.

— Il vaut mieux ne plus en parler, Heinrich. Cela ne ferait que nous rendre les choses encore plus pénibles.

— Plus pénibles ? — Il avait pâli. — Je ne comprends pas...

— Papa ne voudra même pas t'écouter. Quant à maman, tu as cessé

d'exister, pour elle. Elle ne pense plus qu'au capitaine Stroy, elle vient de l'inviter au bal qu'elle donnera au château, à l'occasion des manœuvres. « Afin que vous et Amélie puissiez mieux vous connaître », a-t-elle dit tout à l'heure.

— Stroy, ce triste guignol ! fit Schütze, d'un ton amer. Évidemment, il est déjà capitaine, lui. — Il prit Amélie par les bras et l'attira sur sa poitrine. — Un jour viendra où je serai capitaine, moi aussi ; alors, on me dira, à moi aussi, ces jolies phrases, dans le genre de « Votre visite est un honneur pour notre maison », je m'évaderai de cet affreux anonymat, je serai un homme qu'on respecte. Je t'aime, Amélie, j'aime également mon uniforme, je sais que l'officier allemand a quelques droits et de nombreux devoirs, mais quand je sens que j'ai raison, je suis bien obligé de... — Il s'interrompit pour baiser longuement la main glacée de la jeune fille. — Tu préfères que nous ne nous revoyions plus ?

Amélie von Perritz secoua la tête. Pourtant, ses yeux démentaient le sens du geste.

— Que se passera-t-il après les manœuvres, Heinrich ? murmura-t-elle. Tu seras forcé de regagner ta garnison, à Schweidnitz. Comment pourrions-nous nous revoir ? De toute manière, maman ne me laisse jamais seule.

— Je t'écirai. Poste restante.

— Si papa découvre tes lettres, il m'expédiera immédiatement dans un pensionnat.

— Eh bien, je viendrai te libérer, l'épée à la main.

Fermant les yeux, elle appuya la tête sur son épaule.

— À quoi bon rêver, Heinrich ? Goûtons plutôt ces quelques minutes qui nous restent. Maman ne tardera pas à revenir avec la voiture : elle est partie chercher du vin pour les officiers. Et nous serons séparés, pour longtemps, très longtemps...

— Tu ne cesseras jamais de m'aimer, n'est-ce pas ?

— Jamais... bien que ce soit sans espoir.

— Peut-être l'empereur sera-t-il convaincu par le mémoire que je lui remettrai.

— Je t'en prie, Heinrich, renonce à rédiger ton mémoire. On te rira au nez, — un aspirant qui prétend donner des leçons de tactique aux généraux ! Tu serais forcé de quitter l'armée, on te casserait. — Elle lui mit les bras autour du cou, d'un geste si tendre, si intime qu'il en fut profondément troublé. — Je ne veux pas qu'on se moque de toi. Je sais, moi, combien tu es doux, et bon. Tu n'as qu'un défaut : tu veux toujours avoir raison, tu crois toujours que le monde est tel que tu le vois. En réalité, le monde est très différent de ce que tu imagines... Moi non plus, je ne le connais pas, mais du moment que nous pouvons y vivre, je l'accepte. Et le jour où le monde nous permettra de nous

aimer, ce sera le paradis.

— Le monde est déjà un paradis, affirma Heinrich-Emanuel d'un ton solennel.

Prenant le visage d'Amélie entre ses mains, il l'embrassa, longuement, délicatement, tout en fermant les yeux afin d'échapper à l'univers prosaïque qui les entourait.

— Je vous souhaite bien le bonjour !

La voix avait éclaté juste au-dessus d'eux. Sursautant comme deux collégiens pris en flagrant délit, ils levèrent les yeux. À travers les branches supérieures du noisetier, ils aperçurent une tête de cheval et, encore un peu plus haut, nettement silhouetté contre le ciel limpide, le visage du sous-lieutenant Petermann.

— L'empereur désire vous parler, aspirant, annonça Petermann. — La voix grinçante se fit dédaigneuse, méprisante. — Vous vous présenterez au capitaine dès que vous aurez suffisamment célébré votre... euh... votre seconde victoire de la journée.

Le cheval rentra la tête et fit demi-tour, emportait son cavalier. Heinrich-Emanuel Schütze, saisi d'une rage impuissante, martela furieusement son casque.

— Le salaud ! gémit-il. L'infâme salaud ! Si j'étais déjà sous-lieutenant, comme lui, je pourrais lui envoyer mes témoins... on se battrait au sabre, je lui...

— Pour l'instant, tu vas avoir affaire à l'empereur, coupa Amélie von Perritz. — Elle se leva, retirant un à un les brins d'herbe accrochés à la dentelle de sa robe. — Tu feras appel à son indulgence, tu vas implorer son pardon...

— Mais puisque j'avais raison...

— Rappelle-toi que nous nous aimons. Que je t'aime !

Il s'enfonça le casque sur sa tête, remonta le ceinturon, vérifia la position du sabre et, très droit, contourna le noisetier. Petermann et Stroy l'attendaient à quelques mètres de là. Ce fouineur de Petermann avait-il raconté au capitaine qu'il l'avait surpris avec Amélie ? Probablement, songea Schütze.

À trois pas des officiers, il s'arrêta, salua et annonça d'une voix forte, presque d'un ton de commandement :

— Aspirant Schütze, à la disposition de Sa Majesté.

— Insolent avec ça ! gronda le capitaine Stroy. Venez avec moi... franchement, à votre place, je me logerais plutôt une balle dans le crâne.

— À vos ordres, mon capitaine. Mais comme on n'a distribué pour les manœuvres que des cartouches à blanc...

L'impératrice Augusta-Victoria était repartie, avec les princesses Pless, les laquais, les dames de la Cour.

On venait de terminer la critique des manœuvres à l'échelon divisionnaire. Le comportement des forces rouges avait été jugé désastreux, lamentable, au-dessous de tout. Le général von Surenkamp avait subi l'avalanche des reproches impériaux avec une impassibilité totale. Ses colonels réfléchissaient déjà à la meilleure façon de communiquer l'essentiel de ces remarques désobligeantes à leurs commandants, chefs d'escadrons et capitaines, remarques qui allaient se traduire, au niveau de la troupe, par la consignation des casernements pendant tant de jours, la suppression des permissions pendant tant de semaines et, bien entendu, par des exercices supplémentaires pendant tant de mois.

Au pied de la colline, le colonel von Fehrenberg prit livraison du petit aspirant. Faisant trotter sa monture, il le conduisit au sommet. Schütze fut forcé de courir afin de se maintenir à côté du cheval. Comme, au bout d'une centaine de mètres, il s'arrêtait pour s'essuyer le visage, le colonel se mit à hurler :

— Vous ne manquiez pourtant pas de souffle, tout à l'heure ! Trop mou pour galoper, notre jeune homme, mais assez prétentieux pour vouloir battre Sa Majesté !

Haletant, ruisselant de sueur, Schütze atteignit enfin le sommet. Épouvanté, il constata qu'il se trouvait au milieu d'un groupe de personnages impressionnants : le chef d'état-major impérial von Moltke, le ministre de la Guerre von Falkenhayn, le général von Scholl, les rois de Saxe et de Grèce. Et au centre, juste devant lui, l'empereur. C'était la première fois que Heinrich-Emanuel voyait Guillaume II de près. Le casque rutilant de Sa Majesté l'éblouissait, le drap soyeux de la longue capote gris bleu lui brouillait la vue. Et de cette confusion de métal et de tissu se dégageait un visage étroit aux yeux perçants, à la moustache hérissée, aux lèvres serrées.

— L'aspirant Schütze, Votre Majesté ! annonça le colonel.

Il y eut un silence. Le général von Scholl examina le trouble-fête, — ce garçon blond de taille moyenne, le visage poupin qui semblait ramolli par la transpiration, les genoux flageolants, le garde-à-vous laborieux. Un gamin atteint de la folie des grandeurs, songea-t-il en réprimant un sourire. On devrait l'envoyer chez les psychiatres, ils lui trouveraient peut-être une responsabilité atténuée. Ce serait un argument que même Sa Majesté pourrait comprendre et admettre.

L'empereur toisait l'aspirant comme un pic altier peut toiser un tas de fumier. Il prenait tout son temps pour étudier l'« adversaire », d'abord sévèrement, en soldat, puis avec bienveillance, en souverain, et finalement avec une surprise amusée, en être humain.

— Ainsi, c'est vous ! remarqua enfin l'empereur. L'officier qui a

voulu me battre...

— Non, Votre Majesté...

— Vous avez pourtant essayé ?

— Oui, Votre Majesté.

— Oui ou non ?

— C'est que... je voyais une possibilité...

— Pourquoi avez-vous dispersé vos soldats, au lieu de les faire avancer en ligne ?

— Afin qu'ils offrent une cible réduite au feu des assaillants, qu'ils sèment la confusion dans leurs rangs...

Le colonel von Fehrenberg adressa au général von Scholl un regard éperdu. Un fou, disait ce regard, – manifestement un fou qui ose donner des leçons de tactique à l'empereur !

Guillaume II enfonça le menton dans le col de sa tunique. Ses yeux effleurèrent le général qui était l'image du désespoir, le ministre de la Guerre, en proie à la consternation. D'un geste solennel, il posa la main sur la poignée de son sabre.

— C'est contraire au règlement des exercices en campagne.

— En effet, Votre Majesté !

— À quoi avez-vous pensé en donnant cet ordre ?

— J'imaginai que ce fût réellement la guerre. Et à la guerre, il n'y a que le résultat qui compte. Le résultat, c'est-à-dire la victoire. Les moyens employés pour l'obtenir importent peu.

— Je vous remercie.

L'empereur se détourna pour engager la conversation avec le roi de Saxe. Aussitôt, le général von Scholl eut un geste dédaigneux, comme pour demander d'être débarrassé d'une punaise. Le colonel von Fehrenberg se pencha vers Schütze.

— Décampez, espèce de crétin, souffla-t-il. Après cet exploit-là, ce sera fini pour vous, faites-moi confiance. Je vous ferai interner, chez les dingues.

Heinrich-Emanuel se rendait à peine compte qu'il redescendait la colline. Au pied de la pente, il se retourna et leva les yeux vers le sommet. Guillaume II bavardait à présent avec l'archiduc François-Ferdinand. Il riait, et autour de lui, les rois et les généraux faisaient chorus. Les rayons obliques du soleil couchant jouaient sur les uniformes chamarrés. Un tableau merveilleux, digne des grandes fresques dont les peintres de la Cour ornaient les murs des châteaux.

Le capitaine Stroy qui attendait Schütze paraissait sur le point d'éclater.

— Vous avez fini de vous retourner ? Vous pouvez être fier de vous : de cette journée-là, vous vous en souviendrez encore quand vous serez grand-père ! Toute la division est consignée pour trois semaines. Si vous vous en tirez sans vous faire lyncher, ce sera un

miracle !

Les manœuvres se terminèrent par un grand bivouac en rase campagne. Par centaines, les feux de camp s'allumaient dans la nuit, et le vent du sud emportait l'odeur des roulantes : soupe aux nouilles, soupe aux pois cassés, goulasch...

Les hommes allaient coucher sous la tente. Des patrouilles improvisées exploraient les villages voisins, en quête de filles. Comme toujours, les Berlinoises étaient les plus entreprenants. « Sans pépées, pas moyen de pioncer », clamaient-ils.

Heinrich-Emanuel Schütze s'était installé à l'écart : déjà, il se conduisait en pestiféré. Accroupi sous une toile de tente, il écrivait une lettre, à la lumière d'une bougie fichée dans la terre. En guise de sous-main, il utilisait sa gamelle. La feuille de papier allait porter quelques taches de graisse, mais au point où il en était...

« Je te dis adieu. Tu avais raison, Amélie, il fallait être fou pour croire à notre avenir. Dès la fin des manœuvres, je serai certainement chassé de l'armée. Je retournerai à Breslau, chez mes parents. Ce que je ferai ensuite ? Je n'en ai aucune idée. Je sais seulement que nous ne nous reverrons plus. Mais je t'aimerai toujours, jusqu'à la fin de ma vie.

« Heinrich-Emanuel. »

Une semaine plus tard, à la caserne de Schweidnitz, l'aspirant Schütze fut nommé sous-lieutenant, sur ordre spécial des autorités suprêmes. Tous les officiers, du chef de compagnie au général, s'étonnèrent de la bienveillance de Sa Majesté.

Ce fut le sous-lieutenant Petermann qui annonça la nouvelle à Schütze, commettant ainsi une violation caractérisée du secret administratif. Heinrich-Emanuel fondit en larmes, comme un gosse. Quelques heures plus tard, convoqué chez le capitaine Stroy, il s'était suffisamment ressaisi pour faire bonne contenance.

— De plus, vous avez droit à une permission exceptionnelle de trois semaines, déclara Stroy en guise de conclusion. Je suppose que vous irez voir vos parents, à Breslau ?

— Oui, mon capitaine.

Stroy se leva et lui tendit la main, avec une répugnance mal dissimulée.

— Mes félicitations, lieutenant !

— Mes remerciements respectueux, mon capitaine.

Le sous-lieutenant Schütze se cassa en deux, fit demi-tour et sortit. Le soir même, il partit par le dernier train, non pour Breslau mais à destination de Trottowitz.

II

La calèche du baron von Perritz, qui l'avait attendu à la gare, roulait au trot des chevaux, à travers le silence nocturne des champs et des bois. De temps à autre, Schütze apercevait, à la faible lumière des lanternes à pétrole qui se balançaient des deux côtés du véhicule, les yeux phosphorescents de quelques chiens errants, une biche effarouchée, bondissant par-dessus le chemin, un sanglier galopant lourdement devant la calèche pour se jeter enfin dans les fourrés.

Heinrich-Emanuel se laissa aller en arrière, contre le dossier de la banquette. Il avait l'impression de se rendre à sa propre exécution. Dès l'annonce de son avancement, il avait télégraphié à Amélie. La réponse, transmise également par télégramme, lui avait paru ambiguë : « Viens immédiatement. Papa encore dans l'ignorance. J'essaierai de lui parler. »

Avait-elle réussi ? Le baron von Perritz s'était-il laissé amadouer ? Schütze n'en savait rien. Il s'en allait dans l'inconnu, armé uniquement de sa nomination au grade de sous-lieutenant. Un document si récent que l'encre en était à peine sèche.

Les premières lumières surgirent enfin, entre les ormes et les peupliers d'une large allée. Le chemin s'améliorait, les cahots des roues faisaient place à un glissement plus doux. Sur son siège, le cocher se retourna :

— Dois-je dételer, ou préférez-vous que j'attende, monsieur l'aspirant ?

— Lieutenant, corrigea Schütze.

Le cocher se pencha, scrutant les insignes du grade : Heinrich-Emanuel portait encore sa tenue d'aspirant.

— Je vois : vous venez d'être nommé. Mes compliments, mon lieutenant. Avez-vous l'intention de rester à Trottowitz ?

— Ma foi... euh... je n'en sais rien. Ne dételez pas encore.

La voiture décrivit un virage et s'arrêta devant le château. Deux ou trois fenêtres seulement étaient éclairées. Avec son large perron, son portail encadré de colonnes, le bâtiment avait fière allure. Dans l'obscurité, il paraissait même impressionnant. Heinrich-Emanuel se sentait accablé. Pourtant, il connaissait les lieux : trois fois déjà, il s'était tenu sur les marches du perron, se penchant sur la main de la baronne sans oser la toucher des lèvres. Mais à présent, le château lui apparaissait comme une forteresse imprenable où un terrifiant dragon garderait une adorable princesse. Alors que lui-même ne se sentait nullement l'âme d'un héros, — plutôt celle d'un homme ensorcelé

courant à sa perte.

Le portail s'ouvrit. Un valet de pied aux cheveux blancs sortit sur le perron. Il portait une lanterne tempête qu'il leva à bout de bras afin d'éclairer les marches.

Heinrich-Emanuel descendit de voiture. Il prit le bouquet de fleurs acheté à Schweidnitz, boutonna soigneusement sa capote et vérifia la position de sa casquette avant de s'approcher du domestique.

— Madame la baronne vous attend, monsieur. Si vous voulez bien me suivre...

— Et le baron ?

Le vieil homme lui lança un regard glacial.

— J'ignore si Monsieur le baron a l'intention de vous recevoir.

Dans l'immense hall, toutes les ampoules étaient allumées. Des tapisseries ornaient les murs, des meubles anciens formaient comme des îlots disséminés à travers l'espace. Malgré l'énorme poêle en faïence et les grosses bûches qui brûlaient dans les trois cheminées, il faisait frais. Les nuits d'automne annonçaient déjà l'hiver. Frissonnant, Heinrich-Emanuel, le bouquet coincé sous le bras, ôta sa casquette et retira ses gants avant de permettre au valet de le débarrasser de sa capote.

Comme tout serait différent si Amélie venait maintenant ! songea-t-il. Sa vue me rendrait mon courage. Il retira le papier qui enveloppait les fleurs, le froissa et le tendit au domestique.

— Où sont les dames ? s'enquit-il, presque en chuchotant, comme dans la crainte de réveiller l'écho du hall.

— Au salon. Du moins M^{me} la baronne. Par ici, je vous prie.

Il se dirigea vers une porte, frappa brièvement et s'effaça.

Heinrich-Emanuel se raidit. Lissant encore une fois sa tunique, enfonçant le menton dans son col amidonné, il pénétra dans la pièce, — d'une démarche qu'il espérait aussi martiale que dégagée.

Il se trouvait dans un salon de style baroque. Partout, des miroirs, de petits fauteuils, des guéridons, un tapis rose, des rideaux bonne femme. Derrière ces voiles, deux portes-fenêtres s'ouvraient sur le parc qui s'étendait jusqu'à la forêt. Dans ce parc, vivaient trois biches apprivoisées. Un jour, Schütze leur avait donné à manger, et à cette occasion il avait embrassé Amélie, pour la première fois.

Écartant ce souvenir, il regarda autour de lui. À première vue, le salon était vide. Puis, il aperçut, tout au fond de la pièce, une haute silhouette. L'homme se tenait devant la cheminée, et les flammes plaquaient des reflets mouvants sur son visage encadré d'une longue barbe noire.

Heinrich-Emanuel claqua des talons :

— Monsieur... monsieur le baron, je... euh, je...

— Voilà donc notre épouvantail à empereurs, coupa le baron von

Perritz, examinant Schütze comme un maquignon aurait examiné un cheval. – D'ici qu'il m'examine les dents..., songea le jeune homme.

— Je suppose que vous ne vous attendiez nullement à passer officier ?

— En effet, monsieur le baron. Je n'ai même pas eu le temps de m'occuper de mon uniforme. Mes parents me l'offriront dès demain.

— Extraordinaire. – Le baron continuait à examiner Schütze, tout en se caressant la barbe. – Vraiment extraordinaire.

— Si je puis me permettre de demander ce qui est tellement extraordinaire ?

— Le choix que peut faire une femme. Hier, Amélie m'a avoué qu'elle vous aimait. Je n'arrivais pas à le croire. Mais elle m'a donné à entendre que rien, absolument rien ne l'empêcherait d'épouser le sous-lieutenant Schütze. Elle est allée jusqu'à me menacer, en me faisant remarquer que dans deux ans elle aurait atteint sa majorité. Elle a hérité l'entêtement de la famille Perritz. Franchement, à vous regarder, je me demande ce qu'elle vous trouve. Vous êtes roturier...

— Mon père est inspecteur principal des Contributions.

— Une occupation honorable, bien que nullement populaire. Votre fortune...

— J'ai une carrière devant moi, monsieur le baron.

— À condition de ne plus contrecarrer les projets de Sa Majesté. Votre nomination sur ordre supérieur constitue une énigme. Elle ne cadre nullement avec l'image que nous nous faisons de l'empereur. En outre, vous semblez avoir des idées plutôt révolutionnaires, jeune homme.

— Je défends simplement mes droits, monsieur le baron.

— Et vous estimez avoir le droit de me demander la main d'Amélie ?

— Parfaitement, puisque nous nous aimons.

— Un mystère. Un mystère complet. Si l'on pouvait savoir ce qui se passe dans la tête d'une femme ! Moi, à la place d'Amélie, je ne vous aurais même pas remarqué.

— Parce que je n'appartiens pas à la noblesse ?

— Ce serait déjà une raison suffisante. Le mariage d'une von Perritz avec un roturier serait contraire aux traditions familiales.

— Encore aujourd'hui, au xx^e siècle ? Je pensais que...

D'un geste impérieux, le baron lui coupa la parole.

— Vous dites des bêtises, lieutenant. Même si l'homme a appris à construire des moteurs qui lui permettent de voyager dans les airs, les traditions subsistent et, avec elles, les barrières sociales. Je vais être franc : je suis opposé à ce mariage, bien que vous ayez peut-être dans votre giberne le bâton de maréchal. – Il eut un sourire narquois. – Que pourriez-vous offrir à ma fille ? Une solde de sous-lieutenant. Vous

voulez que votre femme mange des rutabagas quatre fois par semaine ? À moins que vous ne comptiez sur une dot confortable ?

— Nous nous aimons, répéta Heinrich-Emanuel, d'une voix mourante.

— Et c'est avec cet amour que vous allez nourrir vos enfants ? Des baisers, en guise de repas ? Est-ce que vous me prendriez pour un imbécile, lieutenant ?

— Certainement pas, monsieur le baron. Mais un officier de l'armée impériale n'est pas forcément un imbécile, lui non plus.

Le baron von Perritz lui lança un regard étonné. Manifestement, il ne s'était pas attendu à ce qu'on lui répondît sur ce ton. Il s'avança vers Schütze, s'arrêta devant lui, murmura un vague « tiens, tiens », se dirigea vers la porte et sortit.

Heinrich-Emanuel eut l'impression qu'on venait de lui signifier son congé. Posant les fleurs sur un guéridon, il se tourna vers le miroir le plus proche. En apercevant son visage livide, il faillit éclater en larmes. Lentement, il sortit dans le hall.

Surgissant d'un recoin sombre, une longue robe bleue se précipita vers lui. L'espace d'une seconde, il ne vit que les longs cheveux châtons.

— Qu'est-ce que papa a dit ? chuchota-t-elle.

Schütze poussa un soupir.

— Adieu, Amélie...

— Je vais avec toi, déclara-t-elle, d'une voix forte.

Il secoua la tête.

— Non. Ton père a raison. De quoi vivrions-nous ? De ma solde de sous-lieutenant, tout juste suffisante pour payer mon ordonnance, l'entretien du cheval, — et encore.

— J'aurai ma dot.

— Tu n'auras rien du tout si tu m'épouses.

— Je forcerai papa...

— Crois-moi, il n'en sortirait rien de bon. C'est impossible.

Il la regarda tristement. Cette bouche aux lèvres rouges et humides... comme je voudrais l'embrasser ! Mais cela ne ferait que rendre la séparation encore plus douloureuse. Puisque je ne suis rien, je le sais à présent, puisque je ne compte pas, malgré mon uniforme.

Il prit les mains de la jeune fille, les baisa, les lâcha. Puis, il s'enfuit en courant vers le perron. Derrière lui, il entendit les appels d'Amélie.

— Heinrich ! Attends-moi... Heinrich !

Il dévala les marches. Par bonheur, le cocher était toujours là. S'affalant sur la banquette, il lui lança :

— À la gare de Trottowitz ! En vitesse !

La calèche s'ébranla, cahotant sur les pavés de la cour, et s'engagea dans l'allée. Heinrich-Emanuel eut la force de ne pas se retourner. Il

déboutonna le col de son uniforme pour offrir sa gorge à la fraîcheur de la nuit.

— J'ai eu raison de ne pas dételer, remarqua le cocher. Évidemment, au bout de trente ans, on connaît monsieur le baron.

Schütze enfonça ses ongles dans la boiserie de la portière. Il luttait contre les sanglots qui l'étouffaient. Devant les chevaux, galopaient en grondant trois chiens errants. Comme le cocher faisait claquer son fouet, ils s'écartèrent et, immobiles au bord du chemin, regardèrent passer le véhicule. Leurs yeux brillaient dans l'obscurité.

Voilà ce que je suis, songeait Heinrich-Emanuel. Un chien errant qu'on chasse d'un simple geste. Que faut-il donc faire pour être l'égal de ces gens-là ? Pour avoir droit à leur considération, à leur respect ?

Il ne s'était encore jamais posé la question. C'était une idée toute nouvelle, une ambition soudaine, une haine insoupçonnée jusqu'alors.

Idée qui devait marquer toute son existence.

*

* *

Franz Schütze, inspecteur principal des Contributions, habitait au second étage d'une maison étroite dont les fenêtres donnaient sur l'Oder.

C'était un homme de taille moyenne, très calme, la tête rasée, le nez chaussé d'un binocle doré, affligé d'une légère bedaine et d'une passion discrète pour les timbres-poste. Le type même du bon fonctionnaire. Respectueux des lois divines et humaines, observant toujours une attitude soumise à l'égard de ses supérieurs, critiquant en secret l'attitude de l'empereur et nourrissant de façon tout aussi secrète des sympathies socialistes. Le secret était obligatoire, car tout bon fonctionnaire prussien se devait de partager sans réserve les opinions de ses chefs hiérarchiques qui, eux, étaient des monarchistes à tous crins. Autant dire des hourras personnifiés.

Or voilà que, dans cette famille solidement bourgeoise, le fils aîné optait non pour l'administration mais pour l'armée. Véritable exploit patriotique aux yeux des collègues du père, à telle enseigne qu'ils lui enviaient ce rejeton héroïque. Pourtant, la carrière choisie par Heinrich-Emanuel soulevait bien des problèmes. Par bonheur, sa mère, M^{me} Sophie Schütze, née Sulzmann, était la fille d'un riche charcutier. Sa dot et surtout l'héritage qui allait lui échoir représentaient un capital considérable. Sans cet appui financier, Heinrich-Emanuel n'aurait guère pu s'engager dans la voie peu lucrative du métier des armes. Comme l'avait dit le père Schütze lors du conseil de famille réuni à l'occasion de la nomination du jeune homme au grade d'aspirant, c'était seulement à partir du troisième galon que l'officier prussien pouvait se passer du soutien matériel des parents. Il fallait

être pour le moins capitaine pour jouir d'un minimum d'indépendance pécuniaire.

Heinrich-Emanuel pouvait donc compter sur l'appui total de la famille Schütze-Sulzmann. On suivait sa carrière avec l'attention minutieuse du parieur qui, ayant misé une forte somme sur un cheval, observe chacune de ses foulées. En effet, il s'agissait d'une promotion sociale peu ordinaire : fils de fonctionnaire moyen, petit-fils de charcutier, Heinrich-Emanuel serait officier et – à en juger d'après son intelligence – il deviendrait au moins colonel. Toutefois, il ne pourrait aller plus loin : un général avait un nom à rallonge par définition. Dans l'armée impériale, un général roturier aurait été une monstruosité, un phénomène incongru.

En recevant le télégramme :

« Nommé sous-lieutenant. Stop. Me rends d'abord à Trottowitz pour me fiancer. Stop », Sophie Schütze se mit à pleurer. Son mari, faisant preuve de cette lucidité qui sied à un fonctionnaire, sortit pour annoncer la nouvelle à son beau-père le charcutier Sulzmann.

— Heinrich a eu son premier galon. Nous venons de recevoir le télégramme.

— Ça s'arrose, déclara le charcutier Sulzmann. Je savais bien que ce garçon avait l'esprit militaire, dans le meilleur sens du terme. Dire que ma petite Sophie a donné le jour à cet aigle... je serai heureux de mettre la main à la poche.

— Je me permets de te faire remarquer que, moi aussi, j'y suis pour quelque chose, protesta Franz Schütze. Après tout, Sophie ne l'a pas fabriqué toute seule. – Il sortit le télégramme et le posa sur la table, pendant que Sulzmann apportait une bouteille de kummel et deux verres. – Que veux-tu dire exactement par « mettre la main à la poche » ?

— C'est bien simple : le grand-père Sulzmann finance les nouveaux uniformes : tenue de service, tenue de sortie, tenue de gala pour deux soirées par mois au mess, et même, au besoin, le cheval. Ce n'est pas rien, il me semble, non ?

— Bien sûr, beau-papa. Ce serait même magnifique, si...

— Si quoi ?

— Eh bien, Heinrich-Emanuel est tombé amoureux.

— Ça va de pair avec ses galons, fit Sulzmann, hilare.

— Il a l'intention de se fiancer.

— Voilà qui dépasse la simple plaisanterie, gronda le charcutier.

— Il s'empara du télégramme, le parcourut et le lança dans un coin de la pièce. – Ça perche où, Trottowitz ?

— Près de Schweidnitz.

— Et qui est cette... cette fiancée ?

— Je n'en sais rien. Lors de sa dernière permission, Heinrich nous a

parlé d'une certaine Amélie. Si je me souviens bien, c'est une noble.

Le charcutier Sulzmann s'empessa de vider son verre. Il le posa et s'affala lourdement sur une chaise. À soixante-dix ans, les artères résistent mal aux émotions.

— Une noble, dans notre milieu bien bourgeois ? Mon petit-fils déraile. Comment va-t-il la nourrir ?

— C'est justement pour cela que je suis venu te voir. Ce problème-là concerne la famille tout entière. C'est nous qui avons permis à Heinrich-Emanuel de s'élever au grade d'officier, c'est également à nous de le soutenir dans la poursuite de sa carrière.

— Nous le ferons changer d'avis, – au sujet de ce mariage, je veux dire.

Franz Schütze eut une moue dubitative.

— Tu oublies que Heinrich-Emanuel réunit l'obstination des deux familles. Les Schütze étaient toujours des cabochards. Quant aux Sulzmann...

Le charcutier hocha la tête.

— À qui le dis-tu ! soupira-t-il. – Il se versa un second verre, renifla bruyamment, se passa la main sur le crâne. Une main épaisse comme un jambon qui écrasait les cheveux gris coupés en brosse. – Alors, que faut-il faire ? De combien pourrais-tu disposer ?

— Au grand maximum, soixante-dix marks par mois.

— Et l'oncle Hubert ?

— Ma foi, comme rédacteur de seconde classe à l'Hôtel de Ville, à peu près autant, je suppose.

— Je contribuerai pour cent cinquante marks. Avec ce que donnera mon fils Eberhard...

— Je n'aurais jamais pensé que mon beau-père soit aussi radin.

Le vieux Sulzmann fixa longuement son verre. Ses filles étaient casées, son fils Eberhard, fabricant de conserves de charcuterie, gagnait convenablement sa vie, les petits-enfants allaient certainement faire leur chemin, eux aussi, – sauf Heinrich-Emanuel, mais c'était justement lui qui allait donner un éclat nouveau au nom de la famille. Un officier, cela vous rehausse tout un milieu.

— Disons deux cents marks, grommela-t-il. Faisons l'addition : en comptant sa solde de sous-lieutenant, Heinrich-Emanuel disposerait de cinq cents marks par mois. Est-ce suffisant pour faire vivre une fille de nobles ?

— C'est à elle qu'il faudrait poser la question.

— Ouais. Tu l'attends quand, ton rejeton ?

— Après-demain, sans doute.

— Nous allons lui parler. Plus exactement, c'est moi qui vais lui parler. Dans ces situations-là, les arguments du grand-père ont plus de poids. Et Sophie, qu'est-ce qu'elle dit ?

— Elle a déjà commencé à pleurer. « À peine le petit a-t-il quitté le nid qu'il veut déjà s'envoler », — tu vois son état d'esprit.

Sulzmann poussa un soupir.

— Une fois père, toujours père, constata-t-il, accablé. Plus on vieillit, plus on a charge d'âme. Si Heinrich n'était pas officier...

— Mais il est officier, coupa Franz Schütze, catégorique.

Il était fier de son fils. Une fierté légitime : Schütze officier de carrière ; pour atteindre un but aussi ambitieux, aucun sacrifice ne paraissait trop lourd.

La discussion entre le beau-père et le gendre se poursuivit encore pendant plus d'une heure. Les deux hommes étudièrent un à un les problèmes que cette mésalliance à l'envers pouvait créer. Avant de se séparer, ils arrivèrent à une constatation rassurante : ce n'était pas une catastrophe, c'était tout au plus une charge supplémentaire que les espoirs fondés sur Heinrich-Emanuel justifiaient amplement.

*

* *

Tard dans la nuit, le sous-lieutenant Schütze sonna à la porte de l'appartement paternel. Il venait de vivre une journée des plus agitées. Rentré à Schweidnitz, il avait fait coudre sur son uniforme les galons et épaulettes de son grade, il avait offert une bouteille de cognac à Petermann, il avait promis aux autres lieutenants du régiment de rattraper la traditionnelle célébration au mess dès la fin de sa permission.

Amélie von Perritz arriva à Schweidnitz vers midi. Elle se rendit directement à la caserne et demanda le sous-lieutenant Schütze. Épouvanté, Heinrich-Emanuel se précipita au poste de garde. Amélie, très pâle mais les yeux brillants, était assise sur un escabeau, un sac de voyage à côté d'elle. À l'entrée de Schütze, elle se leva d'un bond et, ignorant les ricanements des deux soldats de service, lui tendit les bras.

— Me voici, Heinrich ! Je ne retournerai jamais à Perritzau !

Schütze la fit sortir du poste et l'entraîna vers le bâtiment du mess.

Il ne disait rien, pour la simple raison qu'il n'aurait su que dire. Tenant la jeune fille par la main, il passa devant le réfectoire où plusieurs visages étaient collés aux vitres, salua un capitaine de la 3^e compagnie, pénétra enfin dans le vestibule du mess pour se trouver nez à nez avec le capitaine Stroy.

Le capitaine eut un haut-le-corps. Son regard stupéfait se fixa d'abord sur Amélie, puis sur son nouveau sous-lieutenant qui, au garde-à-vous, lui tenait la porte comme un chasseur d'hôtel.

— Euh... hum... Mes respects, mademoiselle...

Il salua, avec une raideur glaciale, toisa brièvement Heinrich-

Emanuel et sortit en courant. Du bureau de l'officier de jour, il téléphona au domaine de Perritzau et demanda à parler au baron. De toute urgence.

— Amélie est ici ! Elle est venue retrouver ce petit sous-lieutenant...

— Je sais, coupa le baron, très calme.

— Vous y comprenez quelque chose ?

— Certainement pas. Vous connaissez un seul homme qui comprenne les femmes ? Moi, je n'arrive même pas à comprendre mes filles. L'aînée a épousé un comte autrichien, une espèce de sauteur, la cadette se jette au cou d'un gamin au visage lunaire. Je n'essaie même plus de comprendre, je me contente d'écarquiller les yeux.

— J'espérais toujours, monsieur le baron, qu'un jour je pourrais... je pensais...

La voix du capitaine Stroy se brisa, vaincue par le dépit, la colère.

— Je déshériterai Amélie, déclara le baron von Perritz. C'est l'unique initiative qu'en tant que père je puisse prendre. La jeunesse moderne est inaccessible aux arguments sensés. J'ai parfois l'impression que, depuis le début du ^{xx}e siècle, la logique a été reléguée au magasin des accessoires. Il faut nous faire une raison, mon cher.

Le capitaine Stroy avait recouvert l'usage de la parole.

— Je suis terriblement déçu, au-delà de...

— Vous en reviendrez. À un moment où les menaces s'accumulent à l'horizon... qu'est-ce qu'une dot envolée !

Consterné, tremblant de rage, le capitaine Stroy raccrocha. Il irait voir le colonel, il lui demanderait de faire déplacer le sous-lieutenant Schütze afin de sanctionner son manque de camaraderie.

Heinrich-Emanuel et Amélie s'étaient rendus à la gare pour prendre le dernier train à destination de Breslau. Installés dans un coin de la salle d'attente, ils examinaient la situation tout en buvant un café insipide.

— Je reste avec toi, même si je devais manger des patates à l'eau jusqu'à la fin de ma vie ! déclara Amélie. Je déteste cette prétention... te refuser ma main uniquement parce que tu es roturier ! Je montrerai à papa que je suis une Perritz. Nous ferons notre chemin, n'est-ce pas, Heinrich ?

— À condition de ne pas mourir d'inanition en cours de route.

— Maman nous enverra des colis, en cachette.

Heinrich-Emanuel eut un soupir.

— Pour commencer, je vais t'emmener chez mes parents. Ma carrière s'annonce bien...

Elle lui prit la main.

— Fâché ? Si tu m'aimes autant que je t'aime, tout s'arrangera.

Nous sommes encore si jeunes...

— C'est vrai. Nous avons la vie devant nous. — Levant brusquement la tête, il la considéra gravement, de ses grands yeux d'enfant.

— Au fond, pourquoi m'aimes-tu ?

— Comment... que veux-tu dire ?

— Ce matin, je me suis regardé dans la glace. J'ai constaté que je ne suis pas beau, ni viril ni élégant. Je suis pauvre, je suis un vulgaire roturier, je sais à peine danser, je suis ennuyeux, discutailleur, bref un garçon tout à fait moyen, et c'est de cet être falot que tu es amoureuse. Une fille comme toi ! Je me demande bien pourquoi.

— Parce que... parce que tu es comme tu es. Et aussi, parce que je sais que nous serons heureux, toi et moi. Nous ne pouvons guère en espérer davantage, non ?

— À t'entendre, on croirait que tu es bien plus âgée que moi. De vingt ans, au moins.

Souriante, elle lui caressa la joue.

— Dans un sens, c'est peut-être vrai. La femme doit toujours s'efforcer de voir plus loin.

*

* *

Comme ils avaient pris le train du soir, il n'était pas loin de minuit quand le sous-lieutenant Schütze sonna à la porte de l'appartement paternel. Franz Schütze lui ouvrit. En voyant le méchant éclairage de l'escalier se refléter sur les épaulettes, il eut un cri de joie :

— Mon petit ! — Et, se retournant : — Maman, c'est notre fils ! Notre officier !

Sophie Schütze arriva en courant. Elle pleurait. Les mères pleurent toujours, de joie ou de chagrin. Elles drapent leurs enfants dans un rideau de larmes, comme dans une enveloppe protectrice.

— Heinrich ! Mon Heinrich !

Elle allait lui sauter au cou. D'un geste, il arrêta son élan. Il recula même d'un pas comme s'il hésitait à franchir le seuil de l'appartement.

— C'est que... j'ai laissé quelqu'un en bas... Si vous me permettez...

— Ton ordonnance sans doute ? — Franz Schütze se rengorgea.

— Tu l'ignores, bien sûr, maman, mais un officier a toujours une ordonnance. Va chercher ton gars, Heinrich, il couchera dans le débarras.

— Ce n'est pas mon ordonnance, papa, c'est ma fiancée.

— Ta fiancée ? répéta Franz Schütze, effaré. La fille du baron...

Machinalement, il vérifia le nœud de sa cravate. De ce côté-là, tout allait bien ; en revanche, le faux col était celui de la veille, donc sûrement pas impeccable. Sophie avait déjà enlevé son tablier. Tout en

s'essuyant les yeux, elle se penchait pour essayer de regarder dans la cage de l'escalier.

— Qu'est-ce que tu attends pour la faire monter ? murmura-t-elle d'un ton de reproche. En voilà un genre !

Heinrich-Emanuel dévala les marches. Sur le palier, le père et la mère échangèrent un regard chargé d'inquiétude, de perplexité.

— Dire qu'elle est déjà là, chuchota Franz Schütze. On aurait dû faire recouvrir les fauteuils, le mois dernier...

— Nous ne pouvions pas prévoir que... Si je mettais des napperons de dentelle sur les dossiers ?

— Une bonne idée, maman. Dépêche-toi.

Sophie Schütze se précipita dans le salon. Il y eut un bruit de tiroirs ouverts et refermés, de pas pressés sur le plancher qui craquait.

Il n'est pas facile pour un beau-père de garder bonne contenance devant sa bru surgie à l'improviste, surtout lorsque ladite bru est à la fois distinguée et jolie. Franz Schütze se sentit brusquement embarrassé, presque intimidé, et il s'en irrita – lui, un inspecteur principal des Contributions – et la révérence qu'esquissa Amélie ajouta encore à sa confusion. Il lui sourit – stupidement, se disait-il – et, prudemment, lui serra la main.

— Soyez la bienvenue...

Il ne put aller plus loin. Une émotion soudaine lui étreignit la gorge. La fiancée de mon fils, songea-t-il, la future mère de mes petits-enfants... Comme le temps passe vite... voici seulement quelques années, Heinrich-Emanuel portait encore des culottes courtes, et aujourd'hui, il est sur le point de se marier. Au fait, Sulzmann n'allait pas tarder à être arrière-grand-père, cela ne le rajeunirait guère. On l'appellerait l'ancêtre, titre qu'il n'apprécierait pas tellement.

Sophie avait profité de ce bref répit pour mettre de l'ordre au salon : des napperons dissimulaient les dossiers quelque peu fatigués des fauteuils, le bronze artistique qui ornait la cheminée était épousseté. Avec une belle-fille aussi élégante, il fallait que la maison fût bien tenue.

Franz Schütze avait débarrassé Amélie de son sac de voyage pour le ranger dans la chambre à coucher. La jeune fille se tenait encore devant la grande glace de l'entrée, en train de remettre d'aplomb sa coiffure malmenée par le chapeau, quand Sophie sortit du salon.

— Je suis si contente ! s'exclama-t-elle et, de nouveau, elle fondit en larmes.

Ce fut une soirée fort réussie. Le père Schütze ouvrit les deux bouteilles de vin achetées spécialement pour célébrer le premier galon de son rejeton, Sophie fit cuire des escalopes viennoises et des haricots verts, et Heinrich-Emanuel se lança dans le récit des manœuvres. Il s'étendit longuement sur la victoire des troupes commandées par

l'empereur, sur la forte impression que l'armée allemande, puissante, invincible, avait laissée dans l'esprit des observateurs étrangers. En revanche, il se garda bien de mentionner que, dès le premier engagement, on l'avait déclaré mort, qu'on l'avait affecté ensuite à un poste de garde afin de l'empêcher de participer au défilé de clôture. Il ne parla pas davantage de l'examen grotesque auquel l'avait soumis le médecin du régiment, un interrogatoire comme on en fait subir aux débiles mentaux : « Combien font six et neuf ? Vous savez où se trouve Zanzibar ? Quelle fut la durée de la guerre de Trente Ans ? Comment écrivez-vous hémorroïdes, avec un *r* ou deux ? » Au bout de deux heures, on lui avait certifié qu'il était pleinement responsable de ses actes. Devant l'infirmier, il s'était trouvé nez à nez avec le colonel von Fehrenberg qui, aussitôt, l'avait traité de « salaud de socialiste en uniforme ». En hurlant, comme c'était normal de la part d'un colonel.

Amélie qui, elle, connaissait parfaitement ces épisodes peu reluisants, jugea également préférable de les passer sous silence. Elle se contenta donc d'approuver Heinrich-Emanuel qui, une fois de plus, faisait l'éloge de l'empereur.

Le grand-père Sulzmann hochait la tête. Franz Schütze lui avait dépêché un gamin habitant la maison afin de lui annoncer l'arrivée de la fiancée. Le vieux charcutier, après avoir enfilé sa redingote, s'était précipité chez un coiffeur – qu'il avait fallu tirer du lit – pour se faire raser. Puis, il avait pris un fiacre pour faire au plus vite la connaissance de sa petite-fille par alliance.

Amélie passa cet examen d'entrée haut la main. Sulzmann fut extrêmement satisfait. Elle s'en aperçut très vite, car il ne cessait de lui tapoter l'épaule, de sa grosse patte de travailleur manuel, et de l'appeler « mon enfant ». Quand, un peu plus tard, la conversation s'orienta vers la politique, les dames se retirèrent. Sophie fut heureuse et même fière de montrer à Amélie son armoire à linge, assez bien fournie pour impressionner même une demoiselle de la noblesse.

Pendant ce temps, les hommes continuèrent à discuter.

— Ton enthousiasme m'inquiète, remarqua Franz Schütze. À force de faire cliqueter nos sabres...

Heinrich-Emanuel lui lança un regard de reproche.

— Il ne s'agit pas uniquement de faire cliqueter nos sabres, papa. L'empereur sait ce qu'il veut : montrer au monde entier que nous sommes un peuple en armes.

Sulzmann haussa ses épaules massives.

— Et comme il ne faut pas laisser à ces armes le temps de rouiller, on trouvera bien l'occasion de s'en servir.

— À mon sens, cette façon de voir est quelque peu simpliste, protesta le jeune homme. Je te demande pardon, grand-père, mais on ne peut faire abstraction de la situation internationale. Le monde

entier nous envie notre prospérité, notre essor. Depuis 1871, nos voisins préparent la revanche. Par bonheur, l'Allemagne est aujourd'hui plus forte que jamais. La guerre serait une promenade...

— Les autres ont eux aussi des fusils.

Heinrich-Emanuel prit un air profondément offensé. Il se redressa, tout en lissant sa tunique d'uniforme.

— Vous réfléchissez toujours en petits-bourgeois, déclara-t-il d'un ton dur. Alors que moi, en tant qu'officier de Sa Majesté, je connais la formidable puissance de notre armée. S'il doit y avoir la guerre, notre victoire sera encore plus totale qu'en 1871. Nous mettrons le monde entier à genoux ! Nous serons la première nation du globe ! C'est d'une évidence aveuglante.

— As-tu lu les derniers chiffres ? objecta Franz Schütze. Tous nos voisins ont renforcé leurs armées ; à eux seuls, les Russes ont près de deux millions et demi d'hommes sous les drapeaux. En Angleterre, en France, en Italie, on est en plein réarmement. Nous sommes encerclés.

— À vaincre sans péril, on triomphe sans gloire ! L'empereur – à qui je dois tout – voit certainement plus loin que nous. En cas de guerre, le vainqueur est déjà tout désigné : ce sera l'Allemagne. L'arme au poing, nous les ferons détalier comme des lapins.

Pendant une bonne demi-heure, chacun resta sur ses positions. Enfin, Franz Schütze raccompagna son beau-père jusqu'à la porte de l'immeuble. Le vieux charcutier paraissait préoccupé.

— Heinrich m'inquiète, grommela-t-il. En échange de ses épaulettes, il a renoncé à se servir de sa cervelle. Alors que nous tous nous rendons compte que ça sent mauvais, très mauvais. Comme au poisson pourri... la puanteur vient de la tête.

Schütze essaya de prendre la défense de son fils.

— Peut-être n'avons-nous pas la bonne perspective...

— Tu te trompes. C'est nous qui sommes dans le vrai... c'est toujours nous, dans ces situations-là, pour la simple raison que c'est nous qui payons les pots cassés. Enfin, bonne nuit, Franz. Tu diras aux enfants de venir à la maison demain, pour prendre le café.

Trois jours plus tard – un dimanche matin – le baron von Perritz sonna à la porte du contrôleur principal des Contributions Franz Schütze. Le visage tanné, en costume de chasse, coiffé d'un feutre, chaussé de gros brodequins, une solide canne à la main. Heinrich-Emanuel et Amélie étaient sortis. Après avoir assisté à l'office du matin, ils avaient l'intention de se promener sur les bords de l'Oder.

Franz Schütze devina immédiatement l'identité du visiteur. Il s'inclina et s'effaça, exactement comme au bureau lorsque le directeur venait contrôler ses registres.

— Je suis très heureux de vous voir, monsieur le baron. Nos tourtereaux ne sont pas encore rentrés mais...

Le baron passa devant lui, rangea sa canne dans le porte-parapluies, accrocha son chapeau et lissa sa longue barbe noire, tout en scrutant dans la glace le visage de Schütze.

— Vous êtes le père du lieutenant, je suppose ? Toutes mes félicitations. Votre fils ira loin. D'abord, il repousse l'attaque des troupes de l'empereur, ensuite, il enlève ma fille...

Franz Schütze se sentit rougir. Précédant le baron dans le salon, il lui offrit un fauteuil, alla prendre une bouteille d'eau-de-vie dans l'armoire et remplit deux verres.

— Il a repoussé les troupes de l'empereur ? répéta-t-il, inquiet. Je ne comprends pas très bien...

— Vous n'êtes pas au courant ? Pourtant, on ne parle que de cela, d'un bout à l'autre de la Silésie. Votre Heinrich-Emanuel, par une initiative sans précédent, s'est mis au travers des plans de Sa Majesté, il a même failli gagner la bataille des manœuvres d'automne. Un vrai scandale, cher monsieur. J'ai bien ri, même si, officiellement, j'étais obligé de manifester mon indignation.

— Je... par exemple... j'ignorais cette histoire, balbutia Franz Schütze. — Dans son émotion, il vida son verre avant que le baron eût levé le sien. D'une main tremblante, il s'essuya la moustache. — Est-ce que cela risque de lui attirer des ennuis ?

— Certainement pas. Il vient de passer sous-lieutenant, voyons, l'empereur s'est montré très bienveillant. De toute manière, votre fils semble avoir tout ce qu'il faut pour assurer son avancement, en se conformant aux ordres, bien sûr. Plus il montera en grade, plus il respectera ses supérieurs, et plus il sera respecté lui-même. L'obéissance, qu'est-ce qu'on peut demander de plus à un bon Allemand ? En outre, il a su gagner le cœur de ma fille...

— Vous êtes venu chercher Amélie, monsieur le baron ? Pour la ramener avec vous ?

— Nous devrions peut-être examiner les perspectives d'avenir, monsieur Schütze. Ramener Amélie avec moi ? On voit que vous ne connaissez pas les Perritz. Dans notre famille, tous les actes, tous les gestes sont définitifs. Je suis sans doute le premier, depuis des siècles, à accepter parfois de transiger. Mais uniquement par amour pour ma fille. Pour Amélie.

— Je vous comprends. Si vous saviez combien ces enfants s'adorent...

— Ce n'est pas cela qui fera bouillir la marmite.

— Nous y avons pourvu. — Tout en remplissant de nouveau les verres, Franz Schütze s'efforça de prendre une attitude dégagée : — Notre famille assurera à Heinrich-Emanuel un revenu mensuel de cinq cents marks.

— C'est ce que je dépense pour mon cheval, celui que je monte au

concours. Cependant... Le baron se caressa la barbe et ébaucha un sourire amical. – Je vois que ma fille a du flair. Et je reconnais que je ne suis nullement mécontent d’avoir un aperçu d’une certaine bourgeoisie, intelligente et solide. Si vous voulez bien, mon cher monsieur Schütze, nous allons étudier tout cela en détail.

Mandé d’urgence, le charcutier Sulzmann accourut aussitôt. Pendant que Heinrich-Emanuel et Amélie se promenaient le long de l’Oder, la main dans la main, heureux, jeunes, résolus de prendre l’existence à bras-le-corps, une lutte acharnée se déroulait dans l’appartement des Schütze. Même pour le baron von Perritz, le vieux Sulzmann, patriarche de la famille, était un adversaire de taille.

— Vous avez votre domaine, des chevaux de course, des cochons, des vaches, des champs, des forêts, des domestiques, des ouvriers agricoles, vous pouvez obtenir de larges crédits. Eh bien, moi, j’ai ma charcuterie plus trois succursales, je possède cinq immeubles de rapport, j’occupe dix personnes, je dispose d’un compte en banque confortable. Tout cela, je l’emploierai au besoin pour appuyer Heinrich-Emanuel, mon petit-fils préféré. Maintenant, si vous attachez de l’importance aux titres, monsieur le baron, je suis prêt à m’acheter celui de conseiller commercial. Je puis me le permettre.

— J’en suis persuadé, monsieur Sulzmann. Je cherche simplement à assurer le bonheur de ma fille.

Au début de la soirée, le baron von Perritz reprit le train pour Schweidnitz. Amélie et Heinrich-Emanuel l’avaient accompagné à la gare. Amélie, radieuse, s’accrochait au bras de son père. Ses yeux brillaient de joie.

Une semaine plus tard, on annonça les fiançailles.

Le capitaine Stroy félicita le jeune couple par écrit, – quelques mots guindés sur une carte de visite, sans fleurs. Rencontrant son sous-lieutenant dans la cour, il se garda bien de lui serrer la main : avec l’envoi de sa carte, il estimait en avoir fait assez. Petermann lança des plaisanteries d’un goût douteux sur une « double victoire aux manœuvres ». Heinrich-Emanuel fit semblant de l’ignorer, offrit à l’ensemble des officiers une soirée au mess (financée par grand-père Sulzmann qui fournit également les terrines, le saucisson, le jambon et la viande) et se mit en quête d’un logement.

Au beau milieu de cette idylle – Amélie était déjà en train de broder les initiales A.S. sur le linge de table – arriva un ordre du ministère de la Guerre : la mutation du sous-lieutenant Schütze.

Congestionné, Heinrich-Emanuel lisait et relisait le document que le capitaine Stroy lui avait remis avec ce commentaire : « Comme vous voyez, l’empereur n’a pas la mémoire si courte que cela. »

Muté en Prusse-Orientale – à Goldap, chef-lieu de canton, – affecté au 44^e régiment d’infanterie, 2^e bataillon, 3^e compagnie.

Une garnison à la frontière russe, au fin fond de la Mazurie...

Heinrich-Emanuel sauta dans le train pour Perritzau. Le baron hocha la tête.

— Goldap ? fit-il, songeur. Là-bas, tu seras loin, fiston, loin de tout. Sauf s'il doit y avoir la guerre avec la Russie. Dans ce cas, tu seras aux premières loges, et même en première ligne. C'est ce qu'on appelle une préparation minutieuse, à la prussienne.

— Je ne me laisserai pas faire ! s'écria le sous-lieutenant Schütze. Je protesterai...

— Cela ne rime à rien...

— Puisque je suis dans mon droit...

— Ton droit ? Il en est bien question. Tu ne sembles pas te rendre compte de la situation. En premier lieu, tu es soldat. En second lieu, tu es soldat. En troisième et jusqu'en dixième lieu, tu es toujours soldat. Ensuite seulement, tu es aussi un individu qui peut envisager de faire valoir ses droits. Seulement, dis-toi bien que personne ne résiste à cette dégringolade jusqu'en dixième lieu, à moins de quitter l'uniforme.

Heinrich-Emanuel regarda son futur beau-père d'un air abasourdi.

— Et c'est toi qui me tiens ce langage ? Tu parles comme un pacifiste...

— Terme dérivé du latin, *pax*, la paix. Certainement un terme honorable. Et même, un mot magnifique. Malheureusement, il y a des mots qu'on oublie quand on a trop éprouvé le poids du sabre, quand on a envie de tirer ce sabre et de le brandir. À ta place, je m'inclinerais, sans même protester. Il y a des garnisons encore plus isolées, plus éloignées que Goldap.

— Je présenterai une pétition...

— À ta guise. Je te ferai simplement observer que cela ne serait guère dans les habitudes de la famille. Ton père sera de mon avis. Réfléchis bien, Heinrich.

La mutation devait prendre effet à partir du 15 janvier 1914. Trois semaines plus tôt, Amélie von Perritz épousa le sous-lieutenant Schütze. Pour échapper à l'obligation d'envoyer ses vœux, le capitaine Stroy partit en permission, si bien que le faire-part ne put lui parvenir à temps.

Le baron connaissait plusieurs hobereaux en Prusse-Orientale. L'un d'eux voulut bien se charger de trouver un appartement pour le jeune ménage. Le 13 janvier, Heinrich-Emanuel fit charger le mobilier, les ustensiles de cuisine et le bric-à-brac des cadeaux de mariage sur un wagon de chemin de fer. Le couple prit le même train, à destination de la Prusse-Orientale.

Ils débarquèrent à Goldap par un temps affreux. Un blizzard polaire hurlait sur la plaine enfouie sous un bon mètre de neige. Les maisons

étaient des collines blanches, chacune surmontée de sa cheminée. Les forêts gémissaient. À la gare, on racontait que des hordes de loups venues de Russie rôdaient autour des villages.

Grelottants, serrés l'un contre l'autre, Amélie et Heinrich-Emanuel se tenaient près de la fenêtre du buffet, dans l'attente d'une voiture qui pût les conduire en ville.

Courageusement, Amélie essaya de sourire.

— Un pays extraordinaire, murmura-t-elle.

Ému par ce pitoyable mensonge, il la prit par les épaules.

— Tu verras – bientôt, ce sera le printemps, – des milliers de chevaux dans les pâturages, les grands lacs qui reflètent le ciel bleu, l'immense pâtis en fleurs, tout cela pour nous deux.

Elle n'eut pas la force de répondre. La tempête de neige redoublait de violence, plaquant son linceul sur le paysage déjà mort. La voiture ne viendrait pas de si tôt : le vent aurait renversé les chevaux.

Au bout de trois heures, la tempête se calma. Une vieille calèche vint les chercher. Heinrich-Emanuel trépignait : on était le 15 janvier, à 4 heures de l'après-midi, et il aurait dû se présenter à la caserne dès 10 heures du matin.

Avant de se rendre à l'hôtel où ils allaient loger en attendant que l'appartement fût prêt, ils passèrent au bureau de la place. Laissant Amélie dans la salle surchauffée du mess, Heinrich-Emanuel se mit à la recherche de son chef de compagnie. La prise de contact fut pénible. Le capitaine était un homme épais, rubicond, aux yeux légèrement bridés, au menton en galoche orné d'une barbiche d'Asiatique. Après avoir parcouru l'ordre de mutation, il sortit ostensiblement sa montre.

— Déjà là, lieutenant ? aboya-t-il. On ne connaît pas l'heure, là-bas, chez vous, en Silésie ?

— La tempête de neige, mon capitaine... – Heinrich-Emanuel se tenait raide comme un piquet. Seuls ses yeux vacillaient. – Nous avons dû attendre la voiture...

— Quoi ? Comment ? Un officier prussien qui attend ? Vous vous devez d'être ponctuel, même s'il pleuvait de la merde.

— C'est que ma femme...

— Vous m'avez compris ?

— Oui, mon capitaine.

— Vous êtes de garde dès maintenant. C'est bien compris ?

— Oui, mon capitaine.

En sortant du bureau, le sous-lieutenant Schütze constata que la tempête avait repris. Plié en deux afin de résister au vent, il traversa en courant la cour de la caserne, en direction du mess. On avait signalé des loups dans le pays. Il était tenté de hurler comme eux, avec eux.

Le temps d'atteindre le mess où Amélie l'attendait, il était caparaçonné de glace.

III

L'installation de l'appartement dura deux jours. Amélie s'affairait, secondée par la bonne et deux femmes de ménage.

Pendant ce temps, le sous-lieutenant Schütze, avec sa compagnie, participait à un exercice d'hiver dans les collines de Seeske. La nuit, il couchait sous la tente, à côté d'un dérisoire poêle à pétrole ; le jour, il rampait dans la neige, vers tel ou tel « objectif désigné ». Quant au « Mongol » comme on appelait le capitaine, il galopait furieusement à travers le terrain sans cesser de hurler. On aurait cru que ses paroles, gelées en sortant de sa bouche, se transformaient en shrapnels pour pleuvoir sur les malheureux fantassins.

— En face, ce sont les Russes ! vociférait le Mongol. Des gars coriaces, alors que vous êtes des nourrissons ! Comment voulez-vous défendre l'Allemagne quand ces quelques flocons de neige vous gèlent déjà les fesses !

Au bout de quatre jours, Heinrich-Emanuel eut enfin l'occasion d'inspecter le nouvel appartement – son premier appartement – et de se laisser chouchouter. Il troqua l'uniforme contre une moelleuse robe de chambre, fuma un cigare et sirota un grog bien sucré. Puis, il parcourut le journal, lut une lettre de ses parents et étudia les factures des divers artisans – plombier, électricien, menuisier, peintre – qui, tous, « espéraient respectueusement un règlement rapide ». À Goldap, on connaissait l'insouciance des jeunes officiers.

Par bonheur, Heinrich-Emanuel n'avait pas de soucis matériels. Le baron von Perritz venait de lui envoyer mille marks-or, « pour t'aider à fonder un foyer ». De ce côté-là, le jeune couple était tranquille.

Les trois ou quatre semaines suivantes furent essentiellement occupées par les inévitables visites mondaines : chez les autres officiers du régiment, les grands hobereaux, le maire, le directeur du service forestier, le pharmacien, le proviseur du lycée, le président de l'Association Patriotique, bref, chez les notables de Goldap.

Partout, Heinrich-Emanuel découvrait la même ambiance singulière. On ne parlait que de la guerre qui, de l'avis général, était « dans l'air ». On affirmait que la II^e armée russe se concentrait autour de Mlava, que d'autres unités tsaristes prenaient position le long de la frontière de Mazurie.

Au mess des officiers, le sous-lieutenant Schütze fit une conférence sur la Tactique au Service de la Stratégie. Pour illustrer ses propos, il se servait d'une grande caisse ouverte, remplie de sable. Armé d'une règle et d'une petite pelle, il traça dans le sable les étapes successives

de la victoire. Démonstration tellement brillante que même le Mongol parut convaincu. Quant aux jeunes officiers venus des garnisons voisines, ils ne cachèrent point leur admiration.

Un peu en retrait, les dames faisaient cercle autour d'Amélie.

— Votre mari sera sûrement appelé à siéger au grand état-major, minaudent-elles, pleines d'hypocrisie. Cette façon magistrale d'écraser les Russes, – même Hindenburg ^[5] ne ferait pas mieux.

Enfin, Heinrich-Emanuel arriva à la conclusion (qui à elle seule lui avait demandé deux nuits de travail) :

— Voilà donc la situation, messieurs. Grâce à l'exécution impeccable du mouvement en tenaille, nos troupes bousculeront l'ennemi. Les forces russes n'auront le temps ni de se repérer, ni d'amener des renforts, ni de se regrouper. Il s'agit simplement de les prendre de vitesse. Nous attaquerons selon le principe classique de l'échelon refusé, de manière à prendre l'ennemi de flanc. Pour le reste – il se mit au garde-à-vous, les yeux fixés sur une ligne d'horizon imaginaire, – nous pouvons faire confiance au génie de Sa Majesté. Quoi qu'il advienne, rappelons-nous ces paroles de l'empereur : « Je vous conduirai vers un avenir merveilleux ! »

Ce fut un véritable triomphe pour le sous-lieutenant Schütze. Du jour au lendemain, la hargne du Mongol se transforma en bienveillance. Complètement idiote, la lettre confidentielle que son ancien colonel m'avait adressée, songea le gros capitaine. Ils racontent n'importe quoi, là-bas, en Silésie. Ce garçon a du mordant, il est du bois dont on fait les officiers du grand état-major. D'ici à quelques années, on s'en rendra compte. D'autant qu'il a une belle-famille plutôt influente, détail à ne pas oublier et, surtout, à ne pas sous-estimer.

À partir de ce jour-là, Heinrich-Emanuel allait avoir des loisirs. Il en profitait pour visiter avec Amélie les célèbres haras de Trakehnen, participer à quelques chasses, faire la connaissance des hobereaux de la région. Ces puissants propriétaires terriens lui en imposèrent tant qu'il copia instinctivement certaines de leurs habitudes : le ton sec, prétentieux, la certitude que l'Allemagne s'étendrait vers l'est, les allusions fréquentes à la mission toujours valable des Chevaliers teutoniques, le dédain des races slaves. Et, surtout, la conviction bruyamment affichée de leur propre importance. À entendre ces messieurs au nom à rallonge, le Reich reposait uniquement mais solidement sur deux piliers : l'industrie rhénane à l'ouest, les hobereaux à l'est, c'est-à-dire au Mecklembourg, en Poméranie et, essentiellement, en Prusse-Orientale.

Et ce fut le mois de mai 1914. Un tapis de fleurs recouvrait les landes piquetées de bouleaux blancs au feuillage tendre. Le baron von Perritz était venu en visite. Il apportait toutes sortes de nouvelles.

Petermann avait été nommé lieutenant et muté en Westphalie, le capitaine Stroy s'était fâcheusement compromis avec la fille d'un plombier – une gamine de dix-sept ans – si bien qu'il avait été forcé de l'épouser. Au service du personnel de la Guerre, on envisageait sa mise à la retraite d'office. En attendant la décision, son colonel l'avait suspendu. Grand-papa Sulzmann avait donné dix mille marks pour un orphelinat, ce qui lui avait valu le titre de conseiller commercial. En outre, il avait créé deux nouvelles succursales, à Oppeln et à Brieg. La Silésie tout entière paraissait vouée à la dictature des charcuteries Sulzmann.

Le 28 juin 1914, une brusque averse d'édicions spéciales s'abattit sur le pays. Même à Goldap, les feuilles aux manchettes gigantesques se répandaient partout.

L'archiduc François-Ferdinand assassiné à Sarajevo !

L'Autriche va-t-elle déclarer la guerre à la Serbie ?

Que feront la France, la Russie, l'Angleterre ? L'Italie restera-t-elle neutre ?

Et, surtout, que fera l'empereur Guillaume II ? Se précipitera-t-il au secours de François-Joseph, son « compagnon d'armes » ? En d'autres termes, l'Allemagne participera-t-elle au conflit ?

Planté devant la fenêtre du salon, Heinrich-Emanuel regardait la rue. Dix gamins, coiffés de casques en papier, armés de bâtons en guise de fusils, défilaient inlassablement sur le trottoir. Leurs voix stridentes jubilaient dans le calme engourdi de la petite cité : « En vainqueurs, nous écraserons la France... en héros, nous mourrons pour la patrie... »

Au Café du Commerce – et même dans les autres cafés, – on était déjà en train de gagner la guerre. À grand renfort d'explications stratégiques : les gros pichets de grès pour représenter les masses d'infanterie, les soucoupes en carton pour la cavalerie, les petits verres à schnaps pour l'artillerie.

Dans tous les mess d'officiers, les murs s'ornèrent de cartes, – front de l'Est, front de l'Ouest. On installa des caisses de sable où colonels, capitaines et lieutenants allaient piquer, déplacer, escamoter de petits drapeaux.

Au Reichstag, dans la presse, à l'Association Nationale du Patronat, dans les quartiers ouvriers des villes, c'était le même vertige. Du nord au sud, de l'est à l'ouest, le même enthousiasme déferlait sur le pays. Pas un seul Allemand qui ne fût déjà en train de gagner la guerre. En théorie.

Le 28 juillet 1914, l'Autriche déclara la guerre à la Serbie. Le gouvernement de Vienne ayant déclenché les hostilités, celui de Berlin lui emboîta le pas. La mobilisation fut une immense fête populaire. Des bouquets de fleurs au casque, au fusil, aux courroies du sac, les

premières unités se dirigeaient vers les positions de départ. Les réservistes affluaient en chantant dans les casernes. Sur le passage des troupes, les femmes et les jeunes filles applaudissaient, lançant aux soldats des cigarettes, du chocolat et des cartes postales « patriotiques » où l'on voyait une botte germanique écraser l'ours russe.

— Dans six semaines, nous nous retrouverons, déclara Heinrich-Emanuel Schütze à l'adresse de sa femme.

Amélie était incapable de répondre. Elle pleurait, à la grande irritation de son mari. Ces larmes alors que le pays tout entier était en liesse... et de la part d'une épouse d'officier, par surcroît... vraiment, une attitude déplacée. La victoire, c'est notre métier, non ? Essayant de la consoler, il lui caressa les cheveux.

— Les Français auront une rude surprise, affirma-t-il. Nous allons défoncer leur aile droite, nous les prendrons de flanc, – nous exécuterons le plan Schlieffen [6], pas à pas...

Sous les fenêtres de l'appartement, passa une colonne de réservistes. En chantant le vieux refrain : « Chaque balle ne fait pas forcément un malheur ». Heinrich-Emanuel embrassa Amélie sur le front.

— Tu les entends ? Chaque balle ne fait pas forcément...

Elle lui plaqua la main sur la bouche. Son regard exprimait une peur animale.

— Mais il y en a beaucoup qui trouvent leur cible, protesta-t-elle. Si jamais tu ne revenais pas...

— L'Allemagne ne pleure pas ses héros, elle est fière de leur sacrifice !

— Je n'en veux pas, de votre héroïsme ! cria-t-elle. C'est toi que je veux, pour toujours. Je maudis cette guerre. Je me moque de cet archiduc autrichien. Si c'était toi la victime de Sarajevo, personne ne songerait à faire la guerre !

Heinrich-Emanuel ne répondit pas tout de suite. Par-dessus la tête d'Amélie, il regardait passer les soldats, dans la rue. Ils disparaissaient presque sous les fleurs que leur lançait la foule. Spectacle merveilleux, enivrant : c'était ainsi que, jadis, les Germains d'Arminius partaient au combat contre les légions romaines. À cette évocation historique, Heinrich-Emanuel fut rempli de fierté.

— Voyons, ma petite fille, tu ne comprends pas ces choses-là. L'assassinat de François-Ferdinand nous fournit simplement l'occasion tant attendue d'en finir avec les fanfaronnades de tous ceux qui jalourent la grandeur de l'Allemagne...

Amélie eut un haut-le-corps.

— L'occasion tant attendue ? Tu veux dire que vous êtes contents, vous, les militaires, de savoir qu'il y aura des veuves, des orphelins,

que des milliers de femmes vont verser des larmes ? C'est ce que vous attendiez ?

— L'enjeu dépasse les quelques morts que nous aurons sans doute à déplorer. Plus le but à atteindre est grand, plus les risques à courir sont considérables. C'est ce qu'enseigne l'Histoire mondiale. Que seraient Jules César sans ses conquêtes, Alexandre sans ses campagnes...

— Je m'en moque, coupa Amélie, véhémence. Tout ce que je veux, c'est te garder, toi ! César, Alexandre, je m'en fiche ! Votre politique, vos grands buts, je n'en ai que faire ! C'est la paix que je veux, la vie avec toi... un mari, des enfants ! Et non ta Croix de Fer renvoyée du front, avec une lettre où un inconnu me parle de ta mort héroïque.

Heinrich-Emanuel prit son ton le plus sévère.

— Tu es femme d'officier, Amélie. En m'épousant, tu savais à quoi tu t'exposais. Ton devoir est tout tracé : il faut que tu sois un exemple pour toutes les femmes, tout comme moi je serai un exemple pour mes soldats. — Il prit le bouquet de fleurs qui ornait la cheminée, le mit dans la main d'Amélie et coiffa son casque. — Tu vas m'accompagner à la gare. Il est temps de partir.

— Je ne peux pas ! Je ne pourrai jamais, répondit-elle en sanglotant, lançant les fleurs par terre. — À cause de la Serbie... quelle folie !

Heinrich-Emanuel se baissa, ramassa le bouquet et le glissa de force sous le bras de sa femme. Puis, d'un geste martial, il fit sonner son épée sur le plancher.

— Ressaisis-toi, Amélie. N'oublie pas que ton attitude déterminera en bonne partie ma carrière. Cette guerre sera peut-être le tremplin d'où je pourrai m'élancer vers le grand état-major. J'ai déjà rédigé, en prévision du conflit armé, un exposé sur la tactique du combat d'infanterie, à l'intention du haut commandement. Je viens de poster le manuscrit...

Une heure plus tard, Amélie, perdue parmi des centaines d'autres femmes, se tenait sur le quai de la gare et agitant son mouchoir. Le train venait de s'ébranler, il allait disparaître derrière le premier tournant, mais le chant des soldats parvenait encore aux oreilles de la foule. Comme pour perpétuer le souvenir des voix... ces voix qui allaient s'éteindre dans un dernier râle, quelque part sur le front de l'Est ou de l'Ouest.

Surgissant des immensités russes, des millions de soldats tsaristes s'étaient mis en marche vers la frontière allemande. Le secteur Mlava-Ostrolenka-Lomsha grouillait littéralement d'uniformes couleur de terre. Un flot d'épouvante déferlait en direction de la Prusse-Orientale. L'Apocalypse approchait.

Le 1^{er} août 1914, près de la moitié du monde civilisé avait déclaré

la guerre à l'Allemagne. Les pires craintes du grand état-major s'étaient réalisées : l'armée allemande allait être obligée de faire face sur deux fronts. Du jour au lendemain, les appréhensions jusqu'alors théoriques s'étaient concrétisées en un seul cauchemar. Comment diriger des mouvements aussi vastes ? Comment imposer un commandement unique, alors qu'en fait chaque général d'armée pouvait et voulait agir de sa propre autorité ? Comment organiser l'approvisionnement des divers fronts sans provoquer une confusion totale ? Personne ne semblait avoir l'expérience nécessaire. Jusqu'à présent, on n'avait mené que des guerres régionales. Or le nouveau conflit prenait dès le départ des proportions à l'échelle du continent.

Dans tous les bureaux, rôdait le spectre de l'incompétence. On s'efforçait de le masquer par des déclarations bruyantes. Tout le monde prononçait des discours patriotiques, – l'empereur et le kronprinz (prince héritier), le ministre de la Guerre et le chancelier, les généraux, colonels et jusqu'aux capitaines. Même le lieutenant Schütze.

Il était stationné dans un petit village de la Marne, près de Reims. Non au front, mais à l'arrière.

Au début de l'offensive allemande, lorsque les troupes du Kaiser pénétraient en France, qu'elles emportaient Lille et Saint-Quentin pour marcher sur Paris, Heinrich-Emanuel avait vidé coup sur coup trois bouteilles de champagne glacé. Ce qui lui avait valu des coliques épouvantables et un séjour à l'hôpital.

Ainsi, il manqua un grand instant historique, – l'arrêt de l'avance allemande sur la Marne. Le « miracle » de la Première Guerre mondiale. La brusque révélation du fait que les généraux allemands étaient incapables de voir plus loin que le bout de leur nez, en l'occurrence au-delà du sens littéral de leurs instructions.

Heinrich-Emanuel Schütze avait découvert un sujet inépuisable. Momentanément détaché à l'instruction civique des troupes, il parcourait les hôpitaux militaires de la région pour faire des conférences sur la bataille de la Marne et les considérations tactiques qui, d'après lui, étaient à l'origine de la retraite allemande. Pour être certain d'être bien compris, il avait mis au point quelques formules à la portée du peuple.

— Nous sommes comme un élastique bien tendu ! s'exclamait-il devant les blessés ébahis. Nous pouvons nous détendre vers l'avant aussi bien que vers l'arrière. C'est ce qu'on appelle la tactique de la défensive !

Il y croyait lui-même.

*

* *

Mars 1915. Bataille d'hiver en Champagne.

À Courémont, bourgade jadis si paisible. Français et Allemands se faisaient face, dans leurs tranchées creusées à la hâte. Le front s'était stabilisé, la guerre enterrée. Les Allemands, désormais dans l'impossibilité d'avancer, maniaient la pelle et la pioche, construisant des abris, ouvrant des boyaux, de manière à créer une organisation défensive en profondeur. Finie, la belle ivresse de l'offensive victorieuse qui, en l'espace d'une semaine, devait les conduire jusqu'à Paris ! Accroupis dans leurs trous, à moitié gelés malgré les petits poêles de fonte qui permettaient à peine de chauffer les gamelles, les biffins allemands ne se souvenaient même plus de leur joyeux départ, en juillet 1914. Les bouquets de fleurs, les chants martiaux, l'enthousiasme patriotique étaient oubliés, emportés par la découverte de la réalité sanglante : si, effectivement, chaque balle ne faisait pas forcément un malheur, il en restait beaucoup qui trouvaient leur cible. Pour les morts, pour les blessés, la « gloire du sacrifice héroïque » ne constituait guère une consolation.

À l'est, en revanche, les opérations se déroulaient sur un rythme plus alerte. Au début, les Russes avaient réussi à envahir la Prusse-Orientale. Puis, le général Hindenburg leur avait infligé, à Tannenberg, une terrible défaite, anéantissant la totalité de la II^e armée tsariste. Par la large brèche ouverte dans le dispositif russe, les forces allemandes s'engouffraient dans les vastes plaines de l'Est. À telle enseigne que, dans les villes et les villages allemands, même les gosses connaissaient les noms des localités conquises : Moghilev, Ciechanov, Poulitusk, Kaunas. On ne jouait plus au gendarme et au voleur, mais aux Allemands et aux Rouskis.

Pour le reste, on attendait le printemps. Avec le retour des beaux jours, tout redeviendrait possible : de nouvelles offensives à l'ouest, de nouvelles batailles d'encerclement à l'est. Et même le dégagement des frères d'armes autrichiens, en mauvaise posture dans les Carpathes.

Ce bel espoir, Heinrich-Emanuel l'exprimait hautement et ostensiblement. « Lorsque le soleil brillera de nouveau, nous connaîtrons de nouveau la joie de la victoire. » Tel était le credo qu'il répandait d'un bout à l'autre de son secteur, dans les tranchées de Courémont, afin de dispenser aux hommes la chaleur que les poêles de fonte ne pouvaient leur communiquer.

C'est qu'à présent il se trouvait en première ligne. On lui avait même donné le commandement d'une compagnie : au cours des premiers mois, les pertes avaient été sévères parmi les officiers subalternes.

Le lendemain de son arrivée – il avait eu à peine le temps d'étudier les positions ennemies au binoculaire, – l'artillerie française ouvrit brusquement le feu. Pendant une heure, les obus s'abattirent sur la

tranchée. Puis, les déflagrations cessèrent, et aussitôt le cri « Alerte ! » retentit d'un bout à l'autre du secteur. Les Français attaquaient.

Posté derrière un créneau du parapet, Heinrich-Emanuel fixait les silhouettes qui arrivaient en courant, à travers la neige. Il discernait les longues capotes relevées aux genoux, les casques gris bleu ornés d'une grenade, les bandes molletières serrant les jambes. Une sensation indéfinissable, faite d'angoisse et d'esprit de sacrifice, lui étreignit la gorge, le transforma en héros.

— Feu ! hurla-t-il. Feu !

Aussitôt, un tir nourri partit des tranchées allemandes. Pour la première fois, Heinrich-Emanuel voyait mourir des hommes, tout près, sous ses yeux. Ils levaient brusquement les bras, ils criaient, leurs jambes se dérobaient, ils se roulaient dans la neige, ils essayaient de s'éloigner en rampant. La peur l'emportait sur le courage, le monde entier ne se composait plus que de cadavres, de mourants et de survivants poussés en avant, vers les balles meurtrières, – des survivants qui avançaient sans savoir pourquoi.

Pour chasser les Allemands qui, eux non plus, ne savaient pas pourquoi ils étaient là, en Champagne ou dans les Flandres. Qui ne comprenaient pourquoi, à Langemarck, des milliers d'étudiants étaient montés à l'assaut en chantant l'hymne allemand, à travers le barrage d'artillerie, pour mourir jusqu'au dernier. Stupidement, inutilement, pour rien. À moins que ce ne fût pour tenir les engagements pris par Guillaume II vis-à-vis de François-Joseph ? Pour une politique européenne ? Pour perpétuer la tradition de 1870 ?

En face, c'était la même démente. Le paysan provençal voulait uniquement cultiver ses vignes – mais il allait mourir à Courémont. Le métallo de Dijon voulait boire sa bouteille de pinard par jour et veiller à l'éducation de ses gosses... mais lui aussi allait mourir à Courémont. Le pêcheur breton voulait retrouver son petit chalutier – mais il venait de s'abattre dans la neige, la cuisse déchiquetée, et il se vidait de son sang.

Sous le feu allemand, l'attaque française s'effondrait. Les derniers assaillants s'étaient jetés à plat ventre. Juste devant ma tranchée, constata Heinrich-Emanuel. Délivré de son angoisse, il n'éprouva plus qu'une détermination sauvage. Il venait de se rappeler les manœuvres de 1913 – le jour où il avait bousculé les forces de l'empereur, parce qu'au lieu de subir leur attaque, il avait contre-attaqué. Par petits groupes qui s'étaient enfoncés dans les lignes adverses.

— Faites passer ! Contre-attaque par groupes de quatre, espacement six mètres. À mon signal – bras levé, coup de poing en l'air, – vous élancerez.

Il attendit trois minutes, le temps que l'ordre parvînt à l'extrémité opposée des lignes. Déjà, les soldats français se relevaient pour

repartir à l'attaque. Le bras de Heinrich-Emanuel s'éleva, son poing parut esquisser une menace, et l'instant d'après, les fantassins allemands se hissèrent hors de la tranchée. Par petits groupes, ils se portèrent à la rencontre de l'ennemi. Tous les quatre ou cinq mètres, ils se plaquaient au sol, lâchaient quelques coups de feu, puis se relevaient pour avancer en courant, semant la confusion dans les rangs français.

Heinrich-Emanuel galopait sur la neige, le regard fixé droit devant lui, brandissant son sabre.

— Hourra ! hurlait-il, de toutes ses forces. Hourra !

Sur sa gauche, sur sa droite, des centaines de voix lui faisaient écho. Soudain, tout à côté de lui, quelqu'un poussa un cri. L'homme battit l'air des deux bras, comme pour s'accrocher, s'effondra face contre terre et se mit à labourer la neige de coups de pied spasmodiques. Heinrich-Emanuel s'immobilisa brusquement. Il venait de reconnaître l'adjudant-chef de la compagnie. Dans sa chute, l'homme avait perdu son casque. Autour des cheveux, les flocons blancs se teintaient de rouge.

Heinrich-Emanuel Schütze faillit se trouver mal. Il s'arracha à l'abominable spectacle pour reprendre sa course, toujours en haletant, en hurlant, en brandissant son épée.

Il trébucha contre un cadavre, s'affala sur le corps. Ses doigts s'enfoncèrent dans une flaque de sang. Une violente nausée le secoua. À quelques mètres devant lui, plusieurs obus firent jaillir des geysers de terre. L'artillerie de campagne française établissait un barrage.

Lentement, il se dressa sur les genoux. Sa compagnie se trouvait bloquée au beau milieu du *no man's land*. Les Français refluaient vers leurs positions de départ, afin d'échapper au tir de leurs propres canons.

Schütze agita la main : « En arrière, repli général, jusqu'à nos tranchées. » De toute manière, l'attaque ennemie avait échoué, et il n'avait pas reçu l'ordre de conquérir du terrain.

Un quart d'heure plus tard, il dépêcha une estafette au P.C. du bataillon.

« Attaque française repoussée à 14 h 37. Au cours d'une contre-attaque immédiate, avons refoulé l'ennemi jusqu'à ses tranchées. Fortes pertes adverses. Nos propres pertes s'élèvent à 24 morts et 19 blessés. »

Le 20 mars 1915, Heinrich-Emanuel Schütze reçut la Croix de Fer de seconde classe, sa nomination au grade de lieutenant et des renforts, – trente hommes qui allaient lui permettre de combler à peu près les vides. Par sa contre-attaque, il avait sans le savoir soulagé les deux flancs du régiment où les Français avaient déjà fait des percées.

À présent, son nom était connu d'un bout à l'autre du secteur. À la

division, on décida de créer un dossier spécialement consacré à ses hauts faits. Constamment, les chefs des compagnies et batteries voisines venaient le voir dans sa cagna pour boire son rhum et entendre le récit de l'affaire. Une seule fois, il y eut une tentative de critique.

— Vingt-quatre morts ? s'exclama un capitaine, ce jour-là. Cela me paraît beaucoup, non ?

Heinrich-Emanuel lui lança un regard sévère.

— Dans les grandes opérations, il ne faut pas se montrer mesquin. C'est dans le sacrifice des soldats que l'État puise sa force.

Personne n'eut le courage de le contredire. De toute évidence, cela aurait été inutile.

*

* *

À Breslau comme au domaine Perritzau, le climat était à l'optimisme.

La nomination de Heinrich-Emanuel, – à titre exceptionnel pour « courage devant l'ennemi » – signifiait pour la famille Schütze-Sulzmann un triomphe inespéré. Le grand-père Sulzmann rayonnait : devenu officiellement fournisseur aux armées, il avait mis au point un saucisson qui, tout en contenant seulement 50 % de chair, avait grâce à de nombreux condiments un goût relativement agréable, – plus agréable en tout cas que son aspect. Comme Sulzmann avait entretemps obtenu son titre de conseiller commercial, le nouveau produit allait être vendu sous le nom de « Saucisson du Conseiller », par analogie avec le « Fromage du Président » (15 % de matières grasses) que le public semblait apprécier.

Amélie avait quitté Goldap dès l'arrivée des premières unités russes en Mazurie. Réfugiée à Trottowitz, au château paternel, elle présidait une œuvre dont les adhérentes tricotaient des chaussettes, des passe-montagnes, des ceintures pour les combattants. Tous les trois jours, elle adressait à Heinrich-Emanuel une longue lettre pour lui dire combien elle l'aimait, combien elle était fière de lui, combien elle espérait le voir bientôt venir en permission. Il lui manquait tellement...

Heinrich-Emanuel conservait toutes ses missives. Elles formaient déjà un beau petit paquet, rangé dans un coin – toujours le même – de sa cantine, et entouré de papier huilé : les inondations étaient fréquentes dans les cagnas.

Le capitaine Stroy avait été porté disparu à la bataille de la Marne. Petermann, son successeur à la tête de la compagnie, avait eu la jambe à moitié arrachée par un éclat d'obus ; il se rétablissait tant bien que mal, dans un hôpital militaire de la Forêt-Noire. Le baron von Perritz

était entré, à titre d'expert, dans l'administration agricole. Du fait du blocus allié, l'Allemagne se trouvait obligée de livrer une autre bataille à l'intérieur de ses frontières, bataille dont l'enjeu était la stabilisation de la nourriture de la population. La guerre de quatre semaines prévue par tout le monde, escomptée par les états-majors militaires comme par les civils, s'était transformée en une lutte sans fin, figée, d'une durée imprévisible. D'où la nécessité des décisions à longue échéance, non seulement sur le plan stratégique, mais aussi en ce qui concernait l'approvisionnement de cinquante millions d'habitants.

*

* *

Quelques jours avant la fin de la bataille d'hiver en Champagne, Heinrich-Emanuel Schütze eut une mésaventure qu'il n'aurait pas souhaitée à son pire ennemi.

Son bataillon se trouvait alors en arrière des lignes, prenant un repos d'autant mieux mérité que l'unité avait perdu les deux tiers de ses effectifs. Heinrich-Emanuel, parti se promener à cheval le long du canal de la Marne à la Moselle, fut surpris, attaqué, enlevé par un groupe de francs-tireurs.

Comme cela arrive dans toutes les guerres, il y avait, dans les départements envahis, des organisations de résistance. Elles avaient pour mission d'entraver l'approvisionnement des forces ennemies, de harceler les garnisons de l'arrière, d'entretenir un climat d'insécurité. Ces hommes avaient les mêmes armes que les soldats de l'armée régulière, ils avaient leurs officiers, leur commandement. Ils opéraient la nuit. Dans la journée, ils travaillaient à l'atelier ou dans les champs, citoyens paisibles que l'avance ennemie avait coupés du reste du pays.

Par cette froide journée de mars, un groupe de francs-tireurs s'était mis en route pour attaquer dès la tombée de la nuit une boulangerie mobile. La brusque apparition de ce lieutenant allemand déconcerta les Français. Ils ne s'attendaient nullement à rencontrer un officier ennemi en promenade. Après un bref conciliabule, ils décidèrent d'éliminer ce témoin gênant.

Heinrich-Emanuel n'eut pas le temps de comprendre ce qui lui arrivait. Un coup de feu claqua, et son cheval s'effondra, atteint en plein poitrail. Schütze exécuta un vol plané et atterrit sur le ventre, dans la neige. Il se releva aussitôt, dégaina son revolver et repoussa le cran de sécurité.

Autour de lui, comme surgis du néant, se tenaient neuf hommes. Des civils armés, menaçants, la casquette profondément enfoncée sur le front, vêtus de longs manteaux qui leur battaient les mollets.

Schütze se rendit compte que toute résistance était inutile. Il lança

son revolver dans la neige et leva les bras.

— Allez ! aboya une voix.

Encouragé par un coup de crosse dans le dos, un coup de pied dans le postérieur, Schütze se mit à avancer, à travers champs. Ils vont me fusiller, songea-t-il. C'est évident, d'après tout ce que j'ai entendu dire de ces gens, d'après tout ce que j'ai raconté moi-même. Déjà, le froid s'insinuait dans son corps, au point de lui couper le souffle. Instinctivement, il ralentit le pas, mais aussitôt, un nouveau coup de crosse le rappela à l'ordre. Il continuait donc à avancer, en glissant, en dérapant, en trébuchant. Ma petite Amélie, voilà donc la fin... Je me souviens de tes paroles, quand je t'ai dit au revoir, à la gare de Goldap : « Je me moque des traités et des alliances, je n'ai que faire de cette guerre, tout ce que je veux, c'est te garder, toi ! » Tu avais peut-être raison..., je ne reviendrai pas, je vais mourir comme des milliers d'autres vont mourir au cours de cette guerre qui n'en finit pas, des milliers qui seront malades de peur, tout comme moi en ce moment...

Ils s'arrêtèrent devant une masure à moitié incendiée. Un mince filet de fumée montait d'une cheminée ébréchée. La maison était habitée. On poussa Heinrich-Emanuel contre le mur criblé d'impacts. L'un des hommes resta avec lui, les autres pénétrèrent à l'intérieur. L'espace de quelques secondes, Heinrich-Emanuel perçut un bruit de voix, une vague bouffée de chaleur. Puis, la porte se referma.

Il regarda autour de lui. Le terrain était vallonné, parsemé de bosquets et de buissons. La cabane se dressait au fond d'un creux. Il imaginait, sous le linceul blanc, les champs de blé de l'été, et sur les pentes, sans doute quelques vignes. Puis, ses pensées revenaient au présent. C'est donc ici, contre ce mur délabré, que je vais mourir. Encore deux ou trois minutes, et les francs-tireurs vont ressortir pour m'abattre.

La porte se rouvrit. Trois hommes se montrèrent sur le seuil, examinèrent le prisonnier, lui firent signe d'entrer dans la maison. Surpris, Heinrich-Emanuel les suivit.

Autour d'une vieille table, une vingtaine de civils étaient en train de discuter. À l'entrée de Schütze, ils se turent. L'un d'eux lui tendit un paquet de cigarettes.

— Vous fumez ? demanda-t-il, en allemand.

— Merci.

Heinrich-Emanuel se servit. Il n'était pas un grand fumeur ; dès la première bouffée, l'âcre goût du tabac noir lui râpa la gorge. Il se mit à tousser, il eut l'impression de suffoquer, mais il s'accrocha. Ma dernière cigarette, songea-t-il, celle qu'on donne au condamné à mort... Au fait, elle me fera combien de temps ? Baissant les yeux, il regarda le petit cylindre de papier : la cigarette se consumait si vite, avec une rapidité si terrifiante... Avec chaque millimètre, c'était sa vie

qui se consumait... Quatre minutes, peut-être cinq... tant qu'elle durerait, il resterait en vie.

— Vous savez ce qui vous attend, je suppose ? reprit le franc-tireur qui parlait allemand. Si vous voulez écrire à votre famille... Nous menons une guerre propre... votre lettre sera acheminée, je vous le promets.

Heinrich-Emanuel secoua la tête. Écrire à Amélie, à ses parents ? À quoi bon ?

— Finissons-en, murmura-t-il.

— Vous avez tort. Votre famille saura au moins ce qui vous est arrivé. Autrement, vous seriez porté disparu, et pour les vôtres, ce serait une torture sans fin. Vous êtes marié ?

— Oui.

— Raison de plus. Tenez. – Il lui tendit une feuille froissée, un bout de crayon. – Écrivez simplement : « Lorsque vous recevrez cette lettre, je serai mort. » Pas d'autres indications. Des paroles de tendresse, bien sûr, pour leur dire adieu. Attention, – n'oubliez pas que je parle allemand.

Paralysé par la peur, Schütze dut faire un effort pour se redresser.

— Je ne sais pas... je me demande... pourquoi m'accordez-vous...

— Écrivez ! coupa le Français, excédé.

Docilement, Schütze se pencha sur la feuille de papier. Il se rendit à peine compte que ses doigts tremblants, crispés sur le crayon, parvenaient à former des caractères et des mots.

*

* *

À l'état-major de la division, c'était l'émoi.

On savait, bien sûr, qu'il y avait des francs-tireurs dans la région de Courémont. Une unité de la gendarmerie militaire était déjà chargée de découvrir les combattants de l'ombre et de les anéantir. On s'était également habitué aux disparitions : cela arrivait assez fréquemment, en première ligne, surtout dans la confusion des attaques et des contre-attaques. Mais qu'un officier, parti en promenade, pût disparaître en plein jour, sans laisser de traces, voilà qui donnait quand même à réfléchir.

Le chef du 2^e bureau venait d'exposer l'affaire au général.

— L'hypothèse d'un coup de main des francs-tireurs est à exclure. Nous aurions au moins retrouvé le cheval du lieutenant Schütze. Évidemment, il est possible, en théorie, que la bête ait été abattue et enterrée. Mais en théorie seulement : entre la disparition du lieutenant et le passage d'une de nos colonnes, il y a eu tout au plus vingt minutes. Or les hommes de cette colonne n'ont pu relever aucune indication. Ni le cadavre du cheval ni la moindre trace suspecte. Ils

ont pu suivre les empreintes des sabots sur trois ou quatre cents mètres, puis, brusquement, plus rien.

— Tout de même, la bête ne s'est pas brusquement transformée en cheval ailé ! gronda le général. — Penché sur la carte du secteur, il fixait la petite croix rouge qui indiquait l'endroit du mystérieux escamotage. — La région a été passée au peigne fin, je suppose ?

— Mètre par mètre, mon général. C'est pratiquement un désert : en tout, deux hameaux détruits par l'artillerie. Les habitants se sont enfuis.

— C'est à ne rien y comprendre. — Le général s'empara d'une gomme pour effacer la croix rouge. — Pour l'instant, nous allons simplement signaler que le lieutenant est porté disparu. Cela dit, il faudra alerter toutes les unités du secteur : ordre de rester vigilant, de nous avertir dès qu'on aura fait la moindre découverte. Où irons-nous si des garçons aussi capables que ce Schütze s'évanouissent en fumée ?

Le mystère devait s'éclaircir le soir même. Un jeune paysan apporta une lettre adressée à l'état-major de la division. Interrogé par l'officier de garde, il ne sut que dire : « C'était un civil, avec une barbe. Je ne le connais pas. » L'officier de garde jugea l'affaire assez urgente pour réveiller le général.

La lettre était d'une précision toute militaire :

« Le lieutenant Schütze se trouve entre les mains des francs-tireurs français. En principe, il sera fusillé.

« Vous détenez un certain Charles Bollet. Un innocent à qui l'on ne peut reprocher que l'amour passionné de son pays.

« Si vous acceptez d'échanger Charles Bollet contre le lieutenant, nous sommes d'accord. Dans ce cas, vous conduirez Bollet, à 11 h 45 du soir, au croisement des voies ferrées Paris-Metz et Sainte-Menehould-Saint-Dizier. Bien entendu, vous nous garantissez que nous pourrons repartir librement. »

La missive était signée : « Groupe local de la France libre ».

Furieux, le général assena un coup de poing sur la table.

— Les salauds ! Me faire ça, à moi — dans le secteur de ma division ! C'est du chantage ! — Il se tourna vers son chef des opérations. — Qu'est-ce que vous en pensez, commandant ?

— Il s'agit de la vie d'un officier allemand, mon général.

— Ouais. Demain soir, à 11 h 45. Ça ne nous laisse même pas vingt-quatre heures. Comment voulez-vous que je fasse ? Impossible d'obtenir des instructions dans un délai aussi bref. Sans l'avis du corps d'armée, je ne puis prendre aucune décision. Et comme je connais ces messieurs, ils voudront d'abord connaître l'opinion du grand état-major. Une histoire aussi monstrueuse, cela demande réflexion. Vous voyez l'armée allemande pactiser avec des francs-tireurs ? C'est impensable !

— Ces francs-tireurs détiennent l'un de nos officiers, mon général. À mon sens, nous n'avons pas le choix. Je ne vois qu'une solution : négocier.

— Vous appelez ça une solution, vous ? Me plier aux conditions d'une bande de coupe-jarrets ? Jamais ! Schütze est un excellent officier et un bon patriote. Eh bien, il connaîtra une mort glorieuse. Au combat, sur le champ de bataille. Je le proposerai pour la Croix de Fer de 1^{re} classe, à titre posthume. Et je le vengerai : nous fusillerons ce Charles Bollet, immédiatement.

Le commandant se redressa. Son visage blême semblait flotter dans la faible clarté de la lampe.

— Et vous ne voulez pas essayer d'abord de négocier, mon général ?

— Avec ces bandits ? Moi, un général allemand ? J'ai honte d'y avoir seulement songé.

— Cela signifierait le sacrifice délibéré d'un bon officier. Uniquement par fierté, et permettez-moi d'ajouter qu'en temps de guerre, ce genre de fierté n'est guère payant.

Le général lui lança un regard irrité. Son monocle étincelait. La médaille Pour le Mérite, portée en sautoir, vint heurter une décoration autrichienne.

— Vous parlez comme un député socialiste, commandant. De toute manière, nous n'avons pas le temps de demander des instructions en haut lieu. Et sans instructions, je refuse de bouger. Même des menaces de mort ne me dispensent pas du devoir d'obéissance absolue. — Il haussa les épaules. — Mais que cela ne vous empêche pas d'essayer, commandant. Prenez contact avec le corps d'armée, posez la question. Vous me direz demain matin ce que vous aurez obtenu. Sur ce, bonne nuit.

— Bonne nuit, mon général.

Au garde-à-vous, le commandant attendit que le général eût quitté la pièce. Puis, il porta, sur sa carte personnelle, l'endroit fixé pour l'échange des prisonniers, et se précipita vers la salle des transmissions.

Dès le lever du jour, l'artillerie française se déchaîna de nouveau. Après une heure de bombardement, l'infanterie se lança à l'attaque. Sept fois, les poilus partirent à l'assaut, dans l'espoir d'obtenir avant le début du printemps la percée en direction des Vosges. Sept vagues compactes, qui, l'une après l'autre, s'effondrèrent sous le feu des mitrailleuses lourdes et des mortiers allemands.

Dans cette boucherie, le sort du lieutenant Schütze parut sombrer définitivement. Quand des milliers d'hommes sont en train de mourir, une vie de plus ou de moins ne compte plus. La guerre rend indifférent : tout ce qui surnage, c'est, pour chacun, l'espoir de s'en

sortir.

À la tombée de la nuit, le commandement allemand poussa un soupir de soulagement : l'attaque française avait échoué. Dans l'ensemble, toutes les positions avaient pu être maintenues. Les rares infiltrations ennemies avaient été nettoyées à la grenade. À présent, la bataille se déplaçait de quelques kilomètres vers l'arrière, jusqu'aux postes de secours où les médecins, assiégés par une marée de souffrances, opéraient, amputaient, pansaient sans prendre le temps de souffler.

Vers 10 heures du soir, le général alla chez son homologue de la division voisine afin d'étudier la situation. Les officiers de son état-major, ivres de fatigue, s'affalèrent sur leurs lits de camp. Sauf le chef des opérations qui, brusquement, se rappela qu'un certain lieutenant Schütze s'apprêtait à mourir.

Il ne restait qu'une centaine de minutes... Or, le corps d'armée n'avait pas répondu, le général n'avait pris aucune décision. Mieux encore, il était parti, tout fier d'avoir repoussé l'attaque française. De toute manière, ses pensées n'allaient pas plus loin que son secteur, – quelque dix kilomètres. Sur une telle étendue, le lieutenant Schütze ne représentait évidemment qu'un point imperceptible. Et même invisible.

Le commandant consulta sa montre, prit son porte-cartes. Une ordonnance lui apporta sa capote, son revolver, son casque. Le cou entouré d'une grosse écharpe de laine – la température était toujours aussi sibérienne – le commandant se hissa sur un tombereau qui venait d'apporter un chargement de conserves.

— À Courémont ! Et fouettez votre haridelle, – il va falloir qu'elle trotte.

— La route de Courémont est complètement verglacée, mon commandant.

— Eh bien, si nous ne pouvons rouler, nous patinerons jusqu'à Courémont. Mais toujours en vitesse !

*

* *

Heinrich-Emanuel Schütze gisait sous une couche de paille, à l'arrière d'un chariot. Il tremblait de froid, car si la paille lui protégeait plus ou moins la poitrine et le ventre, les interstices des planches laissaient passer un vent glacial qui lui transperçait le dos.

Pourtant, le simple fait d'être encore en vie lui apparaissait comme un miracle. La veille, quand il avait écrit sa lettre d'adieu à Amélie, il s'était dit que tout était fini. D'autant qu'ensuite, les francs-tireurs l'avaient fait sortir de la maison. Jusqu'alors, il n'aurait jamais cru qu'on pût éprouver autant d'indifférence vis-à-vis de la mort. Bien sûr,

il crevait de peur, ses jambes flageolaient tant et si bien qu'il fallait le soutenir, mais son destin lui paraissait tellement inéluctable qu'il ne songeait même pas à gémir, à supplier, à se débattre. Il s'était laissé entraîner comme une bête qu'on pousse vers l'abattoir.

Il avait donc été stupéfait de voir qu'au lieu de le coller au mur, on le conduisait derrière la maison pour le hisser sur un vieux chariot. On l'avait ligoté, bâillonné, on lui avait bandé les yeux. Puis, la voiture s'était ébranlée, avançant lentement dans la neige qui grinçait sous les roues.

Ils vont me transporter jusqu'à un puits, un ravin, – un endroit où personne ne retrouvera mon corps, avait-il songé. Ces gens-là ne laissent rien au hasard.

À la tombée de la nuit, il était toujours vivant. Sa condition s'était même améliorée. Il se trouvait dans une cave, on lui avait donné à manger – une horrible soupe aux choux, et une ration de morue salée. Affamé, il avait vidé l'écuelle en quelques minutes. Il avait même dévoré le morceau de pain, – une sorte de magma innommable, aigre et gluant qui devait lui rester sur l'estomac toute la nuit, gonflé par la soupe, lourd comme une motte de terre.

Dans cette cave, il allait perdre jusqu'à la notion du temps. Après avoir dormi d'un sommeil de plomb, sur une vieille couverture, il s'était réveillé sans savoir si l'on était encore le soir, ou déjà au matin. Il avait eu tout juste la force d'avaloir deux tartines de confiture de rutabaga – souper ? petit déjeuner ? – avant de s'assoupir de nouveau. Puisqu'on ne l'avait toujours pas fusillé...

Une main brutale le secoua.

— Allez ! gronda une voix.

Encore ce mot, sec, menaçant. Allez... mais où ? On le fit sortir de la cave, et il constata que c'était de nouveau la nuit. Une fois de plus, on lui banda les yeux, on le hissa sur le chariot, on le força à s'allonger, on le recouvrit de paille. De nouveau, il tremblait de froid. Et le chariot repartit, au rythme pesant du cheval de labour qu'il avait entrevu.

Il se mit à souffler sur ses mains. Déjà, il n'arrivait plus à remuer les doigts. Si jamais mes mains heurtent les planches, songea-t-il, elles vont se briser. Je vais les garder sur ma bouche pour essayer de les réchauffer.

Immobile, il continuait à souffler sur ses doigts que le froid avait déjà blanchis.

IV

Était-il resté ainsi pendant dix minutes, pendant une heure ? Impossible de s'en rendre compte. Quand, enfin, on le fit descendre, qu'on lui retira le mouchoir des yeux, il constata que le chariot s'était arrêté près du canal. Un peu en retrait, une voie ferrée serpentait entre les collines. Engourdi par le froid, il dut faire un effort pour retrouver l'usage de ses jambes. Quelqu'un le poussa en avant, au centre du demi-cercle que formaient une douzaine de civils, la carabine à la main, la cartouchière nouée autour de la taille, par-dessus l'épais manteau.

Devant ce demi-cercle se tenaient un officier allemand, un soldat allemand, et un autre civil qui avait les mains liées.

— Allez...

Toujours le même ordre laconique. Docile, Heinrich-Emanuel fit quelques pas. À quatre mètres de l'officier, il s'immobilisa. Un commandant, la culotte de cheval ornée de la large bande framboise des officiers d'état-major... Heinrich-Emanuel écarquilla les yeux. Que signifiait...

— Vous êtes bien le lieutenant Schütze ?

Fouetté par la voix métallique, il essaya de se mettre au garde-à-vous.

— Oui, mon commandant.

Il voulut s'approcher encore, mais deux francs-tireurs s'interposèrent pour le retenir.

— Vous a-t-on maltraité ? s'enquit le commandant. A-t-on tenté de vous arracher des renseignements par la contrainte ?

— Non, mon commandant. Je n'ai souffert que du froid : je ne sens plus mes mains.

Le commandant se tourna vers le civil pour défaire ses liens. Puis, il fit de nouveau face aux francs-tireurs et, d'un geste nonchalant, esquissa le salut militaire.

— Messieurs, votre ami Charles Bollet est libre.

Brusquement, le lieutenant Schütze comprit ce qui se passait. D'une démarche d'automate, il avança de quelques pas. Et tout en mettant un pied devant l'autre, il lutta contre les larmes. La tension nerveuse, l'affreuse attente de la mort, la volonté désespérée de faire bonne contenance devant le peloton d'exécution, — tout cela se trouvait balayé. De l'homme calme et résolu qu'il avait voulu être, il ne restait qu'un pauvre petit amas de chair, de muscles, de nerfs torturés.

Charles Bollet marchait vers ses camarades. À la base du demi-

cercle, le franc-tireur français et le lieutenant allemand se rencontrèrent. Ils se regardèrent longuement, – deux miraculés, l'un grâce à l'autre. Bollet s'arrêta devant Schütze et lui tendit la main.

— Bonne chance, murmura-t-il.

Heinrich-Emanuel eut la gorge trop serrée pour répondre. Il voulut saisir la main offerte, il la manqua, deux fois, trois fois, puis il s'abattit dans la neige, aux pieds du commandant qui arriva trop tard pour le recevoir dans ses bras.

*

* *

Le lendemain matin, le lieutenant Schütze se présenta à la salle des cartes. À sa vue, le général pâlit. Abasourdi, il se dressa et, prenant appui sur la table, se mit à souffler comme un phoque. Il ne retrouva sa voix qu'en voyant entrer le commandant.

— C'est inouï, gronda-t-il. Quand on connaîtra cette histoire à l'état-major, quand elle sera parvenue aux oreilles des correspondants de guerre qui en feront des gorges chaudes... vous imaginez les conséquences, commandant ?

— J'ai agi selon ma conscience, mon général.

— Bollet est le chef régional des francs-tireurs...

— J'ai estimé que la vie d'un officier allemand valait largement la sienne.

— Il s'agit d'une question de tactique militaire ! éclata le général. Bien sûr, nous sommes heureux de retrouver le lieutenant Schütze... il n'empêche que son sacrifice nous aurait peut-être permis de mettre hors d'état la totalité de l'organisation ennemie. Voilà le fond du problème, – nous ne sommes pas chez nous, ici, mais en France, on dirait que vous l'oubliez, commandant. Vous invoquez les principes humanitaires, et pendant ce temps, nos hommes du train des équipages se font assassiner. Sur l'ordre de ce Charles Bollet.

— Si vous le désirez, mon général, déclara Schütze, je retournerai chez les francs-tireurs pour me constituer prisonnier.

Le général pivota. Insérant le monocle dans l'orbite de l'œil droit, il toisa Schütze d'un regard furibond. Puis, il se détourna et sortit. Avant de claquer la porte, il répéta, d'une voix forte :

— C'est inouï !

Songeur, le commandant fixa la porte.

— À vrai dire, la guerre est une affaire ignoble, murmura-t-il. Quand je pense avec quel enthousiasme nous avons salué l'arrivée de cet homme... et quand je vois ce qu'il est devenu...

— Qu'est-ce que je vais devenir dans tout cela, mon commandant ? demanda Heinrich-Emanuel, examinant ses mains aux chairs livides et boursoufflées.

— Pour commencer, on va vous expédier à l'hôpital. Ensuite, ma foi, je n'en sais rien. Vous verrez que votre retour n'aura rien réglé.

À l'hôpital divisionnaire, le médecin-capitaine Langwehr examina minutieusement les oreilles, les mains, les jambes et les pieds de Schütze.

— Quelques heures de plus, et vous étiez fichu, déclara-t-il. Enfin, vous vous en êtes sorti à temps. Votre mésaventure va vous valoir plusieurs semaines de repos, – et en Allemagne, par-dessus le marché. Avec beaucoup de chance, on vous sauvera les doigts de la main gauche.

Schütze eut un geste de recul et se cacha les mains derrière le dos.

— Mais... mon capitaine... vous n'allez pas les amputer ? Vous feriez de moi un infirme... je ne veux pas...

— Je vous ai dit « avec beaucoup de chance ». Eh bien, nous ferons le nécessaire pour avoir cette chance. – Le docteur Langwehr se mit à remplir la feuille de maladie. – Est-ce que vous avez une préférence pour telle ou telle ville ?

— Si c'était possible, j'aurais aimé aller à Breslau.

— À l'autre bout du pays. Vraiment un peu loin. Je vais essayer. Voyons, votre domicile civil... ah, bien, vous habitez Breslau. Voilà qui va nous faciliter les choses. Ainsi, vous pourrez au bout de quelques semaines libérer votre lit à l'hôpital – et cela compte, avec le manque de places – et habiter chez vous pour suivre un traitement ambulatoire. Vous comprenez, nous n'avons pas assez de lits, dans les hôpitaux, pour tous ces blessés qui affluent, toujours plus nombreux.

— Dès que nous lancerons notre offensive de printemps, la guerre sera finie.

— Que Dieu vous entende ! Parfois, j'ai l'impression que la guerre ne fait que commencer.

Schütze regarda ses mains. Pourvu que je les garde, songea-t-il, affolé. Que deviendrais-je si je me retrouvais infirme ? Moi qui n'ai appris qu'un seul métier, celui des armes. Bien sûr, il y aura toujours le grand-père Sulzmann, et aussi le baron von Perritz, mais un officier qui a perdu ses doigts, ce n'est qu'une épave.

Le médecin-capitaine Langwehr lui tapota l'épaule.

— Ne vous tracassez donc pas, mon garçon. Pour l'instant, vous allez rentrer au pays. J'en connais qui changeraient volontiers avec vous. Évidemment, il y a aussi le traumatisme nerveux qu'il faudra soigner. Une histoire comme la vôtre, ça laisse des traces. J'ai lu votre rapport, – vraiment fantastique.

— Attendre la mort, cela n'a rien de fantastique. C'est tout simplement horrible.

— Je m'en doute. Pour tous ces jeunes gars, là-bas dans leurs tranchées, c'est à peu près pareil. Quand l'artillerie française se

déchaîne, quand les poilus attaquent, ils ont eux aussi l'impression que leur cœur va s'arrêter de battre. Tous, sans exception. L'héroïsme ? Laissez-moi rire. Ceux qui y croient, qui en ont la bouche pleine, ce sont justement les beaux messieurs qui envoient les autres dans les tranchées. Mais les blessés qu'on amène ici, qui espèrent que je pourrai les rafistoler, ceux-là ne tiennent pas le même langage. Ils s'accrochent à ce qui leur reste de vie, ils hurlent : « Aidez-moi, docteur ! Je ne veux pas mourir ! » Souvent, les pauvres diables se débattent en vain. Allez expliquer à une poitrine déchiquetée qu'elle doit se refermer parce que le jeune homme veut vivre. Essayez donc de discuter avec la gangrène, – vos arguments ne la convaincront pas de disparaître. Le seul à s'en occuper, c'est le chef magasinier. Il vient me voir tout le temps, celui-là. « Les uniformes des morts, est-ce qu'on peut les utiliser, une fois nettoyés ? Je vous en prie, docteur, veillez donc à ce qu'on ne découpe plus les uniformes des mourants : cela ne sert plus à rien, et ça rend les tenues inutilisables. »

Ce fut un Heinrich-Emanuel singulièrement perplexe qui quitta le cabinet du médecin-capitaine. On le plaça dans une chambre individuelle, après avoir entortillé des mètres de gaze stérile autour de ses mains, de ses pieds, de ses oreilles. On aurait dit que ses extrémités, arrachées par une grenade, ne tenaient plus au corps que grâce aux pansements.

Huit jours plus tard, il fut transféré à Breslau. Comme il ne pouvait pas encore écrire lui-même, il avait dicté à l'infirmière une lettre pour Amélie.

Quand le train entra en gare de Breslau, les familles Schütze, Sulzmann et von Perritz au grand complet se tenaient sur le quai. Dans la rue, une calèche chauffée attendait le blessé. Le grand-père Sulzmann, usant sans vergogne de son titre de conseiller commercial et mobilisant toutes ses relations, avait obtenu que Heinrich-Emanuel, au lieu d'être hospitalisé, pût regagner directement son domicile. En tant que fournisseur officiel de conserves de viande aux garnisons de l'intérieur, il s'était personnellement présenté dans les divers bureaux intéressés ; partout, on l'avait écouté avec une bienveillance directement proportionnée aux dimensions du colis anonyme qu'à son entrée il avait discrètement déposé dans un coin. Dès avant l'arrivée de Heinrich-Emanuel, le médecin-chef de l'hôpital militaire de Breslau s'était rendu compte que, pour ce genre de gelures, le traitement ambulatoire était tout indiqué. À la suite de quoi, il avait reçu un gros carton portant l'inscription « Fiches cliniques-Archives » et contenant un jambon de sept kilos.

L'accueil fut bouleversant. Amélie marchait à côté de la civière, la main posée sur les énormes pansements qui enveloppaient les avant-bras de son mari. Il n'y eut qu'un seul incident : sur le point de signer

la feuille de sortie du lieutenant Schütze, le médecin du train sanitaire eut une hésitation. Manifestement, il se demandait comment un malade incapable de marcher pouvait recevoir des soins ambulatoires. À la vue de l'attestation du médecin-chef, il se ravisa : avec ses deux galons, il pouvait difficilement critiquer la décision d'un supérieur qui en avait cinq.

Pour soigner leur héros, les trois familles avaient conclu une alliance véritablement émouvante. Afin de hâter sa convalescence, on l'emmena au domaine de Perritzau ; bien entendu, l'invitation du baron incluait également les parents. Pour organiser ce transfert, le grand-père Sulzmann avait dû accomplir un exploit proche du miracle. En effet, il fallait obtenir une autorisation de transport, une feuille de route, et même une modification du premier diagnostic. Là encore, l'opération put être menée à bonne fin, au prix relativement modique de deux cochons entiers et d'un quartier de bœuf.

Au bout de huit jours, Heinrich-Emanuel se portait à merveille. La chaude tendresse d'Amélie se révélait le plus efficace de tous les remèdes. Serrés l'un contre l'autre, les jeunes époux restaient au lit jusqu'à 10 ou 11 heures du matin, et l'après-midi, dès la tombée de la nuit, Heinrich-Emanuel commençait à s'impatienter, dans l'attente de leurs douces retrouvailles nocturnes. Amélie, elle aussi, s'épanouissait à vue d'œil ; son visage jusqu'alors si pâle rosissait, son attitude réservée, presque mélancolique, faisait place à une animation joyeuse. Ils planaient dans un bonheur dont la seule existence leur paraissait miraculeuse, et qu'ils se gardaient bien de troubler par l'évocation de sa fin pourtant certaine.

Afin de se tenir au courant de la situation militaire, Heinrich-Emanuel avait fait construire une énorme caisse. Remplie de sable humecté en permanence, elle était placée dans la chambre à coucher, devant le lit. Le menuisier du domaine avait taillé, dans un bloc de bois de tilleul, un certain nombre de cubes qui représentaient les unités d'infanterie, et de cercles symbolisant l'artillerie. Les uns étaient peints en vert-de-gris, les autres en bleu horizon.

Puis, Heinrich-Emanuel reproduisit, dans le sable, le relief du terrain entre la Meuse et la Marne et, s'inspirant d'une carte publiée récemment dans la presse, disposa ses « forces ».

À partir de ce jour-là, la guerre devint le principal sujet de conversation, au domaine de Perritzau. Chaque jour, à l'aide du communiqué officiel, le lieutenant Schütze prononçait une conférence sur l'évolution tactique des combats.

Au début, l'auditoire se limitait à son père, au baron von Perritz et, exceptionnellement, au vieux Sulzmann. Tantôt enthousiastes, tantôt mécontents, ils suivaient la démonstration de l'orateur, se lançaient dans des prévisions hautement spéculatives, discernaient d'un regard

infaillible les occasions manquées et soulignaient les incroyables erreurs du haut commandement.

Peu à peu, ces séances se prolongèrent jusqu'à une heure avancée de la nuit. La merveilleuse excitation que Heinrich-Emanuel avait éprouvée chaque soir en imaginant déjà le corps chaud et souple d'Amélie s'était effacée devant l'ardeur patriotique. À présent, il lui arrivait de plus en plus souvent de faire attendre sa femme. Quand, enfin, il venait se coucher, c'était pour lui tourner le dos et s'endormir immédiatement. Même dans ses rêves, il constatait encore que la nième division avait loupé le coche, qu'en se portant jusqu'au petit bois, elle aurait pu s'emparer de la cote 216...

Bientôt, le « centre tactique » de Perritzau connut une notoriété flatteuse. Régulièrement, plusieurs colonels en retraite, vieux amis du baron, venaient s'affronter autour de la caisse de sable, chacun défendant ses conceptions à grand renfort de citations empruntées à Clausewitz, à Schlieffen, et jusqu'à York von Wartenburg, héros légendaire des guerres napoléoniennes. Et lorsque la *Gazette* de Schweidnitz publiait une édition spéciale, il y avait foule, au domaine : quelque vingt officiers, pour la plupart du cadre de réserve, écoutaient l'exposé de Heinrich-Emanuel pour faire ensuite la démonstration de leurs propres qualités de stratèges.

Au cours de ces réunions, le grand-père Sulzmann ne cachait plus sa fierté.

— Le gamin ira loin, — jusqu'au grand état-major, déclarait-il volontiers. Les choses se passeraient tout autrement si ces messieurs de Berlin voulaient tenir compte de ses avis. Malheureusement, sa voix ne parviendra jamais là-haut.

D'ailleurs, même les colis appétissants de la charcuterie Sulzmann ne parvenaient pas « là-haut », dans les sphères supérieures du commandement. Ils devaient rester accrochés quelque part — Sulzmann ne devait jamais découvrir où exactement — si bien que ces messieurs de Berlin continuaient à ignorer jusqu'à l'existence de Heinrich-Emanuel. Finalement, Sulzmann renonça : de toute évidence, ce n'était pas avec des saucisses qu'on achetait les bandes rouge framboise de l'état-major.

De temps à autre, un officier du bureau de la place de Schweidnitz, la garnison voisine, venait à Perritzau pour interroger le lieutenant Schütze. Mais dès qu'on arrivait à des questions embarrassantes, telles que : « Pourquoi n'avez-vous pas fait usage de votre arme quand les francs-tireurs vous ont attaqué ? » ou encore : « Ces hommes vous ont-ils arraché votre revolver, ou l'avez-vous jeté de votre plein gré ? » — dès que l'officier posait ces questions-là, Amélie intervenait. Soutenant son mari qui, visiblement, était encore très faible, elle l'aidait à s'allonger sur le divan, l'emmitouflait dans une grosse couverture, le

bordait, pour se tourner ensuite, véhémement, vers le visiteur.

— Vous voyez bien que mon mari a besoin de repos. Après tout, il a failli mourir, dans cette horrible aventure. La moindre émotion l'épuise. Je vous en prie, revenez une autre fois. Le choc nerveux, vous comprenez...

Et, régulièrement, l'officier instructeur comprenait. Il se penchait sur la main de cette jolie femme, il exprimait l'espoir de voir son cher camarade bientôt rétabli, et il repartait. De retour dans son bureau, il rédigeait son rapport :

« Le lieutenant H.-E. Schütze est toujours en traitement. Son état lui interdit de supporter la fatigue d'un interrogatoire prolongé. Cependant, il a déclaré que... »

La guérison des gelures fut extrêmement lente : près de six mois. Bien entendu, le malade était tenu de se présenter périodiquement devant la commission médicale. Mais comme les convocations lui étaient adressées plusieurs jours à l'avance, le grand-père Sulzmann pouvait prendre ses précautions. Grâce à la direction imprévue qu'avait prise un gros envoi de conserves de viande premier choix – comptabilisé comme fourni à l'intendance, l'envoi s'était mystérieusement « égaré » en route, – il avait pu mettre la main sur cinquante bouteilles de cognac français, millésime 1907. L'alcool étant utilisé couramment en médecine, les placards des médecins militaires fleuraient bon le cognac, surtout les jours où Heinrich-Emanuel devait passer la visite. À quatre reprises, Sulzmann réussit à faire déclarer son petit-fils A.S.L.A. – apte au service limité, à l'arrière. Au bout de six mois, il dut se contenter de la mention E.A.S.A. – éventuellement apte au service armé.

Heinrich-Emanuel dut prendre congé de sa caisse de sable, et même d'Amélie. Sa profonde tristesse consolait quelque peu la jeune femme : pour elle, ce chagrin ne pouvait s'expliquer que par la séparation d'avec sa chère petite femme. Grand-papa Sulzmann se fit installer une chambre à Perritzau. Il voulait poursuivre l'œuvre de son petit-fils – l'étude des problèmes tactiques, au moyen de la caisse de sable. D'autant que les discussions suscitées par les mouvements de troupes étaient toujours aussi passionnantes, de vraies conversations d'hommes.

Le départ fut discret. Seule Amélie était venue accompagner Heinrich-Emanuel à la gare. Quant aux autres – les parents, le grand-père, le beau-père et les divers « experts militaires », – il leur avait dit au revoir dans le grand salon du château.

Bras dessus bras dessous, les époux arpentaient le quai. Amélie était courageuse, elle réussissait même à sourire.

— Tu sais... je me demande... nous aurons peut-être un bébé...

— Je n'en serais pas étonné. En tout cas, écris-moi dès que tu seras

fixée. J'aurai peut-être une permission.

— Je voudrais tant que ce soit une fille, murmura-t-elle. Les filles ne sont pas obligées de faire la guerre...

— Tu ne réfléchis pas en bonne patriote, coupa-t-il. De toute manière, cette guerre que nous sommes en train de gagner sera la dernière. Nous donnerons au monde entier une leçon que nos ennemis n'oublieront jamais. C'est pourquoi j'espère, moi, que ce sera un garçon, capable d'apprécier la grandeur de l'Allemagne.

Elle acquiesça en inclinant la tête. Jamais encore, elle n'avait été aussi fière de son mari. Tous les soldats le saluaient, la Croix de Fer se balançait sur sa poitrine quand il s'arrêtait à son tour pour saluer un supérieur. Et son visage, tellement plus viril, à présent, plus résolu. Elle évoqua les nuits, toutes ces nuits des six mois qui venaient de s'écouler, ces heures magnifiques où, serré contre elle, il avait cessé d'être officier pour être simplement un homme.

— Sais-tu déjà où l'on va t'envoyer ? demanda-t-elle.

— Non. D'après ma feuille de route, je dois rejoindre ma division.

— Tu m'écritas tout de suite, n'est-ce pas ?

— Évidemment.

Bien après que le train eut disparu, Amélie resta encore plantée à l'extrémité du quai, suivant du regard la fumée qui s'éloignait vers l'ouest. Heinrich-Emanuel était parti, elle ne voyait plus ses yeux bleus, elle allait recommencer à appréhender l'arrivée du facteur qui, peut-être, lui apporterait l'affreuse lettre marquée de l'inscription « Tombé pour l'Empereur et la Patrie » – lettre distribuée dans des milliers de foyers allemands – et elle n'aurait, pour tout réconfort, que le souvenir d'un trop bref bonheur : ces six mois qui, déjà, lui paraissaient comme un seul jour.

Le lieutenant Schütze ne semblait pas ressentir les mêmes émotions. Ses adieux avaient été rapides. Bien sûr, il avait embrassé sa femme, mais on aurait dit qu'il avait été gêné de se livrer à cette démonstration de tendresse devant les autres soldats. Encore une chose qu'Amélie n'arrivait pas à comprendre : à vingt-deux ans, Heinrich-Emanuel était vraiment très différent des garçons de son âge. Malgré son physique de gamin dégingandé, toute sa personnalité, ses conceptions, sa façon de s'exprimer traduisaient une maturité surprenante, et même excessive : quand on fermait les yeux, qu'on se contentait de l'écouter, avec sa diction minutieuse, sa voix sèche, sa manie de diviser chaque phrase en groupes de mots bien distincts, on avait l'impression d'entendre pérorer un commandant en retraite.

Personne ne s'en rendait compte autant qu'Amélie. L'entourage familial de Heinrich-Emanuel ne s'en étonnait guère : on estimait que ce comportement s'expliquait par l'appartenance à une caste militaire. Mais Amélie, jeune, saine et gaie, devinait chez son mari une sorte de

faillie... cette jeunesse qui n'était pas vraiment jeune, cette maturité aux pieds d'argile. Des pensées grandiloquentes mais dépourvues de base réelle, des formules sonores sans aucune profondeur. Une science purement livresque, façade destinée à masquer un complexe d'infériorité...

Brusquement, Amélie serra sa grosse écharpe de laine sur ses épaules et quitta la gare. Une idée horrible venait de la frapper, une inquiétude affreuse, d'autant plus affreuse qu'elle n'allait pouvoir s'en ouvrir à personne, à moins de se rendre ridicule : si jamais l'Allemagne devait perdre la guerre, si la défaite devait entraîner la disparition du corps des officiers, que deviendrait Heinrich-Emanuel ?

Cette nuit-là, elle fut incapable de trouver le sommeil. Les yeux grands ouverts dans l'obscurité de la chambre, elle ne cessait de se répéter ce qu'elle venait de décider : je voudrais avoir un enfant. Il faut que j'aie un enfant. Alors, Heinrich comprendra que la vie continue ; quels que soient les événements, il aura un but dans l'existence.

*

* *

Soustelle est une modeste bourgade, sur le versant champenois des Vosges. La grand-rue où se trouvent les boutiques, quelques venelles transversales, l'église au clocher pointu, et aussi une salle de gymnastique, une manufacture de ferblanterie, un atelier de poterie et une verrerie. Aux alentours, des bois, des prés, des potagers. En temps de paix, chaque famille avait sa vache, ses trois ou quatre chèvres, autant de moutons, ses légumes du jardin. L'appoint des salaires industriels permettait d'embellir les maisons, de s'offrir de temps à autre quelques douceurs. Sans être vraiment aisés, les habitants de Soustelle étaient à l'aise.

Jusqu'au moment où la guerre déferla sur le village, emportant le clocher, emmenant le bétail, massacrant les poules, fermant les usines et installant une compagnie d'infanterie allemande à l'école et à la salle de gymnastique.

En octobre 1915, la Kommandantur de Soustelle eut un nouveau chef, en la personne du lieutenant Heinrich-Emanuel Schütze.

Il apprit sa nomination au P.C. divisionnaire. Le médecin-capitaine Langwehr qui l'avait accueilli comme un vieil ami paraissait encore plus fripé, plus fatigué que lors de leur première rencontre. Il offrit à Heinrich-Emanuel une cigarette, lui versa un verre de vin et parcourut son dossier médical.

— Je suppose que vous allez recommencer à jouer à la guerre, déclara-t-il. Voilà qui est parfait : nous venons de subir, entre mai et août, une saignée assez épouvantable. En Artois et dans les Flandres,

impossible de faire un pas sans trébucher sur un cadavre. Dans notre coin, cela devient également malsain. Depuis le 22 septembre, les Français attaquent sans répit, leur artillerie nous arrose tous les jours. Leurs intentions sont évidentes : percer jusqu'aux Vosges, faire irruption sur nos arrières. L'empereur a pris lui-même le commandement des troupes, à partir de son G.Q.G. Pour ma part, je trouve que cela commence à sentir mauvais. Tant que nous avançons, la guerre avait encore un semblant de sens, mais depuis que nous sommes forcés de nous cantonner dans la défensive, je ne comprends plus très bien. S'accrocher à ce terrain lunaire, à ce paysage d'entonnoirs d'obus, cela rime à quoi ?

Heinrich-Emanuel dégustait son verre de vin.

— C'est la guerre d'usure, expliqua-t-il, doctoral. Il s'agit d'amener l'ennemi à s'épuiser en vaines offensives.

— Reste à savoir qui sera épuisé le premier. De toute manière, comment voulez-vous user des empires comme la France ou la Grande-Bretagne qui disposent des immenses réservoirs d'hommes de leurs colonies ? Quant à nos propres possessions coloniales, nous les avons déjà perdues – le Togo, l'Afrique orientale, le Sud-Ouest africain, – seul le Cameroun tient toujours, enfin, il tiendra tant qu'il pourra. Non, décidément, je ne suis pas optimiste.

— Il faut faire confiance à l'empereur, affirma Heinrich-Emanuel. Vous êtes un petit médecin-capitaine ; moi, je ne suis qu'un minuscule lieutenant. Nous ne savons rien, nous ne voyons pas assez loin...

— Tout de même, protesta le médecin. Notre vue s'étend du ciel jusqu'à quelque deux mètres dans le sol, – la profondeur des tranchées et des tombes. Cela devrait suffire pour avoir des idées sensées. – Il regarda Schütze d'un air critique. – Si j'ai bien compris, vous avez l'intention de retourner au front, n'est-ce pas ?

— Si je suis de nouveau apte à servir en première ligne...

— Sur ce point, aucune difficulté. Seulement... pour être franc, vous me plaisez. Je pourrais être votre père. Vous êtes sympathique, vous portez votre bel uniforme avec élégance, vous êtes jeune, plein d'optimisme, vous possédez le don d'obéir strictement, automatiquement, – à mon sens, il serait regrettable que, d'ici à trois jours ou à deux semaines, votre vie se termine déjà, dans un trou d'obus, quelque part en Champagne. Évidemment, ce serait tout aussi regrettable pour des milliers d'autres garçons, mais à mes yeux, vous représentez une sorte de prototype. Dites-moi, tout à fait entre nous, – est-ce que vous avez déjà trompé votre femme ?

Indigné, Heinrich-Emanuel se dressa :

— Je vous en prie, mon capitaine...

— Est-ce qu'il vous est déjà arrivé d'être ivre ? Pas simplement éméché, non, vraiment ivre, complètement saoul ?

— Certainement pas.

— Et je parie que vous n'avez jamais vu l'intérieur d'un bordel. Que vous n'avez jamais profité des manœuvres pour vous glisser dans la chambre, et dans le lit, d'une jolie petite paysanne. Et ici, en France, quand vous étiez à l'arrière, avez-vous au moins essayé de renverser une jolie Française dans la paille ? Inutile de répondre, – je vous connais. Quand vous étiez gamin, n'avez-vous jamais gonflé une grenouille, volé des pommes, déchiré votre culotte ? N'êtes-vous donc jamais rentré à la maison couvert de bleus et les genoux couronnés ? N'avez-vous jamais écrit sur les murs : « Le cordonnier Schmitt est un crétin » ? Jamais essayé de vendre aux camarades des crottes de chien, joliment enveloppées, en prétendant que c'étaient des bonbons ? Eh non, vous n'avez rien fait de tout cela. Vous n'avez fait que travailler, bûcher, réviser. J'ai raison ?

— Eh oui, murmura Heinrich-Emanuel, consterné.

— Et pourquoi ?

— Je voulais apprendre, me préparer à la vie...

— En sacrifiant votre jeunesse, le don le plus merveilleux que la nature puisse offrir à l'homme ! Mon pauvre ami, jusqu'à présent, vous n'avez même pas vécu, ce que j'appelle vraiment vivre. À vingt-deux ans, vous êtes déjà vieux. Je serais curieux de savoir comment vous vous comportez au lit, avec votre femme...

— Je suppose que je puis me retirer, maintenant, gronda Heinrich-Emanuel, d'une voix que la colère faisait trembler.

— Je vous en prie. Je m'en voudrais de vous retenir. Si vous étiez mon fils, je vous dirais : commence enfin de profiter de l'existence. Et je vous flanquerais un grand coup de pied au derrière.

Sans un mot, Schütze s'en alla. L'espace de quelques secondes, il fut tenté de se plaindre au P.C. divisionnaire. Parler sur ce ton à un officier prussien, c'était porter atteinte à l'honneur de l'uniforme. Il finit par se raviser. Après tout, il n'avait que faire des opinions subversives de ce docteur Langwehr.

Trois jours plus tard, il partit pour Soustelle.

Son prédécesseur à la Kommandantur, un vieux capitaine de réserve, dans le civil fabricant de baignoires à Stuttgart, lui transmit ses fonctions avec une rapidité éloquente. Souffrant d'une sciatique tenace, il avait hâte de commencer sa cure dans une station thermale de la Forêt-Noire.

— Tout ce qu'on peut faire dans ce patelin c'est boire, expliqua-t-il. À votre âge, il y a aussi les femmes. Mais dans ce domaine, soyez prudent : même à Soustelle, il y a des gonocoques.

Heinrich-Emanuel attendit que le vieux capitaine fût sorti et eût refermé la porte pour exprimer à haute voix son indignation :

— Quel porc !

Dès sa prise de commandement, on se rendit compte qu'il allait donner un grand coup de balai. Il inspecta les logements de la troupe, convoqua les chefs de section pour leur passer un savon en règle, se prit de querelle avec le chef du bataillon installé dans le village.

« C'est moi qui commande ici. Si mon prédécesseur a fermé les yeux sur ces écuries d'Augias, sachez que moi, je n'ai pas l'intention de tolérer la conduite scandaleuse de vos hommes. En pays ennemi, nous devons nous comporter en dignes représentants du Reich allemand, et non comme un troupeau de taureaux en rut ! » Après avoir visité les usines, il manda le maire, un vieux contremaître de la verrerie, pour lui faire un véritable discours : « Il est strictement interdit aux soldats allemands de molester les femmes ou les jeunes filles : vous me signalerez tout incident de ce genre. Toute réquisition qui ne serait pas contresignée par la Kommandantur est considérée comme un vol et punie en conséquence. » Une semaine après avoir mis le village sens dessus dessous, il fit parvenir au corps d'armée un rapport en style télégraphique : « À Soustelle, rien de nouveau. Attitude de la population toujours aussi amicale. »

Environ un mois plus tard, Heinrich-Emanuel eut une visite inattendue.

Ce soir-là, il s'était retiré dans sa chambre, la plus belle pièce de la villa du propriétaire de la verrerie, pour étudier un ouvrage militaire. Soudain, la porte-fenêtre donnant sur le jardin grinça, et une ombre se glissa à l'intérieur. Lâchant son livre, Schütze se dressa. N'ayant pas son revolver à portée de la main, il allait appeler au secours quand il constata que l'intrus n'était pas armé, lui non plus. L'homme levait les bras, tout en secouant la tête.

— Qu'est-ce que vous voulez ? cria Schütze, furieux. Qui êtes-vous ? De quel droit vous introduisez-vous ici ?

— Nous nous connaissons, je crois, murmura l'homme, dans un allemand fortement teinté d'accent alsacien.

Étonné, Schütze souleva la lampe pour éclairer le visiteur. Un homme de taille moyenne, au visage hâve, aux vêtements fatigués. Schütze n'avait pas l'impression de l'avoir déjà rencontré.

— Je ne pense pas, fit-il d'un ton sec. Voudriez-vous m'expliquer...

Le visiteur baissa les bras et fit un pas en avant.

— Mon nom est Charles Bollet. Cela ne vous rappelle rien ?

Abasourdi, Heinrich-Emanuel posa la lampe.

— Bollet ? répéta-t-il. Bollet... vous êtes...

— Eh oui. Après ma libération, j'ai quitté Courémont pour venir me cacher ici, à Soustelle. Avec ma famille. Nous habitons une petite maison, juste derrière l'atelier de poterie. Personne ne me connaît. Pour tout le monde, je suis un humble ouvrier agricole. Il n'y a que vous... c'est pourquoi je suis venu...

— Vous voulez dire que vous avez organisé un nouveau groupe de francs-tireurs... ici même, à Soustelle... à ma barbe ?... C'est incroyable... je vais vous faire fusiller...

— C'est pour vous en empêcher que j'ai tenu à vous voir.

— Pour me tuer ? murmura Schütze, effrayé. Pour abattre un homme sans défense ?

De nouveau, Charles Bollet secoua la tête. S'affalant dans le fauteuil que Schütze venait de quitter, il tira de la poche de son pardessus un revolver qu'il posa sur la table.

— Comme vous voyez, je ne nourris aucune arrière-pensée. Pourquoi chercherions-nous à nous entre-tuer ? Vous me devez la vie, je vous dois la mienne. Si l'un de nous deux n'avait pas existé, l'autre serait déjà mort. À mon sens, il devrait toujours en être ainsi. Soyons amis...

— Pendant que vous attaquez mes convois de ravitaillement ? Vous n'y pensez pas ! Je suis officier...

— Essayez, pour une fois, d'être simplement un homme.

— Pas en temps de guerre. Pour moi, vous êtes ce qu'il y a de plus bas au monde. Vous ne combattez pas à visage découvert. Vous vous en prenez aux transports de blessés...

Indigné, Bollet se dressa.

— C'est une calomnie ! Prouvez-moi que nous avons attaqué une seule ambulance, et je me mets à votre disposition, contre mes propres compatriotes.

— Pourtant, on me l'a dit.

— On dit aussi que les barbares allemands tranchent les mains aux enfants pour les faire rôtir. On dit qu'en Belgique, ils ont coupé les seins des filles. Moi, je sais que ce sont là des mensonges, inventions ignobles d'une propagande qui empoisonne le peuple. Mes hommes et moi-même, nous ne pouvons nous battre que la nuit, mais nous ne sommes pas pour autant des assassins. Nous sommes des patriotes, tout simplement. Nous n'avons pas demandé aux Allemands de venir dans notre pays. Nous ne voulions pas cette guerre...

— Et moi, vous croyez que je la voulais ? – Visiblement agité, Heinrich-Emanuel arpentait la pièce. – En théorie, vous avez peut-être raison. Mais cela ne change rien au fait qu'en tant que commandant de Soustelle, j'ai le devoir de vous arrêter. Je suis responsable de la sécurité de mes soldats.

— Comme moi de celle de mes hommes. Est-ce un motif suffisant pour que nous nous liquidions l'un l'autre ? Après nous avoir mutuellement sauvé la vie ? – Bollet se leva et rengaina son revolver. – Acceptez de venir chez moi, mon lieutenant. La dernière maison, à la sortie du village. Vous ne pouvez pas vous tromper, il y a une petite grange accolée au mur de gauche. Si les empereurs, les rois, les

présidents ne peuvent se mettre d'accord, nous deux devrions y arriver. Après tout, on peut être amis même en temps de guerre, non ?

Schütze serra les dents. Le fait de se trouver en présence de l'homme auquel il devait la vie le troublait moins que la révélation de son impuissance dans une situation dont rêvaient tous les commandants des garnisons de l'arrière.

Bollet lui tendit la main.

— Promettez-moi de ne pas me trahir. Et venez me voir, demain soir.

— Et si je vous faisais arrêter ? Sur-le-champ ?

— Cela vous avancerait à quoi ? Mes amis veilleraient à ce que vous y passiez avant moi.

— Vous osez me menacer ? cria Schütze, hors de lui.

— Je précise simplement votre situation. Votre prédécesseur, le vieux capitaine, ne vivait que pour la bouteille. Vous êtes infiniment plus dangereux, – vous êtes jeune, ambitieux... En revanche, vous avez peur. C'est bon à savoir.

Bollet se dirigea vers la porte-fenêtre. Avant de plonger dans l'obscurité du jardin, il se retourna.

— Vous viendrez, n'est-ce pas, mon lieutenant ?

Brusquement, l'orgueil de Heinrich-Emanuel se cabra.

— Ce n'est pas à vous de me donner des ordres ! hurla-t-il. Disparaissez, quittez Soustelle..., je vous ferai enfumer...

Déjà, l'ombre de Bollet s'éloignait. Schütze se précipita vers la porte. À six mètres de là, dans le poste de garde, se trouvaient neuf soldats. Au dernier moment, il renonça à donner l'alerte. Lâchant la poignée, il regagna son fauteuil.

Bollet voyait juste : il avait peur. Pour dix hommes qu'on arrêta, vingt autres se dressaient en vengeurs. Un combat sans espoir.

Le lendemain matin, le lieutenant Schütze fut littéralement intraitable. Il ordonna une revue de détail, inspecta jusqu'aux placards des logements, fit irruption à l'infirmerie pour terroriser les malheureux territoriaux qui avaient eu le tort de contracter une blennorragie. Quand, vers midi, il partit pour une promenade à cheval, toute la garnison poussa un soupir de soulagement.

Parcourant les bois et les prés autour de Soustelle, il finit par apercevoir la maison de Bollet. Il s'arrêta à bonne distance et observa l'habitation. Un mince filet de fumée sortait de la cheminée. Grâce à ses jumelles, il put distinguer, dans la cour, une jeune fille en train de fendre du bois. Une jolie fille, très brune, mince, aux seins fermes et ronds. Ce dernier détail était facile à vérifier car son corsage était très ajusté.

Une fille à partisans, songea-t-il, hargneux. Décidément, on devrait les enfumer, tous, comme les rats.

De ne pas s'en sentir le courage le rendait malade. Il avait presque l'impression de se faire le complice de ces gens-là.

*

* *

Ils avaient commencé par une bouteille de vin blanc, puis ils s'étaient attaqués à un poulet rôti, accompagné d'un bourgogne capiteux, – une grosse cruche en grès que Bollet avait déterrée dans le jardin, sous une meule de foin. M^{me} Sarah Bollet faisait griller du lard. À côté d'elle, Jeannette préparait des frites. Un vrai gueuleton, en l'honneur du sauveur de Charles Bollet.

Assis sur un escabeau, Heinrich-Emanuel dégustait son vin. Entre deux gorgées, il louchait vers Jeannette.

Quand, après la tombée de la nuit, il était arrivé à la petite maison derrière la poterie, Charles Bollet lui avait présenté sa famille. M^{me} Sarah avait embrassé l'officier allemand en balbutiant des remerciements émus. Puis, la fille, Jeannette, – vingt ans, une chevelure opulente qui croulait sur ses épaules, une taille de guêpe, des jambes parfaites, et ces seins orgueilleux, si ronds, si fermes. Elle portait un chemisier décolleté, et comme elle esquissait une révérence, Heinrich-Emanuel entrevit deux globes affolants. Radouci par ce spectacle, il avait abandonné sa réserve, il avait même manifesté un intérêt certain.

Le repas était remarquable, le vin montait à la tête. Heinrich-Emanuel ne s'en rendait guère compte ; il constatait simplement que le rire de Jeannette paraissait de plus en plus contagieux, que sa bouche ressemblait de plus en plus à une rose.

— Buvez, lieutenant, invitait Charles Bollet. Ce bourgogne que j'avais caché, dans l'attente d'une grande occasion, je suis heureux de voir que vous l'appréciez.

Schütze agitait joyeusement son verre. Il se sentait détaché de tout, – des problèmes, des souvenirs, et même des principes. La première fois que je m'enivre, songea-t-il, et je trouve cela merveilleux. De sentir mon cœur qui s'ouvre, qui s'épanouit... Dire que jusqu'à ce soir j'ignorais que mon cœur en fût capable...

— À quoi allons-nous trinquer ?

— À la vie, proposa Bollet.

— À notre survie, corrigea Schütze.

Ils trinquèrent, ils remplirent de nouveau leurs verres, ils finirent par vider la cruche. Ils dévorèrent le lard et les pommes frites, ils se mirent même à chanter. Peu à peu, dans les vapeurs de l'alcool naissait un nouveau Heinrich-Emanuel. Quand Bollet alla chercher une guitare pour jouer une valse, il dansa, d'abord avec M^{me} Sarah, puis avec Jeannette. Il serra la jeune fille contre lui, et elle se laissa

faire. Très vite, il perdit la tête. Il sentait les seins de Jeannette contre sa poitrine, il devinait ses cuisses à travers la double épaisseur de tissu, et pour la première fois il éprouvait ce qu'il n'avait jamais éprouvé avec Amélie : un mélange de passion et de désir, d'extase et d'impatience fébrile.

— Tu es belle, – tellement belle, balbutia-t-il, en la serrant encore plus fort.

Pour toute réponse, elle lui sourit. Et, soudain, elle l'embrassa à pleine bouche, sauvagement, lui mordant les lèvres pour lécher ensuite les gouttes de sang qui perlaient de la blessure.

Heinrich-Emanuel poussa un gémissement. Il chancela et, comme pour s'agripper, referma les mains sur les seins de la jeune fille. La tête lui tournait, il ne voyait plus qu'un tourbillon de couleurs éclatantes et, au centre de cette palette affolée, le visage de Jeannette. Ses oreilles perçurent vaguement un bruit de soie déchirée : les lambeaux du corsage lui restaient dans les doigts.

Charles et Sarah Bollet avaient quitté la pièce. Heinrich-Emanuel avait oublié jusqu'au souvenir de leur existence. Jeannette, dressée sur la pointe des pieds, lui mordillait l'oreille, tout en déboutonnant sa chemise.

— Mon ours blond, murmurait-elle tendrement. Mon petit barbare chéri...

Tout en parlant, elle guidait la bouche avide du lieutenant sur son corps blanc.

*

* *

Heinrich-Emanuel se réveilla les membres lourds, la tête vide. Se dressant sur le coude, il constata qu'il était allongé sur un lit de camp, à côté de Jeannette.

Il se leva d'un bond pour enfiler son pantalon. L'espace de quelques secondes, il considéra la jeune femme toujours endormie, ce beau corps abandonné qui, même dans le sommeil, paraissait animé d'une sauvagerie animale. Puis il se détourna, se passa les mains dans les cheveux et, du regard, chercha une cuvette d'eau. En entendant frapper à la porte, il se précipita vers le lit, ramassa la couverture qui avait glissé par terre et l'étendit sur Jeannette avant de crier, d'une voix rauque : « Entrez... »

En voyant Charles Bollet franchir le seuil, il recula d'un pas, s'affala sur une chaise et ferma les yeux.

— Je vous en supplie, Bollet... je sais tout ce que vous allez me dire. Vous me tenez, maintenant.

Les yeux de Bollet se fixèrent sur le lit. C'était sa fille qui dormait là, nue sous la couverture... Il en souffrait, tout en essayant d'atténuer

sa souffrance par cette pensée : elle s'est sacrifiée pour la France. Quand il se tourna vers le lieutenant Schütze, son visage était figé, durci par la haine.

— Nous voilà quittes, déclara-t-il. Tu sais ce qui t'attend si jamais certaines personnes apprennent cette histoire. Tu es marié...

Résigné, Schütze baissa la tête.

— Que demandez-vous, en échange de votre silence ?

— Cette nuit, à deux kilomètres de Soustelle, l'un de mes groupes va attaquer un convoi de ravitaillement allemand. Tu veilleras à ce que, dès 10 heures du soir, il n'y ait plus une seule patrouille dans ce secteur. De plus, tu ne feras procéder à aucune perquisition : nous avons l'intention de cacher le butin ici même, dans cette maison, pendant deux jours.

Heinrich-Emanuel avait bondi.

— Jamais ! hurla-t-il. Tuez-moi si vous voulez, mais ça, – jamais ! Je ne me prêterai pas à...

Il ne put aller plus loin. Bollet s'était avancé pour le frapper en plein visage. Trois fois, quatre fois... Sous la violence des coups, la tête de Schütze se balançait comme un pendule.

— N'oublie pas que tu as violé ma fille, gronda Bollet. Désormais, tu feras ce que je te dirai de faire.

Derrière eux, il y eut une exclamation. Jeannette s'était réveillée. Assise sur le lit, la couverture remontée jusqu'au cou, elle considérait les deux hommes d'un air effaré.

Soudain, elle poussa un cri. Bollet pivota, serra les poings, lança une insulte. Jeannette répliqua brièvement, d'une Voix stridente. Puis, elle lâcha la couverture, sauta du lit et, toute nue, se précipita vers son père. Levant la main, elle parut sur le point de le gifler. Instinctivement, Charles Bollet recula. Il se baissa, ramassa la couverture pour la jeter sur les épaules de sa fille. Ouvrant la porte, il poussa Jeannette dans le couloir.

Schütze s'était de nouveau effondré sur la chaise. Vêtu de son seul pantalon, le torse nu, la tête sur la poitrine, il paraissait à bout de forces. Un homme brisé. Bollet lui saisit le bras, le secoua. Il ne leva même pas les yeux.

— Habille-toi, grommela le Français. Et réfléchis bien. Jeannette dit qu'elle t'aime... je ne pouvais pas le deviner.

V

Deux heures plus tard, il se retrouvait dans son bureau, à la Kommandantur. Sur sa table de travail s'entassaient les rapports des patrouilles de nuit, les ordres du quartier général, les questionnaires à remplir. Combien de fois par semaine faites-vous désinfecter l'eau potable ? Urgent : la main-d'œuvre locale pourrait-elle être employée à la confection de fascines ? Les routes de votre secteur sont-elles rendues impraticables par la neige ? Dans l'affirmative, sur combien de kilomètres ?

Le lieutenant Schütze repoussa toutes ces paperasses. L'existence le dégoûtait, pis encore, il se dégoûtait lui-même. Puisqu'il avait trompé Amélie... bien sûr, il avait été ivre au point de ne plus savoir ce qu'il faisait, mais cela ne changeait rien au fait qu'il l'avait bel et bien trompée, que même à présent, sa lucidité revenue, il ne pouvait penser à Jeannette sans avoir des battements de cœur. Sans éprouver le désir de l'avoir près de lui, nue, affolante, déchaînée. Un volcan d'amour... amour qu'elle lui avait révélé, car jusqu'à présent, il n'avait même pas imaginé qu'une passion aussi démente pût exister.

Parmi le courrier de la poste aux armées, il y avait une lettre qui lui était adressée. Inutile de lire le nom de l'expéditeur, – il connaissait l'écriture. La missive hebdomadaire d'Amélie. Il se rappela ce qu'elle avait écrit la semaine précédente : « Toujours rien. Je me suis renseignée, cela s'annonce généralement par des nausées matinales, des renvois... »

Peut-être écrivait-elle maintenant que ces premiers signes étaient enfin apparus. Il ne tenait pas à le savoir. Glissant la lettre dans la poche de sa tunique, il appela le secrétaire, lui demanda de liquider le courrier officiel, et fit seller son cheval. Après avoir inspecté les sentinelles, il prit le chemin de la poterie.

Charles Bollet se trouvait dans la cour, en train de fendre du bois. De la cuisine venait le bruit rythmé d'une baratte, – M^{me} Sarah avait sans doute réussi à se procurer de la crème. Jeannette était occupée à balayer le couloir. Chaque fois qu'elle se baissait, sa jupe remontait, découvrant des cuisses fuselées. Heinrich-Emanuel sauta à terre.

— Bollet, j'ai besoin d'une femme de ménage, pour la Kommandantur. J'ai pensé que Jeannette...

— Emmène-la, gronda Bollet, tout en balançant sa hache. Je devrais te défoncer le crâne, lieutenant. La gosse est folle de toi. Je me demande de qu'elle te trouve, mais enfin, c'est comme ça. Malgré la raclée que je viens de lui flanquer.

— Tu l'as frappée ? Espèce de salaud !

Schütze s'approcha de Jeannette qui lui tournait le dos. L'empoignant par les épaules, il la força à lui faire face. Deux larges raies rouges lui zébraient le visage. Des coups de fouet, probablement.

Lâchant la jeune fille, il marcha sur Bollet. Comme il tirait son revolver, le Français eut un sourire narquois.

— Évidemment, tu peux m'abattre, lieutenant. Mais mes amis vous retrouveront vite, toi et Jeannette.

La fenêtre de la cuisine s'ouvrit brusquement. M^{me} Sarah passa la tête au-dehors. Elle était dépeignée, et le vent faisait voler ses cheveux. D'une voix stridente, hargneuse, elle apostropha son mari. Schütze ne comprenait pas un mot : son français scolaire était nettement insuffisant. Il se tourna de nouveau vers Jeannette, lui enleva le balai des mains, lui caressa le visage.

— Tu viendras chez moi, murmura-t-il. Emporte simplement le strict nécessaire...

Bollet lâcha sa hache. Les mains dans les poches, il s'approcha.

— C'est entendu, lieutenant, n'est-ce pas ? Cette nuit, à partir de 10 heures, plus une seule patrouille...

— Je ferai barrer les routes ! coupa Schütze, hors de lui.

— À toi de savoir ce qu'il te reste à faire.

Bollet haussa les épaules, repoussa Schütze qui bloquait la porte et pénétra dans la maison.

Heinrich-Emanuel remonta en selle.

— Écoute, Jeannette : je rentre à la Kommandantur, et je t'attends. Tu te feras annoncer par le poste de garde, au rez-de-chaussée.

M^{me} Sarah lui cria des paroles inintelligibles. Il ne fit aucun effort pour la comprendre. Éperonnant sa bête, il s'élança sur la route.

Une compagnie se dirigeait vers le village. Revenant du front, elle devait rester au repos, à Soustelle, pendant quatre jours. Schütze avait déjà fait évacuer le bâtiment principal de la poterie. Il salua le chef de l'unité, un jeune officier déjà décoré de la Croix de Fer de première classe, l'invita à dîner pour le lendemain et poursuivit son chemin.

— Un type dynamique, confia l'officier à son adjudant-chef. Je me demande ce qu'il fabrique par ici, à l'arrière. Sa place serait plutôt en première ligne, non ?

Vers midi, le sergent du poste de garde annonça la demoiselle Jeannette Bollet, « notre nouvelle femme de ménage ». Heinrich-Emanuel la fit inscrire sur le registre du personnel, avec toutes les indications d'état civil, rédigea un rapport à l'adresse du corps d'armée pour exposer la nécessité de son engagement, et lui précisa le programme de sa besogne domestique.

Quand, enfin, ils furent seuls, ils s'embrassèrent, – longuement, follement, tremblants de désir. D'une main maladroite, Heinrich-

Emanuel défit le corsage de la jeune fille, il la caressa comme jamais il n'aurait osé caresser Amélie. Puis, après avoir fermé à clef la porte du bureau, il la renversa sur le vieux divan d'où montait à chaque mouvement un véritable nuage de poussière. Il ne savait plus ce qu'il faisait, il était comme un chien en plein rut, il se sentait des forces insoupçonnées jusqu'alors...

Une seule fois, alors que la jambe de Jeannette se plaquait sur sa hanche, il retrouva brièvement sa lucidité : ce bruit de papier froissé, dans la poche de sa tunique, la lettre d'Amélie qu'il n'avait toujours pas ouverte. Mais l'instant d'après, il s'accrocha de nouveau au corps de la jeune fille, comme pour se retenir au bord du gouffre.

Il avait l'impression de commencer une seconde vie, d'être un autre homme, tout pétri de bonheur.

*

* *

À Soustelle, la vie continuait comme avant.

Évidemment, il y avait eu l'attaque du convoi de ravitaillement. Par un fâcheux hasard, toutes les patrouilles se trouvaient à plusieurs kilomètres du lieu de l'embuscade. Le lieutenant Schütze fit son rapport, il passa la région au peigne fin, il forma même un « commando spécial anti-francs-tireurs », sous les ordres d'un aspirant en convalescence après une blessure sans gravité et qui devait chaque jour lui rendre compte. Bref, il ne négligea rien pour convaincre le corps d'armée de son dynamisme.

La nuit, en revanche, il retrouvait Jeannette. Dès qu'il la tenait dans ses bras, il se mettait à souhaiter que la guerre durât encore dix ans et davantage. Il découvrait un amour toujours plus impérieux, un paradis comme il n'en existait même pas dans les conversations pourtant lestes des jeunes officiers, dans les mess des villes de garnison. Nageant dans un océan de joie charnelle et d'épuisement bienheureux, il ne s'endormait jamais avant l'aube, pour s'extirper du lit deux ou trois heures plus tard car il était bien obligé d'assurer son service.

Jeannette l'aimait sincèrement, il en était certain. Au bout d'une semaine, il en eut même la preuve. Ce soir-là, Charles Bollet, s'introduisant une fois de plus par la porte-fenêtre, lui annonça que, le surlendemain, ses hommes feraient sauter deux transports de munitions. Schütze n'eut même pas le temps de s'indigner : Jeannette s'était emparée d'un lourd chandelier pour le lancer de toutes ses forces à la tête de son père. Celui-ci n'évita le projectile improvisé – et dangereux – qu'en se jetant derrière la table. Abasourdi, il considéra longuement sa fille, ouvrit la bouche, se ravisa et, sans un mot, quitta la maison.

Pour Heinrich-Emanuel, la vie avec Jeannette était une ivresse sans

fin. Durant la journée, tout en accomplissant son travail, il vibrait déjà dans l'attente de la nuit. Parfois, il ne trouvait même pas la force d'attendre. Alors, il arrachait Jeannette à ses balais, l'entraînait dans son bureau, poussait le verrou et se jetait sur elle. Jamais elle ne tentait de le repousser. Ils s'aimaient avec une sauvagerie tout animale, enfermés dans une passion charnelle qui les dominait entièrement.

Au bout de huit semaines, Heinrich-Emanuel reçut sa permission de Noël. Un an plus tôt, il aurait poussé des cris de joie ; à présent, il considérait la feuille avec une indifférence dédaigneuse.

La nuit précédant son départ, les deux amants ne dormirent pas une minute. Jeannette devait elle aussi s'absenter pour passer les fêtes à Belfort, chez une tante. Schütze avait pu lui obtenir un laissez-passer. Les autorités militaires avaient d'abord fait des difficultés, mais en se portant garant de la loyauté de Jeannette, « cette jeune femme ne saurait être soupçonnée de se livrer à l'espionnage » – il avait fini par leur arracher le document.

À présent, ils se disaient adieu comme si cette nuit-là était leur dernière. Le lendemain matin, le lieutenant Schütze passa ses pouvoirs à son remplaçant, un capitaine de la territoriale, largement quinquagénaire et fortement asthmatique. Manifestement, cet homme ne représentait aucun danger pour Jeannette qui devait rentrer le 2 janvier, plusieurs jours avant Heinrich-Emanuel.

Le voyage jusqu'à Breslau fut assez long pour que le permissionnaire trouvât, bien malgré lui, le temps de penser à Amélie.

Il souffrait en quelque sorte d'une crise morale. Et il se demandait avec inquiétude comment il allait se conduire vis-à-vis de sa femme quand, vêtue de sa longue chemise de nuit ornée de dentelles roses, elle serait allongée près de lui, tendant une main timide vers la mâle poitrine de son époux. Une situation délicate, un problème difficile...

Les quinze jours de permission passèrent vite.

Trop vite pour Amélie, moins vite pour Heinrich-Emanuel.

Dès son arrivée, il avait eu l'impression de ne plus être à sa place dans cet étroit milieu familial. Il en venait presque à mépriser ces gens qui, après avoir protégé sa jeunesse, voulaient maintenant l'entourer de leur vénération. Lui qui avait découvert un autre aspect de l'existence, aspect ignoré par ces stratèges en chambre. Il s'irritait de leurs discours grandiloquents, il n'en pouvait plus de les voir réunis autour de la caisse de sable, déplaçant des bouts de bois pour jouer à la victoire. Seul le baron von Perritz se tenait à l'écart de ces saines distractions. Il avait terriblement vieilli, au cours de ces derniers mois. Il avait vu et entendu certaines choses qu'il préférait garder pour lui. Le père Schütze avait reçu sa feuille de route : rappelé dans la réserve territoriale, comme « homme de troupe sans arme ». Grand-papa

Sulzmann avait dû engager un maximum de moyens – des quintaux de lard, de saucisson, de saindoux, sans parler de son titre de conseiller commercial – pour obtenir que son gendre fût déclaré « indispensable à la poursuite de l'effort de guerre ». Non en tant qu'inspecteur principal des Contributions, mais comme vice-président du comité local du Colis du Soldat, fonction essentielle pour le maintien du moral allemand.

Amélie, elle, était littéralement folle de son mari. Heinrich-Emanuel avait beau s'efforcer de dissimuler l'étendue de son expérience amoureuse, il n'arrivait pas toujours à refréner l'ardeur que Jeannette lui avait permis de découvrir. Amélie se trouvait précipitée dans un abîme érotique où elle s'installa d'abord avec surprise puis avec enthousiasme. Si bien que le jour de la séparation, elle pleura à chaudes larmes. La dernière nuit, elle avait à son tour empêché Heinrich-Emanuel de dormir fût-ce une minute, mais tout de même, comparée au champagne des étreintes de Jeannette, la tendresse d'Amélie était simplement de la limonade. D'un goût agréable, Schütze en convenait, moins épuisante aussi, sans suffire pour autant à apaiser vraiment son désir.

On avait fêté le réveillon du nouvel an au château de Perritzau. En buvant à la paix que 1916 devait apporter.

— La victoire est à nous ! s'écria un colonel en retraite. Qu'en pensez-vous, mon jeune ami ?

— Je suis tout à fait de votre avis, mon colonel. L'offensive de printemps sera décisive.

— Les causes justes finissent toujours par triompher, c'est l'évidence même. Il faut enfin démontrer qui sera la puissance dominante, en Europe : ce sera forcément l'Allemagne. Hourra ! Hourra ! Hourra !

Après ce toast martial, on dansa. À l'abri des rideaux soigneusement fermés.

— Inutile d'afficher notre gaieté, expliqua le baron. Pendant que nous nous distrayons, des centaines de nos frères, de nos amis sont en train de mourir au front.

— À nos héros ! hurla le colonel en retraite. Hourra !

Complètement ivre, tenant à peine debout, il clamait ses hourras dès que l'on mentionnait la guerre. Une manie exaspérante, aux yeux du baron. Pourtant, il n'osait protester. Le colonel en retraite présidait le Comité d'Organisation de l'Agriculture. En cette qualité, il contrôlait notamment les livraisons obligatoires des producteurs, il réprimait les abattages clandestins, le barattage secret, le stockage interdit des œufs. De ce fait, il occupait une position clef. Le baron le laissait donc brailler : un cochon tué en cachette valait bien quelques hourras.

Délivré des corvées familiales, Heinrich-Emanuel Schütze regagna Soustelle le 8 janvier 1916.

La seconde bataille d'hiver en Champagne se terminait. En revanche, d'immenses concentrations de troupes s'achevaient dans la région de Verdun. Le Kronprinz en personne dirigeait la mise en place du dispositif allemand, pendant qu'au G.Q.G. impérial de Kreuznach, Guillaume II, le maréchal von Hindenburg et le général von Ludendorff élaboraient le plan d'attaque. Sur le papier, le succès de l'offensive était assuré. De toute manière, il fallait se hâter de gagner la guerre. Trois années de combats, voilà qui dépassait les prévisions les plus prudentes. La fameuse Organisation de la Nation en Temps de Guerre n'avait pas tenu compte d'une éventualité aussi inadmissible, d'où mille lacunes qui allaient en s'aggravant, surtout dans le domaine du ravitaillement de la population.

Dès son arrivée à la Kommandantur de Soustelle, Heinrich-Emanuel constata l'absence de Jeannette. À la place de la jolie fille qu'il espérait trouver, c'était une femme âgée, grosse, informe, qui lavait le plancher du premier étage.

Il se précipita dans son bureau. Le vieux capitaine était en train de prendre son petit déjeuner, tout en parcourant la *Gazette* de Francfort. Ses pieds baignaient dans une cuvette d'eau chaude : la veille, lors d'une inspection, il s'était enrhumé.

— Où est notre femme de ménage ? s'enquit Schütze, après les banalités d'usage.

— Dans le couloir. Vous avez dû la voir.

— Je parle de Jeannette Bollet...

— Elle n'est pas rentrée. J'ai même envoyé un caporal chez elle... mais la famille Bollet a disparu. Ils ont dû partir pour une ville où l'on trouve du travail. Ici, dans ce patelin, il n'y a rien à faire.

Malgré le vent glacial et les routes enneigées, Heinrich-Emanuel fit seller son cheval pour se rendre à la petite maison, derrière la poterie. Les occupants étaient bel et bien partis. En abandonnant les meubles, mais en emportant leurs affaires. Armoires et commodes étaient vides.

Abasourdi, Schütze s'affala sur une chaise. Au bout d'une minute, il se leva et, comme fou, se mit à fouiller les placards, les tiroirs. Il parcourut toute la maison, de la cave au grenier, dans l'espoir de trouver une lettre de Jeannette, tout au moins une indication de l'endroit où la famille s'était réfugiée.

Il ne découvrit rien, pas un vêtement, pas le moindre bout de papier. Dans son désespoir, il fit interroger d'abord les voisins, puis les autres habitants de Soustelle, toujours sans résultat. Personne n'avait vu partir les Bollet ; d'ailleurs, personne ne s'était intéressé à eux. Ils avaient mené une vie presque anonyme, à telle enseigne que plusieurs villageois, pour toute réponse, haussaient les épaules : « Charles

Bollet ? Qui est-ce ? »

Heinrich-Emanuel s'enferma dans sa chambre. Effondré, il contemplait les témoins muets de son bonheur disparu : la table de toilette devant laquelle, chaque matin, Jeannette avait procédé à ses ablutions, dans la splendeur insolente de sa nudité ; le lit dont les draps lui semblaient encore imprégnés de l'odeur douceâtre de leurs amours.

— Jeannette, gémissait-il. Jeannette, – pourtant, ce n'était pas simplement un rêve...

Dans son désespoir, il eut un geste insensé. Par un message urgent, il signala en haut lieu qu'à force d'interroger les habitants, il était parvenu à identifier le chef local des francs-tireurs, c'est-à-dire l'instigateur de tous les coups de main de ces derniers mois : le dénommé Charles Bollet, en fuite, avec sa famille, depuis la seconde moitié de décembre.

Si l'on retrouve Charles Bollet, calculait-il, j'ai une bonne chance de revoir Jeannette. En somme, je sacrifie le père pour récupérer la fille. Je n'ai pas le choix : si je devais rester seul ici sans elle, je deviendrais fou. Comment pourrais-je trouver le sommeil dans ce lit que j'ai partagé avec elle, où nous avons connu cette passion démente, insatiable ?

Le 2^e bureau du corps d'armée fit le nécessaire. On ouvrit une enquête, on fit des recherches, – et l'on ne découvrit pas la moindre piste. On alla jusqu'à promettre une récompense à quiconque fournirait des indications sur la cachette ou les fréquentations du « bandit », – pour constater que pas un seul Français n'acceptait de trahir.

Jeannette avait disparu sans laisser de traces. Telle une tempête brûlante, elle avait passé dans la vie de Heinrich-Emanuel : on ne retient pas la tempête.

Le 21 février 1916, ce fut la bataille de Verdun. Le drame le plus immense, le plus dément de la guerre. Deux nations paraissaient décidées à s'exterminer mutuellement, dans un champ clos de quelques kilomètres carrés. La terrible saignée qui devait vider l'armée allemande de sa substance avait débuté.

Le lieutenant Schütze demanda son transfert. Impossible de rester à Soustelle, de continuer à habiter cette chambre où des souvenirs intolérables l'assaillaient constamment. Où le moindre objet, le moindre geste lui rappelaient le corps de Jeannette.

Il dut passer une visite médicale. Le médecin ne dissimula guère sa surprise. Qu'un officier aussi resplendissant de santé pût être affecté à une garnison de l'arrière alors que le front réclamait des chefs d'unité à cor et à cri – décidément c'était incompréhensible.

Le jour même, Schütze fut remis à la disposition de sa division.

Celle-ci occupait un secteur des coteaux lorrains, en bordure de la Meuse, en attendant d'être engagée à Verdun. Au cours de la dernière offensive de Champagne, elle avait perdu les trois quarts de ses effectifs. À présent, elle recevait des renforts : du sang frais, des garçons tout juste en âge de porter les armes, et auxquels on avait bourré le crâne avec des récits héroïques. Ils y croyaient, les malheureux, ils ne demandaient qu'à être trompés, sans se douter un instant que, bientôt, la réalité allait les décevoir.

Déjà pendant le trajet, le lieutenant Schütze entendit citer des noms qui, par la suite, devaient s'inscrire en lettres de sang dans l'histoire militaire : la cote 304, le Mort-Homme, Vaux, Douaumont, le ravin des Cadavres...

— À présent, nous allons vivre l'héroïsme dans sa forme la plus parfaite, affirmait, enthousiaste, un petit aspirant.

Il tomba dès le lendemain, sur les pentes de la cote 304, en criant « Maman ! Maman ! » jusqu'à ce que le sang, dans sa gorge déchiquetée, étouffât définitivement sa voix.

*

* *

En mai 1917, Amélie donna le jour à un garçon.

Une nouvelle offensive française déferlait justement sur la Champagne qui n'était plus qu'une succession infinie d'entonnoirs. Il s'agissait de soulager Verdun, de forcer le haut commandement allemand à dégarnir ce secteur.

Cette fois, même le vieux Sulzmann, enfin promu à la dignité d'arrière-grand-père, fut incapable d'obtenir une permission pour Heinrich-Emanuel qui se trouvait alors en première ligne.

À vrai dire, pas tout à fait en première ligne, pas exactement dans cet enfer où, entre les tirs de barrage, assaillants et défenseurs se massacraient mutuellement, avec une férocité sans exemple dans l'histoire pourtant féroce de la guerre. Le lieutenant Schütze occupait, à douze kilomètres en arrière, un abri situé à l'entrée d'un village complètement détruit. Il faisait fonction d'officier de liaison entre le front proprement dit et les gares où débarquaient les renforts. Toutes les fournées des garçons amenés des casernes d'Allemagne ou des garnisons d'étape passaient par son bureau. En somme, il était chargé de la répartition des condamnés à mort. Recevant régulièrement les listes des pertes, il savait où l'on avait besoin de matériel humain, quelle unité avait cessé d'exister, quelle tranchée-cimetière réclamait un nouveau contingent de chair à canon.

Bras droit de la Mort, complice de l'assassinat collectif, Heinrich-Emanuel occupait un poste beaucoup trop important pour qu'il eût pu espérer une permission.

Il dut se contenter de féliciter Amélie par écrit. « Je suis fier d'avoir un fils. Je voudrais qu'il s'appelle Christian-Siegbert ^[7] : en effet, il est né sous le double signe du christianisme et de la victoire, à l'époque merveilleuse où l'Allemagne livre son plus grand combat, où elle s'apprête à fêter son plus grand triomphe. Tu verras, la guerre sera terminée avant la fin de l'année. Je t'embrasse tendrement, ma chérie, je suis follement heureux... »

Bien entendu, Amélie se conforma au désir de son mari. L'enfant fut baptisé du nom de Christian-Siegbert. Les parrains étaient le frère d'Amélie et l'un de ses cousins appartenant à la branche autrichienne de la famille, un lieutenant-colonel stationné dans les Balkans qui envoya, en guise de vœux, le télégramme suivant : « Que votre marmot ne connaisse jamais la guerre, ce crime stupide contre l'humanité ». Paroles étranges de la part d'un officier, mais dans un sens, il fallait s'y attendre : Eberhard von Perritz avait toujours eu la réputation d'un original, et comme, de plus, c'était un Viennois...

Après la naissance de Christian-Siegbert, la distribution du courrier cessa brusquement. En Champagne comme à Verdun, le ciel était obscurci par la fumée des obus et les geysers des explosions, la terre se teintait de sang, et les hommes s'épouvantaient de leur propre acharnement, expression démente de leur désespoir.

Les vaguemestres étaient déchiquetés, et avec eux les lettres qu'ils portaient dans leur sacoche. Pour communiquer avec l'arrière, il ne restait que les boyaux. Et quand ceux-ci s'effondrèrent à leur tour, écrasés, démolis, comblés par les bombardements d'artillerie, il ne resta plus rien, à part quelques silhouettes bondissant d'un entonnoir à l'autre pour échapper au déluge de feu et d'acier.

En Allemagne, la population n'avait plus droit qu'à la faim, et aux éditions spéciales. Toujours et encore des noms de bataille : Verdun... les Flandres... Atroce attaque des chars anglais, à Cambrai... Combats sur la Lys... Percées à Soissons... Combats d'usure à Montdidier. Cinq offensives allemandes tenaient le monde en haleine et exigeaient jusqu'à l'ultime goutte de sang. Ensuite, l'Allemagne, ayant sacrifié 1 800 000 de ses fils, n'en pouvait plus : trop pressurée, l'éponge ne contenait plus une seule goutte.

La retraite commençait. Heinrich-Emanuel se retrouva dans une cave. Il ignorait le nom du village, et d'ailleurs, il s'en moquait. Il avait roulé toute la nuit, pris dans la débâcle qu'en haut lieu on masquait pudiquement sous le nom bien militaire de « repli ». Sur une largeur de plusieurs kilomètres, les chars anglais, monstres d'apocalypse, écrasaient méthodiquement ce qui restait des positions allemandes. Ils perçaient les lignes insuffisamment garnies, renversaient les pièces d'artillerie, passaient à travers les murs des maisons, ils se jouaient de tous les obstacles.

Vingt-quatre heures plus tard, le lieutenant Heinrich-Emanuel Schütze constata qu'il avait perdu son unité. Sur les deux flancs du secteur, les chars britanniques avaient percé. Faisant irruption à l'arrière des lignes, interceptant et anéantissant les renforts amenés en hâte dans l'espoir de colmater les brèches, ils semaient l'épouvante parmi les débris de l'orgueilleuse armée impériale.

Heinrich-Emanuel errait à travers ce chaos. Sans but, mais non sans courage. Ayant réussi à rallier une cinquantaine de soldats tout aussi isolés, il forma un groupe de combat, fit confectionner, avec des grenades à manche liées en faisceau, des charges antichars, confia le commandement à un sous-lieutenant et partit chercher des munitions. Il était sincèrement décidé à se battre, à défendre la patrie. Au bout d'un kilomètre, cependant, il se fourvoya en plein dans le feu de l'artillerie ennemie. Manifestement, ce n'était pas dans cette direction qu'il allait découvrir un dépôt de munitions. Il fit demi-tour pour rejoindre son groupe de combat. Il ne devait pas le retrouver. Plus exactement, il ne trouva que trois ou quatre énormes entonnoirs, quelques lambeaux d'uniformes, un portefeuille. Et un bras, nettement sectionné à l'épaule.

Alors, il arrêta un fourgon qui s'en allait, tout seul, vers l'est. De nouveau, il ne put aller loin : pris à partie par les chars anglais, le véhicule s'arrêta, et Heinrich-Emanuel sauta en voltige et courut se mettre à l'abri.

Une fois de plus, il se retrouvait dans une cave. Pendant une bonne heure, il n'entendit que les arrivées des obus qui faisaient trembler les murs. Soudain, il perçut, dans l'escalier, un bruit de dégringolade. Il tira son revolver. Les Anglais, songea-t-il, les voilà déjà, ils fouillent le village. Puis, comprenant l'inanité de son geste, il lança l'arme dans un coin.

Un corps roula sur les dernières marches et vint s'arrêter à ses pieds. Un jeune officier allemand, tête nue, les cheveux encroûtés de sang. Par le pantalon déchiré au-dessous de la hanche, un flot rouge s'écoulait sur le sol de la cave.

Heinrich-Emanuel s'agenouilla à côté du blessé et écarta les lambeaux de tissu. Du premier coup d'œil, il se rendit compte qu'aucun pansement ne stopperait l'hémorragie : un éclat d'obus avait ouvert l'artère fémorale sur plusieurs centimètres.

Le regard vitreux du jeune officier se posa sur Heinrich-Emanuel. Ses mains tâtonnèrent dans le vide et finirent par étreindre la sacoche accrochée au ceinturon.

— Prenez ça, balbutia-t-il. Des documents... au corps d'armée... portez-les... au Q.G....

Heinrich-Emanuel acquiesça d'un signe de tête et défit les courroies de la sacoche.

— Pas d'autre message ? demanda-t-il.

— Je m'appelle Berndt... ma mère... à Wiesbaden... – Les yeux du mourant se révulsèrent. Ses forces l'abandonnèrent, en même temps que le sang qui s'échappait de la plaie. Ses doigts glacés se serrèrent sur le poignet de Schütze. – La sacoche... au Q. G...

Un frémissement parcourut le corps exsangue. La peau du visage blêmit, prit une teinte cireuse. Les pupilles s'agrandirent démesurément : elles ne réagissaient plus à la lumière, elles plongeaient déjà dans la nuit. Soudain, la bouche s'ouvrit en un cri strident, inhumain :

— Maman ! Les chars... maman !

Puis, tout aussi brusquement, il se calma, marmonnant des paroles inintelligibles. Le visage s'affaissa, le corps s'étira, comme à la recherche d'une position plus confortable. Les doigts encore crispés sur le poignet de Schütze se desserrèrent, la main retomba, immobile.

Heinrich-Emanuel dut se résoudre à abandonner le cadavre. Il prit le portefeuille du mort, détacha la partie mobile de la plaque d'identité, attacha la sacoche à son propre ceinturon. Le bombardement continuait toujours. Il guetta une accalmie, se précipita dehors et, courant de toutes ses forces, s'élança vers la sortie du village. Une heure plus tard, à bout de souffle, il fit irruption dans une position d'artillerie et réclama le chef de batterie.

— Il me faut une voiture ! Tout de suite, pour porter un message au corps d'armée.

En guise de voiture, on lui confia un cheval squelettique. Il galopa comme un possédé, interrogeant tout le monde, cherchant dans les endroits les plus invraisemblables. Vers minuit, il découvrit enfin le bureau des opérations du corps d'armée.

Un commandant prit livraison de la sacoche. Cinq minutes plus tard, un colonel pénétra dans la pièce où Schütze attendait, lui sourit, lui tapota l'épaule.

— C'est vous qui avez apporté ces documents ? Le général aimerait vous voir.

Ce fut une entrevue aussi brève que mémorable : le général serra la main du lieutenant Schütze et le nomma capitaine. Heinrich-Emanuel se rendait à peine compte de ce qui lui arrivait. Titubant de fatigue, il distinguait à peine les traits du général. Conduit ensuite dans une chambre, il aperçut un lit de camp, s'y laissa tomber et, au même instant, sombra dans le sommeil.

Il ne devait jamais apprendre ce que contenait la sacoche, pour la simple raison qu'il dormit pendant trente-six heures. À son réveil, on lui annonça que le Q.G. du corps d'armée s'était replié. Toutefois, deux officiers d'état-major restaient sur place afin de recevoir les derniers rapports.

— Le général vous a proposé pour la Croix de Fer de 1^{re} classe et l'ordre des Hohenzollern. En ce qui concerne la Croix, les papiers sont déjà prêts. Le général vous la remettra lui-même, à son nouveau Q.G., où nous allons le rejoindre dans deux jours.

Deux jours qui allaient devenir neuf mois.

Prise sous un bombardement, l'arrière-garde du Q.G. fut complètement anéantie. Il n'y eut qu'un seul survivant : le capitaine Schütze qui s'était attardé dans un poste de secours pour bavarder avec le docteur Langwehr.

*

* *

Soudain, ce fut la fin de la guerre.

À Kiel, principal port de la Baltique, les marins se révoltaient. Dans de nombreuses villes, des groupes de manifestants promenaient d'énormes drapeaux rouges et réclamaient la paix. Dans la plupart des garnisons, des Conseils de Soldats se substituaient aux officiers que les émeutiers avaient désarmés. Parti de l'intérieur du pays, le mouvement atteignait les troupes du front. Le drapeau rouge apparaissait même dans les tranchées ; par endroits, des bataillons entiers jetaient leurs armes.

Toutefois, le désordre restait encore limité. Sur l'Escaut, sur la Meuse, les forces allemandes se repliaient en combattant, saignées à blanc mais toujours fidèles à leur serment. Bien que ledit serment eût perdu toute signification.

Le 11 novembre 1918, à midi, les armes se turent définitivement. Pour l'Europe, ce fut l'armistice. Pour l'Allemagne, l'amère certitude de la défaite.

Le retour des rescapés du grand massacre fut atroce. Des hordes furieuses se précipitaient sur eux, arrachant aux soldats leur cocarde, aux officiers leurs décorations et leurs épaulettes. Ceux qui voulaient se défendre étaient assommés et battus à mort. Sur les mairies occupées par des civils armés flottait le drapeau rouge. Des foules immenses réclamaient l'abdication de l'empereur.

Au Reichstag, le social-démocrate Scheidemann montait à la tribune. Deux jours avant l'armistice, alors qu'il appartenait comme secrétaire d'État au dernier gouvernement impérial, il avait proclamé la République. À présent membre du Conseil des Commissaires du Peuple, il annonçait la soumission inconditionnelle aux vainqueurs et déclarait que l'Allemagne portait, seule, la responsabilité de la guerre.

Le communiste Karl Liebknecht fonda le groupement des Spartakistes, première cellule du bolchevisme allemand. Le pays était en pleine décomposition. Personne ne savait si tel ou tel ordre restait en vigueur, s'il était abrogé, s'il fallait le considérer comme illégal. Or,

des ordres, il y en avait tous les jours, par monceaux, venant de tous les côtés.

Au milieu de ce chaos, le capitaine Schütze faisait de son mieux pour exercer ses fonctions de chef de Kommandantur, dans une petite ville de Belgique.

En mars 1918, quelque part dans les Flandres, il avait reçu une blessure. Rien de grave : alors qu'il se jetait à plat ventre, une balle l'avait pris de vitesse et lui avait traversé la fesse droite. Aucun organe n'ayant été atteint, on avait jugé inutile de l'évacuer en Allemagne. Soigné dans une infirmerie de l'arrière, il avait été nommé, dès le début de sa convalescence, à ce poste de tout repos. Assez normalement, il tenait à faire partie, jusqu'au bout, des survivants de la grande tuerie. En frottant consciencieusement sa plaie – procédé douloureux mais efficace, – il parvenait à la garder ouverte : tant qu'elle suintait, il était assuré de ne pas être renvoyé au front. Les médecins s'étonnaient et même le plaignaient : « Une cicatrisation aussi lente indique un mauvais état général », affirmaient-ils. Puis, à mesure que le front s'effondrait, ils oubliaient le capitaine Schütze. Ils avaient trop à faire pour soigner les blessés, emporter les agonisants, enterrer les morts. Sous leurs mains, c'était l'empire d'Allemagne qui poussait ses derniers râles.

Un jour, Heinrich-Emanuel reçut le choc de sa vie. Un camion s'arrêta devant la Kommandantur, des soldats portant un brassard rouge en descendirent et, sans même se faire annoncer, firent irruption dans son bureau. Pas de salut, pas de garde-à-vous, – ils ouvrirent les fenêtres, prirent les dossiers et les lancèrent dans la rue.

Le capitaine Schütze n'en crut pas ses yeux.

— Voyons, messieurs... je vous en prie... que signifie ?...

— Ta gueule ! hurla un adjudant. – Hilare, il vint se planter devant Schütze. – La guerre est finie ! Arrache tes galons, décroche ta ferblanterie, espèce de peau de vache ! Lève le poing et crie avec moi : Vive la Révolution !

Bien entendu, Heinrich-Emanuel n'en fit rien. Quand deux soldats voulurent lui arracher ses épaulettes, il tenta même de se débattre. « Je vous ferai fusiller ! » menaçait-il. Les soldats éclatèrent de rire. Trois hommes lui immobilisèrent les bras et les jambes, pendant que les autres le dépouillaient de ses galons et de sa décoration. L'adjudant avait découvert, sur la table, un ordre du jour de Hindenburg. Narquois, il plongea la feuille dans une cuvette d'eau pour la plaquer ensuite sur le visage de Schütze.

— À moins que tu préfères de torcher avec ! Désormais, c'est nous qui donnons les ordres. Nous, les Conseils de soldats !

Avant de partir, ils déchirèrent quelques dossiers marqués « Confidentiel », et comme Schütze essayait de les en empêcher, ils le

rossèrent d'importance. Il se retrouva par terre, dans un coin de la pièce, les lèvres éclatées, les yeux pochés, se demandant encore comment un acte d'insubordination aussi monstrueux avait pu se passer dans l'armée impériale allemande.

Le lendemain, il eut au moins la consolation – plutôt mince, à vrai dire – de recevoir un nouvel ordre du jour où le maréchal von Hindenburg parlait du « coup de poignard dans le dos de l'armée », du triste défaitisme des civils qui avaient cessé de soutenir les combattants.

Heinrich-Emanuel Schütze ne se rendait pas compte à quel point ce texte déformait la vérité. Les experts, eux, avaient pressenti l'issue désastreuse du conflit dès le premier mois des hostilités. Exactement depuis septembre 1914 quand le repli des armées allemandes, après la bataille de la Marne, avait transformé la guerre-éclair, prévue et espérée par les militaires, en guerre de position. Dès cet instant-là, quelques rares esprits lucides avaient compris que l'Allemagne, forcée de se battre sur deux fronts, serait finalement écrasée.

Bien entendu, personne n'en convenait. D'autant que personne ne l'avait cru. Mais à présent, en ce maussade mois de novembre 1918, les illusions s'effondraient. Alors, pour sauver les apparences, on inventa la légende du « coup de poignard dans le dos ». Personne ne savait qu'un mois avant la débâcle, Hindenburg et Ludendorff étaient convenus de la nécessité de déposer les armes afin d'éviter l'anéantissement total des forces allemandes. Ainsi, l'on pouvait présenter la demande d'armistice comme le dernier geste d'une armée « poignardée dans le dos ».

Pour Heinrich-Emanuel, même ce pieux mensonge ne constituait qu'un faible réconfort. Son univers était brisé. L'empereur avait perdu la guerre, l'abominable aventure se soldait par près de deux millions de morts. Et, pire que tout, l'armée se décomposait : du moment que les hommes osaient porter la main sur leurs officiers, le pays était parvenu à l'ultime déchéance.

Le jour même, il se rendit au Q.G. pour signaler l'incident. Il fut reçu par un colonel qui haussa les épaules. Rien de nouveau dans tout cela, – on savait déjà que, même sur le front, les troupes échappaient de plus en plus à l'autorité du commandement. On annonça au capitaine Schütze qu'il ne regagnerait pas son poste : il devait ramener un régiment en Allemagne.

Le 21 novembre 1918, Heinrich-Emanuel franchit le Rhin, à Cologne. Selon les instructions, il allait conduire son unité à Münster, en Westphalie.

Ce fut une marche à travers les acclamations et la haine. À travers la faim et la désillusion. On leur lançait quelques pauvres branches de sapin – en cette saison, il n'y avait plus de fleurs – on les bombardait

de mottes de terre. Certains spectateurs agitaient timidement la main, d'autres les menaçaient du poing. Une dizaine de kilomètres après Cologne, ils faillirent être pris à partie par une horde de mutins. Seul le fait que Schütze disposait de dix-sept mitrailleuses empêcha l'affrontement sanglant entre Allemands.

Ce soir-là, Heinrich-Emanuel écrivit à Amélie :

« L'esprit prussien a été trahi. Le jour où j'en aurai de nouveau la possibilité, je lutterai de toutes mes forces pour que la grande tradition de notre armée retrouve le respect qui lui est dû. Jamais encore je n'ai été aussi fier d'être soldat. Aujourd'hui, alors que notre peuple vient de subir une affreuse défaite, nous n'avons qu'une mission : venger cette honte imméritée... »

Pour l'instant, cependant, le capitaine Schütze n'avait guère l'occasion de nourrir ce rêve grandiose. Il fut désarmé, dépouillé de son honneur d'officier, rendu à la vie civile. Avec un grand coup de pied dans le bas du dos.

— Avez-vous encore des réclamations à formuler ? lui demanda-t-on. Un arriéré de solde, peut-être ?

— Non. — Il toisa les scribes qui notaient sa démobilisation avec la même indifférence qu'ils auraient eue pour dresser la liste des chevaux réformés. Brusquement, il se cabra. C'est le moment, songea-t-il. — Ou plutôt, si. Voici neuf mois, on m'a décerné la Croix de Fer de 1^{re} classe. Je ne l'ai toujours pas reçue.

Le plus âgé des scribes haussa les épaules.

— Vous y tenez tant que ça ? À votre guise. Des types comme vous, — décidément, cette espèce-là ne s'éteindra jamais. Vous n'avez qu'à passer dans la pièce à côté.

Heinrich-Emanuel Schütze, capitaine en retraite, sortit en bombant le torse. Dans la pièce voisine, plusieurs cartons marqués « Savon militaire » s'alignaient sur une table. Un soldat portant le brassard rouge des émeutiers désigna les cartons.

— Si Monsieur veut bien se servir...

Schütze s'approcha de la table. Les boîtes étaient remplies de Croix de Fer de 1^{re} classe. Comme il hésitait, le soldat se mit à hurler :

— Alors, vous le voulez, votre joujou, oui ou non ?

Il prit une croix et l'épingla à sa poitrine. Instinctivement, ses doigts s'attardèrent sur le métal, en un geste caressant.

— Monsieur est satisfait ? Si vous en voulez une de plus...

Sans un mot, Schütze sortit, longea le couloir, s'engagea dans l'escalier. Il se tenait très droit, marchant d'un pas mesuré, comme pour passer une troupe en revue.

La Croix de Fer se balançait doucement sur sa tunique. Des centaines de milliers d'hommes ont donné leur vie pour cette croix, songea-t-il. Si je la porte aujourd'hui, c'est en partie pour honorer leur

souvenir. Ils sont morts pour rien, mais il appartient aux survivants d'honorer leur mémoire.

Dans la rue, son apparition provoqua une brève stupeur.

Puis, plusieurs passants se jetèrent sur lui, l'empoignèrent, lui arrachèrent la Croix de Fer et la lancèrent dans le caniveau.

Des adolescents, hirsutes, sales, fanatisés. Des garçons qui braillaient, qui vociféraient, et dont les pères pourrissaient dans les fosses communes des Flandres ou de la Somme, à Soissons, à Cambrai.

Heinrich-Emanuel fut abasourdi. Incapable de comprendre ce qui lui arrivait, il s'appuya au mur et fondit en larmes.

Il avait vingt-cinq ans...

VI

Pendant deux jours, il s'efforça vainement de prendre contact avec sa femme. Le courrier ne fonctionnait plus : les voies ferrées étaient irrémédiablement embouteillées par le reflux des troupes. Certaines unités chantaient parce que la guerre était terminée, d'autres avançaient d'un pas résolu, en bon ordre de marche, avec leurs armes et leurs décorations, les bottes encore maculées de la boue des tranchées. Sur le passage de ces hommes-là, les soviets de soldats s'esquivaient précipitamment, – on savait qu'ils ouvriraient le feu dès qu'on essaierait de leur arracher les décorations.

Le second jour, Heinrich-Emanuel essaya d'envoyer un télégramme à Breslau. Au bureau de poste, l'employé écarquilla les yeux.

— Un télégramme ? En ce moment ? Vous vivez dans un autre monde, non ?

— C'est un message officiel ! aboya Schütze. Je vous ordonne...

L'employé referma le guichet et se détourna.

— Pauvre crétin ! fit-il à haute voix.

Schütze dut se rendre à l'évidence : même un capitaine n'arrivait plus à se faire obéir. Il se rendit à la gare et fit la queue comme tout le monde, il se hissa dans un wagon bondé, il changea dix fois de train. Le voyage dura quatre jours. Enfin, il se retrouva à la gare centrale de Breslau, hâve, épuisé, un œil au beurre noir, souvenir d'une fâcheuse rencontre sur le quai de Leipzig : un jeune homme l'avait frappé en plein visage tout en hurlant : « Tu oses encore porter ton uniforme d'officier, espèce de salaud ! » À la main, il tenait un petit sac en simili cuir, contenant tout ce qu'il avait pu sauver : les lettres d'Amélie, un rasoir, deux boîtes de conserves, un canif et le *Zarathoustra* de Nietzsche, dans l'édition des Bibliothèques du Soldat.

Personne n'était venu le chercher, pour la simple raison que personne n'était averti de son arrivée. Il décida de se rendre d'abord chez le grand-père Sulzmann.

Par bonheur, M. le Conseiller commercial était chez lui. Installé dans son fauteuil préféré, près de la fenêtre du salon, il contemplait la rue.

— Mon petit ! s'exclama le vieil homme. Te voilà enfin, mais dans quel état ! Comme l'Allemagne. Tu as dû voir ce que notre pauvre pays est devenu. Ton beau-père, le baron, ose à peine mettre le nez dehors, – ses ouvriers agricoles, uniquement des Polonais, se montrent de plus en plus insolents. Ici même, à Breslau, ça ne va guère mieux. On m'a déjà démolé deux magasins, on est venu hurler sous mes

fenêtres : « Faudrait l'étouffer, avec son saucisson de sciure ! » Dire que j'ai fait l'impossible pour nourrir ces gens-là. – Il soupira, examina son petit-fils et, remarquant l'œil au beurre noir, hocha la tête. – Tu as déjà des projets ? Du moins, une idée ?

— Il va bien falloir que je choisisse un métier...

— Avec quelles connaissances ? Tout ce que tu as appris, c'est de commander. De toute manière, tu as mieux à faire, en ce moment. Un peu partout, des patriotes, notamment des officiers, constituent des corps francs afin de lutter contre la terreur rouge, de sauver l'Allemagne de la ruine totale. Voilà ta mission, Heinrich-Emanuel. Tu as le devoir de défendre ta patrie.

Heinrich-Emanuel promit à son grand-père d'y songer sérieusement. Puis il s'en alla dans les rues qui descendaient vers l'Oder. Le vent glacial annonçait déjà l'hiver. La tête rentrée dans les épaules, grelottant dans sa capote usée, il se dirigea vers l'appartement de ses parents. Le vieux Sulzmann lui avait appris qu'Amélie et le petit Christian-Siegbert y vivaient depuis plusieurs semaines. La jeune femme avait préféré se réfugier en ville, avec son bébé. Au domaine de Perritzau, elle ne se sentait plus en sécurité : à deux reprises, les ouvriers polonais avaient incendié les granges ; un autre jour, ils avaient guetté le baron pour lui lancer des pierres.

Les retrouvailles furent très différentes de ce qu'on avait imaginé quatre ans plus tôt. Ce n'était pas un glorieux vainqueur qui rentrait au bercail, mais un soldat déçu, aigri, heureux de pouvoir se mettre en civil.

Comme il fallait s'y attendre, maman Schütze fondit en larmes. Le père se contenta de serrer longuement les mains de son fils, d'une pression virile qui se passait de commentaires. Amélie paraissait pâle, amaigrie... Elle avait tant tremblé pour Heinrich-Emanuel ! À présent, ses appréhensions dissipées, elle était délivrée de sa peur comme d'un corset étouffant. Elle débordait de tendresse, suivait Heinrich-Emanuel comme un chien et, la nuit, faisait de son mieux pour détourner ses pensées du « coup de poignard dans le dos ».

Pendant quatre semaines, il vécut ainsi chez ses parents, dorloté par Amélie qui s'ingéniait à lui rendre la vie agréable. Grâce au domaine de Perritzau, ils étaient convenablement ravitaillés en beurre, pommes de terre et légumes. Le grand-père Sulzmann leur apportait du saucisson, – une qualité spéciale, destinée à son usage personnel, si bien qu'on pouvait en manger sans avoir la colique. Cependant, quelques jours avant Noël, Heinrich-Emanuel résolut de tenter une percée jusqu'au château de son beau-père afin de se procurer une oie

[8].

Il partit seul. Amélie avait voulu l'accompagner mais elle s'était inclinée devant le refus catégorique de son mari :

— Tu ne viendras pas ! En ce moment, Perritzau, c'est presque la zone des opérations ! Par conséquent, ce n'est pas la place d'une femme.

L'ex-capitaine Schütze put bientôt se rendre compte de la justesse de son jugement. Bien qu'en civil, il attirait l'attention. Les passants remarquaient son maintien trop raide, sa démarche trop saccadée, ils s'étonnaient également de sa vigueur : en cette époque de famine, un homme convenablement nourri ne pouvait passer inaperçu. À quatre kilomètres du domaine, la situation devint critique. La région fourmillait d'ouvriers agricoles congédiés qui s'intéressaient de très près à quiconque se dirigeait vers le château. On murmurait que le baron hébergeait un groupement d'officiers, l'un des corps francs qui se constituaient dans les provinces de l'Est pour s'opposer aux infiltrations polonaises en Haute-Silésie.

En apprenant ces nouvelles, Heinrich-Emanuel eut une brève hésitation. Il n'éprouvait plus la moindre envie d'intervenir directement dans les événements militaires. « Pour l'instant, impossible de sauver quoi que ce soit, avait-il expliqué à son père. Le temps d'agir n'est pas encore venu. Lorsque tout le monde aura compris que notre effondrement fut l'œuvre d'une clique irresponsable... » Sujet sur lequel il pouvait s'étendre des heures durant : à force d'enfourcher ce dada, il était devenu un brillant théoricien. Pourtant, l'application pratique, en l'occurrence ce corps franc encerclé par les ouvriers en révolte, ne le séduisait guère.

Finalement, le mirage de l'oie de Noël l'emporta sur la crainte des complications guerrières. Ayant réussi à louer un cabriolet et un bon cheval, il chargea, fonçant droit devant lui, jusqu'à l'entrée du domaine pour s'effondrer dans les bras du baron.

Le fameux corps franc n'avait jamais existé. Le baron vivait comme dans une île, retranché dans son château que défendaient vingt ouvriers d'une fidélité à toute épreuve. Conscient de ses devoirs de beau-père, il se mit à interroger son gendre :

— Que vas-tu faire, maintenant ?

Heinrich-Emanuel n'en savait encore rien. C'était le grand problème, la question qui le hantait tous les jours, du matin au soir, et même la nuit quand Amélie, heureuse et assouvie, s'endormait d'un sommeil d'enfant. Alors, Heinrich-Emanuel passait en revue toutes les possibilités qui lui venaient à l'esprit.

Agent d'assurances. Représentant en charcuterie, pour le compte du grand-père Sulzmann. Employé de bureau. Journaliste libre, collaborateur de la presse patriotique. Fondateur et président d'une association d'anciens combattants, ce qui serait évidemment une solution aléatoire, puisqu'il ne pourrait compter que sur les cotisations. Régisseur d'une grande exploitation agricole (il n'y

connaissait rien, mais ces choses-là s'apprenaient). Professeur d'équitation. Chef de réception dans un hôtel, ou encore directeur artistique d'un café-concert (pour les ronds de jambe, il ne craignait personne).

Il avait beau se creuser la cervelle, la décision paraissait toujours aussi difficile. Mal à l'aise sous le regard scrutateur de son beau-père, il avoua sa perplexité.

— J'ai le choix entre plusieurs voies. J'accepterai peut-être une représentation...

— Tu te ferais démarcheur, pour ne pas dire colporteur ?

— En attendant mieux. Comme transition, en quelque sorte. Lorsque le peuple allemand se rappellera ses grandes traditions, que nous aurons de nouveau une armée, – ce jour-là, toutes les portes me seront ouvertes. Mais tant que ce moment ne sera pas arrivé, il faudra bien vivre.

— Tu crois vraiment que nous aurons de nouveau une armée ?

— C'est l'évidence même ! Comment les Allemands vivraient-ils sans uniformes ? C'est impossible, voyons ! L'Histoire nous apprend que les vertus militaires constituent l'élément fondamental de notre nation. Même si nous avons perdu la guerre, beau-papa, nous ne perdrons jamais notre fierté. Nous restons un peuple de soldats !

— Bravo ! fit le baron von Perritz. Voilà qui est quand même rassurant pour les hommes de la vieille génération. Du moment que les jeunes pensent comme toi, qu'ils voient aussi loin, rien n'est perdu.

L'oie qu'il offrit à son gendre était énorme environ onze kilos – et grasse à souhait. Heinrich-Emanuel la dissimula sous une botte de paille, au fond du cabriolet, se hissa sur le siège et fouetta le cheval. De nouveau, il parvint à franchir l'encerclement des bandes qui assiégeaient le domaine de Perritzau. En essuyant cependant plusieurs coups de feu, ce qui le mit dans une sombre colère.

— On n'a encore jamais vu ça, en Allemagne, s'indigna-t-il, après avoir atteint sain et sauf la buvette de la gare de Trottowitz. Décidément, on se croirait au Far West. Quand le pays ne connaît plus ni foi ni loi...

Trois mois plus tard, en mars 1919, Amélie découvrit qu'elle était enceinte pour la seconde fois. Elle en fut heureuse : ainsi, son mari allait comprendre qu'il n'était quand même pas tout à fait inutile. Heinrich-Emanuel accueillit la nouvelle avec satisfaction, d'autant qu'il venait de faire une rencontre prometteuse : un camarade de régiment qui semblait avoir réussi son retour à la vie civile.

— Depuis le début de l'année, je suis installé à Düsseldorf, expliqua ce compagnon d'armes. Comme représentant d'une fabrique de margarine. Les affaires marchent plutôt bien. La preuve, c'est que je puis déjà me permettre de passer huit jours de vacances ici, en Silésie.

Si je puis vous donner un conseil, mon cher camarade, faites comme moi. Le siège de la société est à Cologne, je vous en donnerai l'adresse. Vous comprenez, le beurre en tant que produit de grande consommation, ce n'est pas pour demain. C'est dans la margarine que réside l'avenir de l'alimentation. Pure graisse végétale, saine, digeste et à bon marché. Une vente assurée, surtout avec notre devise : « À chaque Allemand sa tartine ! »

Rentré chez lui, Heinrich-Emanuel écrivit immédiatement aux Margariniens Réunis, S.A.R.L., Cologne. Quatre jours plus tard, il reçut la réponse. La direction affirmait qu'elle serait heureuse de faire sa connaissance. L'entreprise comptait déjà parmi ses placiers vingt-sept anciens officiers, dont un colonel de l'état-major qui avait la haute main sur l'ensemble des représentants.

Heinrich-Emanuel soumit l'affaire au conseil de famille « restreint », c'est-à-dire amputé du baron, toujours assiégé dans son château. Après avoir donné lecture de la lettre, il avoua qu'il était tenté.

— Du moment qu'un colonel de l'état-major travaille dans cette boîte, le simple capitaine que je suis peut certainement en faire autant sans déchoir, affirma-t-il. Qu'est-ce que vous en pensez ?

Le grand-père Sulzmann secoua la tête.

— Je ne suis absolument pas de ton avis. Tant que nous aurons les cartes de rationnement, ces gens-là ne pourront fabriquer et écouler une margarine digne de ce nom. Tout au plus un mauvais ersatz, contenant on ne sait trop quoi. N'oublie pas que tu portes un nom respecté. Tu n'as pas le droit de le galvauder en vendant ce... ce...

Il n'acheva pas sa phrase. Sans doute se rappelait-il tout ce qu'il avait mis dans son saucisson.

— Mais puisqu'un colonel estime qu'il peut se prêter à ce commerce, protesta Heinrich-Emanuel.

— Je sais bien. Seulement, je ne suis pas convaincu. Et comme il me reste encore de quoi vous nourrir, toi et ta famille, j'aimerais que tu réfléchisses.

Heinrich-Emanuel réfléchit pendant trois mois, jusqu'à ce 28 juin 1919 où la signature du traité de Versailles mit officiellement fin à la guerre. Un document énorme, comportant 440 articles dont chacun devait contribuer au déclin du Reich. Clemenceau avait veillé à ce que l'Allemagne ne fût plus jamais en mesure de déclencher un autre conflit.

Quinze jours plus tard, Schütze se rendit à Cologne afin de se présenter aux Margariniens Réunis. À son sens, c'était l'unique solution. L'Allemagne était déjà amputée de la bande du « Corridor polonais » et de la région de Dantzig, on murmurait que la totalité de la Haute-Silésie allait être annexée par la Pologne – les corps francs formés d'anciens combattants proclamaient leur résolution de

défendre les frontières par les armes – bref, c'était toujours la même confusion, la même agitation lourde de menaces.

À Cologne, il fut reçu par l'ex-colonel, un monsieur replet, apparemment prospère. L'entretien fut curieusement unilatéral :

— Eh oui, cher ami, pour l'instant, la situation n'est guère brillante. Le traité de Versailles... on ne voit pas encore très bien comment nous allons nous en sortir. Cela dit, dès que le rationnement sera supprimé, notre entreprise lancera une campagne de grande envergure. À ce moment-là, nous aurons besoin de vous. Je vais vous inscrire au fichier... vous serez avisé en temps utile...

Schütze reparti : fort déçu. Rentré à Breslau, il se fit livreur, distribuant les produits de la Charcuterie centrale Sulzmann aux diverses succursales. Au moment des moissons, il travailla comme aide-comptable au domaine de son beau-père, contrôlant la pesée des sacs de blé, calculant le rendement à l'hectare, assurant la paye des ouvriers agricoles qui étaient revenus à de meilleurs sentiments. Jusqu'au jour où, brusquement, il quitta le château, si brusquement même que ce départ ressemblait à une fuite.

Personne ne connaissait les raisons de cette désertion. D'ailleurs, personne ne pouvait deviner que la veille, dans la grange où Heinrich-Emanuel était occupé à compter les sacs d'avoine, une appétissante fille de ferme lui avait mis les bras autour du cou en murmurant des paroles passionnées : « Embrasse-moi... je suis folle de toi... viens avec moi, dans la paille... »

Décidément, l'existence était pleine de dangers, même en temps de paix.

En septembre, Amélie accoucha. De nouveau, ce fut un garçon. Très fier, l'ex-capitaine Schütze le fit baptiser du nom de Giselher-Wolfram.

— Plus que jamais, nous devons rester conscients des grandes traditions germaniques, déclara-t-il. Un peuple qui gît dans la poussière ne peut retrouver ses forces qu'en célébrant le souvenir de ses héros légendaires. Je veux que mon fils soit vraiment et entièrement allemand.

Le baron von Perritz fit le voyage de Breslau pour assister au baptême. En guise de cadeau, il apporta un extrait du cadastre attestant que le petit Giselher-Wolfram était depuis quarante-huit heures propriétaire de dix hectares de bonnes terres, découpés dans le domaine de Perritzau. Un riche présent, mais qui, aux yeux des invités, se trouvait nettement éclipsé par les dons en nature que le baron extirpa de sa malle : un chevreuil entier, quatre kilos de beurre, une centaine d'œufs. Seul, le grand-père Sulzmann faisait grise mine : personne ne touchait à sa charcuterie.

Bien entendu, le baron s'enquit des projets de son gendre. En apprenant que Heinrich-Emanuel nourrissait l'espoir d'être engagé

comme représentant en margarine, il eut un choc.

— Tu trahis l'agriculture allemande ! C'est pour le beurre qu'il faut faire campagne...

— Quand il y en aura, objecta Schütze, logique.

— Cela viendra bien un jour.

— Avec ce traité de paix qu'on nous a imposé ?

— Un chiffon de papier ! Nous allons le déchirer.

— Qui cela, « nous » ?

— Nos jeunes héros, – des hommes comme toi !

Heinrich-Emanuel n'eut pas le courage de protester. Sur ce point, il ne disait rien, mais il n'en pensait pas moins. À son sens, il se trouvait bon gré mal gré en position d'attente. Retiré des affaires, puisqu'il était effectivement en retraite. Pour l'instant, cette situation lui convenait. Il n'avait nullement l'« ambition aveugle » comme il disait de rejoindre un corps franc pour se faire tuer, il n'allait même pas courir le risque d'être blessé, d'être fait prisonnier : au point où l'on en était, il n'allait pas se sacrifier pour tenter d'éviter l'inévitable.

— Le temps travaille pour nous, confia-t-il un jour à son père. À condition de savoir se placer dans la perspective de l'Histoire...

Et comme il se plaçait dans ladite perspective, il accepta, en mars 1920, un poste de représentant en margarine. À Cologne, sous le contrôle du colonel en retraite.

Il ne pouvait pas se plaindre : on lui avait attribué un bon secteur, en plein centre, entre les anciens remparts et le Vieux Marché. Il eut même la chance de trouver un appartement. Plus exactement, un logement, – trois pièces dans un immeuble décrépit qui sentait la sueur et la soupe aux choux.

— Les débuts sont toujours pénibles, déclara-t-il. Tu verras...

Amélie était trop consternée pour répondre. Assise sur le lit, elle berçait machinalement Giselher-Wolfram qui, à six mois, avait déjà une voix vigoureuse. Quant à Christian-Siegbert, trois ans, il s'amusait à la cuisine. Il avait découvert que la vidange de l'évier produisait une sorte de gloussement, tout à fait comme une poule.

— Tu verras, répéta Heinrich-Emanuel. Quelques jours pour me mettre au courant, et ensuite nous remonterons rapidement la pente. De nos jours, la margarine constitue le principal aliment de la population. Surtout la nôtre qui est de loin la moins chère : une différence de vingt-sept Pfennige par kilo, cela suffit pour éliminer la concurrence. En comptant qu'une famille de quatre personnes consomme par semaine...

Amélie ne l'écoutait même pas. Elle défit les valises, coucha Giselher-Wolfram, flanqua une claque à Christian-Siegbert qui avait cassé le manchon de la lampe à gaz. Enfin, elle vint rejoindre son mari, devant la fenêtre du « salon ». Pendant plusieurs minutes, ils

restèrent silencieux, regardant la rue étroite où jouaient des gosses bruyants, les sombres créneaux gothiques de la porte du Coq, les trams qui passaient en ferraillant, du côté de la place Rudolf. Ils avaient l'impression d'être exilés, loin de Breslau et du domaine de Perritzau, loin du vieux Sulzmann, de maman Schütze, de papa Schütze qui venait d'être nommé contrôleur principal. Ils se sentaient tristes, infiniment tristes.

Timidement, la main d'Amélie vint se poser sur le bras de Heinrich-Emanuel. Puis, ses doigts se resserrèrent, s'accrochèrent au bras comme à une ultime bouée de sauvetage. Il hocha la tête, étreignant les frères épaules de sa femme.

— Courage, mon petit, murmura-t-il.

— Je suis tellement malheureuse, chuchota-t-elle et, soudain, elle éclata en larmes.

Il n'en fut pas étonné. Il la comprenait, d'autant qu'il avait lui aussi la gorge serrée. À vingt-sept ans, il avait l'impression d'être un vieillard.

— Le moment le plus dur sera bientôt passé, affirma-t-il. Après tout, ce qu'un colonel d'état-major a pu faire, un capitaine qui a combattu au front doit pouvoir le faire aussi, tu ne crois pas, Amélie ?

Une consolation spécieuse, trop facile, un argument bien dans le genre de Heinrich-Emanuel. Mais Amélie acquiesça docilement, elle feignit d'être vraiment consolée.

*

* *

Le placement des paquets de margarine démarrait assez bien. Pourtant, Heinrich-Emanuel n'était pas le seul à faire du porte à porte pour écouler sa marchandise. Des dizaines d'autres chômeurs, chacun avec sa petite valise d'échantillons gratuits, sollicitaient les ménagères en vantant la qualité de leurs produits.

Par bonheur, l'ex-capitaine Schütze, en tacticien avisé, savait procéder systématiquement. À force de se renseigner auprès des divers services de l'administration, il parvint à dresser la liste de tous les anciens officiers, d'active comme de réserve, qui habitaient son secteur. Pour faire bonne mesure, il ajouta les médecins, dentistes, avocats et autres membres des professions libérales. En somme, le gratin des classes moyennes. Avec ces hommes-là, le contact s'établissait facilement. Schütze se présentait, exprimait sa satisfaction de faire la connaissance du « cher camarade », mentionnait modestement les manœuvres impériales de 1913, évoquait la guerre sur le front de l'Ouest et, à l'occasion – lorsque la maîtresse de maison s'absentait – son aventure avec Jeanne Bollet. Grâce à ce procédé mondain, il put en l'espace de trois mois recruter vingt-deux nouveaux

clients pour « Aurore, la reine de la margarine ».

Ayant épuisé les possibilités qu'offrait ce domaine bien bourgeois, il s'attaqua à la conquête du prolétariat. Trimbalant toujours ses échantillons – sur lesquels il prélevait chaque jour deux ou trois petits paquets pour sa propre famille, faisant taire ses scrupules en déclarant qu'il était bien obligé de contrôler la qualité de la marchandise, – il s'aventurait dans les sombres venelles autour du Vieux Marché. Ruelle de la Boucherie, Grande Cour des Grecs, Petite Cour des Grecs, rue des Ribaudes, – noms pittoresques que les habitants des beaux quartiers ne prononçaient qu'avec une grimace de mépris.

Là encore, Heinrich-Emanuel constata bientôt qu'il avait eu la main heureuse. Dans ces ruelles où flottaient d'innombrables drapeaux rouges, où le linge séchait dans les escaliers, où dès la tombée de la nuit la police doublait les patrouilles, on faisait bon accueil à une marque de margarine qui battait les produits similaires de vingt-sept Pfennige par kilo. Parfois, cependant, on se méfiait, non de la marchandise mais du placier.

— Vous étiez officier, non ?

Régulièrement, Heinrich-Emanuel se sentait rougir.

— Pas du tout, affirmait-il. Qu'est-ce qui vous fait penser ?...

— Vous en avez l'air.

— Ah ? Les apparences sont souvent trompeuses.

— Tant mieux pour vous. Un ancien officier qui oserait venir chez moi, je le balancerais par la fenêtre. Si nous en sommes là, aujourd'hui, c'est uniquement la faute de ces m'as-tu-vu galonnés. On devrait les réunir tous dans une grande fosse, et nous autres, les pauvres types, les sans-grade, nous viendrions leur pisser dessus. Jusqu'à ce qu'ils soient noyés. Parfaitement.

L'homme qui lui tenait ce langage vigoureux était un ancien adjudant : il avait tenu à le préciser. Ce jour-là, Heinrich-Emanuel rentra chez lui complètement effondré. Il n'avait même plus le courage de dîner. Il était malade de honte : dire qu'il avait encaissé ces ignobles paroles sans même protester ! Seulement, l'ex-adjudant avait quatre gosses, il achetait trois kilos de margarine par semaine, et en ce moment les considérations matérielles l'emportaient sur les principes.

Il y avait aussi des clients d'un autre genre. Comme M^{me} Erna Sulke, de la rue Saint-Thiebold.

Depuis deux mois, elle achetait fidèlement son paquet de margarine hebdomadaire. Elle habitait avec son mari, ouvrier semi-qualifié, dans un logement minable, juste sous les combles. Jeune, plutôt jolie, avec des rondeurs appétissantes aux bons endroits, elle avait les cheveux décolorés, le regard trop hardi.

À quatre reprises, Schütze avait essayé de se faire payer. Chaque

fois, elle avait affirmé que « cela tombait mal. Dans quelques jours..., c'est promis... » Finalement, il en avait eu assez.

— Je vous donne jusqu'à demain. Si vous ne me réglez pas demain matin, vous pourrez acheter votre margarine ailleurs.

Le lendemain, à l'heure indiquée, il frappa à la porte du logement. Pas de réponse. Machinalement, il tourna la poignée. La porte s'ouvrit en grinçant. Il renifla une odeur désagréable, sans doute un mélange de parfum à bon marché et de choucroute.

— Madame Sulke ? appela-t-il. Je viens encaisser l'argent de la margarine...

— Entrez, entrez ! cria Erna Sulke. J'arrive.

La voix venait de la pièce située à côté de la cuisine. Heinrich-Emanuel referma la porte, épousseta une chaise et s'assit.

— Vous avez l'argent ? demanda-t-il.

— Non.

— Dans ce cas, j'arrête la livraison, et je remets le dossier à notre contentieux.

— Vous ne feriez pas cela, tout de même, protesta Erna Sulke, d'un ton doux et tendre.

Et elle apparut sur le seuil de la cuisine, portant en tout et pour tout des chaussures à hauts talons. Schütze, bien qu'abasourdi, constata qu'elle n'était pas une vraie blonde. Cela se voyait, à présent.

— Mais... qu'est-ce qui vous prend ? balbutia-t-il, effaré, en se levant d'un bond.

— C'est la première fois que tu vois une femme à poil ?

Schütze sentit ses joues s'empourprer. Le sang lui martelait les tempes. Il dut faire un violent effort pour ne pas s'intéresser trop visiblement à certains détails qui, pourtant, s'imposaient à ses yeux.

— J'exige d'être payé, madame Sulke, déclara-t-il de son ton le plus officiel.

— Bien sûr que tu seras payé, mon mignon.

Elle approcha, d'une démarche dansante, pour s'arrêter tout près de lui. Ses seins effleuraient presque le manteau de Schütze.

— Qu'est-ce que tu en dis ? minauda-t-elle. Je te fais une proposition honnête : nous passons une matinée des plus agréables, et en échange, tu renonces à ton fric. Ça te va ?

— Certainement pas. J'exige d'être payé.

Elle se pencha, comme pour s'appuyer contre lui.

— Tu ne sais pas ce que tu perds. Ce que je vais te faire, ça vaut largement cinquante kilos de margarine.

— Je le crois volontiers. Malheureusement, je ne puis transférer ce genre de paiement à mon directeur.

— Tu n'auras qu'à me l'envoyer, ton directeur.

L'espace d'une seconde, Schütze imagina l'honorable colonel en

retraite dans cette cuisine, dans cette même situation. Réprimant un frisson, il saisit la femme par les épaules pour la repousser. Elle s'empara de ses mains et les plaqua sur ses seins, tout en se mettant à hurler.

— Au secours ! À moi ! Il veut me violer ! Au secours !

Figé d'effroi, Heinrich-Emanuel fut incapable de bouger. Soudain, le mari surgit dans la cuisine, – si brusquement que Heinrich-Emanuel se demanda s'il arrivait du palier ou de la pièce voisine.

— Salaud ! Espèce de sadique ! Monsieur veut se taper ma femme pour quelques kilos de margarine ! Je vais te casser la figure...

— Mais... je vous en prie..., balbutia Heinrich-Emanuel.

Littéralement paralysé, il n'avait même pas retiré ses mains, si bien qu'il avait toujours l'air de vouloir étreindre les seins d'Erna Sulke. Attitude d'autant plus fâcheuse que déjà les voisins arrivaient. Erna n'avait pas bougé. À la voir ainsi, toute nue au beau milieu de la cuisine, on comprenait que cet horrible placier en margarine avait effectivement essayé de la violer.

Le mari avait saisi un couteau. Tout en agitant son arme sous le nez de Schütze, il continuait de vociférer.

— On devrait lui couper le cou, à ce sale bourgeois ! Un bon passage à tabac, voilà ce qu'il lui faudrait, et ensuite, en taule, jusqu'à la fin de sa vie ! Le salaud ! Le monstre !

Schütze regarda autour de lui, en quête d'une voix secourable. Il se rendit compte qu'il n'avait aucun secours à attendre. Il ne voyait que des visages hostiles, malveillants, vulgaires.

Alors, il se baissa, reprit sa petite valise et, sans un mot, se dirigea vers la porte. Pour atteindre le palier, il dut passer entre la double haie des voisins. Enfin, il atteignit l'escalier. Dévalant les marches, il déboucha dans la rue, courant de toutes ses forces pour s'arrêter seulement, à bout de souffle, sur le terre-plein du Marché Neuf. S'appuyant contre un réverbère, il crut se trouver mal. Des nausées, des battements de cœur affolants, les jambes qui flageolaient, – il avait l'impression de mourir.

Il ne travailla plus, ce jour-là. Affalé sur un banc, au bord du Rhin, il fixa, des heures durant, l'eau grise du fleuve.

Qu'est-ce que je suis devenu ! songea-t-il, désespéré. Et, surtout, qu'est-ce que je vais devenir ?

Il n'en savait rien. En revanche, il savait que, pour compenser la somme perdue dans l'affaire Sulke, il allait être obligé de sacrifier ses gains des trois semaines à venir. Manifestement, il ne pouvait rapporter l'incident à la direction. Personne ne croirait qu'il n'avait touché les seins d'Erna que contraint et forcé... Non, cela, personne ne le croirait.

À la tombée de la nuit, il se décida enfin à rentrer. Dans la rue des

Panonceaux, il tomba en arrêt devant une plaque.

Docteur P. Langwehr. Pédiatre.

Ce nom lui rappelait quelque chose. Langwehr... c'était bien le médecin-capitaine qui, en 1915, l'avait expédié à Soustelle. P. pour Paul... il se souvenait parfaitement du prénom. C'était sûrement lui. Consultations de 9 heures à 12 heures, sauf le samedi.

Il décida de se présenter dès le lendemain chez ce docteur Langwehr. Pour le revoir, et aussi pour essayer de lui vendre un ou deux paquets de margarine. Il n'en espérait pas davantage : les ambitions diminuent à mesure qu'on diminue soi-même.

À son retour, il trouva le dîner prêt. Amélie avait fait des crêpes, à la margarine, bien sûr. L'odeur était plutôt aigre, mais le goût assez agréable, en partie grâce à la marmelade de betteraves qui masquait l'huile de poisson. Le repas terminé, Amélie débarrassa la table, coucha les enfants et prépara du café, – en l'occurrence, de la chicorée additionnée d'orge grillée.

— Tu sembles fatigué, Heinrich, remarqua-t-elle. Tu travailles trop, tu te surmènes.

— Si ce n'était que cela, soupira-t-il. Quand je pense à ce que je serais maintenant si nous avions gagné la guerre !

— Inutile d'y penser puisque nous l'avons perdue.

— Crois-tu qu'un jour ou l'autre, l'Allemagne aura de nouveau une armée ?

— Cela m'étonnerait.

— Tout de même, cette situation ne peut pas durer indéfiniment, gémit Heinrich-Emanuel.

— Elle ira peut-être en s'aggravant. Tiens, lis ça.

Elle prit dans la poche de son tablier une lettre et la lui tendit. Il reconnut l'écriture du baron von Perritz.

« Je me demande sérieusement où nous allons, écrivait le vieux hobereau. Le beurre se vend déjà à vingt marks le kilo. Dans les magasins, on ne trouve plus rien. La semaine dernière, je voulais commander un costume de chasse. Devinez combien le tailleur a prétendu me compter ? Je vous le donne en mille : un cochon entier, ou dix mille marks en espèces. Si nous continuons dans cette voie, ce sera l'inflation. »

Songeur, Heinrich-Emanuel replia la lettre.

— Au fond, murmura-t-il, j'aurais peut-être mieux fait de choisir un autre métier que celui d'officier.

— On n'y peut plus rien, à présent.

Il s'était levé et arpentait la pièce. La lumière blafarde du bec Auer l'accompagnait pas à pas, projetant son ombre gigantesque sur les murs.

— Une situation contre nature ! s'exclama-t-il. Priver les Allemands du drapeau derrière lequel ils aiment défilier, leur refuser le droit de porter l'uniforme, – autant vouloir obliger le Rhin à couler d'aval en amont ! Crois-moi, ce n'est pas possible : je suis certain de notre avenir militaire. Nous reverrons le jour où nos soldats marcheront de nouveau sur nos routes, dans nos rues...

— Pour ma part, je souhaite qu'ils ne marchent plus jamais, murmura Amélie.

— C'est toi qui parles ainsi ? Toi, une femme d'officier ?

— La femme d'un placier en margarine.

— Ne prononce pas ce mot, pour l'amour du ciel ! Je finirai par étouffer dans cette maudite margarine. Sans cette foi qui me soutient, la foi inébranlable en le destin de l'Allemagne – la certitude de la renaissance de notre armée...

— Et si tu perdais cette foi ? coupa Amélie, d'un ton grave.

Il leva les bras, les laissa retomber, comme pour marquer son impuissance.

— Si je la perdais... je ne sais pas ce que je ferais. Cette misère, ce désarroi, – il faut trouver le moyen d'en finir. En quoi avons-nous mérité tout cela ? Nous avons un idéal...

— ... qui est mort à Verdun.

— À nous de cultiver ce souvenir...

— ... en lui donnant le sens d'un avertissement. N'oublie pas que nous avons deux fils.

— Dès qu'ils seront en âge de comprendre, je leur inculquerai l'esprit militaire.

— Je te l'interdis ! éclata Amélie.

Abasourdi, Heinrich-Emanuel s'arrêta brusquement, au beau milieu de la pièce. Depuis leur mariage, c'était leur première vraie querelle.

— L'éducation des garçons ne regarde que le père, gronda-t-il.

— Pour qu'ils deviennent aussi fous que toi ? cria Amélie. Je ne le tolérerai pas !

Elle s'enfuit dans la chambre à coucher et claqua la porte. Il la suivit pour se planter devant le lit sur lequel elle s'était jetée.

— Explique-toi, fit-il, sévère. Que veux-tu dire par : aussi fous que toi ? L'idéal patriotique, la fierté légitime du métier des armes, cela relèverait donc de la folie, à ton sens ?

Amélie le considéra d'un air de froide résolution. Schütze eut un choc : pour la première fois, il se rendit compte que sa femme possédait une volonté propre, et cette découverte l'ébranla.

— Mes fils se prépareront à une carrière raisonnable, déclara-t-elle d'une voix ferme.

— La carrière d'officier serait donc déraisonnable ?

— L'officier qui n'a pas la possibilité de passer à l'attaque ne saurait

remplir sa mission, – c'est toi-même qui l'a dit, peu de temps après notre mariage. Je m'en souviens parfaitement. Alors, tu rêves d'une autre guerre, uniquement pour démontrer que ta vie a un sens ? De nouvelles souffrances, de nouveaux monceaux de cadavres, uniquement pour « t'affirmer », comme tu disais ? Tu veux devenir un assassin afin de justifier tes galons ?

— Tu ferais bien de mesurer tes paroles ! protesta-t-il, outré. Nous protégeons la nation...

— Quelle nation ? Qu'est-ce que vous voulez encore protéger, alors que tout est en ruine ? Sais-tu seulement pourquoi tu t'es battu, pendant quatre ans ? Pourquoi l'Allemagne a eu près de deux millions de morts ? Explique-moi donc pourquoi...

— C'est une question politique. Tu n'y comprends rien.

— Mais tu me demandes de comprendre la nécessité de donner mes fils pour cette politique que je suis incapable de comprendre ! Ces millions de femmes qui ont dû donner leurs enfants, elles ne s'y connaissent pas davantage, et quand elles veulent savoir pour quelle raison leurs fils sont morts, on leur répond : « C'était nécessaire. Inutile de vous expliquer, vous ne comprendriez pas. Contentez-vous de donner vos enfants, – le reste vous dépasse. » Procréer, fabriquer de la chair à canon, – voilà le devoir traditionnel des mères allemandes. Eh bien, non ! Trois fois non ! Moi, je ne marche pas. Je défendrai mes fils comme une tigresse, même contre toi si tu essaies de me les prendre pour en faire des soldats, pour en faire des condamnés qui, un jour ou l'autre, se videront de leur sang, et auxquels on dira : « C'est bien, continuez à mourir, puisque vous êtes des héros ! Quant à savoir pourquoi il faut mourir en héros, inutile de vous expliquer, vous ne comprendriez pas, c'est une question politique. » Sais-tu comment j'appelle cela ? Un crime, un horrible crime !

Elle enfouit son visage dans l'oreiller. Brusquement, la seule vue de son mari lui donnait la nausée. Heinrich-Emanuel se détourna. Raide, la tête haute, il quitta la chambre, reprit sa place près de la fenêtre du salon et fixa la rue obscure.

Quand, au bout de deux heures, il voulut aller se coucher, il trouva la porte de la chambre fermée à clef. Trop fier pour implorer sa femme, il alla s'étendre sur le divan de la cuisine, utilisant une nappe en guise de couverture.

Son sommeil fut agité. Il rêva d'Erna Sulke. Toute nue, telle qu'il l'avait vue, elle se blottissait dans ses bras, sous les yeux du mari et d'Amélie qui dansaient autour du lit en hurlant : « La politique est un crime ! »

Baigné de sueur, il se réveilla. À travers les rideaux, l'aube annonçait la nouvelle journée.

Encore une journée qu'il allait passer à offrir sa margarine, à

distribuer ses échantillons.

— Essayez Aurore, chère madame. Vos pommes de terre sautées vous en seront reconnaissantes...

*

* *

Il attendit patiemment que le dernier bébé eût quitté le cabinet du médecin. Puis, il pénétra dans la petite pièce où la jeune assistante était penchée sur ses fiches.

— Vous voulez un rendez-vous pour votre enfant ? Votre nom, s'il vous plaît...

Schütze eut un geste de dénégation.

— J'aimerais voir le docteur à titre privé.

La jeune fille lui jeta un regard méfiant.

— Le docteur est déjà assuré sur la vie, contre le vol, l'incendie...

— Je n'ai pas l'intention de lui proposer une police d'assurance. J'aimerais le revoir, tout simplement : nous avons fait la guerre ensemble.

Il avait parlé d'un ton nonchalant. Après tout, si ce n'était pas le médecin-capitaine qu'il avait connu, il en serait quitte pour s'excuser. L'assistante entra dans le cabinet de consultation. Au bout d'une minute, elle revint.

— Veuillez entrer, monsieur. Mais je vous préviens – si c'est un subterfuge – le docteur peut être très brutal, à l'occasion.

Enfin, Heinrich-Emanuel Schütze se retrouva en présence du docteur Paul Langwehr. Assis à son bureau, le médecin considéra le visiteur d'un air critique. Malgré le réflecteur frontal qui lui faisait un visage de cyclope, Schütze le reconnut immédiatement.

— Bonjour, mon capitaine, fit-il, enjoué.

Le médecin inclina la tête.

— Nous nous connaissons ? Vous en êtes sûr ? Je me demande où nous nous sommes rencontrés. Vos traits... en effet, je me souviens vaguement...

— Mon nom est Schütze. Le capitaine Schütze. À l'époque, j'étais lieutenant. J'avais les pieds et les mains gelés. C'est vous qui m'avez envoyé à Soustelle, en convalescence.

— J'y suis, maintenant ! – Le médecin s'était levé. – Le poupon ! En 1915, je crois ?

— C'est exact, approuva Schütze, d'un ton distant.

Le poupon, songea-t-il, irrité. Alors que j'étais déjà lieutenant.

— Le garçon qui croyait à la fin imminente de la guerre. L'admirateur de l'empereur. Le fanal de la Germanie héroïque. Asseyez-vous, mon cher Schütze. Cigare ? Cigarette ? Vos affaires vont bien ?

- Ma foi... plutôt bien, oui...
- Ce qui veut dire plutôt mal, hein ?
- Pas si mal que cela, tout de même.

— Évidemment. Une carrière interrompue, pour ne pas dire terminée, ça ne doit pas être drôle. Avoir rêvé du grand état-major pour se réveiller sur le pavé...

— Vous avez conservé le parler vigoureux du front, protesta Schütze, consterné. En ce moment, je suis placier en margarine.

Le docteur Langwehr éclata de rire.

— Bravo ! Même si ce n'est plus l'assiette au beurre, c'est toujours une matière grasse. Mes félicitations. Vous êtes content, au moins ?

— Mon Dieu... on vit...

— Et vous vous êtes demandé si le père Langwehr mange lui aussi de la margarine, hein ? Pour être sincère : hélas, oui. Bien sûr, j'ai une importante clientèle ; seulement, les mères qui viennent me montrer leurs gosses sous-alimentés, leurs bébés tuberculeux, elles n'ont vraiment pas de quoi manger à leur faim. Et ce ne sont pas mes ordonnances qui permettront à leurs enfants de se remplumer.

Schütze fixa le réflecteur frontal. Le miroir métallique lui renvoyait son visage, déformé, grimaçant, avec un trou entre les yeux. Horrifié, il se détourna.

— Je voulais simplement vous revoir, mon capitaine, murmura-t-il. À l'époque, vous m'avez aidé... beaucoup aidé, même si je ne m'en suis pas rendu compte immédiatement. C'est par la suite, en vieillissant...

— Quel âge avez-vous maintenant ?

— Vingt-sept ans.

— Un gamin ! – Le médecin se leva, prit dans le placard aux instruments une bouteille de cognac et remplit deux verres. – À votre santé, jeune homme ! Eh bien, le vieux Langwehr vous a aidé une fois, alors vous avez pensé qu'il pourrait vous aider de nouveau. J'ai bien peur... Si vous étiez maçon, boulanger, garçon-livreur, je vous caserais tout de suite. Si vous saviez manier des plaques de béton, ou encore une foreuse pneumatique, ce serait encore facile. Malheureusement, vous êtes officier. Vous l'êtes toujours : pour s'en rendre compte, il suffit de vous regarder. Vous vous tenez sur votre chaise comme si vous étiez à cheval, pendant le grand défilé. Sonnez, trompettes, voici l'empereur ! Et l'on a trempé la culotte blanche dans la cuvette, on l'a enfilée bien mouillée pour qu'elle ne fasse pas un pli... eh oui, et quatre ans plus tard, on faisait dans sa culotte, pas vrai ? Cela dit, je ne vois pas très bien ce que je pourrais faire pour vous, monsieur le capitaine Schütze. À moins que d'ici quelques années, nous ayons de nouveau une armée... Chez nous, tout est possible. Ceux qui ont compris sont morts, les autres ne comprendront jamais rien. Et ces

survivants voudront peut-être recommencer tout ce raffut – les soldats, les défilés, les massacres et ainsi de suite. En faisant les choses à fond, selon nos bons vieux principes allemands.

— En tout cas, je suis heureux de constater que vous aussi, vous avez survécu, remarqua Heinrich-Emanuel avec raideur.

Le docteur Langwehr rit de nouveau.

— C'est que je me suis donné du mal pour rester en vie. Les poses héroïques, je les laissais aux autres. Je préférais être prudent, circonspect, – à peu près comme un rat sur le point de quitter le navire. Pour un homme comme vous, je fais sans doute figure de triste individu, de mauvais Allemand, de sale type, de traître, je suis peut-être un « salaud idéologique », comme disent certains, – de toute manière, la gamme de ces termes est déjà fort étendue, et elle ne cesse de s'étendre. Mais... j'y suis ! J'ai trouvé la solution de votre problème : adhérez à une ligue patriotique ! Braillez, poussez des coups de gueule ; depuis toujours, c'était là la grande spécialité des gens de votre espèce. Réclamez une armée, invoquez les vieilles traditions, organisez des défilés. Prononcez des discours incendiaires, – les thèmes ne vous manqueront pas. Nous voulons notre revanche ! On nous a poignardés dans le dos ! Au poteau, les signataires du Diktat de Versailles ! Que le Reich, tel le phénix, renaisse de ses cendres ! Vous verrez, il y aura des millions d'imbéciles pour vous applaudir. C'est grâce à l'incurable stupidité des masses que les politiciens prospèrent. Sans cette stupidité, il n'y aurait sans doute plus de politiciens. Croyez-moi, mon cher capitaine Schütze, vous ferez une belle carrière dans le patriotisme. C'est un métier qui nourrit son homme.

Heinrich-Emanuel s'empessa de prendre congé. Il était écœuré. Ce Langwehr – évidemment, un pédiatre – à force de soigner les enfants, il retombe lui-même en enfance. Pourtant, il n'a pas tout à fait tort : l'avenir de l'Allemagne dépend des Allemands. À condition qu'on réveille leur conscience nationale. Évidemment pas dans le sens indiqué par le docteur Langwehr.

En septembre 1920, Heinrich-Emanuel Schütze adhéra à une association patriotique, la « Ligue Nationale des Anciens Combattants ». Pour l'instant, ce n'était encore qu'un groupuscule : la carte de membre délivrée à Schütze portait le numéro 283.

Dans les réunions, tout le monde l'appelait « mon capitaine ». On se mettait même au garde-à-vous pour lui adresser la parole.

Bientôt, il était devenu, tout simplement, le « capitaine ».

Plein d'une fierté légitime, Schütze constata qu'il avait trouvé sa vocation.

L'inflation déferlait sur le pays. Comme une avalanche.

En 1922, un œuf coûtait la bagatelle de 2 millions. Un pain, 3 milliards. Un costume, 100 trillions, c'est-à-dire 100 millions de millions. Quant à la margarine « Aurore », elle valait 2 023 millions la livre.

Pour faire la tournée des encaissements, Heinrich-Emanuel emportait une grande valise en carton. Le temps d'y entasser les billets et de les verser au prochain bureau de poste, l'argent avait perdu 50 % de sa valeur. Le temps d'être créditée aux chèques postaux, la somme apparemment astronomique permettait tout juste d'affranchir une lettre.

Le 26 juin 1922, il reçut un télégramme de Breslau :

« Viens immédiatement. Maman très malade. Ton père. »

Heinrich-Emanuel ne put faire le voyage. Avec ses commissions, pourtant chiffrées en trillions, il arrivait péniblement à vivre au jour le jour. Il ne lui restait pas de quoi payer le billet jusqu'à Breslau.

Quatre jours plus tard, le baron von Perritz écrivit à sa fille : « Essaie d'annoncer la triste nouvelle à ton mari avec tous les ménagements possibles. » Sophie Schütze s'était suicidée. Elle n'avait pu surmonter le choc causé par la perte de ses économies. Sept mille marks, patiemment amassés durant des années et qui, brusquement, ne représentaient même plus une feuille de papier hygiénique.

Un matin, elle avait ouvert le robinet de la cuisinière à gaz. Elle s'était installée devant le four, sa vieille bible à la main.

Ce fut ainsi que son mari la retrouva lorsqu'il rentra du bureau. Les voisins durent l'empêcher de se jeter par la fenêtre. Transporté à Perritzau, il passait ses journées sur un banc du parc, traçant du bout de sa canne des cercles et des rectangles dans le sable.

En apprenant la nouvelle, Heinrich-Emanuel s'effondra.

— Maman ! Maman, en sanglotant. Pourquoi as-tu fait cela ? Qu'allons-nous devenir si nous n'avons pas la force d'attendre ?...

Amélie se détournait et, une fois de plus, alla s'enfermer dans la chambre.

À présent, il lui arrivait de détester son mari.

VII

Le suicide de sa mère, la dépression nerveuse de son père, l'inflation galopante, – dans l'esprit d'Amélie, le moral de Heinrich-Emanuel ne résisterait pas à ces épreuves. Or, ce fut le contraire qui se produisit.

La margarine se vendait bien, – dans la mesure où le mot « bien » pouvait définir le fait que la famille ne mourait pas de faim. Mais plus l'exécution des clauses du traité de Versailles acculait l'Allemagne à l'abîme, plus Heinrich-Emanuel se laissait emporter par l'élan patriotique.

De nouveau, le pays possédait une armée, la Reichswehr, forte de 200 000 hommes, constituée par la jeune République afin d'assurer le maintien de l'ordre. Les corps francs n'en faisaient pas partie : c'étaient des éléments incontrôlés et incontrôlables, comme la brigade Erhardt qui fomenta, à Munich, un *putsch* éphémère, ou encore les groupes armés qui, dans les États baltes et en Silésie, combattaient les forces russes et polonaises. De toute manière, ce n'étaient pas ces formations paramilitaires qui attiraient Heinrich-Emanuel. Pendant une année, il se contenta de suivre les événements en spectateur. Puis, en mars 1920, lorsque le général von Seeckt, nouveau commandant en chef, entreprit la réorganisation systématique des forces armées, officielles ou non, l'ex-capitaine Schütze commença à loucher vers l'uniforme. D'abord en secret : après tout, on n'était pas encore sorti de l'auberge. Les vainqueurs pouvaient fort bien prendre ombrage de cette puissance en train de renaître.

Ce fut en effet ce qui arriva. Le gouvernement de Berlin se vit contraint de réduire l'armée à 100 000 hommes, chiffre prévu par le traité de Versailles. Un officier sur trois fut licencié. On ne garda, selon le désir formel du général von Seeckt, que les têtes les plus capables et, bien entendu, les nobles. Noyau restreint mais certainement suffisant pour assurer, le moment venu, l'encadrement d'une armée puissante.

Heinrich-Emanuel attendait son heure. Sans trop d'impatience, mais en restant vigilant. Il étudiait tous les articles que la presse consacrait à la nouvelle Reichswehr, il découpait et conservait les photos, il bûchait consciencieusement les divers règlements militaires qu'il s'était procurés par l'intermédiaire de la Ligue Nationale des Anciens Combattants. Un soir, il eut la fâcheuse idée de faire participer Amélie à ses lectures.

— En pénétrant dans un local public, le soldat doit veiller à ce

que...

— Le lait a encore augmenté de trois millions, coupa Amélie.

Vexé, Heinrich-Emanuel referma le petit volume. Parler du prix du lait en plein exposé militaire ! C'était scandaleux, non ?

— Tu ne trouves pas que c'est bon signe, le fait qu'il existe de nouveau un règlement ?

— Un signal d'alarme, plutôt.

— Justement ! Le jour viendra où nos fanfares sonneront l'alarme, où nous balaierons ces tristes capitulards qui se vautrent dans la poussière !

Plus il se lançait dans ces formules ampoulées, plus il s'enflammait. Il les utilisait dans les discours qu'il prononçait aux réunions de la Ligue des Anciens Combattants, aux inaugurations des monuments aux morts, aux remises de drapeaux. Chaque fois, il s'enthousiasmait au point de sentir battre son cœur.

En dehors de ces occasions solennelles, cependant, il observait une prudente réserve. Sauf le jour où...

Assez curieusement, ce fut son fils aîné qui, ce soir-là, le fit sortir de ses gonds. Christian-Siegbert jouait souvent dans la rue, avec les autres gosses du quartier. C'était indispensable, bien qu'il se fît régulièrement rosser : les parents des enfants qui le malmenaient étaient parmi les meilleurs clients de Heinrich-Emanuel. En interdisant à son fils de jouer dans la rue, il risquait de passer pour un ennemi du prolétariat.

En fréquentant le peuple, on apprend toutes sortes de choses. Un soir, Christian-Siegbert vint se planter devant son père et, le poing brandi, se mit à hurler :

— Vive le Front Rouge ! À bas les militaristes !

Amélie n'eut pas le temps de s'interposer : déjà, Heinrich-Emanuel avait flanqué à son rejeton une énorme paire de claques. Pendant qu'elle mettait l'enfant au lit et essayait de le consoler, Schütze arpentait le salon comme un lion en cage, la tête dans les épaules, les mains tremblantes. Au bord de l'attaque d'apoplexie.

La situation était claire : quelqu'un avait dû inculquer ces paroles séditieuses à Christian-Siegbert. Ce n'était pas de sa propre initiative que ce gosse innocent... Manifestement, il s'agissait d'une action délibérée, préparée de longue date...

Amélie revint, considéra son mari comme on peut considérer un fou furieux, s'installa dans un fauteuil et, sans un mot, continua à reprendre des chaussettes. Schütze se planta devant elle.

— Je finirai bien par découvrir ce salaud ! Je lui casserai la figure. Parfaitement. Je serai aussi vulgaire que ces gens-là...

— Sur le plan de la vulgarité, tu n'as plus rien à leur envier.

— Tu voudrais que je me laisse faire ? Réfléchis une seconde,

Amélie. On s'attaque au fils d'un capitaine pour lui apprendre... C'est monstrueux. Je ne le tolérerai jamais !

Le lendemain matin, il fit subir à Christian-Siegbert un interrogatoire en règle. Le gosse répondit franchement. Le coupable était le fils aîné de la famille Dickbert, un adolescent, membre des Jeunesses Communistes.

Heinrich-Emanuel prit son chapeau, son pardessus, sa serviette, et se précipita dans l'escalier. Ce fut en vain qu'Amélie lui cria des conseils de prudence :

— Réfléchis, Heinrich ! N'y va pas. Tu n'auras pas le dessus !

Il n'eut ni le dessus ni le dessous, pour la simple raison qu'il préféra finalement ne pas se rendre chez les Dickbert. La famille lui achetait, chaque semaine, cinq livres de margarine. Un argument sans réplique.

Il passa deux heures sur un banc de la place Rudolf, ruminant sa défaite. Voilà comment un capitaine de l'armée impériale vend son honneur, songeait-il, amer, – pour cinq livres d'Aurore.

Le soir, à la réunion hebdomadaire des Anciens Combattants, il prononça un discours enflammé contre les réactionnaires et contre les pacifistes. Deux contradicteurs qui prétendaient l'interrompre se virent aussitôt réduits au silence.

— Le général von Seeckt, notre chef vénéré, a été formel ! hurla Heinrich-Emanuel. « L'armée sert l'État, et uniquement l'État, pour la simple raison qu'elle est l'État. » Oseriez-vous vous dresser contre Seeckt ? Vous, un ancien combattant ? Si telle est votre intention, je vous prie de sortir. Votre place n'est pas parmi nous !

On l'applaudit furieusement, on chanta l'hymne allemand. Puis, on quitta le local, en rangs par quatre, marchant au pas, sous les huées des communistes qui attendaient dans la rue.

Pour Heinrich-Emanuel, ce fut le point de départ d'une nouvelle idée. Il se procura la liste des régions militaires. À sa stupéfaction, il découvrit que la VI^e région, à Münster (Westphalie), était commandée par un général de division du nom de von Perritz.

— Tu entends ça, Amélie ? Est-ce que ce ne serait pas l'oncle Eberhard ? En 1918, il était colonel. Évidemment, cela supposerait un avancement rapide : général de division, commandant d'une région militaire... Tu devrais lui écrire.

— Pour lui dire quoi ? demanda Amélie, tout en sachant fort bien où il voulait en venir.

— On a toujours tort de laisser se détendre les liens familiaux, déclara-t-il, doctoral. Après tout, c'est un frère de ton père...

— Un frère que tout le monde ignorait parce qu'il n'était jamais de l'avis général.

— Les individualistes sont toujours les esprits les plus intelligents. C'est sans doute pour cela qu'il est aujourd'hui général de division.

— En somme, tu espères qu'il pourra intervenir en ta faveur, n'est-ce pas ? Parce que tu as décidé de reprendre l'uniforme ?

— Tu préfères sans doute que je reste placier en margarine jusqu'à la fin de ma vie ! s'écria Schütze, indigné.

— Tu as peut-être des capacités qui te permettraient de t'engager dans une autre voie. Tu n'as jamais essayé de voler de tes propres ailes, tu t'es toujours contenté d'être ce que les événements ont fait de toi. Au lieu d'avoir l'ambition...

— J'avais une ambition ! protesta-t-il. Appartenir au grand état-major, voilà le but que je m'étais fixé. Et je l'aurais atteint si...

— Toujours des « si » ! Tu n'as donc jamais envisagé un autre métier que l'armée ?

— Jamais !

— Et cela te paraît normal ?

— Parfaitement ! Que serait l'Allemagne sans son armée !

— Un pays qui compterait près de deux millions d'hommes de plus, qui n'aurait pas connu la défaite. Voilà ce que serait l'Allemagne sans cette glorieuse armée.

— Tu parles comme les communistes, gronda-t-il.

— Je parle en mère de famille : après tout, j'ai deux fils. Allons-nous continuer à nous quereller ainsi ? Serai-je condamnée à te répéter, encore et toujours, que ta passion militariste me dégoûte ? Que j'en ai la nausée...

— Ça suffit, Amélie ! – Dressé de toute sa taille, il la toisa. « Tout à fait un coq devant une poule récalcitrante », songea la jeune femme.

— Tu ne me parleras plus sur ce ton. Je suis effaré de voir à quel point nous nous prolétarisons. Toi, les enfants, – même moi. Nous allons changer de cap, radicalement. Dès ce soir, j'écris à l'oncle Eberhard.

À vrai dire, c'était là une décision longuement mûrie, étayée par la certitude que la nouvelle Reichswehr occupait une position solide.

Nouveau ministre de la Guerre, le démocrate Gessler, ancien bourgmestre de Nuremberg, s'entendait admirablement avec le général von Seeckt. Il lui laissait pratiquement les mains libres, si bien que Seeckt, au nez et à la barbe des commissions de contrôle alliées, pouvait s'employer à faire de sa minuscule armée un corps d'élite, « la quintessence de la nation », comme il se plaisait à affirmer.

De toute évidence, Heinrich-Emanuel Schütze n'avait plus le droit de se tenir à l'écart. Il sentait que le destin l'appelait.

Appel d'autant plus urgent que le directeur commercial de la margarine « Aurore » avait brusquement démissionné. En effet, on devait bientôt apprendre que l'ex-colonel était de nouveau « dans le coup » : il commandait à présent un dépôt de l'armée, quelque part en Poméranie.

— Lui aussi, grommela Schütze. Alors que moi je continue à moisir ici, je m'obstine à vendre cette maudite margarine, à solliciter une clientèle composée d'éléments asociaux. Est-ce une occupation digne d'un capitaine ? D'un officier qui a failli vaincre l'empereur ? D'un combattant décoré de la Croix de Fer ? Sûrement pas. Tu admettras, Amélie...

— Je ne dis plus rien. J'ai renoncé à te convaincre : tu es inaccessible à mes arguments. À toi de savoir ce que tu fais. Tu n'as qu'à prendre tes responsabilités.

— Ce que j'ai toujours fait, il me semble.

— Au mois de juillet, j'aurai mon bébé. Notre troisième enfant.

— Je ne vois pas le rapport avec l'armée. Frédéric le Grand, déjà, aimait que les femmes de ses officiers fussent fécondes...

— Voilà que tu deviens mufle, à présent ! cria Amélie.

Une fois de plus, elle alla s'enfermer dans la chambre. C'était son arme la plus efficace dans la lutte qu'elle menait contre Heinrich-Emanuel. Il avait beau tenir des discours insensés dans la journée... la nuit, allongé près d'elle, il redevenait un homme parfaitement normal, au point d'écouter, parfois même d'accepter certains arguments. Au début, Amélie avait redouté qu'en bon soldat, il ne saluât chaque victoire remportée au lit par un hurra retentissant. Ses craintes s'étaient révélées vaines : dans les bras de sa femme, Heinrich-Emanuel abdiquait complètement, avec joie. Si bien qu'en tournant la clef dans la serrure de la chambre, Amélie était assurée de tenir le bon bout : le lendemain, le mari jusqu'alors intraitable était plus mou que sa margarine.

Pendant quatre jours, il s'efforça de rédiger la lettre au général de division Eberhard von Perritz. Sans cesse, il déchirait le brouillon, recommençait, déchirait encore.

Amélie eut droit à quatorze projets différents. Chaque fois, sa lecture terminée, il guettait son approbation et, devant son air sceptique, allait jeter la feuille au panier.

Le cinquième jour, il se prit la tête dans les mains, comme un écolier vaincu par les insurmontables difficultés d'un problème d'arithmétique.

— Aide-moi, Amélie, supplia-t-il. Si je pouvais parler directement à notre oncle, le général... mais par écrit... tout cela paraît tellement maladroit. À moins que...

Il prit une autre feuille et se remit à écrire. Au bout de quelques minutes, il leva la tête.

— Tu me diras ce que tu en penses. Écoute :

« Mon général,

« Le soussigné se permet respectueusement de vous signaler qu'il a

l'honneur d'être l'un de vos parents. Mon épouse, née von Perritz de Perritzau... »

Du coin de l'œil, il vit Amélie hausser les épaules. Furieux, il froissa la feuille et la lança par terre.

— Comment faut-il donc que je m'exprime ! Si tu venais à mon secours, au lieu de me critiquer. Hausser les épaules, c'est à la portée de tout le monde. Vraiment, tu as une façon de traiter ton mari !

Amélie se taisait. Elle se trouvait devant un terrible drame de conscience. Le désarroi de Heinrich-Emanuel la peinait sincèrement, mais en l'aidant, elle donnerait elle-même à leur existence la direction qui, d'avance, lui faisait horreur. Bien sûr, le pays avait besoin de soldats, elle n'était quand même pas déraisonnable au point de le contester. Seulement, si Heinrich-Emanuel devait être réintégré dans l'armée, elle et les enfants vivraient complètement dans son ombre. Elle en était certaine. Tant qu'elle était simplement la femme d'un placier en margarine, elle avait pu se livrer à une opposition assez forte pour faire contrepoids ; devenue l'épouse d'un capitaine, peut-être même d'un colonel, elle ne serait plus pour son mari qu'un objet nécessaire mais dépourvu d'importance, au même titre que son masque à gaz ou sa plaque d'identité. Même leurs nuits n'y changeraient rien. Dès l'instant où Heinrich-Emanuel revêtirait de nouveau l'uniforme, il se considérerait comme étant en manœuvres. Constamment, même au lit. Elle le connaissait assez pour en être sûre.

Devait-elle se résigner ? Accepter l'inévitable ? En 1914, elle avait épousé un lieutenant. Elle, avait même été fière des galons de son mari. Puis, il y avait eu la guerre avec ses monceaux de cadavres, avec ses légions de blessés, l'inflation, la misère, la peur du lendemain. Autant d'épreuves qui l'avaient mûrie, trempée, durcie. Elle avait appris à voir les choses sous leur vrai jour, à reconnaître les signes.

Alors que sur Heinrich-Emanuel tout cela avait glissé comme l'eau sur une toile cirée. De l'eau sale, bien sûr... seulement, à présent, il apercevait une étendue d'eau claire, et il tenait à s'y plonger. On ne pouvait guère lui en vouloir : on l'avait dressé à garder toujours les yeux fixés sur « la bordure argentée de l'horizon », comme disait autrefois Guillaume II en évoquant le merveilleux avenir de l'Allemagne. Les millions de morts de la guerre n'avaient guère affecté cette attitude : ils faisaient partie du métier, figurant dans la colonne des pertes. Comme dans n'importe quelle affaire commerciale : il y a toujours des pertes. Comme disait l'écrivain Flex, dans son *Promeneur entre deux mondes* : « Être lieutenant, cela signifie donner constamment l'exemple aux hommes de troupe ; mourir en exemple n'est qu'une partie de ce vaste devoir. »

— Donne-moi une feuille de papier, murmura-t-elle.

Penché sur son épaule, il suivit anxieusement les mouvements du porte-plume qui traçait des caractères élancés, abrupts, infiniment aristocratiques. Pourtant, Amélie s'exprimait très simplement :

« Mon cher oncle,

« Comme tu le sais sans doute par papa, notre situation n'est guère brillante, en ce moment. Papa n'est pas en mesure de nous aider, mais toi, tu pourras peut-être nous donner un coup de main. Existe-t-il une possibilité de réintégrer mon mari ? Tu te souviens sans doute qu'il a quitté l'armée avec le grade de capitaine... »

Heinrich-Emanuel fronça les sourcils et se gratta le nez.

— Tu crois qu'on peut s'adresser sur ce ton à un général de division ?

— Pour moi, il est surtout mon oncle.

— Bien sûr, seulement... « réintégrer mon mari », on dirait une demande à l'Office du Travail.

— Évidemment, puisque tu cherches du travail.

— Il s'agit pour moi de servir les intérêts supérieurs du pays.

— Et après ? Ce n'est pas un travail.

— Ouais. Enfin... et ce passage : « a quitté l'armée avec le grade de capitaine ». Tu ne penses pas qu'il vaudrait mieux dire : « sa carrière fut brutalement interrompue » ?

— Pourquoi ? La vérité, c'est qu'on t'a renvoyé. On t'a même poché les yeux.

Il soupira.

— Décidément, tu penseras toujours en civil.

Il la laissa faire, il expédia la lettre telle qu'elle était, sans lui apporter la moindre correction. À son corps défendant, bien sûr : même un oncle reste d'abord général, du moment qu'il a ce grade. Entre soldats, c'est la hiérarchie militaire qui compte ; les relations personnelles ne viennent qu'en second lieu.

Il attendit, quatre jours, six jours, dix jours. Le onzième jour, il eut une crise de désespoir.

— Je m'en doutais bien : ta lettre manquait par trop de correction. « Mon cher oncle », alors que tu t'adresses à un général de division ! En tout cas, ma carrière est fichue. Je resterai placier en margarine jusqu'à la fin de ma vie.

Le quinzième jour, arriva une lettre de Münster. À en-tête du commandant de la VI^e région militaire.

En ouvrant l'enveloppe, Heinrich-Emanuel se mit au garde-à-vous.

*

* *

— Ainsi, c'est donc vous ?

Le général von Perritz examinait Schütze qui, arrêté à trois pas, gardait les doigts à la couture de son pantalon civil. Schütze avait dû réprimer un sursaut. Comme jadis l'empereur, songea-t-il, effrayé. Sa Majesté, elle aussi, avait dit : « Ainsi, c'est donc vous », tout en le considérant comme s'il était un cheval en train de s'oublier. Un tel début ne présageait rien de bon.

— En effet, mon général, fit-il d'une voix rauque. Je me permets... euh... je vous présente mes excuses pour la lettre cavalière que ma femme vous a adressée. Seulement...

— Seulement quoi ?

Le général von Perritz se rassit, tout en indiquant un siège à son visiteur. Heinrich-Emanuel posa les fesses sur l'extrême bord de la chaise ; le torse bombé, les bras repliés, il était prêt à se dresser dès qu'il serait invité à répondre.

— Cela fait une éternité que je n'ai aucune nouvelle d'Amélie, reprit le général. Mon frère, ce vieux planteur de betteraves, ne m'écrivait plus du tout. Autrefois, en 1913, il me faisait de sanglants reproches parce que nous autres militaires n'avions pas assez de cran vis-à-vis des Anglais et des Français. Puis, en 1919, il me faisait des reproches tout aussi sanglants parce que nous avions perdu la guerre. La vieille chanson, – on s'arrange toujours pour nous imputer les erreurs des hommes politiques.

Heinrich-Emanuel était déjà debout.

— C'est une infamie ! clama-t-il, le visage empourpré. Il serait temps que le peuple allemand rende à ses soldats le respect qu'ils méritent !

— Ma foi, sur ce point, le peuple allemand aurait plutôt tendance à se montrer trop indulgent. Mais restez donc assis, mon cher neveu par alliance. – Il attendit que Heinrich-Emanuel se fût de nouveau perché sur le bord de sa chaise, toujours sur le qui-vive, prêt à bondir. – Si j'ai bien compris, vous aimeriez reprendre l'uniforme. Vous étiez capitaine, n'est-ce pas ?

Une fois de plus, Heinrich-Emanuel se dressa.

— C'est exact, mon général. J'ai quitté l'armée en 1918, avec le grade de capitaine. Décoré de la Croix de Fer de 2^e et de 1^{re} classe. Actuellement, je... il dut se faire violence pour avouer l'horrible vérité – actuellement, je suis placier en margarine, à Cologne.

— Je vois, murmura le général.

Les yeux mi-clos, il scrutait le visage de son cher neveu. Impossible de lui dire ce que je pense, songea-t-il. À moins d'être grossier... Décidément, cette pauvre Amélie est bien à plaindre. Il va falloir faire quelque chose. Ce ne sera pas commode, avec cet imbécile.

— Un métier parfaitement honorable, il me semble ?

— Certainement, mon général. Mais dont je ne saurais me

satisfaire. Toute ma vie, j'ai été soldat, passionnément. La défaite de l'Allemagne fut ma propre défaite. Le coup de poignard dans le dos m'a frappé directement, personnellement...

— Ah, oui. Le coup de poignard dans le dos. Vous l'avez senti ?

— J'ai pleuré, mon général, le jour où nous avons signé l'armistice. Cette humiliation – dans un wagon de chemin de fer...

Le général von Perritz se leva et alla regarder par la fenêtre. En voyant les arbres qui bordaient la rue, il éprouva le besoin d'une grande bouffée d'air frais afin de chasser les formules poussiéreuses de Heinrich-Emanuel. Comment un homme adulte peut-il encore penser ainsi ? rumina-t-il. Bien sûr, nous avons de nouveau une armée, mais cette dérisoire Reichswehr constitue une troupe de police plutôt qu'une force militaire. Bien sûr, nous avons dû reconnaître, à Versailles, que l'Allemagne porte seule la responsabilité de la guerre, mais depuis, le monde entier a compris que cette version viole la réalité historique. Ce qui ne change rien au fait que, sur le plan militaire, nous avons subi une défaite totale, qu'en novembre 1918, nous n'en pouvions plus, que le « coup de poignard dans le dos » est une fable à l'usage des nationalistes et des revanchards. Que nous devons veiller à ce que, plus jamais, l'Europe ne soit livrée à l'holocauste par la faute de quelques cerveaux surexcités.

— Ainsi, vous avez pleuré, murmura le général. – Il n'avait pas besoin de se retourner pour savoir que Schütze était de nouveau debout, au garde-à-vous, parfaitement grotesque dans son costume usé jusqu'à la trame. – Et vous sollicitez votre réintégration. Vous n'ignorez pas, je suppose, qu'en ce qui concerne les anciens officiers, notre chef, le général von Seeckt, décide en dernier ressort. La sélection est sévère. Nous ne reprenons que les meilleurs...

— Je serais fier de faire partie de cette élite.

— Vous ne seriez certainement pas affecté à l'état-major. On vous enverrait dans une petite garnison...

— Du moment que je serais soldat, parmi d'autres soldats...

— Dans ce cas, je vais voir ce que je pourrai faire.

Le général se retourna, s'avança vers Schütze et lui tendit la main. Heinrich-Emanuel claqua des talons et se cassa en deux. Il se voyait déjà en train de dépouiller son veston fatigué, de revêtir la tunique d'officier, une belle tunique toute neuve, aux épaulettes d'argent où brillaient les deux étoiles de capitaine.

— Faites mes amitiés à Amélie, monsieur Schütze.

— Je les lui transmettrai tout de suite, mon général.

— Comment cela, tout de suite ? Elle est donc ici, à Münster ?

Heinrich-Emanuel rougit violemment. Nous y voilà, songea-t-il, atterré. Amélie avait exigé de l'accompagner. Avec les enfants. Il avait pourtant fait l'impossible pour la dissuader. « Que va dire le général ?

Suis-je un bébé qui ne peut sortir sans sa nounou ? » Amélie était restée sourde à tous ses arguments. Elle avait pris le train avec lui, en compagnie de Christian-Siegbert et de Giselher-Wolfram. Comme pour l'aider à enterrer sa vie civile.

— Oui, mon général. Elle m'attend, avec les enfants, au Café Lamberti.

— Et vous avez attendu jusqu'à maintenant pour me le dire ? Avec les enfants que je ne connais pas encore ? Ça, par exemple ! Ma nièce se morfond dans un café, et vous me tenez des discours sur le « coup de poignard dans le dos » !

Cinq minutes plus tard, la limousine battant pavillon du commandant de la région militaire s'arrêta devant le Café Lamberti. Les deux hommes descendirent. Pendant qu'ils traversaient le trottoir, Heinrich-Emanuel regardait autour de lui.

Personne ne les remarquait. Pas un seul passant ne se mettait au garde-à-vous. Vingt ou trente hommes les voyaient passer, et aucun d'entre eux ne saluait le général.

Indigné, Heinrich-Emanuel enfonça le menton dans l'échancrure de son faux col et suivit son oncle.

Décidément, il allait falloir rapprendre aux Allemands le respect de l'uniforme. Dire qu'un général pouvait se mêler à la foule sans qu'on lui accordât la moindre attention !

Visiblement, il avait honte pour ses concitoyens.

*

* *

Jusqu'au mois de juillet 1923, il n'y eut aucun changement.

Tout au moins sur le plan militaire. Dans le domaine civil, dans la vie privée, les changements étaient notables. La grossesse d'Amélie évoluait normalement. Cependant, la jeune femme constatait que la margarine « Aurore » devait contenir des protéines de qualité : la nuit, Heinrich-Emanuel faisait preuve d'un dynamisme qui rappelait ses exploits, du temps de Jeannette. En tant qu'épouse, Amélie pouvait s'estimer comblée ; en tant que femme d'officier, elle commençait à plaindre Heinrich-Emanuel qui continuait à ronger son frein. Pour le consoler, elle lui achetait les premiers récits de guerre – les éditeurs venaient de découvrir ce genre de littérature – et elle le priait souvent de lui faire la lecture. Heinrich-Emanuel s'exécutait avec enthousiasme.

— Ah, le front ! J'y étais, Amélie, j'ai vécu cette époque exaltante. À l'arme blanche, le hurra aux lèvres, nous nous élancions contre les positions ennemies. Nos baïonnettes brillaient au soleil, nos cœurs nous précédaient, accomplissant la conquête des tranchées françaises avant nos corps...

— Tu devrais écrire un livre, disait-elle alors, sans cesser pour autant de raccommoder chaussettes et caleçons. Tu as une langue merveilleusement plastique.

Peu à peu, cette suggestion fit son chemin. Schütze s'attaqua à la conception d'un vaste ouvrage. Pas un roman, bien sûr, plutôt un rapport débouchant sur un exposé critique de la pensée militaire. Au bout de quatre semaines d'efforts épuisants, il trouva son titre. Aussitôt, il se précipita dans la cuisine où Amélie était en train de préparer des pommes de terre sautées et du boudin, dîner peu coûteux mais nourrissant.

— Écoute, chérie ! Voici le titre définitif de mon livre : « L'armée allemande, garante de l'État. Une étude sur la nécessité d'une puissante force militaire. Par le capitaine Heinrich-Emanuel Schütze. » Qu'est-ce que tu en penses ?

Amélie haussa les épaules. Son ventre proéminent l'obligeait à se tenir à une certaine distance de la table. Dans une semaine, ce serait l'accouchement. De toutes ses forces, elle désirait une fille.

— Tu crois qu'il y aura des gens pour lire ça ?

— Tous les Allemands patriotes le liront.

— À condition de trouver d'abord un éditeur.

— Il s'en trouvera bien un, – il n'est pas possible que tous les éditeurs allemands, sans exception, aient perdu le sens de l'honneur ! Dans ce livre, je démontrerai que, depuis Arminius, vainqueur des Romains, jusqu'à Hindenburg, la grandeur nationale fut toujours l'œuvre des soldats.

— Tu n'oublieras pas d'ajouter la statistique des morts, depuis Arminius jusqu'à Hindenburg ?

Vexé, il glissa la feuille dans sa poche et se mit à table. Pendant plusieurs minutes, il mangea en silence. Enfin, il leva la tête.

— Décidément, tu n'es pas capable de juger en esprit politique, maugréa-t-il.

— Eh non...

— Tu ne seras jamais qu'une femme.

— J'en remercie tous les jours le Seigneur.

— En tout cas, je suis heureux à l'idée que nous aurons bientôt un troisième fils, fit-il, provoquant.

Elle eut un sourire sarcastique.

— Ce sera une fille.

— Un garçon, s'obstina-t-il. Tu as trop bonne mine. On m'a dit que la mère, quand elle attend une fille, a le visage couvert de taches jaunâtres.

— Justement, j'ai mis de la poudre pour les masquer.

Il dut se faire violence pour ne pas contrôler cette affirmation. Mais il se promit de le faire pendant la nuit.

— Ce sera un garçon, répéta-t-il. Et il s'appellera Arminius.

— Puisque ce sera une fille...

En effet, ce fut une fille qui vint au monde, le 13 juillet, à la maternité de Cologne-Lindenthal. Heinrich-Emanuel passa plusieurs heures à errer dans les couloirs de l'établissement. Quand, enfin, une infirmière lui annonça la nouvelle, il fit la moue.

— Il faut toujours qu'elle ait le dernier mot ! grommela-t-il.

Il sortit pour aller acheter dix roses. En principe, il avait eu l'intention d'en acheter vingt – au cas où Amélie lui aurait donné un garçon. Ayant économisé malgré lui la moitié de la somme – les vingt roses auraient coûté 246 milliards, – il s'offrit une brochure, *La Reichswehr, gardienne des traditions*. Revenu à la maternité, il embrassa Amélie sur le front, posa les dix roses sur le lit et alla inspecter sa fille, à travers une vitre. De retour au chevet de sa femme, il annonça, d'un ton sans réplique :

— Je l'appellerai Uta-Sieglinde.

— Comme tu voudras, murmura-t-elle, d'une voix à peine audible.

L'accouchement avait été difficile, très long, très pénible, – le bébé pesait quatre kilos sept cents grammes – et Amélie se sentait à bout de forces. Elle n'était certainement pas en mesure de protester. Heinrich-Emanuel s'en fut d'un pas allègre : à tout prendre, c'était quand même lui qui avait eu le dernier mot. Uta-Sieglinde, cela évoquait la chevauchée des Walkyries, le Sacre du Feu, les chants héroïques et la fidélité des Niebelungen. Un nom bien germanique.

Au bureau civil, il ignore le sourire narquois de l'employé.

— Parfaitement : Uta-Sieglinde ! Souligner celui des deux prénoms qui sera usuel ? Impossible, monsieur : Uta-Sieglinde est une entité !

Quel lamentable pékin, songea-t-il en quittant le bâtiment. Comment l'Allemagne ressuscitera-t-elle avec des fonctionnaires aussi peu conscients de leur devoir national !

*

* *

Il y eut encore d'autres événements.

Par exemple, les visites médicales que Schütze dut subir dès sa demande de réintégration. Examens sévères, complétés par tous les tests, analyses, prélèvements possibles et imaginables. Puis, on l'invita à présenter une dissertation sur un sujet de son choix – à condition que ledit sujet fût d'ordre militaire, – on enquêta sur son passé, on exigea trois témoins de moralité. L'oncle général voulut bien lui rendre ce service, le baron von Perritz de Perritzau accepta, lui aussi, de se porter garant de son honorabilité, mais le choix du troisième témoin soulevait certaines difficultés.

Heinrich-Emanuel avait pensé s'adresser à son grand-père

Sulzmann. Un conseiller commercial, voilà qui ajoutait au lustre de la famille ; à lui seul, le titre fleurait bon la sécurité financière et la largeur de vue du négociant prospère.

Malheureusement, le charcutier Sulzmann avait bien changé. Tout comme des millions d'autres Allemands, il avait perdu sa fortune du fait de l'inflation. Mais loin de se suicider au gaz, comme sa fille, la mère de Heinrich-Emanuel, il avait fait front. Faisant preuve d'une détermination inattendue chez un homme de son âge – il avait tout de même dépassé le cap des quatre-vingts ans, – il avait gratté ses fonds de tiroir pour se lancer dans une spéculation basée justement sur l'inflation toujours galopante. Il créait de nouvelles succursales, payant les entrepreneurs avec des traites qui, au bout d'une semaine, valaient tout juste leur pesant de papier, il encaissait d'avance des livraisons qu'il effectuait ensuite sur la base du prix du jour ; bref, il se débattait furieusement dans les remous d'une époque particulièrement trouble, luttant comme un lion pour reconstituer l'héritage de ses enfants, et de ses petits-enfants.

En apprenant, par une lettre du baron von Perritz, que l'alerte octogénaire se livrait à de telles transactions, Heinrich-Emanuel éprouva une amère déception. Manifestement, le choix d'un spéculateur comme témoin de moralité aurait paru fâcheux. Restait à savoir par qui le remplacer.

Pendant toute une journée, il se creusa vainement la cervelle. Enfin, il eut une idée. Peut-être le docteur Langwehr lui donnerait-il sa caution ? Le médecin accepta sur-le-champ.

— Je vois que mes paroles ont porté, déclara-t-il. Aujourd'hui, cependant, je tiens à ajouter un conseil : soyez prudent, Heinrich-Emanuel. Bien sûr, les Allemands ne renonceront jamais à défiler au pas de l'oie, – ils n'y peuvent rien, c'est congénital. Un Allemand digne de ce nom naît casqué et botté. Si l'on pouvait intensifier le développement de l'intelligence chez les nourrissons, on verrait les bébés se mettre au garde-à-vous, en présentant leurs biberons. Cela dit, il ne faut pas oublier que, depuis le grand massacre de la guerre, le peuple est divisé. Les uns veulent la paix, les autres rêvent toujours du prestige de l'uniforme. Prenez vos précautions, rangez-vous dans le camp qui voit juste.

— Ce sera forcément le camp des défenseurs de l'uniforme, affirma Heinrich-Emanuel avec raideur.

Il n'avait que faire des leçons de ce cynique. De toute évidence, le médecin était un mauvais Allemand, ce qui n'enlevait rien à son utilité en tant que témoin de moralité. Schütze jugea donc préférable de se contenir, malgré le sourire sarcastique de Langwehr.

— C'est bien la réponse que j'attendais de vous. Eh oui, une fois déjà, j'es suis venu à votre secours. À l'époque, c'était pour vous

permettre de survivre, d'avoir le temps de comprendre. Aujourd'hui je vous aide encore parce que vous ne portez toujours pas les bonnes lunettes. Un jour, peut-être, vous viendrez me demander de vous prescrire d'autres verres.

— Peut-être. En tout cas, nous avons le devoir de protéger la patrie...

— Contre qui ?

— Contre les Russes, voyons !

— Vraiment ? Vous ignorez sans doute que votre futur chef, le général von Seeckt, a l'intention de nouer des relations officieuses avec l'Armée Rouge ? Qu'on parle d'un accord imminent sur l'instruction en commun des forces militaires ?

— C'est faux ! protesta Schütze, indigné.

Le docteur Langwehr lui tapota le bras.

— Demandez donc à votre oncle, le général de division. Citez le nom du maréchal Toukhatchevsky, et guettez sa réaction. Demandez-lui des éclaircissements sur les 80 000 hommes qui, en tant que « commandos de travail », sont placés sous l'autorité du ministre de l'intérieur, alors qu'en fait ils sont payés, logés, encadrés par l'armée. Essayez de savoir pourquoi ces commandos dépendent directement du colonel von Bock, chef d'état-major de la 3^e division d'infanterie stationnée à Berlin. Vous finirez peut-être par découvrir que ces 80 000 hommes constituent en réalité ce qu'on appelle la « Reichswehr Noire », — une vaste conspiration que les étudiants nationalistes de nos universités considèrent comme le gage d'un avenir brillant, qui représente le principal noyau des adversaires irréductibles de la République, un véritable complot dont les membres sont résolus à effacer le traité de Versailles. Ces noms ne vous suffisent pas ? Eh bien, ajoutons ceux de von Schleicher, von Hammerstein, et jusqu'à ce lieutenant Schulz, fondateur de l'Association Frédéric-le-Grand, ligue d'extrême droite qui, récemment, fut incorporée en bloc dans ces « commandos ». Pourriez-vous m'expliquer sur quoi tout cela va déboucher, monsieur le capitaine en retraite ?

— Je n'en sais rien. D'autant que cela ne m'intéresse pas. Je suis soldat, je ne suis pas politicien.

— Il se trouve que les officiers allemands commencent à se transformer en politiciens. Cela ne vous donne pas à réfléchir ?

— Absolument pas, grommela Heinrich-Emanuel, de plus en plus irrité.

Le médecin hocha la tête.

— Excellente réponse, railla-t-il. Et qui prouve qu'on aura besoin de vous. Depuis toujours, nos politiciens se recrutaient parmi les hommes qui n'ont rien appris, qui ont tout oublié. Après tout, ce sont peut-être ces indécrottables imbéciles qui font la force historique de

l'Allemagne. Il est encore trop tôt pour en juger. Enfin, j'accepte de me porter garant de votre parfaite moralité. Avec joie. J'éprouve presque un plaisir sadique à vous remettre à la disposition de l'Allemagne éternelle.

Dans la rue, Heinrich-Emanuel regarda longuement la plaque du médecin. Docteur P. Langwehr, pédiatre... Plus jamais, il n'irait voir cet homme.

Rentré à la maison, il se garda bien de dire la vérité à Amélie. Au contraire :

— J'ai trouvé le troisième témoin, – un médecin militaire que j'ai connu au front, le docteur Langwehr. Un homme absolument charmant. À présent, je pense que tout ira bien.

En effet, tout alla bien. Schütze fut convoqué à Berlin, pour un ultime entretien avec la direction du personnel de l'armée. Il emporta le manuscrit à moitié achevé de son livre : « L'Armée allemande, garante de l'État. D'Arminius à Hindenburg. » En se proposant d'étendre au besoin le sujet jusqu'au général von Seeckt, commandant en chef de la Reichswehr.

Quand on veut faire une belle carrière, on a intérêt à se glisser dans les petits papiers de ses supérieurs.

*

* *

Cent trente-deux milliards de marks-or, – c'était la somme que l'Allemagne s'était engagée à verser aux Alliés, au titre des réparations.

De toute évidence, une somme aussi astronomique relevait du délire pur et simple. Quand le Reich ne fut plus en mesure de payer, les Français occupèrent la Ruhr afin de se rattraper sur le charbon et l'acier. Berlin proclama la « résistance passive », de nouveaux corps francs se constituèrent pour lutter contre l'envahisseur. La réorganisation matérielle et morale gagnait de jour en jour, l'inflation atteignait des records défiant tous les calculs, l'actualité n'était plus qu'une affreuse énumération de faits sanglants : assassinats, verdicts des « tribunaux » de la Sainte-Vehme, attaques à main armée, sabotages, grèves, suicides, exécutions. Dans la Ruhr comme dans le reste du pays.

Dans les villes, les batailles de rue entre extrémistes de droite et de gauche étaient à l'ordre du jour. Une semaine après le retour d'Amélie de la maternité, Christian-Siegbert, sur le chemin de l'école, fut copieusement rossé. Malgré un interrogatoire serré, le père fut incapable de lui arracher le nom des coupables. Il fut tout aussi incapable de découvrir le nom de la personne qui avait collé sur la porte de l'appartement une feuille de papier avec des allusions

déplaisantes sur la composition de sa margarine.

Écumant de rage, Heinrich-Emanuel s'adressa au commissariat de police. Il invoqua ses droits de citoyen, il exigea la protection des autorités. Le brigadier haussa les épaules.

— Vous pourriez déménager, conseilla-t-il. La police ne peut agir que sur des indications précises...

— En somme, il faudrait que nous nous fassions d'abord assommer ! hurla Schütze.

— Dans ce cas, nous serions évidemment en droit d'intervenir.

Pendant plusieurs jours, il fut en proie au désarroi le plus complet. Une lettre officielle l'arracha à ses tristes réflexions. La VI^e région militaire l'informait qu'il devait se présenter, le vendredi suivant, au général de division Eberhard von Perritz, « en vue de votre réintégration dans l'armée ».

« Vous serez affecté au 18^e régiment d'infanterie, en tant qu'officier C.M. (chargé de mission). Vous vous ferez annoncer au capitaine von Poltach, chef de la 14^e compagnie. Vous serez stationné à Detmold. D'autres détails vous seront indiqués par le commandant de la VI^e région, à Münster... »

Heinrich-Emanuel ne put en croire ses yeux. Il avait trouvé la lettre au retour d'une journée particulièrement harassante, – la tournée hebdomadaire des encaissements. Travail d'autant plus exaspérant qu'on ne le payait presque jamais à son premier passage. Il avait fini par s'y habituer. Même les scènes de déshabillage, plus fréquentes à mesure que l'argent perdait de sa valeur, ne pouvaient plus le troubler. Depuis l'incident avec M^{me} Sulke, il était devenu prudent. Quand il se trouvait devant une femme en robe de chambre, il restait sur le palier, prenant une voix de stentor pour réclamer son argent. Ou bien la femme lui claquait la porte au nez, ou bien elle payait pour se débarrasser de lui.

Et voilà qu'il recevait cette lettre ! Très ému, il la lut à Amélie qui l'écoutait tout en terminant la vaisselle.

— Enfin ! soupira-t-il, tout en repliant précautionneusement la feuille. Nous allons vivre à Detmold. Tu es contente ?

— Une jolie petite ville, paraît-il...

— Officier chargé de mission, – cela signifie, je suppose, que je serai bientôt affecté à l'état-major. Sûrement grâce à mon livre. On a dû le transmettre au commandant en chef de l'armée, tu ne crois pas ?

— C'est probable, murmura-t-elle.

Pour rien au monde, elle ne lui aurait révélé la vérité. Par bonheur, elle avait pu intercepter la lettre que l'oncle Eberhard lui avait écrite. À elle personnellement. Une lettre tellement terrible qu'elle l'avait brûlée aussitôt. « Tu demanderas à ton mari, disait le général de division, de laisser désormais les grands problèmes militaires à ceux

qui en ont la responsabilité. La publication de son ouvrage inciterait presque certainement les Alliés à exiger le désarmement immédiat de la Reichswehr. C'est pour l'empêcher de commettre des bêtises de ce genre que je tiens à le garder sous mon contrôle direct. »

Ce soir-là, Heinrich-Emanuel fit l'acquisition d'une bouteille de vin, pour la bagatelle de trente-sept milliards de marks. Quand les enfants furent couchés, il la déboucha, remplit son verre et, planté devant Amélie, porta un toast.

— À notre retour parmi les êtres civilisés ! À notre résurrection ! Tournons-nous résolument vers l'avenir, rappelons-nous cette pensée du poète Lagarde : « L'homme ne peut commettre qu'une faute : celle de ne pas être lui-même ! » Cette faute-là, nous ne la commettrons plus jamais. Hourra !

Vidant le verre d'un trait, il prit Amélie dans ses bras.

— Je suis si heureux... tu ne peux savoir... tellement heureux, balbutia-t-il. Pouvoir porter de nouveau l'uniforme... Tu ne trouves pas que la vie est belle ?

— Très belle, murmura-t-elle, et, posant son visage amaigri sur la poitrine de son mari, elle fondit en larmes.

Persuadé qu'elle pleurerait de joie, il lui caressa tendrement les cheveux.

*

* *

Le retour à la vie militaire ne fut pas tout à fait exempt de nuages.

À Münster, au siège de la région, le général von Perritz n'y alla pas par quatre chemins :

— Votre manuscrit, mon cher neveu, restera dans mon coffre-fort personnel. Le chef d'état-major en interdit la publication. C'est bien compris, n'est-ce pas ?

Schütze dut réprimer un frisson.

— Parfaitement compris, mon général. Mon livre est donc tellement bon que...

— Disons qu'il anticipe sur les événements, grommela von Perritz, évasif. Je vous demanderai également de ne pas en discuter avec vos camarades. C'est bien compris ?

— À vos ordres, mon général.

Quelques heures plus tard, Schütze prit le train pour Detmold. Il était songeur, et même perplexe. La tâche qu'on lui avait assignée était essentiellement d'ordre administratif. Il ferait fonction de coordinateur : liaison avec les corps francs et les associations d'anciens combattants, dans le sens des grandes traditions de l'armée, conférences patriotiques devant les élèves des classes terminales des lycées, les organisations estudiantines.

— Nous vous fournirons les textes, complets jusqu'à la dernière virgule, avait expliqué un colonel d'état-major. Vous n'aurez qu'à les lire. On en fait, des choses, dans l'armée, hein ? Même des récitants en uniforme !

Remarque qui avait quelque peu douché l'enthousiasme du capitaine Schütze. Il arriva à Detmold de fort mauvaise humeur. À peine descendu du fiacre qui l'avait conduit à la caserne, il interpella un sergent.

— Hep ! Vous, là-bas ! Venez donc par ici. En tant que sous-officier vous devriez quand même savoir à quelle distance on salue un supérieur. Vous étiez en retard d'un pas !

Abasourdi, le sergent le fixa d'un regard stupide. Puis, son visage s'empourpra. Il fit demi-tour, s'éloigna de dix pas, en courant, exécuta un second demi-tour et revint vers ce capitaine inconnu. À cinq pas de Schütze – distance réglementaire – il se raidit et, d'un geste saccadé, porta la main à son calot. Satisfait, Heinrich-Emanuel hocha la tête.

— Parfait, déclara-t-il, jovial. N'oubliez jamais, sergent : la discipline est la principale force des armées.

La nouvelle de l'incident fit le tour de la caserne bien avant que Schütze se fût présenté au capitaine von Poltach.

Le « nouveau » avait fait une entrée remarquée. On savait à quoi s'attendre, avec lui. Et l'on guettait son exploit suivant.

VIII

Sa première conférence au mess des officiers eut lieu à l'occasion d'une Journée du Souvenir : ce 9 novembre 1923, l'on célébra, dans un recueillement douloureux, le cinquième anniversaire de l'abdication de Guillaume II. La grande salle du mess était bondée. En plus des délégations des associations d'anciens combattants et des divers groupements monarchistes, on notait la présence, à titre individuel, de nombreux anciens de l'armée impériale, inscrits depuis peu dans l'un ou l'autre des partis républicains mais toujours attachés à l'idéal d'autrefois.

Heinrich-Emanuel Schütze se tenait sur l'estrade. Derrière lui, le mur s'ornait des couleurs de la République. À côté de lui, un aspirant tenait le glorieux drapeau du régiment d'infanterie Comte Bulow von Dennewitz, unité dissoute dont la tradition avait été dévolue à la 14^e compagnie.

— Mes chers camarades ! Cessons de regarder vers le passé, – ce passé grandiose mais qui est mort, aujourd'hui, lâchement assassiné par ceux qui ont admis la culpabilité de la seule Allemagne, qui veulent verser 135 milliards aux vainqueurs. Ne nous attardons pas davantage à contempler le présent, – l'inflation, l'occupation de la Ruhr, les grèves en font une plaie ouverte au flanc du corps national. Tournons-nous plutôt, résolument, vers l'avenir ! Attachons-nous à nos espoirs légitimes : une Allemagne nouvelle, façonnée par nous. Eh bien, oui, – par nous, les combattants du front, les compagnons d'armes des Flandres, de Verdun. Les soldats anonymes, les hommes trahis ! Pour l'instant, nous ne sommes encore que 100 000 à porter fièrement l'uniforme, mais déjà, nous pouvons de nouveau compter sur l'enthousiasme de la jeunesse allemande tout entière. Si nous voulons conquérir définitivement ces cœurs innombrables, il faut que nous...

Il parla ainsi pendant plus d'une heure. Emporté par son élan, il trouvait des formules éloquentes, il faisait apparaître des larmes dans bien des yeux, il empoignait l'auditoire. Quand il eut terminé, tout le monde se mit au garde-à-vous. Les drapeaux des délégations s'inclinèrent, on chanta l'hymne allemand. Ce fut un instant d'intense émotion.

Dans la soirée, cependant, cette ambiance solennelle fut brusquement troublée. Et cela à un moment où personne ne s'y attendait. Un jeune sous-lieutenant, installé au piano, jouait en sourdine la Marche funèbre du *Crépuscule des dieux*. Le colonel

écoutait, les yeux mi-clos, Heinrich-Emanuel imaginait le corps de Siegfried, gisant sur le bouclier étincelant que portaient les héros éplorés – parfait symbole de l'Allemagne poignardée dans le dos. Soudain, une estafette pénétra dans la salle, s'approcha du colonel, lui parla à l'oreille. Le colonel sursauta et se dressa, faisant signe au pianiste de s'interrompre. L'espace d'une seconde, l'écho du dernier accord vibra dans le silence, plaintif comme un gémissement. Puis, la voix consternée du colonel chassa cette ultime harmonie.

— Messieurs ! On vient de m'avertir qu'aujourd'hui même, à Munich, il y a eu une tentative de soulèvement. Le minuscule parti national-socialiste, conduit par Adolf Hitler, a essayé de renverser le gouvernement bavarois. Devant le monument des Généraux, le cortège a été dispersé par le feu des forces loyalistes. Toutefois, il est possible que le mouvement insurrectionnel s'étende à la Prusse. Nous sommes dès à présent en état d'alerte : permissions suspendues, troupes consignées dans les casernements. Je dois ajouter... euh... j'ose à peine le dire... enfin... bref, parmi les émeutiers se trouvait notre vénéré général Ludendorff...

— C'est impossible ! s'écria Heinrich-Emanuel, effaré. Ludendorff... avec ces gens-là ? Un homme comme lui... il devait pourtant savoir... À moins qu'au fond, leur cause ne soit juste, dans une certaine mesure...

— Ce Hitler était simple caporal, remarqua un officier.

— Un général, sous les ordres d'un caporal ? balbutia Heinrich-Emanuel. Vous y comprenez quelque chose ?

Manifestement, personne ne comprenait. Le colonel s'épongea le front. Il devait avoir des sueurs froides.

— Quoi qu'il en soit, il s'agissait bien d'une tentative de soulèvement. En plus de Ludendorff, il y avait, au premier rang des émeutiers, le capitaine Göring, dernier commandant de l'escadrille Richthoffen [9]...

— Incroyable ! murmura Heinrich-Emanuel. – Regardant autour de lui, il ne vit que des visages graves, parfois perplexes. – Ce Hitler, – décidément, nous aurions tort de ne pas le prendre au sérieux. Un homme capable d'enrôler un Ludendorff, un Göring, – il faudra le tenir à l'œil ! Au fait, d'où vient-il ?

— D'Autriche, à ce qu'il paraît, répondit l'un des officiers républicains. À moins que ce ne soit de Tchécoslovaquie. D'après ce que je sais, il a débuté dans la vie comme une espèce de vagabond.

— Un vagabond qui donne des ordres à Ludendorff ? Pas de doute, cet homme est dangereux !

La fête commémorative était bel et bien terminée. Les invités s'en allèrent précipitamment, impatients de rentrer chez eux pour écouter les informations de la radio. À la Kommandantur, les ordres

s'accumulaient. Le ministère de la Guerre, le chef d'état-major général, la région militaire, – chacun envoyait des instructions. Dans les casernements, on distribuait les munitions. Contre reçu, bien entendu. Les hommes étaient prévenus : on leur demanderait, le cas échéant, de rendre compte de chaque cartouche. Avec indication de l'instant précis où ladite cartouche aurait été tirée, du lieu, des raisons. Et, éventuellement, du résultat.

Heinrich-Emanuel Schütze fut incapable de trouver le sommeil. Après avoir arpenté pendant une heure sa petite chambre au premier étage de la caserne, il alla frapper à la porte du capitaine von Poltach, son supérieur direct. Poltach lui offrit un cigare et un verre de cognac.

— Un excité, ce Hitler, déclara-t-il, dédaigneux. Croyez-moi, mon cher Schütze, vous avez tort de prendre cet incident au tragique. Même un Ludendorff peut se tromper. Il devait être pris de panique, – l'Allemagne telle qu'il la concevait est par terre, alors, il a gobé les élucubrations d'un agitateur qui promet la résurrection de cette Allemagne. On ne peut guère lui en vouloir.

— Tout de même... se placer sous les ordres d'un caporal, d'un vagabond...

— La guerre efface largement les distinctions sociales. Oubliez donc ce Hitler, – à une époque aussi troublée que la nôtre, ces phénomènes éphémères sont fréquents. Je pense que la leçon de Munich aura porté.

Songeur, Schütze regagna sa chambre. Il éprouvait une vague inquiétude, sans trop bien savoir pourquoi. Avant de se coucher, il écrivit à Amélie :

« Ma chérie, – dans un mois, nous nous installerons ici, à Detmold, dans notre nouvel appartement. Nous fêterons Noël en famille, chez nous. Dès à présent, ma carrière est assurée. Je serais parfaitement heureux s'il n'y avait eu cette fâcheuse histoire survenue à Munich : un certain Hitler a tenté un coup d'État. Avec l'appui effectif de Ludendorff ! Pareil exemple risque de faire école, et dans ce cas, l'unité de l'armée n'y résisterait pas. Une éventualité effroyable pour tous les officiers... »

Au cours des journées suivantes, Schütze se renseigna sur le dénommé Hitler. Il étudia surtout les documents et rapports qu'il avait obtenus du ministère de la Guerre. Reprenant ensuite ses conférences devant les classes terminales des lycées de garçons, à Detmold même et dans les villes voisines, il parlait volontiers du *putsch* manqué du 9 novembre. Très vite, il se rendit compte que plus on s'éloignait de la Bavière, moins on s'intéressait à cette affaire : pour les Allemands du Nord, les événements des régions du Sud n'avaient qu'une importance fort relative. Aux yeux de Schütze, c'était là une grave erreur des services de propagande officiels. Il avait soigneusement scruté le programme du parti national-socialiste, s'efforçant de juger aussi

objectivement que possible. À première vue, ce programme paraissait parfait : réveil du sens national, dénonciation unilatérale du traité de Versailles, promotion sociale, essor économique, – rien de déplaisant, dans tout cela.

Quand on y regardait de plus près, il n'en restait, bien sûr, qu'un amas de phrases creuses. Des bulles de savon, brillantes, trompeuses, vaines. Surtout pour Heinrich-Emanuel qui se heurtait toujours à la même question : comment un caporal serait-il capable de gouverner l'État ? Un peintre de cartes postales... c'était de la folie furieuse !

De nouveau, Schütze entreprit la rédaction d'un important mémoire. Trois semaines plus tard, il envoya le fruit de ses réflexions au commandant en chef de l'armée : « La Défense de l'État contre les factions extrémistes. Une étude sur la mission politique de la Reichswehr. »

Une fois de plus, son livre disparut au fond des oubliettes officielles. Schütze n'obtint, en guise de réponse, qu'un accusé de réception. Il ne se découragea pas pour autant. Ces messieurs finiront bien par me remarquer, songeait-il. Ce jour-là, ils m'appelleront à Berlin, ils me nommeront à l'état-major général. Et à partir de ce moment-là, un démagogue comme ce Hitler n'aura plus la possibilité de se hisser au pouvoir grâce à l'aveuglement des masses, ni même avec l'appui d'un héros égaré.

*

* *

En décembre, la famille Schütze quitta Cologne pour s'installer à Detmold. L'appartement se trouvait dans un bâtiment flambant neuf, propriété de l'armée. Les autorités militaires avaient achevé la construction qui s'était trouvée interrompue par le suicide du premier maître d'œuvre, ruiné par l'inflation. On avait découvert le corps du malheureux pendu à une grosse poutre de la toiture, les poches bourrées de factures impayées.

L'hiver était plutôt calme, à Detmold. Dès les premiers froids, la charmante cité, ancienne résidence ducale, s'assoupissait telle la Belle au Bois dormant. En fait de distractions, il ne restait que le minuscule théâtre et les concerts hebdomadaires organisés dans la grande salle du château, devant un public toujours prêt à applaudir, composé de dignes notables et de spéculateurs enrichis par l'inflation. La jeunesse avait le choix entre le patinage, sur les douves gelées du château, et les promenades dans les collines boisées de la forêt de Teutobourg que dominait le monument d'Arminius, vainqueur des légions romaines.

Heinrich-Emanuel Schütze aimait ces excursions dans les vallons enneigés. Un dimanche, il emmena Christian-Siegbert jusqu'au monument pour lui montrer l'immense statue du guerrier légendaire.

Après tout, son fils n'était plus un bébé, il devait être en mesure de comprendre certaines choses.

— C'était l'un de nos héros germaniques, expliqua-t-il. Quand tu seras plus grand, je te raconterai ses exploits.

Abasourdi, l'enfant contempla le gigantesque personnage de bronze brandissant son glaive.

— Pourquoi qu'il fait toujours comme ça ? demanda-t-il, en levant le bras.

— Il appelle ses soldats à la bataille.

— Pourquoi qu'il les appelle ?

— Parce qu'il veut vaincre.

— Pourquoi qu'il veut vaincre ?

— Parce qu'il se bat.

— Pourquoi qu'il se bat ?

— Parce que l'ennemi veut envahir son pays.

— Pourquoi que l'ennemi...

— Parce que... Viens, Christian-Siegbert, il faut rentrer.

Heinrich-Emanuel prit son fils par la main et s'engagea dans la descente. Dans le petit café installé au pied de la colline, il lui offrit une part de flan garanti sans beurre et un monument d'Arminius en plâtre argenté.

Quelques jours plus tard, il eut l'occasion d'observer le gamin par la porte entrebâillée de la chambre. L'enfant s'était confectionné une épée en bois. Planté devant la glace de l'armoire, il brandissait fièrement son arme.

Marchant sur la pointe des pieds, Heinrich-Emanuel rejoignit Amélie, dans la cuisine.

— Me voilà rassuré sur l'avenir de notre aîné, déclara-t-il. Il montre d'excellentes dispositions...

Le soir, rentrant à la maison, il entendit dès le seuil les braillements désespérés de son fils.

— C'est maman ! sanglotait Christian-Siegbert. Maman... elle a cassé mon glaive... comme ça, d'un coup...

Heinrich-Emanuel, l'air sévère, se tourna vers Amélie. Elle soutint son regard. Combative, presque agressive, comme une lionne qui défend son petit.

Schütze se garda bien d'insister. Il connaissait d'avance le résultat des reproches qu'il aurait dû lui faire : une fois de plus, elle s'enfermerait dans la chambre, elle lui refuserait l'accès du lit conjugal. Résigné, il se mit à table et attaqua son dîner.

Il faut savoir faire des sacrifices, songea-t-il. Par exemple, en acceptant de séparer la politique et le foyer. De toute manière, les femmes ne voient pas plus loin que leurs casseroles.

Toutefois, il offrit à Christian-Siegbert un nouveau glaive. En bois

argenté, avec une rainure centrale peinte en rouge sang.

Et, de nouveau, Amélie brisa l'arme-jouet. Sans un mot, avec une résolution farouche.

Six fois encore, Heinrich-Emanuel rapporta à son fils un nouveau glaive, – six fois encore, Amélie le brisa, ignorant les protestations bruyantes de l'enfant.

Finalement, Heinrich-Emanuel abandonna. Les achats de jouets commençaient à grever sa maigre solde. Après tout, il n'allait pas se ruiner pour avoir du petit bois.

*

* *

Quatre années, cela paraît terriblement long quand on est obligé d'attendre, qu'on compte les jours et même, parfois, les heures. Alors, ces quatre années deviennent une éternité.

Le capitaine Schütze, lui, s'était à peine rendu compte que, depuis son arrivée à Detmold, quatre années entières s'étaient écoulées. Pourtant, il venait de fêter son quatrième réveillon de la Saint-Sylvestre, – au mess, bien entendu, avec les dames, – de porter son quatrième toast de nouvel an.

— Eh oui, remarqua l'un de ses camarades. Le temps file à une allure... on se demande ce qu'on en a fait. Sans les enfants, on ne s'en apercevrait même pas.

En 1927, après les fêtes de Pâques [10] Christian-Siegbert entra au lycée de Detmold. Son père avait tenu à l'inscrire lui-même. Il avait revêtu son uniforme de gala pour se présenter au proviseur, – pour tout père digne de ce nom, les premiers pas du fils dans l'univers de l'intelligence supérieure constituent un événement important. D'autant que ledit univers représente l'antichambre de ce qu'on appelait – et qu'on appelle toujours – les classes aisées.

À l'école communale, Christian-Siegbert avait toujours figuré parmi les bons élèves, obtenant régulièrement des notes plus que satisfaisantes. Le fait que le fils aîné du directeur de l'école servait justement dans la 14^e compagnie n'y était pour rien : Christian-Siegbert était effectivement un enfant éveillé. Alors que les autres garçons de son âge lisaient surtout les fables de Grimm, il se passionnait pour les héros de la mythologie germanique. Heinrich-Emanuel lui avait offert, à Noël, un gros volume consacré aux exploits de ces personnages légendaires. Parfois, le père lui prenait le livre des mains pour lui faire la lecture, d'une voix pathétique et vibrante d'enthousiasme. Amélie le laissait faire. Mais quand son mari était à la caserne, elle installait Christian-Siegbert sur ses genoux pour lui lire la Bible. Là encore, le gamin écoutait attentivement, si bien qu'en entrant au lycée, il possédait des connaissances nettement supérieures

à celles des autres potaches.

Vingt-quatre heures après son admission en classe de 6^e, le capitaine Schütze, toujours en uniforme de gala, se présenta de nouveau chez le proviseur. Il avait une réclamation à formuler : l'ordre des places était inadmissible.

Sur son banc à trois sièges, Christian-Siegbert avait pour voisin de droite le jeune Schwarz, fils du chef local du parti communiste, et pour voisin de gauche le petit Nussling, chef régional du parti national-socialiste.

— Je ne saurais tolérer pareille situation, déclara le capitaine Schütze. En aucun cas. Mon fils encadré par les rejetons de ces deux agitateurs extrémistes, – je vous en prie, monsieur le proviseur ! Je vous demande instamment de placer Christian-Siegbert de manière à lui donner des voisins qui puissent lui convenir sur le double plan social et politique. Ne serait-ce que pour exclure toute possibilité de friction. Tenez, ce petit nazi, ce Nussling, – dès le premier jour, il a offert à mon fils un tract orné de la croix gammée. Plus exactement, il a échangé ce torchon contre un timbre d'Afrique-Orientale. Un vulgaire tract contre un timbre de collection, c'est une escroquerie, non ?

Le proviseur s'exécuta : Christian-Siegbert fut placé entre le fils du juge de paix et celui du directeur des forêts domaniales. Le capitaine Schütze ne cacha point sa satisfaction d'avoir remporté cette victoire sur les « éléments subversifs », qu'il appelait « nazis » et « cocos » dans ses conférences.

Bientôt, cependant, il dut se rendre compte qu'il lui était impossible d'empêcher les contacts à l'intérieur de la classe de 6^e. Tous les élèves formaient une vaste bande d'amis. Le père Schwarz et le père Nussling avaient beau s'injurier en public, lancer leurs colonnes de militants activistes les unes contre les autres, – les enfants, eux, jouaient ensemble, échangeaient des billes, se cotisaient pour acheter une tortue, se retrouvaient le samedi après-midi et le dimanche pour des parties acharnées de « voleurs et gendarmes » ou encore de « l'Allemagne écrase la France », comme l'affirmaient de nombreuses chansons patriotiques.

À quatre reprises, Heinrich-Emanuel interdit à Christian-Siegbert ces fréquentations dangereuses, à trois reprises, il le corrigea d'importance, puis, il se résigna. Inutile de s'opposer à une évolution aussi inéluctable : Giselher-Wolfram, son second fils, se moquait lui aussi des nuances sociales pour ne retenir que le plaisir de jouer dans la rue, avec ses petits copains de la communale. Seule la petite Uta-Sieglinde – elle avait tout juste quatre ans – restait sagement dans les jupons de maman, s'occupant de ses poupées qui, par définition, étaient politiquement neutres.

Un soir, Schütze eut la malencontreuse idée d'aborder le sujet.

— Quel malheur qu'on ait supprimé l'École des Cadets ! Si elle existait toujours, j'y aurais inscrit Christian-Siegbert dès le début.

— J'aurais eu mon mot à dire, protesta Amélie. Pour mon fils, la carrière militaire...

— Et pourquoi ? coupa-t-il, indigné. En tant que femme d'officier, tu es donc tellement à plaindre ?

— Non, bien sûr, puisque nous mangeons à notre faim. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. C'est le principe même de cette éducation militaire qui me révolte. Allons-nous recommencer à chanter les chansons sanguinaires d'autrefois ? À fabriquer des soldats, et encore des soldats ? Le monde ne peut-il vivre en paix, produisant du beurre et non des canons ? Pourquoi faut-il que les idées de quelques-uns se traduisent par des millions de cadavres, du sang, des larmes ? C'est entendu, tu es officier, – je respecte ta profession. Je veux même admettre la nécessité d'une armée qui puisse protéger la reconstruction de l'Allemagne. Cela dit, j'aimerais te poser une question : comment le pays a-t-il connu cet effondrement ? À qui la faute ? Au boulanger du coin, peut-être ? Certainement pas : s'il a revêtu l'uniforme, s'il est parti se battre, c'est qu'on lui en a donné l'ordre. Le laitier, le paysan, le tailleur, le menuisier, le postier, ils ont tous porté ce même uniforme, ils ont subi pendant quatre ans le calvaire des tranchées uniquement parce qu'ils en ont reçu l'ordre. On ne leur a pas demandé s'ils avaient envie de combattre. Les officiers hurlaient : En avant, en avant !, alors, ils sont sortis de leurs tranchées, ils ont ouvert le feu, ils ont donné leur sang. Volontairement ? Demande-leur donc s'ils ont voulu la guerre. Quelqu'un a donné un ordre, et ils sont allés à la mort – un vrai peuple de moutons.

Embarrassé, Schütze tripotait sa Croix de Fer.

— Moi aussi, j'avais des ordres...

— Évidemment. Comme tous les officiers. Dans ce beau système, plus on montait en grade, plus on avait ses ordres. Finalement, il ne restait qu'un seul homme, tout au sommet de la pyramide, auquel personne ne pouvait rien ordonner. En 1914, c'était l'empereur. Peux-tu m'expliquer comment cinquante millions d'Allemands ont pu se lancer tête baissée dans la catastrophe, uniquement pour obéir à un seul homme ?

— L'empereur ne porte aucune responsabilité...

— Alors, qui ? Tous les autres prétendent s'abriter derrière les ordres. Il doit y avoir une faille quelque part, dans votre système militaire, ce système de la folie méthodique.

Le capitaine Schütze faillit se lancer dans un grand exposé sur la nécessité des solutions militaires. Au dernier moment, il se ravisa.

Esquissant un geste dédaigneux, comme pour chasser une mouche obstinée, il s'installa dans l'immense fauteuil dont la famille venait de faire l'acquisition.

— Tu ferais mieux de t'intéresser au présent, fit-il, d'un ton conciliant. La situation s'améliore de jour en jour. Nous avons mis fin à l'inflation, nous avons fait notre rentrée dans le concert des grandes nations civilisées, nous avons à la tête du pays un président unanimement respecté...

— ... et depuis cinq ans, le général von Seeckt, notre bien-aimé commandant en chef, réarme en secret, avec la bénédiction de son ministre.

— Des racontars, tout cela. D'ailleurs, comment le sais-tu ?

— On murmure certaines choses...

— Qui cela, « on » ? Les communistes, les pacifistes...

— Ce ne sont pas les plus mauvais, ceux qui aiment la paix.

— Il y a de quoi s'arracher les cheveux, gronda Schütze. Quand je pense que nos enfants ont pour camarades de jeu le fils d'un Schwarz, d'un Nussling...

— Cela prouve qu'ils ont moins de préjugés que leurs pères.

— Cela démontre surtout un manque de dignité. D'autant que...

Il comprit immédiatement qu'il était allé trop loin : Amélie avait cette expression glaciale qu'il ne connaissait que trop bien. Décidément, on ne pouvait aborder aucun problème politique, avec elle. Il reboutonna le col de sa tunique, enfila sa capote, coiffa sa casquette et sortit pour se rendre au mess.

Sur sa suggestion, on avait installé, dans la salle de billard, une grande caisse de sable destinée au *Kriegsspiel* [11] Depuis trois semaines, le capitaine Schütze donnait des leçons de tactique aux sous-lieutenants et au corps des sous-officiers.

Il ne tenait guère à se rappeler les caisses de sable qu'autrefois, à partir de 1913, il avait installées un peu partout. Les caisses dans lesquelles il avait, théoriquement, gagné la guerre. À l'époque, il s'était souvent demandé pourquoi le haut commandement prenait des dispositions tellement différentes de celles qu'il préconisait. Plus d'une fois, il aurait donné cher pour être à la place de Hindenburg afin de pouvoir appliquer ses propres conceptions. Même à présent, il lui arrivait de penser que, peut-être, l'issue du conflit en aurait été changée, idée fantastique qui le faisait frissonner.

Aujourd'hui, la situation n'était plus du tout pareille. On avait su tirer la leçon des fautes commises. Même si les « véhicules blindés » de la Reichswehr étaient faits de planches et de carton, si l'on utilisait de gros tuyaux en bois pour représenter les pièces d'artillerie lourde, – à l'arrière-plan de ces tristes simulacres se dessinait déjà l'espoir de posséder un jour des armes réelles. À ce moment-là, tout le monde, les

officiers comme les hommes, saurait au moins s'en servir.

Au mess, le lieutenant-colonel, seul dans un coin, était en train de boire une bouteille de vin de la Moselle. Il invita Schütze à prendre un verre.

— Une nouvelle qui va vous intéresser, capitaine. Le dénommé Hitler a pondu un livre, intitulé *Mein Kampf*. Paraît qu'il l'a écrit pendant sa détention à la forteresse de Landsberg. Ce serait peut-être une lecture instructive. D'après ce qu'on m'a dit, c'est surtout un fatras de formules creuses, d'idées confuses, enfin, vous voyez le genre. Sauf un point que ce monsieur semble avoir bien compris : il insiste sur la nécessité d'une armée puissante, dynamique...

— Vraiment, mon colonel ? Je vais immédiatement me procurer le livre pour en parler dans une de mes prochaines conférences.

Renonçant pour une fois aux exercices tactiques de la caisse de sable, il rentra directement chez lui. Après tout, même un caporal peut avoir des idées intelligentes, songeait-il. Peut-être devrais-je m'occuper plus sérieusement de ce Hitler. Un homme capable d'envisager la création d'une armée moderne doit quand même avoir un peu de plomb dans la tête. Penser en militaire, c'est penser en bon Allemand.

Heinrich-Emanuel décida d'acheter *Mein Kampf*. Dès le lendemain matin.

*

* *

Par une de ces froides journées d'hiver qui figeaient la vie dans la petite cité, il y eut – presque – un désastre.

Depuis trois semaines, la jeunesse de Detmold venait patiner sur le grand étang du château. Le matin, on y voyait surtout les commis d'épicerie, le soir, les amoureux.

Ce jour-là, vers midi, les élèves de 6^e, rentrant pour déjeuner, s'étaient arrêtés à l'étang et avaient chaussé leurs patins. Soudain, ce fut le drame : un craquement sinistre, et Christian-Siegbert s'enfonça dans l'eau noire.

À coups de poing et de pied, Ewald Schwarz et Hugo Nussling s'acharnèrent à agrandir le trou. Puis, d'un même élan, ils plongèrent. Trois fois, ils remontèrent, à bout de souffle, les lèvres déjà bleues, – la quatrième fois, ils tenaient Christian-Siegbert par les bras. Pendant que leurs camarades traînaient le gamin évanoui jusqu'à la berge, les deux sauveteurs se hissèrent sur la glace et rentrèrent en courant, trempés jusqu'aux os.

Ce furent les pompiers, alertés par un passant, qui ramenèrent Christian-Siegbert chez ses parents. À la vue du corps immobile, étendu sur une civière, Amélie poussa un hurlement. Heinrich-

Emanuel, horrifié, dut s'appuyer au mur.

— Papa, je t'en supplie, murmura Christian-Siegbert. Ce n'était pas ma faute, – tout à coup, il y a eu un grand bruit, je me suis enfoncé et... plus rien...

— Un médecin, balbutia Heinrich-Emanuel. Un médecin, tout de suite !

— Le docteur est déjà en route, grommela l'un des pompiers.

À son arrivée, le médecin trouva Heinrich-Emanuel en train d'administrer à Christian-Siegbert un grog bouillant. Entre deux gorgées, l'enfant se livrait aux mains de sa mère qui, avec la force du désespoir, lui massait le torse.

Le médecin rassura les parents affolés, ordonna trois jours de lit et prescrivit un calmant afin d'apaiser le choc nerveux.

— Et voilà ! fit-il, refermant sa trousse. Votre gosse s'en tire à bon compte. À présent, je vais aller voir le petit Schwarz et le petit Nussling. La promenade, dans leurs vêtements mouillés, n'a pas dû leur faire du bien, par ce froid. Le père Schwarz m'a dit, au téléphone, que son fils a des engelures à la main gauche. Deux braves petits, mon capitaine. Sans eux...

Il laissa la phrase en suspens. Tout le monde comprit ce qu'il voulait dire.

*

* *

L'après-midi, le capitaine Schütze sortit.

Il pénétra d'abord dans une confiserie de l'avenue du Château pour acheter deux grosses boîtes de chocolats. Puis, il s'attarda longuement dans un magasin de jouets où, après avoir longuement hésité, il fit l'acquisition de deux chars d'assaut, aux chenillettes en caoutchouc, de deux canons capables de lancer des pois secs à plus d'un mètre, et de deux jeux de société « Sous-Marins à l'Attaque ». Surchargé de paquets, il se dirigea vers les faubourgs, se fit indiquer la nouvelle colonie de pavillons ouvriers et sonna à la porte du numéro 39.

Anton Schwarz, contremaître dans une usine de produits textiles, écarquilla les yeux en voyant un capitaine en uniforme se dresser sur son seuil. La première stupeur passée, il ouvrit complètement la porte et s'effaça.

— Monsieur Schütze ? Ça, par exemple !

Heinrich-Emanuel réprima un haut-le-corps. Ce simple « Monsieur Schütze », alors que la bienséance aurait exigé un respectueux « Mon capitaine », – le choc paraissait dur. Réflexion faite, il jugea préférable de se montrer indulgent. Anton Schwarz introduisit son visiteur dans la cuisine-salle à manger où planait l'odeur caractéristique du potage aux poireaux-pommes de terre. Heinrich-Emanuel tressaillit en

apercevant, sur la table, un paquet de margarine : cet emballage bleu frappé du soleil levant, – pas de doute, c'était bien la marque « Aurore » qu'il avait eu le déshonneur de représenter.

Pour mieux refouler ce souvenir pénible, il prit un ton grave, presque solennel.

— Je suis venu, monsieur Schwarz, afin d'exprimer ma profonde gratitude à votre fils. Par son admirable courage, il a sauvé mon gamin...

— C'était normal, voyons, murmura le contremaître, visiblement embarrassé. Entre camarades de classe...

— Exactement. La camaraderie est la plus belle vertu de l'homme. En l'occurrence, nos enfants la pratiquent déjà, même devant la mort. Votre fils donne un magnifique exemple.

Tout en parlant, il examinait discrètement M. Schwarz. Petit, épais, jovial, certainement un brave homme. Dire que ce brave homme commandait une bande de communistes ! Au fond, cela paraissait tout aussi incompréhensible que, lors du *putsch* manqué de Munich, la présence de Ludendorff aux côtés de Hitler.

— Mon fiston sera vite sur pied, remarqua Schwarz. Même sa main gauche – une gelure de premier degré, a dit le médecin, – dans deux ou trois semaines, il n'y pensera plus. L'essentiel, c'est que votre fils s'en soit tiré.

— J'aimerais le voir.

— Bien sûr. Vous nous excuserez, ce n'est pas très grand, chez nous. Comme simple contremaître... enfin, on arrive à vivre.

Ils entrèrent dans la chambre. Le jeune Ewald, couché dans un petit lit, accueillit le visiteur avec un sourire timide.

— Bonjour, mon jeune héros, fit Schütze, d'un ton martial. J'ai tenu à te remercier et, comme tu dois trouver le temps long, je t'ai apporté de quoi te distraire.

Il lui tendit une boîte de chocolats. Puis, il ouvrit l'un des cartons : le char d'assaut, le canon, le jeu des « Sous-Marins à l'Attaque ». Ravi, Ewald se souleva. Puis, brusquement indécis, il quêtâ du regard l'approbation de son père. Étonné, Heinrich-Emanuel se retourna.

Le contremaître Schwarz avait froncé les sourcils.

— Vous avez bon cœur, monsieur... euh... mon capitaine, seulement, vous comprenez, je ne veux pas de ce genre de jouets pour mon fils. Des chars, des canons, des sous-marins, – dans la réalité, ces choses-là, ce sont des engins de meurtre. J'ai interdit à mon fils, une fois pour toutes, de s'occuper d'objets militaires. Il n'a pas le droit d'y toucher, ni de près ni de loin. L'armée ? J'en ai plein le dos. Nous étions sept frères. En 14, nous sommes partis tous les sept, – en 18, j'ai été seul à revenir. Il ne faut pas m'en vouloir... chacun a son opinion...

— Bien sûr, bien sûr, grommela Schütze, quelque peu gêné, quelque peu vexé. Je voulais simplement remercier...

Le contremaître haussa les épaules.

— Que voulez-vous, mon capitaine ! Je suis communiste. Par conviction. Mon gamin a sauvé le fils d'un militariste. Il n'a fait que son devoir, la politique n'a rien à voir là-dedans. Voilà pourquoi... je sais que vous pensiez bien faire. Je n'en apprécie pas moins votre geste...

En quittant le pavillon, Heinrich-Emanuel avait l'impression d'avoir perdu une bataille. Évidemment, il avait voulu surtout exprimer sa gratitude, il aurait fait l'impossible pour remercier le petit Ewald, et pourtant, il avait choisi les cadeaux dans une intention bien arrêtée. D'où, à présent, cette constatation humiliante : son initiative – une attaque indirecte, en quelque sorte – avait échoué devant la résistance souriante d'un humble contremaître. Il n'en subsistait qu'un geste purement humain.

Hubert Nussling habitait une maison jumelée, derrière le théâtre municipal. Architecte plus ou moins raté, il arrondissait ses maigres honoraires en endossant à l'occasion la blouse blanche des peintres en bâtiment.

Lui aussi fut passablement étonné de trouver sur son seuil un capitaine en grand uniforme. D'autant qu'il avait entendu parler de Schütze par un *Parteigenosse* [\[12\]](#) dont le fils, élève de philo, avait dû subir l'une des conférences de Heinrich-Emanuel. D'après ce que le jeune homme en avait dit, tout rapprochement entre les familles Schütze et Nussling paraissait bien improbable.

— C'est vous ? fit Nussling, hostile. Que me vaut l'honneur...

— Votre fils...

— En effet. Voyons, mon capitaine, ce n'est même pas, la peine d'en parler. Votre gamin en aurait fait autant.

— Sans aucun doute, affirma Schütze, déjà favorablement impressionné par le « mon capitaine » auquel il ne s'attendait guère. Je l'ai élevé dans l'amour du prochain et le goût de l'action. Cela dit, je me suis permis d'apporter un cadeau à Hugo. J'aimerais le lui remettre personnellement...

— Volontiers, mon capitaine.

L'appartement paraissait mieux tenu que celui du contremaître Schwarz. Pas d'odeurs de cuisine, quelques indices d'un vague effort esthétique, – les Nussling cherchaient manifestement à embellir une existence bien médiocre. Le père, robuste, de taille moyenne, correctement habillé, le visage intelligent... comment cet homme pouvait-il gober les sornettes d'un Hitler ? Décidément, mieux on connaissait les gens, plus leur comportement paraissait incompréhensible.

Le gosse était couché, lui aussi, et pendant que Schütze déballait les cadeaux, il montrait la même impatience que, tout à l'heure, le petit Schwarz. En revanche, sa réaction fut différente.

— Un char d'assaut ! s'exclama-t-il, ravi. Un vrai canon ! C'est magnifique, tu ne trouves pas, papa ?

— En effet, c'est magnifique.

Heinrich-Emanuel se retourna vers le père. Peut-être cette approbation était-elle ironique ? Il se rassura aussitôt : Hubert Nussling paraissait sincère. Loin de sourire, il se pencha sur les jouets, étudia attentivement le char, actionna le ressort du canon.

— Des modèles très fidèles, remarqua-t-il. Les mêmes armes qu'on fabrique aux États-Unis. Il est vrai que, pour l'instant, la Reichswehr doit se contenter d'engins factices, en carton. Comme si l'interdiction alliée pouvait arrêter l'évolution logique ! Tout ce que ces messieurs ont obtenu, c'est que nous avons dû nous réfugier dans la clandestinité.

Heinrich-Emanuel sentit son cœur se gonfler d'aise. Après avoir longuement serré la main du gamin, il suivit le père au salon où M^{me} Nussling avait servi le thé et sorti la bouteille de rhum.

Pendant deux heures, le capitaine Schütze bavarda ou, plutôt, discuta avec Hubert Nussling, chef régional du parti national-socialiste. Au début, ils burent du thé additionné de rhum, ensuite, du rhum légèrement additionné de thé. La bouteille y passa tout entière.

Enfin, Schütze s'en alla, les yeux brillants et la démarche allègre. Sous le bras, il portait un petit paquet.

Un livre emprunté par curiosité, uniquement pour se tenir au courant de l'actualité. Intitulé *Mein Kampf*, écrit par un ancien caporal.

Ce dernier détail avait-il vraiment de l'importance ? Après tout, un caporal est un homme. Peut-être même un homme politique. En Allemagne, tout est possible...

*

* *

En 1929, la famille Schütze déménagea une fois de plus. Pour s'installer à Berlin.

Heinrich-Emanuel nageait en pleine euphorie. Affolé de bonheur, il frisait la panique. À ses yeux, cette nomination dans la capitale signifiait le grand bond qui devait le porter à proximité du sommet. Même si l'on ne l'avait pas encore affecté au grand état-major. Pour l'instant, cette ultime promotion se faisait attendre. On l'avait simplement nommé à l'École de Guerre, comme professeur d'instruction civique.

— C'est grâce aux mémoires que j'ai adressés au ministère, expliqua-t-il fièrement à Amélie. Je suis certain que ma

communication sur Hitler a retenu l'attention du haut commandement. À présent, j'ai le pied à l'étrier.

Le départ de Detmold, petite cité charmante mais assoupie, fut rapide et facile. D'ailleurs, même avec Breslau, les liens sentimentaux avaient cessé d'exister. Le grand-père Sulzmann s'était éteint l'année précédente, ni dans la misère ni dans l'opulence. Schütze avait fait le voyage pour assister aux obsèques. Devant la tombe, il avait prononcé un discours célébrant les vertus du défunt, « homme loyal, d'une droiture bien germanique », déposé une couronne et confié le règlement de la succession à un avocat. Il avait toujours eu beaucoup d'affection pour son grand-père, plus peut-être que pour son père qui continuait à mener au domaine de Perritzau une existence purement végétative, bavardant à chaque repas avec sa Sophie bien-aimée comme si elle était assise près de lui, alors qu'elle gisait depuis cinq ans au cimetière de Breslau.

Quant au baron von Perritz, il avait terriblement vieilli. Torturé par la goutte au point de ne plus pouvoir aller à la chasse, il dirigeait le domaine sans quitter son cabinet de travail. Fait significatif, il se désintéressait complètement de la politique. Cette indifférence lui était venue brusquement, après l'inflation qui avait failli engloutir le domaine. Du moment que l'empire d'Allemagne s'était effondré, il se moquait bien de savoir qui gouvernait maintenant le pays. « Je ne suis qu'un paysan, affirmait-il volontiers. Je m'occupe de pommes de terre, de betteraves. Le reste, c'est de la m... »

Seuls les enfants regrettaient de quitter Detmold. Ils y avaient leurs camarades, leurs habitudes, et Berlin, ville immense, leur faisait peur d'avance. D'autant que leurs amis s'employaient à entretenir cette appréhension.

— Paraît qu'il n'y a même pas d'arbres, là-bas, déclarait Ewald Schwarz. Pas moyen de jouer, et encore moins de patiner. Et puis, c'est plein de communistes, – pas comme mon père, non, de vrais durs qui se battent contre les nazis, à coups de revolver. Moi, je ne voudrais pas habiter là-bas.

Heinrich-Emanuel eut fort à faire pour apaiser l'inquiétude des enfants.

— Vous verrez, tout s'arrangera. Nous aurons un appartement en banlieue, à quelques minutes de la forêt. Vous pourrez assister à la relève de la garde, je vous conduirai au musée de l'Armée pour vous montrer les glorieux drapeaux des régiments de l'empereur, les gros canons, les mitrailleuses que nous avions à Verdun...

— Il y a également de belles églises, coupa Amélie. Avec des autels magnifiques, des fresques...

Heinrich-Emanuel s'esquiva. La conversation prenait une tournure d'angereuse.

Le jour du départ, une véritable foule envahit la gare. Les voisins, la classe de 6^e au grand complet, plusieurs officiers et jusqu'au colonel qui, galant, se pencha sur la main d'Amélie.

— Ne nous oubliez pas tout à fait, là-bas, dans la trépidation de la grande ville. Si, un jour, vous deviez éprouver le besoin de vous reposer, venez passer des vacances paisibles ici, à Detmold. Ma femme et moi-même serons heureux de vous revoir.

Heinrich-Emanuel s'efforça d'abréger les adieux. Il avait été péniblement surpris de voir que le contremaître Schwarz et l'architecte Nussling avaient tenu, eux aussi, à venir à la gare.

Quand, enfin, le train s'ébranla, il s'affala sur la banquette et alluma une cigarette. D'un regard satisfait, il contempla sa famille. Une jolie femme, encore jeune, deux beaux garçons, une fillette délicieuse... décidément, il n'était pas à plaindre.

— Désormais, notre vie sera encore plus agréable, déclara-t-il, d'un ton assuré. À Berlin, vous comprendrez vraiment ce que c'est que l'amour de l'Allemagne.

*

* *

Ils arrivèrent à la tombée de la nuit. Sur le quai, ils entendirent des chants lointains, des cris estompés.

— Qu'est-ce que ce vacarme, papa ? demanda Christian-Siegbert.

— Sans doute une manifestation. Peut-être les communistes. À Berlin, les partis politiques organisent constamment des défilés. Dans un sens, c'est normal : c'est ici qu'on sent battre le cœur du pays.

Le capitaine Schütze ne devait pas tarder à sentir lesdits battements de cœur. Devant la gare, alors qu'il allait hélér un taxi, il vit approcher un cortège compact. Des centaines, peut-être des milliers d'hommes portant des brassards rouges, brandissant des drapeaux rouges, et chantant *L'Internationale*. De temps à autre, ils s'interrompaient pour scander des slogans : « Le Front Rouge, en avant ! Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! »

— C'est bien ce que je pensais, grommela Schütze, écoeuré. Les communistes ! Regarde-les bien, Christian-Siegbert. C'est pour barrer à ces hommes la route du pouvoir que votre père porte l'uniforme. Vous ne devez jamais oublier...

Il ne put achever sa phrase. Le cortège était arrivé à sa hauteur, et plusieurs manifestants avaient remarqué ce capitaine en uniforme. En l'espace de quelques secondes, Heinrich-Emanuel se trouva encerclé de brassards et de drapeaux rouges. On le bouscula, on le sépara des siens, on le frappa. « Bas les pattes, voyous ! » hurla-t-il en se débattant de son mieux. Une poussée violente le rejeta au fond d'une porte cochère. Des bras vigoureux le clouèrent contre le mur, une

main brutale lui arracha sa casquette pour la lancer sous les pieds de la foule.

— Faut l'étriper, cette peau de vache ! clamait quelqu'un. Alors, tu les fais venir, tes mitrailleuses ? Vive la Russie soviétique !

Heinrich-Emanuel essaya de tirer son revolver quand un coup de gourdin l'atteignit au bras. Il poussa un cri de douleur. Le bras retomba, engourdi, comme paralysé. À présent, les coups de poing pleuvaient de tous les côtés, au point qu'il ne voyait plus que des mains qui frappaient, se relevaient, frappaient encore.

— Lâches ! hurla-t-il, désespérément. À cent contre un... bande de lâches...

Puis, il s'effondra, couvert de sang et de crachats. Par bonheur, Amélie avait pu alerter quatre policiers qui réussirent à le dégager. Les manifestants s'étaient reformé en cortège et s'éloignaient tranquillement. Que pouvaient faire quatre agents contre des milliers d'hommes déchaînés ?

Christian-Siegbert était hors de lui.

— Pourquoi n'as-tu pas tiré, papa ? Donne-moi ton revolver, je vais les tuer, ces salauds !

Il soutenait son père, pendant qu'Amélie s'efforçait de calmer Uta-Sieglinde et Giseler-Wolfram qui sanglotaient.

L'un des policiers réquisitionna un taxi. On installa Heinrich-Emanuel sur la banquette. Agenouillée devant son mari, Amélie lui essuyait le visage.

— Je veux retourner à Detmold, gémit-elle. Je t'en supplie, demande qu'on t'affecte de nouveau là-bas. Je ne resterai pas à Berlin. On ferait mieux de reprendre le train tout de suite.

Schütze secoua la tête. Ses lèvres éclatées remuèrent péniblement.

— Je céderais à ces gens-là ? Moi, un officier ? Jamais, tu m'entends, jamais ! Ici, nous sommes en première ligne. Le capitaine Schütze ne désertera pas.

Un quart d'heure plus tard, le taxi les déposa devant une maison cossue, dans une rue paisible, bordée de platanes. Schütze eut encore la force de monter les escaliers. Il ne perdit connaissance que sur le seuil de la chambre à coucher. Amélie dut le déshabiller, le hisser sur le lit. Incapable de bouger, il claquait des dents, comme pris de frissons.

Le surlendemain, il se présentait au colonel qui dirigeait l'École de Guerre. Depuis la veille, le récit de sa mésaventure s'étalait dans toute la presse. Notamment dans les journaux d'extrême droite : « Un capitaine assommé par les bandits rouges. Le gouvernement se croise les bras. »

Le colonel considérait le visage tuméfié de son nouveau professeur d'instruction civique.

— Voilà où nous en sommes, fit-il, amer. Même l'armée n'y peut rien. À force de subir la propagande effrénée des démagogues, des agitateurs, les Allemands ont perdu la raison. Si je puis vous donner un conseil, – en dehors du service, mettez-vous en civil. Je sais bien...

Schütze voulut protester. Il ne put proférer un seul mot. Le colonel parut se décomposer en une multitude de cercles colorés qui se mirent à tourner, – plus vite, toujours plus vite...

Le colonel bondit juste à temps pour rattraper le capitaine à quelques centimètres du plancher. Schütze avait perdu connaissance. Une ambulance le transporta à l'hôpital militaire où le médecin diagnostiqua une grave commotion cérébrale.

Pendant sept semaines, il dut garder le lit. On lui administrait des piqûres de glucose et de strophantine pour soutenir le cœur. Amélie venait le voir chaque jour, toujours accompagnée de Christian-Siegbert.

Schütze ne devait jamais savoir que le garçon portait sous la veste le revolver paternel. Il était décidé à abattre quiconque lèverait la main sur sa mère.

C'était le début de l'ère nouvelle, l'époque terrible où des gamins de douze ans étaient forcés de se comporter en adultes...

IX

Pour commencer, Heinrich-Emanuel Schütze fit installer, dans sa salle de classe, une immense caisse de sable. Puis, il écrivit à Detmold pour demander qu'on lui envoyât d'urgence les petits carrés, triangles et disques de bois qui symbolisaient les chars, les batteries, les unités d'infanterie. Depuis son départ, on n'en avait plus besoin, là-bas.

Plus que jamais, il s'agissait de susciter un nouvel idéal militaire dans la jeunesse et, aussi, de maintenir la puissance discrète mais réelle de la Reichswehr au sein de l'État.

Or, sur ce second point, la situation s'était singulièrement compliquée, au cours des dernières années. Dès 1926, le général von Seeckt, commandant en chef de l'armée, avait dû quitter son poste, à la suite d'un vote unanime du Parlement : tous les partis politiques, sans exception, se méfiaient de lui. Deux ans plus tard, le ministre de la Guerre avait eu le même sort, cette fois à la suite d'un double scandale. En effet, on avait appris d'abord que la Reichswehr entretenait des relations fort étroites avec l'Armée Rouge, – des officiers allemands servaient dans les unités blindées de Moscou et de Leningrad, des officiers soviétiques au grand état-major de Berlin, – puis, que le réarmement clandestin de la Reichswehr était financé grâce à des transactions commerciales à l'étranger. Transactions d'autant plus irrégulières qu'elles étaient réalisées avec des fonds officiels, détournés de leur destination par des manipulations inavouables.

Le général Groener, nouveau ministre de la Guerre, était certes un vieux soldat et, en plus, un ami personnel du président Hindenburg. Malheureusement, ses incontestables mérites ne le mettaient pas à l'abri des critiques : les députés s'en donnaient à cœur joie, à telle enseigne qu'il était sur la sellette à chaque séance du Parlement. Quant au général Heye, nouveau commandant en chef, son attitude rappelait le proverbial escargot rentré dans sa coquille : se faire oublier, sans cesser d'exister pour autant. Nous continuerons à réarmer, mais en prenant toutes les précautions possibles et imaginables pour garder le secret. Nous avons le devoir de protéger l'Allemagne contre toutes les influences antimilitaristes. C'est-à-dire contre les communistes, ce qui va de soi, mais aussi contre les nationaux-socialistes.

Pour Heinrich-Emanuel Schütze, cette seconde précision constituait une surprise, presque un choc. Ayant consciencieusement étudié *Mein Kampf*, il avait acquis la conviction que le programme nazi préconisait

justement la création d'une puissante armée moderne. Les Milices Brunes, les Troupes d'Assaut comme elles s'appelaient officiellement, illustraient parfaitement cette idéologie. Du moment que Hitler avait organisé cette armée privée... Le seul ennui, aux yeux de Schütze, c'était que le même Hitler avait terminé la guerre comme caporal. Est-ce que lui, le capitaine Schütze, serait forcé, un jour, d'accepter les ordres d'un simple caporal ? C'était tout simplement impensable.

Dans ses cours d'instruction civique, il se conformait à la ligne de conduite fixée par le ministre et le haut commandement. « L'armée se doit de veiller à ce que les antagonismes politiques ne dégénèrent jamais en guerre civile. Aux époques les plus critiques de notre histoire, lorsque le peuple allemand était ballotté par les flots furieux, il y a toujours eu ce roc qu'est l'idée de l'État. Idée dont l'expression la plus pure, la plus indispensable est justement l'armée. »

Heinrich-Emanuel se sentait appelé à devenir lui aussi un tel roc. Il haïssait le communisme, d'autant que, chaque matin, cette haine se trouvait attisée de nouveau : sous son nez, son rasoir butait sur une cicatrice, souvenir de son arrivée mouvementée à Berlin. Et ce souvenir lui paraissait terriblement cuisant.

Conformément aux ordres supérieurs, il combattait également l'idéologie nationale-socialiste. En s'inspirant des paroles tout au moins officieuses du ministre de la Guerre : « Ce qu'il y a de dangereux avec les Chemises Brunes, c'est que leurs théories sont purement négatives. Ces gens s'acharnent à détruire l'État actuel, mais ils ne proposent aucun programme constructif pour remplacer l'édifice démolì, à moins qu'on ne considère comme constructif leur projet d'instaurer une dictature paranoïaque. En fait, c'est un mouvement anarchiste. »

Paroles très dures aux yeux de Schütze qui interprétait *Mein Kampf* dans un sens très différent. Mais puisque le ministre voyait les choses sous cet angle...

— La politique est toujours affaire de conception, expliqua-t-il à Amélie. On peut toujours discuter du sens réel de telle ou telle thèse.

Rassuré par cette réflexion, il s'inclinait devant l'intelligence supérieure de ses chefs hiérarchiques et, par conséquent, combattait le national-socialisme avec autant de zèle que le communisme. Surtout devant les aspirants et sous-lieutenants qui suivaient ses cours.

— Pour nous, il ne doit y avoir qu'un idéal : la Reichswehr, sa cohésion, sa puissance ! On reproche à l'armée d'avoir perdu la guerre ? Eh bien, nous gagnerons la paix !

Lorsqu'il quittait la salle de classe pour se rendre au mess, il passait devant le tableau noir où le secrétariat affichait les horaires, communiqués, avancements, modifications internes et ainsi de suite. Or, un matin, alors qu'il venait de dépasser le tableau, il ralentit le pas

et, finalement, s'arrêta. Il avait l'impression d'avoir entrevu comme un corps étranger, quelque chose de monstrueux. Faisant demi-tour, il revint se planter devant le tableau.

Il ne s'était pas trompé. À l'endroit où, normalement, aurait dû se trouver l'emploi du temps, quelqu'un avait placé la première page d'un journal. Attachée par des punaises, la feuille clamait en gros caractères gothiques son titre *Völkischer Beobachter* [13] ; entre les deux mots, un aigle tenait dans ses serres un médaillon frappé de la croix gammée.

D'un regard rapide, le capitaine Schütze explora le couloir. Personne n'était en vue. Il avança d'un pas pour parcourir l'article encadré de rouge. Un discours de Hitler. Vers la fin du texte, cette phrase : « L'armée n'est plus tenue à servir un État pourri et vermoulu. Au contraire, elle se doit d'être au service du peuple allemand qui appelle de ses vœux la liquidation du système parlementaire. »

— Incroyable ! gronda Heinrich-Emanuel.

Il arracha la feuille, la glissa dans sa poche et, d'un pas martial, se dirigea vers le mess.

Quand, au début de l'après-midi, il passa de nouveau devant le tableau noir, il remarqua une autre feuille. Un tract, orné de la même croix gammée.

« Aujourd'hui, le soldat allemand qui veut agir en patriote se doit d'être un révolutionnaire... »

— Cette saleté ! gronda Schütze et, arrachant la feuille, il se précipita dans la salle de classe.

— C'est inadmissible ! clama-t-il. Avant de signaler ces faits scandaleux au colonel, je vous demande, messieurs, d'être discrets. Mieux vaut laver le linge sale en famille. Je fais appel à votre sens de l'honneur. — Il sortit les deux feuilles de sa poche, les lissa, les brandit. — Voici ce que j'ai trouvé au tableau noir. Ces deux torchons, marqués de la croix gammée. J'invite le ou les coupables à venir me trouver, après le cours. J'espère que le ou les fautifs auront le courage de répondre de leurs actes.

La classe terminée, il attendit pendant une demi-heure. En vain : personne ne poussa la porte de la salle. Enfin, il dut se décider à rentrer. Il se sentait déçu, déprimé, vaguement inquiet. Le lendemain, matin, la nouvelle édition du *Völkischer Beobachter* occupait le centre du tableau noir. Vingt aspirants attroupés dans le vestibule écoutaient l'un de leurs camarades lire à haute voix le dernier discours de Göring.

Schütze se mit à hurler. Modifiant l'horaire des cours, il emmena ses élèves au champ de manœuvres.

— Puisque vous ne voulez pas être traités en futurs officiers, je vais vous montrer de quel bois je me chauffe. Tant pis pour vous, messieurs.

Il les obligea à ramper dans les flaques d'eau, il leur ordonna de mettre les masques à gaz et de chanter alors que l'horrible groin en caoutchouc les étouffait, il les força de galoper pendant des kilomètres. Au bout de deux heures, sept aspirants gisaient, haletants, sur le talus, soignés par un infirmier qui leur massait la région du cœur.

Heinrich-Emanuel siffla le rassemblement. Lentement, il parcourut les rangs, fixant chaque homme droit dans les yeux. Pas un seul n'eut la force de soutenir son regard.

— Qui a affiché ces feuilles ?

Personne ne répondit.

Mais quand ils regagnèrent l'école, l'emplacement central du tableau noir était de nouveau occupé. Par un extrait du programme du parti national-socialiste.

Les aspirants regardèrent leur capitaine. Leurs yeux exprimaient un reproche peiné, – l'accusation muette d'une bande de gosses injustement frappés. Sans un mot, Schütze arracha la feuille, se détourna et s'éloigna.

Il n'alla pas loin. Trouvant une salle vide, il s'y installa, – sur l'estrade, bien sûr – et attendit. Vers 7 heures du soir, il ressortit pour se diriger vers les cabinets, situés en face du tableau noir. Les aspirants se trouvaient alors dans leurs dortoirs, à l'exception des quelques heureux qui bénéficiaient d'une permission de vingt-quatre heures. Le couloir était désert, personne n'y passerait avant le lendemain matin, personne ne viendrait utiliser les cabinets.

Le cœur battant, Heinrich-Emanuel se glissa dans les toilettes et tira la porte. L'oreille aux aguets, il attendit près d'une heure. Enfin, il perçut un bruit de pas. Des chaussures qui claquaient sur le dallage. Deux hommes, peut-être même trois, constata-t-il en retenant son souffle.

Les pas s'arrêtèrent. Les voilà devant le tableau noir... c'est le moment... Prudemment, il défit le rabat de l'étui de son revolver, retira l'arme, la glissa dans la poche de sa tunique. Puis, d'une poussée brutale, il ouvrit la porte.

Devant le tableau noir, deux silhouettes juvéniles pivotèrent. Deux sous-lieutenants, élèves de la section de cavalerie. L'un tenait à la main la dernière édition du journal nazi, l'autre une boîte de punaises.

En trois enjambées, Heinrich-Emanuel les rejoignit. L'indignation l'étouffait au point que chaque parole lui coûtait un véritable effort.

— Des officiers ! C'est une honte, tout simplement une honte ! Étant votre supérieur, j'use de mon droit de punir les délinquants pris en flagrant délit. En conséquence, messieurs, je vous arrête. Veuillez me suivre.

Les deux sous-lieutenants l'avaient écouté au garde-à-vous. À

présent, toujours en silence, ils lui tendaient leurs revolvers. Heinrich-Emanuel les prit, tout en scrutant les jeunes visages. L'un des garçons était blond, du même blond que Christian-Siegbert. Il lui ressemblait d'ailleurs. Dans dix ans, mon fils sera peut-être comme lui, songea Schütze en ravalant sa salive.

— Tout à fait entre nous, ça rime à quoi, dans votre esprit ?

Le sous-lieutenant blond se redressa.

— Nous estimons que l'avenir de l'Allemagne est dans le national-socialisme. Or, nos cerveaux sont engourdis, mon capitaine. On ne peut guère demander à votre génération de renier son passé... il s'agit donc de conquérir la jeunesse.

— Vous déraisonnez ! gronda Schütze.

D'un geste sans réplique, il indiqua la sortie. Les deux sous-lieutenants s'y dirigèrent, la tête haute. Schütze les suivit à trois pas de distance, perplexe et, surtout, furieux d'être perplexe.

Le colonel fut épouvanté. Après avoir annoncé aux coupables qu'ils étaient aux arrêts, il les congédia tout en faisant signe à Schütze de rester.

— Pour l'amour du ciel, capitaine, de la discrétion, vous m'entendez, toute la discrétion possible. Si jamais les journaux apprenaient que des officiers se livrent à des actes pareils, qu'ils font de la propagande nazie... J'adresserai immédiatement un rapport au ministère. Surtout, n'oubliez pas que je compte sur votre silence. Il faut garder le secret.

Le secret ne fut pas gardé. Dès le lendemain, toute la presse annonça l'arrestation des deux sous-lieutenants. Un troisième larron avait informé les rédactions avant de se dénoncer comme faisant partie de la « conspiration ».

Ce fut un beau tollé. Des communistes aux nazis, tout le monde s'en prit à la Reichswehr. Le colonel convoqua Schütze pour lui demander de rentrer chez lui et d'y rester.

— Interdiction absolue de sortir, capitaine : vous risqueriez d'être assommé dans la rue. Inutile de protester : c'est un ordre.

Pâle, défait, Heinrich-Emanuel était assis à la fenêtre du salon. De temps à autre, il regardait dans la rue. Comme par hasard, des miliciens nazis passaient continuellement devant la maison. Jour et nuit. Ils ne levaient jamais la tête, mais Schütze savait qu'ils surveillaient l'immeuble.

De nouveau, Christian-Siegbert et même le petit Giseller-Wolfram rentraient de l'école en piteux état, couverts de bosses, de bleus, d'égratignures. À chaque récréation, ils encaissaient les coups des gamins dont le père était nazi.

Schütze téléphona au proviseur qui se montra nettement hostile.

— Je n'y peux rien. Je n'ai pas le temps de m'occuper de tout...

— Il est de votre devoir..., hurla Heinrich-Emanuel.

Le proviseur se mit à hurler, lui aussi.

— Je connais mon devoir ! Ce n'est pas un soldat réactionnaire qui me l'apprendra ! La meilleure solution, ce serait que vous retiriez vos fils du lycée pour les placer ailleurs.

Schütze raccrocha brutalement.

— Jamais ! fit-il, tremblant de rage. Jamais !

Il se renseigna. Le proviseur appartenait au parti national-socialiste. Schütze se voyait encerclé. Partout, des ennemis, – l'ère nouvelle l'assailait comme un fauve avide de sang.

Au bout de quinze jours, il put reprendre ses cours. Dans des conditions désastreuses : chaque matin, une voiture de l'armée, avec une escorte de trois soldats armés, venait le prendre à son domicile pour le conduire à l'école. Chaque soir, la voiture le ramenait, avec la même escorte.

À trois reprises, les hommes des troupes d'assaut lapidèrent le véhicule tout en lançant des injures. Le capitaine Schütze ne tourna même pas la tête. Rigide, immobile, il regardait droit devant lui. À l'École de Guerre, il assurait normalement son service, avec une correction glacée, sans la moindre allusion à ses problèmes personnels.

Un mois plus tard, on dut se résoudre à le muter.

— Comprenez-nous, capitaine, déclara le colonel. Votre attitude était parfaitement justifiée, mais peut-être trop dynamique. On aurait pu régler l'incident de façon plus diplomatique...

— Est-ce que les Chemises Brunes vous feraient peur, mon colonel ?

— Certainement pas. Mais au stade actuel de notre réarmement clandestin, nous ne pouvons nous offrir le luxe d'un conflit avec tel ou tel parti politique. D'autant qu'à travers vous, ces vulgaires attaques visent le corps des officiers tout entier. Vous me comprenez ?...

— Pas du tout.

— Officiellement, ces gens injurient le capitaine Schütze. En fait, ils injurient l'armée.

— Est-ce ma faute, mon colonel ?

Heinrich-Emanuel avait l'impression d'être ramené en 1913. À ce moment-là, déjà, il avait eu raison ; seulement, comme l'enjeu avait dépassé sa modeste personne, il avait eu le tort d'avoir raison. À l'époque, il avait été effaré de découvrir qu'on pouvait être forcé d'admettre des torts purement imaginaires. De se sacrifier pour une idée qu'on était incapable de saisir. En 1913, grâce à une nouvelle tactique d'attaque, il avait failli vaincre l'empereur. À présent, en 1930, il purgeait l'armée de ses éléments subversifs. Or, dans les deux cas, on reconnaissait ses bonnes intentions, – mais on les trouvait singulièrement déplacées.

— Qu'est-ce qu'on va faire de moi ? s'enquit-il, d'une voix rauque.

Le colonel eut un sourire jovial.

— Allons, mon cher Schütze, – à vous entendre, nous vous laissons tout juste le choix entre la corde et la hache. Ce n'est pas une sanction que je vous annonce, c'est un avancement. Dès demain, vous prendrez la direction du magasin d'habillement divisionnaire.

— Le magasin d'habillement ? – Schütze se passa la main sur les yeux. D'abord les communistes, songea-t-il, maintenant les nazis. Deux adversaires contre lesquels je me battrai farouchement, jusqu'à mon dernier souffle. Quant à la bêtise humaine..., ma foi, ce serait un combat perdu d'avance. – Le magasin d'habillement ? répéta-t-il. Vous appelez cela un avancement, mon colonel ? Disons plutôt une voie de garage. À ce poste-là, je pourrais pourrir sur pied, personne ne s'en apercevrait.

— Un poste que tous vos camarades vous envieront, protesta le colonel. – Il se leva brusquement et lui tendit la main. – Il me semble que vous nourrissez des ambitions excessives, capitaine. Portez-vous bien. Je vous souhaite bonne chance !

Heinrich-Emanuel se retrouva dans le couloir. Les aspirants qui passaient en le saluant devaient encore ignorer sa mutation. Pourtant, il crut discerner dans leur regard une joie maligne. Incapable de se contenir davantage, il sortit en courant et se fit reconduire chez lui.

L'appartement était vide. Amélie était sortie avec les enfants, – et avec les deux soldats qui l'escortaient en permanence. Une heure de grand air, dans les bois... à peu près comme la « promenade » des détenus, dans la cour de la prison.

Il s'enferma dans son cabinet de travail. Avec des gestes méticuleux il aligna sur la table ses décorations et les quelques photographies qui lui restaient : lui-même en aspirant, en lieutenant, la photo de mariage, les premiers portraits des enfants, et encore lui-même, à la tête de sa compagnie partant en exercice.

Il tira son revolver pour le poser à côté des décorations. Puis, il enleva son uniforme, l'accrocha soigneusement dans l'armoire, revêtit un costume civil.

Avoir rêvé du grand état-major pour se retrouver au magasin d'habillement, – décidément, la chute était trop brutale. Sa raison, son élan n'y avaient pas résisté. Autant en finir également avec le corps.

Il écrivit quelques lignes, uniquement pour les déchirer aussitôt. Une lettre d'adieu est toujours une auto-accusation, songea-t-il. On saura bien pourquoi le capitaine Schütze s'est logé une balle dans la tête. En 1913, un certain capitaine Stroy lui avait dit : « À votre place, je me... » et il avait répondu : « À vos ordres. Malheureusement, comme nous sommes en manœuvres, je n'ai sur moi que des cartouches à blanc. » À présent, il avait des munitions réelles, dans son revolver. Évidemment, on n'était pas en manœuvres.

Pour se suicider, inutile de s'exercer. Il suffit de connaître l'endroit où appliquer le canon de l'arme. Schütze le connaissait.

Ayant chargé le revolver, il en fit passer l'extrémité le long de sa tempe, à la recherche du petit creux entre l'os de la pommette et l'oreille. Il faut tirer en diagonale, de bas en haut... Quand la balle pénètre horizontalement, on devient aveugle mais l'on reste en vie.

Il ferma les yeux. Malgré lui, il pensait à Amélie, à ses enfants. Il revoyait Christian-Siegbert le visage ensanglanté, Giseller-Wolfram la joue zébrée d'une énorme estafilade, Uta-Sieglinde à qui les autres filles de la communale avaient coupé les nattes, – tout cela parce que lui, le père, refusait de s'incliner devant les nazis. Il entendait la voix arrogante du proviseur : « Vous n'avez qu'à retirer vos fils du lycée ! »

Lentement, son index se courba sur la gâchette. Je le fais pour vous, afin que vous puissiez vivre en paix, qu'on cesse de vous frapper, de vous cracher au visage. Afin que vous puissiez vous promener tranquillement, sans escorte.

Désespéré, fou de chagrin, il sentit les larmes lui couler sur le visage. Encore quelques secondes..., la chaleur de la déflagration sécherait les traces humides...

Brusquement, il y eut un bruit de verre brisé. Une grosse pierre avait défoncé les vitres. Par l'ouverture, à travers le rideau, Schütze entendit, venant de la rue, des vociférations bruyantes :

— À la lanterne, la peau de vache ! À la lanterne ! Allemagne, réveille-toi !

Le capitaine Schütze considéra la grosse pierre qui avait roulé sur le tapis, le revolver qu'il tenait toujours à la main. Il se redressa. Les cris de « Allemagne, réveille-toi ! » avaient balayé son désespoir.

En trois bonds, il atteignit la fenêtre. Il arracha le rideau, fit sauter d'un coup de coude les derniers débris de vitre et se pencha au-dehors.

Devant la maison se tenaient une dizaine de miliciens nazis, dans leur uniforme brun, la jugulaire de la casquette sous le menton. En apercevant Schütze, ils levèrent la main, en un salut narquois.

— Alors, tu descends, crapule ? braillèrent-ils, hilares. Tu viens nous voir, hein, crapule ?

Les dents serrées, Schütze braqua son arme par la fenêtre et tira. Sans viser, au hasard, aveuglé par la colère. Deux coups, trois coups, – déjà, les miliciens s'égaillaient. Les vociférations s'étaient tues mais, soudain, il y eut un grand cri. Sur le trottoir, une silhouette brune chancela, puis des mains se tendirent pour l'attirer à l'abri d'une porte cochère. À présent, la rue paraissait déserte. En face, derrière plusieurs fenêtres, Schütze discernait les contours de quelques curieux.

Il se détourna pour revenir à sa table de travail. Il ramassa la grosse pierre, la posa à côté des photographies. Puisqu'elle faisait partie de ses souvenirs, – la dernière de l'édifice manqué qu'était sa vie.

L'espace de quelques instants, il éprouva une satisfaction féroce. Il avait tiré sur ses ennemis, il ne partirait pas sans avoir livré combat, il allait mourir en soldat, en première ligne. Écrasé par le nombre, mais invaincu.

D'un geste brusque, il porta le canon du revolver à sa tempe. Le métal était encore chaud. Il sentit une légère brûlure. Respirant à fond, il appuya sur la gâchette.

Un déclic, et ce fut tout. En tirant sur les nazis, il avait vidé le magasin.

Hébété, Schütze lâcha l'arme, poussa un soupir et s'évanouit. Il avait compris qu'il était condamné à vivre.

Le procès des trois sous-lieutenants eut lieu à Leipzig, devant la Cour Suprême. Le ministre de la Guerre aurait préféré une juridiction plus discrète, mais l'affaire avait fait trop de bruit pour qu'on pût espérer l'étouffer. D'autant que les accusés, loin de minimiser leur acte, clamaient hautement leur attachement farouche à la cause nationale-socialiste et à Adolf Hitler, ex-caporal devenu chef de parti.

Anxieuses de ne négliger aucune précaution, les autorités avaient fait escorter, par les hommes de la Feldgendarmérie, non seulement les trois sous-lieutenants mais également le capitaine Heinrich-Emanuel Schütze, principal témoin à charge. Amélie et les enfants, qui avaient tenu à l'accompagner, voyagèrent par le même train, mais dans un autre compartiment.

Devant le Palais de Justice, une foule immense attendait depuis des heures. Plusieurs compagnies de policiers faisaient face aux sections des milices nazies dont les drapeaux – fond rouge, croix gammée dans un cercle blanc – dominaient le spectacle de leur masse frémissante. Une escouade de la police montée barrait le portail. Le 11^e régiment d'infanterie, stationné près de Leipzig, était en état d'alerte : les soldats étaient en tenue de campagne, on leur avait déjà distribué les munitions. À cent cinquante kilomètres de là, la garnison de Dresde se tenait prête à intervenir. Les officiers avaient reçu leurs ordres de marche, les hommes étaient consignés dans les chambrées.

Cet énorme déploiement de forces avait une raison très précise. Ni la comparution du témoin Heinrich-Emanuel Schütze ni celle des trois accusés n'auraient justifié la mise en état d'alerte de deux régiments.

Un autre témoin allait venir déposer devant la Cour Suprême. Il devait et, surtout, il voulait affirmer que les trois sous-lieutenants avaient agi dans le sens des intérêts supérieurs de la politique militaire allemande. Il allait exposer que la propagande nationale-socialiste au sein de l'armée constituait une action prophétique, une assurance pour l'avenir.

Un témoin qui devait savoir ce qu'il disait. Un homme dont la

venue avait mobilisé des milliers de miliciens, avec drapeaux et fanfares, des centaines de policiers, à pied et à cheval, sans parler de deux régiments tenus en réserve.

Un témoin exceptionnel qui avait pour nom Adolf Hitler.

Dans la salle d'audience, Heinrich-Emanuel Schütze, en grand uniforme, toutes décorations dehors, se trouvait pour la première fois en présence de son grand antagoniste.

Les deux hommes se toisèrent brièvement, ils se tâtèrent, se jaugèrent. Un Hitler arrogant, sarcastique, déjà en proie à la folie des grandeurs. Un capitaine Schütze raide et figé, sur le qui-vive et, en même temps, dévoré de curiosité.

À vrai dire, Schütze était déçu. C'était donc cela, l'agitateur redoutable, le tribun inspiré ? Un homme de taille moyenne, presque chétif, – un méchant imperméable, des chaussures avachies, une petite moustache, des cheveux ternes dont une mèche retombait en biais sur son front. Seuls les yeux paraissaient remarquables. Ce regard à la fois volontaire et radieux, fascinant, – le regard d'un hypnotiseur, ou d'un drogué. Mais à part cela...

Instinctivement, Heinrich-Emanuel avança le menton. Tant de médiocrité, songea-t-il, quelque peu effaré, – dire que personne ne s'en aperçoit ! Alors que, manifestement, cet homme n'est qu'un fantoche prétentieux. Il parle bien, c'est entendu, mais ce qu'il dit frappe uniquement par la manière dont il s'exprime. Dépouillées de leur pathos, ses paroles ne sont plus qu'un galimatias fumeux. Et personne ne s'en rend compte ? Est-il possible que des millions d'hommes et de femmes soient frappés de cécité, de surdité ?

Un caporal qui prétend gouverner l'Allemagne simplement parce que la nature l'a doté d'une grande gueule.

De nouveau, il se tourna vers Hitler. Leurs regards se croisèrent, s'affrontèrent. Hitler eut un sourire. Parfaitement, – un sourire.

Pauvre petit capitaine, devait-il songer. Même si nous perdons ce procès, même si les trois sous-lieutenants sont condamnés, nous retiendrons le nom de Schütze, et nous lui rendrons la monnaie de sa pièce, avec des intérêts d'usure. Il ne connaît pas encore Adolf Hitler, mais il le connaîtra. Dans un an, ou dans trois ans, dans cinq ans, peu importe, de toute manière, nous savons déjà que nous finirons par renverser ce régime républicain qui se décompose à vue d'œil. Plus l'attente sera longue, plus nous aurons le temps de conquérir la jeunesse, de la gagner à notre cause, comme ces trois sous-lieutenants.

Schütze avait l'impression de lire ces pensées dans les yeux de Hitler. Il soutint le regard de son adversaire et, en réponse à son sourire, retroussa la lèvre supérieure. Comme un mouton sur le point de cracher.

Les yeux de Hitler prirent une expression hostile, malveillante. Il se

détourna, releva sa mèche. Puis, lentement, il lissa son imperméable et posa la main gauche sur la boucle de la ceinture. Comme s'il s'attendait à voir les juges défiler devant lui.

La déposition de Heinrich-Emanuel prit à peine dix minutes. Comme il décrivait l'arrestation en flagrant délit des trois accusés, il fut interrompu par une voix venant du fond de la salle :

— L'armée dans les cabinets ! C'est bien sa place !

Indigné, Schütze se retourna. De nouveau, Hitler sourit. Un sourire épais, satisfait, presque vulgaire. Sa moustache frémissait de joie. Incapable de se contenir, Schütze le désigna du doigt.

— Si jamais cet homme-là devait diriger les destins de l'Allemagne, s'il devait devenir chancelier, alors, il faudrait distribuer cinquante millions de revolvers. Un par personne ! Mieux vaudrait mourir de sa propre main que des mains de cet homme-là !

Hitler avait pâli. Les mâchoires serrées, il se tourna vers les magistrats. De nouveau, une voix s'éleva, au fond de la salle :

— Y a qu'à l'abattre tout de suite, ce salaud réactionnaire !

Puis, le greffier appela le témoin Adolf Hitler. Ce ne fut pas une déposition, ce fut un discours. Hitler parla pendant plus d'une heure, exposant son programme, esquissant ses buts, définissant sa lutte pour le pouvoir. Très vite, il s'échauffait, agitant les bras, hurlant des formules percutantes.

Fascinée, l'assistance écoutait, regardait. Tout le monde, – les magistrats, les accusés, les avocats, le public.

Même Heinrich-Emanuel Schütze.

Il fixait la bouche de Hitler comme pour saisir chaque parole dès qu'elle franchirait les lèvres. Il en oubliait presque de respirer, il ne se rendait pas compte qu'il transpirait. Une porte encastrée dans un grand mur s'était ouverte devant lui, et par la brèche il découvrait un monde nouveau.

Un monde ensoleillé. Plus de chômeurs. Des villes prospères. Une armée forte, invincible. Des salaires élevés. Une jeunesse heureuse, défilant allègrement derrière les étendards à croix gammée. L'univers entier aux genoux de l'Allemagne, première puissance du globe. Aux genoux des Allemands, race des seigneurs.

Enfin, Hitler se tut, et aussitôt le charme s'envola. Après cette avalanche de phrases, de promesses, la salle d'audience paraissait encore plus sinistre.

De nouveau, Hitler se tourna vers Schütze. De nouveau, leurs regards s'affrontèrent. Cette fois, Heinrich-Emanuel baissa la tête. Il se sentait déprimé, malade comme un chien. Un poids inexplicable sur l'estomac. Un dégoût total, comme après une longue anesthésie. L'audience levée, il sortit parmi les premiers pour quitter le Palais par une sortie dérobée. Alors que, devant le grand portail, Hitler se faisait

acclamer par la foule. « Heil ! Heil ! » hurlaient des milliers de gosiers. Une clique des troupes d'assaut jouait l'hymne allemand, comme devant le chef de l'État.

Schütze était écœuré. Plus exactement, il s'écœurait. En l'espace d'une heure, il avait perdu sa dignité. À la suite d'un seul discours. Fait plus grave, il n'arrivait pas à se ressaisir. Il avait beau s'efforcer de réfuter les arguments qu'il venait d'entendre, les paroles emportaient ses velléités de résistance.

Inutile de nier l'évidence : il admirait Hitler. Et il se détestait parce qu'il ne pouvait lutter contre cette admiration.

Il prit un taxi pour rentrer à la caserne où il était logé, avec sa famille, pour la durée du procès. Il prenait la fuite, sans échapper pour autant au magnétisme de Hitler. À ses yeux, à sa voix, au feu roulant de ses phrases.

— Quel homme ! murmura-t-il, s'accrochant aux mains d'Amélie. Que Dieu nous vienne en aide... il est plus dangereux que le diable en personne. Il finira par nous ensorceler tous, autant que nous sommes. Impossible de lui échapper.

*

* *

Les trois sous-lieutenants furent condamnés à dix-huit mois de forteresse.

Pour la presse d'extrême-droite, ils faisaient déjà figure de martyrs. « Je ferai d'eux des généraux », aurait confié Göring, après le verdict. Le petit docteur Goebbels, chef de la propagande du parti, organisa une réunion en plein air. « On peut nous bousculer, mais non nous faire mordre la poussière ! s'écria-t-il, sous les acclamations délirantes du public. Nous sommes habitués à recevoir des coups bas, mais un jour nous nous emparerons des auteurs de ces coups, et nous leur arracherons bras et jambes ! »

Simple image, pensait-il, excessive sans doute, mais quand même une image. Personne ne devinait que dans l'esprit des nationaux-socialistes c'était une menace à prendre à la lettre.

Dès l'annonce du jugement, le capitaine Schütze sollicita sa mise en congé.

Cette fois, il échappa à la corvée des examens médicaux. Il affirma simplement qu'il était très fatigué, et on le crut sur parole. D'autant qu'en haut lieu, on avait espéré cette demande.

On lui octroya un congé de trois mois.

En quatre-vingt-dix jours, les gens auraient le temps d'oublier l'affaire de Leipzig. Plus personne ne se souviendrait de ces trois petits sous-lieutenants, pour la simple raison que chacune de ces quatre-vingt-dix journées aurait apporté son lot de sensations, de surprises,

de drames.

Le problème le plus angoissant, c'était toujours l'augmentation du nombre des chômeurs. Augmentation galopante : deux millions, trois millions, quatre millions et demi... on n'en voyait pas la fin. L'Allemagne entière paraissait condamnée à mort, étranglée par un garrot qui se resserrait inexorablement.

Tenaillés par la faim, les chômeurs, occupés à courir vainement à droite et à gauche pour décrocher quelques heures de travail, n'étaient guère d'humeur à méditer sur le sort de trois sous-lieutenants et d'un petit capitaine.

*

* *

La famille Schütze partit pour la Silésie. Elle allait passer ces trois mois de vacances au domaine de Perritzau, près de Trottowitz.

Le vieux baron von Perritz – il était même très vieux, à présent – avait suivi le procès dans la presse. En accueillant son gendre, il remarqua :

— D'abord l'empereur, maintenant ce Hitler. Décidément, tu te cognes toujours là où des hommes plus intelligents font du lèche-bottes.

La baronne, très fragile, très voûtée, avait fait préparer quatre pièces. Toute une installation qui n'avait rien de provisoire. Comme si la famille Schütze devait rester non pas trois mois mais des années.

L'ancien inspecteur des Contributions, confiné dans sa chambre, accueillit Heinrich-Emanuel les bras ouverts.

— Mon petit, mon petit, murmura-t-il d'une voix chevrotante. Te voilà enfin de retour. Nous avons gagné la guerre, n'est-ce pas ?

Effaré, Heinrich-Emanuel ne sut que dire. Le baron se pencha pour lui chuchoter à l'oreille :

— Depuis un an, sa raison a complètement sombré. Il vit dans un autre monde, il se croit toujours en 1918. La mort de ta mère... Surtout, n'essaie pas de le détromper, abonde dans son sens.

Heinrich-Emanuel hocha la tête. Il s'avança vers son père, l'embrassa, caressa ses cheveux d'un blanc de neige.

— Oui, papa, nous avons gagné la guerre. Puisque je suis là, maintenant.

— Sept mille marks, voilà ce que nous avons économisé pour toi, mon petit. – Les mains tremblantes du vieillard glissèrent sur les épaules de son fils. – Ta mère et moi, – sept mille marks. Tu les auras quand tu voudras. Puisque c'est pour toi. – Les doigts décharnés palpaient le tissu de l'uniforme. – Quel grade as-tu, à présent ?

— Je suis capitaine, papa.

— Bravo, mon petit. Et, dis-moi, comment se porte notre

empereur ?

— À merveille, papa.

— Un homme extraordinaire, notre Guillaume, hein ? Je vous conduirai vers un avenir glorieux, disait-il, – et il a tenu parole. Tu es capitaine, et l'Allemagne a gagné la guerre.

Il continuait à divaguer. Peu à peu, sa voix faiblit. Brusquement, ses yeux se fermèrent : il s'était endormi. Sur la pointe des pieds, Heinrich-Emanuel quitta la chambre.

Avant de refermer la porte, il se retourna. Le vieillard souriait dans son sommeil. Un sourire heureux.

Le triomphe de l'Allemagne... la gloire de l'empereur...

*

* *

Deux semaines durant, Heinrich-Emanuel passa son temps à lire les journaux, à jouer aux cartes avec le baron et la baronne, à regarder Amélie faire des réussites. Brusquement, il se rendit compte qu'au fond, il s'ennuyait. Toujours plus nerveux, plus maussade, il errait dans le parc, il se disputait avec Amélie qui défendait aux enfants de jouer à « l'Allemagne écrase la France », il refusait même d'accompagner le baron à la chasse. Traquer le gibier pendant des heures pour tirer deux ou trois coups de fusil, – décidément, cela ne l'intéressait pas.

Vers la fin de la troisième semaine, il découvrit enfin un nouveau champ d'activité.

Après la « normalisation de l'existence » – terme officiel qui désignait le rétablissement de la monnaie, – de nombreux ouvriers agricoles polonais avaient repris le chemin du domaine de Perritzau. Ils préféraient travailler dans les exploitations allemandes plutôt que dans les mines de Silésie, attribuées à la Pologne en vertu du traité de Versailles.

En Allemagne, ils étaient assurés de trouver une nourriture suffisante, des logements convenables, un climat décent, presque familial. Paternaliste, bien sûr, mais humain.

Ce fut dans cette vie idyllique qu'éclata l'ouragan de l'énergie forcenée du capitaine Schütze.

Il inspecta les logements des ouvriers polonais : de vraies écuries. Il goûta la soupe qu'à midi les filles de ferme apportaient aux champs : ignoble, constata-t-il, absolument infecte, et il recracha la première cuillerée. Il contrôla, plus exactement il chronométra la cadence de travail : une allure de tortue, la négation de toute productivité.

Heinrich-Emanuel mit trois jours à démontrer, dans un « mémoire » fortement documenté, que :

a) les logements, à moins d'être mieux entretenus, s'effondreraient

avant trois ans ;

b) la nourriture actuelle, qualitativement comme quantitativement, était absolument insuffisante, d'autant qu'il fallait tenir compte de la nombreuse progéniture des familles polonaises ;

c) la cadence de travail ne justifiait point le salaire effectivement versé.

En conclusion : nécessité d'une réorganisation totale, inspirée des principes élémentaires de l'économie moderne.

Le baron von Perritz, après avoir lu attentivement le mémoire, jeta à son gendre un regard franchement méfiant et haussa les épaules.

— Tu peux toujours essayer, Heinrich. Mais si tu te fais lyncher, ne compte pas sur moi pour te protéger.

Amélie, elle, garda le silence. Depuis longtemps, elle avait renoncé à discuter avec son mari du moment que celui-ci était parvenu à ce qu'il appelait une « optique justifiée ». Elle ne s'occupait plus que de ses enfants, s'efforçant de corriger ou, du moins, d'atténuer les leçons cocardières du père.

Pour inaugurer sa grande réforme, le capitaine Schütze passa l'inspection hebdomadaire des ustensiles.

— Le meilleur ami du soldat, c'est son fusil. Les meilleurs amis du cultivateur, ce sont la fourche et le râteau. Mieux vous soignerez vos outils, plus vous aurez la vie facile.

La réaction des ouvriers polonais fut celle de tous les travailleurs. Ils restèrent dans l'expectative, tout en se demandant, avec peu d'intérêt et beaucoup d'inquiétude, si tout cela n'allait pas entraîner un surcroît de travail.

Le surcroît de travail ne se fit pas attendre. Heinrich-Emanuel généralisa les inspections. Il visitait les logements, passait la main sur les armoires et sous les lits. Quand il trouvait de la poussière ou même des « moutons », il se mettait à hurler, menaçant les coupables d'engager une femme de ménage payée sur leur salaire. Il établit un « plan de préparation des aliments » qu'il fit imprimer pour le distribuer à toutes les familles.

Dans cinq logements, il devait retrouver la feuille aux cabinets, accrochée à un clou.

— Nous pas lire allemand ! protestaient les délinquants. Nous pas lire du tout. Nous paysans polonais !

Heinrich-Emanuel ne s'avoua pas vaincu pour autant. S'il ne pouvait lutter contre l'analphabétisme, il pouvait parfaitement recourir à la méthode du bon exemple. Il fit préparer, sous sa surveillance personnelle, tout un chaudron de soupe, puis il convia tous les chefs de famille et les invita à goûter. À en juger d'après leurs mines réjouies, ce fut un plein succès.

Pendant une semaine, les Polonais firent le dos rond. Le huitième

jour, ils inventèrent une arme pour neutraliser ce réformateur enragé.

L'arme avait un nom : Wanda Schimansky, vingt-trois ans, les cheveux d'un magnifique blond vénitien, grande, svelte et effrontée à souhait. À l'heure de la nouvelle inspection des logements, Wanda s'embusqua dans une chambre. Et le capitaine Schütze se trouva soudain devant une situation qui, par bien des aspects, lui rappelait sa mésaventure avec M^{me} Sulke, à Cologne.

— Tiens, tiens ! fit-il, jovial.

Il aurait été bien en peine d'en dire davantage. Trop de souvenirs l'assaillaient, trop d'images enfouies dans sa mémoire. Jeannette Bollet, la Kommandantur de Soustelle, – certainement le meilleur moment de la guerre, puis, une fille rencontrée à Detmold... impossible de retrouver son nom, il avait fait sa connaissance lors d'une excursion au monument d'Arminius...

Wanda se dirigeait vers le lit qui occupait le fond de la pièce. Elle avançait d'une démarche féline, silencieuse, souple, balançant les hanches. Et quelles hanches !

Heinrich-Emanuel en avait la gorge sèche. À moins que ce ne fût la chaleur ? Pourtant, Wanda, les bras croisés – non sur les seins, mais un peu plus bas – avait l'air de grelotter.

— J'ai froid, murmura-t-elle, d'une voix rauque. Tellement froid, et pas de poêle pour faire du feu. Tu sais comment je pourrais me réchauffer ? Tu sais, toi ?

Le capitaine Schütze le savait. Il connaissait également le vieux principe militaire selon lequel la personne qui pose une question a toujours droit à une réponse. Pourtant, il eut une dernière hésitation. Très, très brève.

— J'ai froid, répéta Wanda. – Passant devant lui, elle ferma la porte à double tour. – Tu me réchaufferas, dis ?

*

* *

Dès le lendemain, l'action « Réforme des Méthodes de Travail » fut mise en sommeil. Le capitaine Schütze se replia sur le château. Désormais, il évitait de se promener du côté des logements ouvriers. En revanche, il se consacrait de nouveau à ses chères études militaires. Il entreprit même un nouveau livre : *L'Offensive en tant que moyen de riposte*.

Vis-à-vis d'Amélie, il se montrait plus tendre, plus prévenant que jamais. Il jouait avec les enfants, donnant à Christian-Siegbert des leçons d'équitation, montrant à Giselher-Wolfram et à Uta-Sieglinde comment tenir les rênes des deux poneys qui tiraient leur petit cabriolet.

À quatre reprises, Wanda Schimansky vint apporter du beurre au

château. Chaque fois, Heinrich-Emanuel l'apercevait à temps, et allait se réfugier tout au fond du parc, sous prétexte de chercher des pierres pour le jardin de rocaille qu'Amélie était en train de créer.

Un jour, le baron prit son gendre à l'écart.

— Que deviennent tes fameuses réformes ? Je ne vois aucune amélioration...

Schütze prit un air songeur.

— Vois-tu, beau-papa, il ne faut jamais chercher à bouleverser l'ordonnance naturelle des choses. Autrement, on risque de détruire l'équilibre de la nature...

À la fin de la onzième semaine, la famille Schütze repartit pour Berlin.

X

Au ministère de la Guerre, section du personnel, on avait vu juste : plus personne ne se souvenait du capitaine Schütze. Les événements se précipitaient, les gouvernements tombaient les uns après les autres. Brüning, dernier chancelier en date, s'efforçait désespérément de contenir les attaques toujours plus massives des hitlériens. Dans la capitale, un nouveau personnage avait fait son apparition. Un homme de petite taille, chétif, les joues creuses, et affligé d'un pied bot. Tellement insignifiant que, dans la rue, il passait complètement inaperçu,... mais dès qu'il ouvrait la bouche, des milliers de braves gens entraient en transe. Le petit boiteux s'appelait Herr Doctor Joseph Goebbels. Promu par Hitler à la dignité de *Gauleiter* (chef régional) de Berlin, il prononçait discours sur discours. Il annonçait le triomphe du parti national-socialiste, l'écrasement des communistes, l'abrogation pure et simple du traité de Versailles, du pain et du travail pour tout le monde, – alors que le pays comptait cinq millions de chômeurs. Il promettait tout ce qu'espéraient les ouvriers, ce que rêvaient les bourgeois, ce qu'attendaient les industriels, il traduisait les aspirations d'un peuple qui, s'enfonçant dans un horrible marécage, voulait retrouver la terre ferme. Il lui arrivait même de soulever l'enthousiasme des militaires, éternels nostalgiques de l'époque glorieuse de l'uniforme.

Déjà, la Reichswehr se trouvait divisée par une coupure inavouée et pourtant nette. La condamnation des trois jeunes lieutenants avait révélé une plaie que le verdict de la Cour Suprême avait encore envenimée. À tous les échelons du corps des officiers, c'était l'affrontement : d'un côté, les républicains ; de l'autre, les nationaux-socialistes plus ou moins camouflés. Même les cerveaux les plus solides nourrissaient vaguement l'espoir qu'avec Hitler le militarisme allemand connaîtrait un renouveau triomphant. À condition, bien sûr, que le tribun, une fois installé au pouvoir, fût discrètement manipulé par l'état-major et la direction de l'armée. Dans l'esprit des généraux, il ne serait jamais qu'un fantoche, un pantin dont on tirerait les ficelles, – impensable qu'un caporal pût s'élever au point de donner des ordres aux stratèges professionnels. On voyait les choses autrement, on voyait la situation sous un jour plus optimiste, plus sournois aussi. Au premier plan, en façade, le masque du socialisme national, et derrière ce trompe-l'œil, le règne des militaires, tel était le grand rêve des képis à feuilles de chêne dorées sur fond framboise.

Heinrich-Emanuel, pris dans l'antagonisme des conceptions

politiques, se sentait horriblement mal à l'aise. Au mess, les discussions, de plus en plus véhémentes, ne concernaient jamais les sujets qui lui avaient autrefois permis de briller. S'il éprouvait pour les communistes une haine totale, les nazis, eux, lui faisaient peur. Nuance importante mais qu'il ne pouvait expliquer sans se rendre ridicule : un capitaine de la Reichswehr n'avait peur de personne. Surtout pas d'un caporal ! Même si ce caporal moustachu avait quelque chose de diabolique... Sur ce point, Heinrich-Emanuel était édifié depuis l'audience du tribunal du Reich, à Leipzig.

Christian-Siegbert avait maintenant quatorze ans. Il venait de changer de lycée, uniquement pour se retrouver dans la même confusion politique. Le professeur d'histoire parlait constamment de Hitler ; le prof de latin, monarchiste à tous crins, émaillait la guerre des Gaules de réminiscences de 1870. On affirmait même que deux de ces messieurs en étaient venus aux mains parce que l'un d'eux avait déclaré qu'il fallait soutenir le chancelier Brüning.

Ce soir-là, Heinrich-Emanuel avait troqué sa tunique d'uniforme contre une confortable robe de chambre. Installé dans son fauteuil préféré, il étudiait le *Völkischer Beobachter* (qu'il faisait acheter en cachette par le fils du concierge), dans l'espoir d'y découvrir des idées qui auraient pu le rassurer sur les buts des nazis. À l'entrée de Christian-Siegbert, il leva la tête pour regarder son aîné avec un sourire de satisfaction : le garçon était grand pour son âge, vigoureux, intelligent, bien élevé, – il aurait fait l'orgueil de n'importe quel père.

— Papa, je voudrais te demander l'autorisation de m'inscrire aux Jeunesses Hitlériennes.

Saisi, Schütze lâcha le journal.

— Quoi ? Comment ? Tu ne sais pas ce que tu dis...

— Au contraire, papa : j'ai bien réfléchi. Dans ma classe, sur trente-cinq élèves, vingt-quatre sont déjà dans les Jeunesses Hitlériennes. Quant aux autres, il y a quatre Juifs, deux socialistes, trois communistes, il y en a un qui veut émigrer, et puis, il y a moi. Je n'ai pas de programme, je ne suis rien du tout...

— Je l'espère bien, coupa Schütze, d'un ton sec.

— Mais quand on n'est rien...

— Suffit ! Un petit morveux comme toi n'a pas le droit de s'engager politiquement. En tant que fils d'officier, tu dois observer la plus stricte neutralité. Ton père fait partie des garants de l'ordre, il défend l'État contre les entreprises subversives, celles de gauche comme celles de droite. Ton père est soldat, il exerce le métier le plus noble qui soit pour un Allemand, et j'entends bien que tu choisisses la même carrière. Des questions ?

— Justement, papa. Tu oublies que j'ai une opinion, moi aussi, –

une opinion personnelle. « L'homme sincère doit défendre sa position envers et contre tous, quelles qu'en soient les conséquences ! » C'est toi qui l'affirmes toujours. Eh bien, j'ai une position à défendre : je veux m'inscrire aux Jeunesses Hitlériennes, car elles représentent l'avenir de l'Allemagne.

L'ultime ironie du sort, songea Schütze, effaré. Pendant onze semaines, j'ai dû me cacher au fin fond de la Silésie pour échapper aux nazis, et voilà que mon propre fils prétend enfiler cette ignoble chemise brune ! Furieux, il se dressa.

— Je ne tolère pas qu'on discute mes ordres ! Pas sur ce point, en tout cas. Au lieu de t'attaquer à ces principes fondamentaux qui te dépassent, tu ferais mieux de travailler. Ta dernière composition de math' était lamentable.

— Ce n'est pas ma faute. Deux fois, mon voisin m'a arraché la feuille où j'avais fait mes calculs. Parce qu'il est dans les Jeunesses Hitlériennes, et que moi, je n'en suis pas.

— Et tu ne l'as pas signalé au prof' ?

— Bien sûr que si. Ça n'a servi à rien. Le prof' est nazi, lui aussi.

— J'irai le voir, ce prof'. Je ne me laisserai pas faire. À nous de lutter pour la justice, jusqu'à la mort, s'il le faut.

— Je serai obligé de changer de lycée, une fois de plus ? Ailleurs, c'est sûrement pareil.

— Nous ne nous inclinerons jamais, Siegbert.

— Ils sont les plus forts, papa.

— Ça reste à prouver.

— Ils sont déjà en train de le prouver. Partout.

Le capitaine Schütze baissa la tête. Pour éviter de regarder son fils. Chaque fois qu'il voyait ces grands yeux limpides, il s'attendrissait : l'enfant avait les yeux de sa mère, le même regard grave, émouvant, accusateur.

— Tu ne t'inscriras pas aux Jeunesses Hitlériennes, déclara-t-il, catégorique. Rien que ce nom ridicule, – la jeunesse appartient d'abord aux parents, ensuite, à l'armée, et finalement à l'État, elle n'appartient certainement pas à un clochard sans feu ni lieu, comme ce Hitler. J'ai dit : non, et c'est mon dernier mot.

Christian-Siegbert était trop bien dressé pour songer à protester. Il sortit et, doucement, referma la porte.

Heinrich-Emanuel attendit d'être couché pour discuter de l'incident avec Amélie.

— Certaines influences s'emploient à égarer notre fils. Le danger se précise. L'idée d'entrer aux Jeunesses Hitlériennes n'est pas de lui. On la lui suggère, on veut peut-être le forcer.

— Je n'en suis pas sûre. – Amélie éteignit la lampe de chevet. Elle se sentait lasse : le ménage, la cuisine, la lessive, trois enfants, il y

avait de quoi s'user à la tâche. – Non, je ne pense pas qu'on essaie de le forcer. Après tout, cela fait trois mois qu'il assiste aux réunions du soir...

Heinrich-Emanuel eut un sursaut.

— Qu'est-ce que tu dis ? Il assiste aux réunions, avec ton approbation, sans doute ?...

— Parfaitement. Depuis qu'il y va, les autres lui fichent la paix. Auparavant, il avait droit à une raclée par récréation.

— Pourquoi ne m'en as-tu jamais parlé ?

— Christian-Siegbert avait peur. Il se plaît, dans ce lycée, il craint que tu ne le fasses encore une fois changer d'école, parce que tu...

— Parce que quoi ? C'est encore ma faute, peut-être ? C'est moi, sans doute, qui crée toute cette agitation politique !

Énervé, il se leva pour arpenter la chambre. Comme il avait pris du ventre, la chemise de nuit lui arrivait à peine aux genoux. Il n'avait pas précisément l'air martial. Évidemment, même Napoléon, en chemise de nuit...

— Tout cela est absurde, gronda-t-il. Hitler, l'homme providentiel qui rétablira la puissance allemande... je sais bien que, cette idée commence à faire son chemin, même parmi les officiers. Mais aucun de ceux qui pensent ainsi n'a vu Hitler comme je l'ai vu, moi... de près, à visage découvert. Ces gens ne discernent pas le danger, ils s'enivrent de paroles dans se rendre compte des actes qui vont suivre. Parfois, je me félicite d'être affecté à l'intendance : à un autre poste, je risquerais d'avoir des paroles imprudentes. Au fait, j'y pense... on pourrait demander conseil à l'oncle Eberhard. En tant que général, il est certainement mieux informé que nous, il voit les choses de plus haut.

— Tu peux toujours lui écrire, grommela Amélie. Et maintenant, pour l'amour du ciel, laisse-moi dormir.

Ces sempiternelles discussions, au sujet des nazis, de Hitler, de Goebbels, du pacte de Locarno, du traité de Versailles – elle en avait par-dessus la tête. Son univers se limitait à sa maison, à ses enfants, à la prière du dimanche.

Le général Eberhard von Perritz répondit par retour du courrier. Une lettre très brève : ce n'était pas le moment de laisser des preuves matérielles d'une opinion peut-être dangereuse.

« Dans la situation actuelle, chacun doit agir selon ses convictions. Je ne puis vous conseiller, je ne puis vous guider, je peux seulement vous dire ceci : gardez les yeux grands ouverts, conservez votre esprit critique, pesez le pour et le contre.

« L'Allemagne a besoin d'un avenir. Sans cet avenir, notre peuple, après avoir subi une défaite aussi effroyable, serait condamné à mort. »

Heinrich-Emanuel lut la lettre à Amélie qui écouta en silence.

— C'est très bien dit, remarqua-t-il. Cette phrase sur la nécessité d'un avenir...

— Reste à savoir s'il veut parler de Hitler.

— En effet, ce n'est pas très clair. Il faut attendre.

Ils attendirent. Toute une année.

Christian-Siegbert n'adhéra pas aux Jeunesses Hitlériennes. Mais il continuait à assister aux réunions, achetant ainsi la bienveillance de ses camarades nazis. Le capitaine Schütze l'ignorait, ou du moins faisait semblant.

On venait de lui assigner une nouvelle tâche. Depuis plusieurs mois, l'influence du général von Schleicher, ministre de la Guerre, n'avait cessé de croître, dans l'armée et même au sein du gouvernement. Les généraux von Fritsch et von Blomberg occupaient maintenant des postes de premier plan : un vent nouveau soufflait, à tous les échelons de la Reichswehr. On mettait l'accent sur les considérations « nationales » – en fait, sur la renaissance du nationalisme, – on se montrait de moins en moins réservé, on affichait une force très supérieure à ce que les observateurs étrangers avaient supposé.

Le capitaine Schütze pouvait difficilement rester à l'écart. D'autant qu'un beau jour, on lui avait donné un poste à la direction de l'armée : contrôleur du service de l'équipement, sous-division des uniformes et articles de cuir. Un travail purement administratif, bien sûr, un rôle de bureaucrate, – mais Heinrich-Emanuel avait enfin réussi à être affecté à la direction de l'armée. Il allait travailler, en quelque sorte, sous les yeux des généraux. À lui de se faire remarquer – avantageusement – par sa compétence et, surtout, par son habileté. Sur ce dernier point, il lui restait encore beaucoup à apprendre : intriguer, répandre des affirmations fausses que, par la suite, il fallait attribuer à tel ou tel camarade. Méthodes indispensables à quiconque rêvait d'un avancement rapide.

Pour l'instant, il nageait en pleine euphorie. Il se voyait, enfin, au pied de l'échelle qu'il s'agissait de gravir, et se sentait parfaitement en mesure d'arriver au sommet.

— D'autres l'ont fait avant moi, donc, je puis en faire autant, expliqua-t-il à Amélie. De toute manière, on ne peut pas continuer à ignorer ce Hitler. L'homme a quelque chose, je m'en étais rendu compte depuis 1930, – depuis ce jour, à Leipzig...

— Parce que ses partisans t'ont pourchassé comme un pauvre petit lapin. En effet, tu as dû te rendre compte de bien des choses.

— N'exagérons rien : ils étaient furieux, énervés. On ne peut pas éternellement refuser le progrès. On a le droit de juger, mais non celui de se laisser dépasser.

Le 30 janvier 1933, le Grand Jour arriva.

Après plusieurs semaines dramatiques, Hitler devint chancelier. Avec l'approbation du vieux président Hindenburg. En rentrant à la maison, Heinrich-Emanuel Schütze rayonnait.

— Qu'est-ce que je t'avais dit ? s'exclama-t-il, ouvrant les bras comme pour serrer tout Berlin sur son cœur. L'ère nouvelle est en marche. Papen et Hugenberg [14] font partie du gouvernement, Göring, l'as de nos aviateurs, préside le Reichstag, un simple capitaine Röhm commande les milices d'assaut, l'ingénieur agronome Himmler dirige les S.S., – et Hindenburg donne son accord. L'Allemagne est en train de redevenir un État digne de ce nom !

— Grâce à un caporal ? objecta Amélie, narquoise.

— Aujourd'hui, l'ex-caporal est chancelier du Reich. C'est la confiance de tous les Allemands qui l'a installé à cette place. Pourquoi l'armée ne ferait-elle ?...

— En effet, pourquoi pas ? coupa-t-elle. Excuse-moi, il faut que j'aille arroser le rôti.

Le soir du 30 janvier 1933, le capitaine Schütze se tenait sur la place de la porte de Brandebourg. En civil. Immobile, fasciné, il contemplait les colonnes des troupes d'assaut qui, par rangs de douze, brandissant des torches et hurlant leurs chansons de marche, défilaient à travers Berlin, au milieu d'un déchaînement d'enthousiasme comme avaient dû le connaître les légions romaines après leur victoire sur Hannibal.

Bientôt, les cris, la musique militaire, l'exaltation générale l'entraînèrent dans leur tourbillon. Comme des milliers et des milliers d'autres civils, il se mit à suivre la marche triomphale, il se rapprocha des miliciens, il avança au pas. Et, soudain, il se retrouva au beau milieu d'une colonne. Quelqu'un lui tendit une torche, il la leva à bout de bras, il chanta, avec les autres :

Drapeaux au vent, au coude-à-coude...

L'immense cortège atteignit la chancellerie. À l'une des fenêtres, Schütze devinait une silhouette. Il ne reconnaissait Hitler qu'à sa célèbre mèche de cheveux. Lentement, la silhouette tendit le bras pour saluer le défilé flamboyant.

— *Heil !* hurla Heinrich-Emanuel. *Heil, Heil !*

Il ne pouvait s'empêcher de crier : autour de lui, tout le monde criait. C'était contagieux, une fièvre qui se propageait avec une rapidité foudroyante, qui dissolvait toutes les pensées pour les faire rejaillir en un seul et même cri : « *Heil !* »

Trois heures durant, il marcha à travers les rues. Quand, enfin, il reprit le chemin de sa maison, il était inondé de sueur, il avait le

visage noir de suie, la voix rauque à force de hurler. Il trouva sa famille réunie autour du poste de radio pour suivre la retransmission du défilé de la Victoire.

À son entrée, Amélie se dressa d'un bond.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ? Qui t'a mis dans cet état ? Mon Dieu – ils t'ont encore attaqué, ces sauvages ! Tu es échevelé, tout noir... veux-tu que j'appelle le médecin ?

Épuisé, Heinrich-Emanuel s'affala dans un fauteuil. Du haut-parleur, venait la voix délirante du speaker :

— Le cortège des flambeaux se poursuit toujours, sans interruption. Visiblement, ce sont des centaines de milliers qui marchent dans les rues de la capitale, le chant du triomphe national aux lèvres. Quel spectacle puissant, enivrant, – tout un peuple qui prend un nouveau départ. Conduite par Adolf Hitler, l'Allemagne avance vers son avenir. De nouveau, des centaines d'étendards qui surgissent de la nuit, des drapeaux qui claquent au vent...

Amélie ferma le poste.

— Ce Hitler, murmura-t-elle, dédaigneuse.

Heinrich-Emanuel était trop épuisé pour remarquer cette note discordante.

— C'est un miracle, fit-il, rayonnant. Le miracle de la nouvelle Allemagne.

— Est-ce que tu sais seulement ce que tu dis ? protesta-t-elle. Ces miliciens qui voulaient t'assassiner, au point que nous avons dû prendre la fuite pour nous cacher chez mon père, – il y a tout juste trois mois de cela...

— Je viens de défiler avec eux, dans leurs rangs. De chanter avec eux, avec mes camarades en chemise brune. Un homme sur deux arborait la Croix de Fer, – ce sont tous d'anciens combattants. Les soldats de la Grande Guerre, dans l'uniforme du III^e Reich. J'ai... j'étais... enfin, je me suis trompé. L'enthousiasme de ces millions d'hommes m'a montré mon erreur. Il faut adopter une autre optique, c'est tout. Tu verras, grâce à Hitler, la Reichswehr deviendra l'armée la plus puissante du monde. Et je serai appelé à l'état-major, – j'en suis sûr, à présent.

Après avoir pris une douche, il fit venir un taxi pour emmener toute la famille dans le centre. Aux abords de la chancellerie, la voiture se trouva bloquée par la foule. Ils descendirent pour avancer, pas à pas, jusqu'à la fenêtre où Hitler continuait à répondre aux acclamations.

Heinrich-Emanuel prit un ton solennel.

— Regardez bien, les enfants. Gravez ce spectacle dans votre mémoire. Ces scènes-là, on les voit une fois en un siècle, peut-être en un millénaire. Plus tard, vous pourrez dire : j'étais là, j'ai assisté au réveil de l'Allemagne. – Levant le bras, il lança : – *Heil ! Heil !*

Serrée dans la foule compacte, une main posée sur l'épaule de la petite Uta-Sieglinde, Amélie considérait fixement l'homme qui, désormais, allait gouverner un peuple de soixante millions d'êtres. Le front barré d'une mèche, la lèvre supérieure ornée d'une ridicule moustache. Amélie ne comprenait rien à la politique, et pourtant son intuition féminine la mettait en garde contre cet homme. Insensible à son charme démoniaque qui, pourtant, fascinait des millions d'Allemands, d'une hostilité glaciale devant son visage que ces mêmes millions vénéraient comme une nouvelle idole, elle observait à la dérobée son mari toujours en train de s'époumoner. Et plus elle l'observait, plus son irritation se muait en stupéfaction. Elle ne le reconnaissait plus. Il est donc capable de s'enflammer, constata-t-elle, et même jusqu'à l'extase, – il est comme tout le monde, alors que je le considérais comme un être à part, possédant en guise de cœur un mètre pour vérifier l'écartement des boutons de l'uniforme, et un chronomètre pour contrôler l'accomplissement périodique du devoir conjugal.

S'il voulait enfin cesser de pousser ce grotesque *Heil !* Au fond, pourquoi crie-t-il ainsi ? Par enthousiasme sincère pour cette odieuse moustache, là-haut, à la fenêtre ? À moins qu'en fait, il n'ait flairé une possibilité d'avancement rapide, qu'il n'acclame en réalité les généraux, ce grand état-major dont il rêve depuis tant d'années. Depuis toujours, puisque je ne l'ai jamais connu autrement. Déjà en 1913, aux manœuvres de l'empereur. « Un jour, j'aurai, moi aussi, le droit de me tenir là-haut », avait-il dit en montrant la colline des Chefs de Guerre. Ce jour-là, il y avait eu, « là-haut », Sa Majesté l'Empereur, les rois de Saxe et de Grèce, l'archiduc François-Ferdinand, le général von Moltke. Et ensuite, il avait osé battre Sa Majesté, en rase campagne.

Amélie lui prit le bras.

— Il faut rentrer, murmura-t-elle. Les enfants sont fatigués.

— Fatigués, alors qu'ils assistent à la naissance d'une ère nouvelle ? Aujourd'hui, seuls les tièdes pensent à dormir.

— Tu es tout enroué...

— Est-ce que cela compte, quand il s'agit d'accueillir un autre millénaire du Reich ? Est-ce que tu comprends vraiment ce qui se passe là devant nous, ce que tu vois ?...

— Je vois un homme que tout le monde acclame parce qu'il fait des promesses plus délirantes que les autres.

— Je t'en prie, Amélie !

Irrité, Heinrich-Emanuel prit son fils aîné par la main et, jouant des coudes, entraîna sa famille vers une rue plus calme. Au bout de cinquante mètres, il s'arrêta.

— Comment peut-on manquer à ce point de sens politique ! Cet

homme représente les espoirs de soixante millions d'Allemands.

— Ce vagabond ?

— Je refuse de discuter avec toi. Tu ne sais pas penser en réaliste. Mais tu finiras bien par comprendre l'immense signification de cette journée historique.

De nouveau, ils prirent un taxi. En descendant de voiture, ils entendirent pour la première fois le salut qui ne devait plus les lâcher :

— *Heil Hitler* ! leur cria le chauffeur.

*

* *

La prophétie du capitaine Schütze ne devait pas tarder à se réaliser : ils comprirent bientôt l'« immense signification » de cette journée historique du 30 janvier 1933.

L'oncle Eberhard, – officiellement le général von Perritz – donna sa démission. Sans laisser au ministre de la Guerre le temps de lui conseiller de « solliciter sa mise à la retraite par anticipation ».

Heinrich-Emanuel fut indigné et, surtout, effaré.

— Pourquoi cette démission ? gémissait-il. Comment a-t-il pu nous faire cela ? Une histoire extrêmement fâcheuse... pour moi.

Son colonel ne savait rien de précis. Toutefois, il avait entendu une rumeur qui circulait dans les couloirs du ministère : le jour de la prise du pouvoir, comme disaient les nazis pour désigner l'avènement de Hitler, le général von Perritz aurait déclaré : « Nous voilà commandés par le plus célèbre des amateurs. Messieurs, je vous souhaite bien du plaisir ! »

Scandalisé, rouge de colère, Heinrich-Emanuel s'empressa de rapporter l'incident à Amélie.

— Décidément, ton oncle a toujours été un mauvais coucheur. Déjà du temps de l'empereur. Au fond, c'est un pacifiste en uniforme. Pour te dire le fond de ma pensée, – c'est la honte de la famille. Parfaitement !

— Je ne peux quand même pas le tuer, protesta-t-elle. D'autant que tu es mal placé pour t'en prendre à l'oncle Eberhard : si tu as été réintégré dans l'armée, c'est grâce à lui. Sans sa recommandation, tu serais toujours représentant en margarine.

— C'est faux ! Même sans lui, j'aurais fini par retrouver le bon chemin, celui de l'armée. – Il but quelques gorgées de bière, puis s'essuya précipitamment la moustache. – De toute manière, la question n'est pas là. Aujourd'hui encore, je ne suis que capitaine. J'attends toujours, vainement, mon affectation à l'état-major, et cela bien que mes divers mémoires aient été jugés intéressants, en haut lieu. Manifestement, il y a quelque chose contre moi, dans mon dossier. Et je parie que c'est ce cher oncle. Mais je vais faire le nécessaire et

même tout de suite : je prendrai mes distances à l'égard de ce monsieur, publiquement, officiellement...

— C'est une ignominie...

— L'ignominie, c'est le refus d'accepter les temps nouveaux. Je saurai échapper à un tel soupçon. Toute ma vie, j'ai été du côté du progrès. Je...

— Tu feras ce que tu voudras, coupa Amélie. Tu continues à n'en faire qu'à ta tête. Puisque les femmes sont incapables de comprendre ce que certains hommes appellent le sens de l'existence !

Au bout de quelques jours, tout devint clair : le général von Perritz avait dû s'en aller parce qu'il avait traité le nouveau chancelier de dilettante politique, de desperado militaire. Heinrich-Emanuel demanda immédiatement audience au chef de la direction de l'armée. Il emporta sa dernière étude, intitulée *Possibilités d'un débarquement dans les îles Britanniques*.

Il fut reçu par un certain général Muller, nommé depuis une semaine à la tête du service du personnel, section des officiers. Auparavant colonel à Königsberg, il avait été l'un des premiers officiers supérieurs à fournir, lors d'une manifestation présidée par Hitler, un service d'ordre militaire. Avant que son ministre eût le temps de prendre des sanctions à son égard, Hitler était devenu chancelier, et Muller avait été récompensé par sa promotion au grade de général.

Grand, sec, l'insigne du parti épinglé au-dessus de la Croix de Fer, Muller regarda à peine le titre du manuscrit que Schütze lui avait remis. Puis, il prit le dossier personnel de son visiteur, le feuilleta rapidement, posa un doigt accusateur sur une page marquée « curriculum vitae ».

— Votre oncle est général...

— L'oncle de ma femme, précisa Heinrich-Emanuel.

— Tout de même un membre de votre famille.

— Hélas !...

— Pourquoi hélas ? Puisque c'est lui qui a recommandé votre réintégration dans l'armée. C'est marqué ici, noir sur blanc.

— C'est exact, mon général, seulement...

— Seulement quoi ? Vous avait-on assigné une mission particulière, à ce moment-là ? Par exemple, de miner le moral de l'armée ?

Heinrich-Emanuel était suffoqué. Une accusation pareille contre lui qui avait toujours cultivé les vertus militaires ! Il dut faire un violent effort pour se ressaisir.

— Mon dossier prouve que, tout au long de ma carrière...

— Justement. À la lecture de votre dossier, je constate que vous étiez toujours très long à comprendre.

— Moi ?

— Bien sûr, vous. Je ne parle pas de votre grand-mère. Tenez : 1927, – bagarre avec les communistes...

— J'ai été attaqué, mon général.

— 1930 : arrestation de trois lieutenants patriotes. Qui furent condamnés, par votre faute, à dix-huit mois de forteresse. Parce qu'ils distribuaient des tracts patriotiques, parce qu'ils voulaient informer, impartialement, leurs camarades. C'est vous... Le général se mit à hurler. – C'est vous qui avez voulu livrer ces hommes sincères au bourreau ! Vous savez comment cela s'appelle ?

— J'étais... j'avais... j'étais dans mon droit, mon général. J'avais pour mission...

— De la crotte ! hurla le général Muller. De la crotte de bique – dans ce qui vous tient lieu de cerveau, dans votre mentalité, – rien que de la crotte !

Heinrich-Emanuel eut l'impression qu'une main de glace lui étreignait le cœur. Voilà donc le ton nouveau... il va falloir s'y habituer. Le général vociférait toujours.

— Qu'est-ce que vous êtes venu faire ici ? Demander qu'on vous chasse, comme votre oncle ? Redorer votre blason en vous mettant à plat ventre devant les nouveaux maîtres ? Cette histoire – du plat de la main, il frappa le dossier – cette histoire dépasse tout ce que j'ai vu jusqu'à présent. Arrestation de trois lieutenants parce qu'ils sont en avance sur leur temps. Je me ferai un plaisir de signaler votre cas dès demain matin au ministre de la Guerre. – Brusquement, il se calma, considérant Heinrich-Emanuel avec un sourire satanique. – Comme on sera content, dans l'industrie de la margarine, à l'idée de récupérer un brillant expert !

Le capitaine Schütze sortit complètement effondré. Revenu au bureau, il s'enferma pour téléphoner à son beau-père. Ce fut le baron lui-même qui répondit.

— Eh bien, hitlérien de fraîche date, quelles nouvelles ? Je suppose que tu te pavanais déjà au soleil de la bienveillance suprême. Il est vrai que tu as toujours été très malin. Comment vont les enfants ?

— Je t'en prie, père. Dis-moi, quelles sont d'après toi les perspectives agricoles ?

— Excellentes. La production de fumier va battre tous les records.

— Pour l'amour du ciel, père, ce n'est pas le moment de plaisanter. Est-ce... enfin... tu n'aurais pas besoin d'un régisseur ?

— Non. J'en ai un, depuis trente ans. Il me donne toute satisfaction.

— Peut-être d'un régisseur adjoint ? C'est que... – Schütze faillit éclater en sanglots. – Tu comprends, l'oncle Eberhard...

— Je vois. À Berlin on t'a donné un grand coup de pied dans le derrière.

— Dans un sens, oui. C'est à peu près cela. On me reproche..., tu te

rappelles sans doute l'affaire des trois lieutenants, en 1930. En plus, je suppose que Hitler...

À l'autre bout du fil, le baron se moucha. Bruyamment.

— Tu veux quitter l'armée ?

— Je n'ai guère le choix.

— Et Amélie, qu'est-ce qu'elle en dit ?

— Je ne l'ai pas encore mise au courant. Cela fait tout juste une heure que je sais comment on me juge, en haut lieu. J'avais pourtant raison, à l'époque.

— Tout comme avant la guerre, pendant les manœuvres. Mon pauvre garçon, tu avais toujours raison, d'abord contre l'empereur, maintenant contre Hitler. Un véritable aimant pour t'attirer les foudres de ces messieurs. Cela dit, parlons sérieusement. Primo, j'ai déjà un régisseur. Secundo, j'ai l'intention de créer une scierie. La construction va redémarrer, maintenant, et le bois sera un matériau très demandé. Si la place de directeur de scierie te convient...

— Elle me conviendrait parfaitement. À merveille. Je ne sais comment te remercier...

— Pas la peine : ta voix est suffisamment éloquente. Eh bien, c'est entendu. Quant à ton ambition de faire partie de l'état-major...

— Je t'en supplie, père. Ne parlons plus de cela.

Il raccrocha, conscient d'une souffrance intolérable dans la région du cœur. Diriger une scierie, au lieu de déplacer des armées, de remporter des batailles. Le visage dans les mains, il restait immobile, comme écrasé par l'adversité.

Être obligé de se reconvertir aussi totalement... décidément, c'était horrible.

Huit jours plus tard – il avait rédigé sa lettre de démission, attendant seulement le moment propice pour l'envoyer, – le général Muller le convoqua de nouveau. Glissant la lettre dans la poche intérieure de sa tunique, il se rendit à la Bendlerstrasse [15].

L'accueil du général, fut bien plus amical que la première fois. À l'entrée de Schütze, Muller se leva, sourit et, même, lui tendit la main.

— Je vous ai fait mander pour une raison très particulière et, je pense, plus agréable que la semaine dernière. Mais asseyez-vous donc, capitaine. Un cigare ? Eh bien, voilà : j'ai transmis votre étude au ministre de la Guerre, le général von Blomberg. Vous vous rappelez... votre mémoire sur les « Possibilités d'un débarquement dans les îles Britanniques ». Le ministre a fait parvenir votre texte au président Göring qui, à son tour, l'a soumis au chancelier. Le Führer l'a lu avec beaucoup d'intérêt. Il a conservé le document, et l'a fait classer comme « confidentiel ».

Le général Muller s'interrompt et baissa la tête. La nouvelle qu'il

allait annoncer à son visiteur semblait lui inspirer un sentiment de regret, peut-être de jalousie.

— Dans ces conditions, reprit-il, il va falloir corriger l'impression qui se dégage de votre dossier. Êtes-vous membre du parti ?

— Non, mon général. Il était interdit aux officiers...

— Était est le mot. Les temps ont changé, capitaine. Il est possible que le Führer désire s'entretenir avec vous. Vous ne pouvez vous présenter devant lui sans votre insigne du parti. C'est impensable. Tenez... — Il poussa un formulaire vers Schütze. — En signant cette feuille, vous déclarez votre intention d'adhérer au parti national-socialiste. Comme vous voyez, la demande est déjà remplie. Je la transmettrai immédiatement à la direction du district de Berlin.

— Je vous remercie, mon général.

Heinrich-Emanuel se pencha sur la feuille. En guise d'en-tête, l'emblème de souveraineté — l'aigle allemand tenant dans ses serres une couronne en feuilles de chêne encerclant la croix gammée, — puis son nom, en lettres majuscules. Trois ans plus tôt, ces mêmes gens voulaient me lyncher, songea-t-il. Les miliciens patrouillaient devant ma maison, ils braillaient leurs slogans dès que je me montrais à la fenêtre. Je ne pouvais m'aventurer dans la rue qu'avec une escorte armée. Aujourd'hui, je sollicite mon admission au parti...

Levant la tête, il rencontra le regard glacial de Muller.

— Y aurait-il une erreur ? s'enquit le général, cauteleux. Peut-être faut-il deux « m », à Emanuel...

— Tout va bien, mon général. Absolument tout...

Il signa, la main si lourde que l'encre gicla sous la pointe de la plume. Quelle honte, — adhérer au parti sous la contrainte ! J'y serais venu de mon propre gré, puisque j'admire Adolf Hitler... mais signer ainsi, sous le sourire narquois de ce général... décidément, on fait bon marché de mon honneur d'officier. Il se redressa, tenant la feuille.

— Voilà, mon général.

— Merci, capitaine. Vous venez de sauver votre uniforme. Vous l'ignorez sans doute, mais votre nom figurait sur les listes dressées en vue de la réorganisation de la Reichswehr. Bientôt, notre armée s'appellera la Wehrmacht. Elle deviendra une puissance, en Allemagne d'abord, dans le monde ensuite.

— Mon nom... sur la liste ?...

— Cela vous surprend ? Croyez-vous que nous puissions tolérer dans nos rangs d'aussi mauvais patriotes que vous ?

— Moi, un mauvais patriote ? Moi ?

— Ne recommencez pas à pleurnicher, espèce de pauvre chiffé ! — Encore le ton nouveau. Schütze se raidit, se mit au garde-à-vous. — Nous vous affecterons à l'intendance. On vous trouvera un poste discret où vous ne risquerez pas de vous faire remarquer. Pensiez-vous

vraiment que votre brochure vous vaudrait d'être appelé à l'état-major général ?

— J'espérais...

— Eh bien, enterrez cet espoir, capitaine. – Muller se leva. – Après tout, il faut de tout pour faire un monde, – même des gens chargés de l'inventaire des chaussettes.

Schütze eut soudain l'impression d'étouffer. Comme si son col d'uniforme se resserrait au point de lui couper le souffle.

— Que me veut-on exactement ? demanda-t-il d'une voix blanche. Avec tout le respect que j'ai pour mon général, je me vois obligé de réclamer une explication précise...

Muller lui lança un regard surpris, presque méfiant.

— Ce que nous voulons ? aboya-t-il. Avant tout, que vous vous conduisiez en Allemand digne de ce nom. Ensuite, que vous compreniez enfin les signes de l'ère nouvelle. Nom de nom, faut-il vraiment vous mâcher votre devoir mot à mot, comme à un idiot de village ?

Sans répondre, Schütze exécuta un demi-tour réglementaire et quitta le bureau. Comme un bleu que l'adjudant vient d'engueuler, songea-t-il, plein d'amertume. Moi, ancien aspirant de l'armée impériale, ancien combattant, capitaine de la Reichswehr. Est-ce là vraiment le programme du nouveau chancelier ?

Après avoir passé deux journées à ruminer des pensées peu réjouissantes, il mit son uniforme de gala, embarqua toute sa famille dans un taxi et donna au chauffeur l'adresse de la direction du parti. Devant le portail, il déclara, d'un ton sans réplique :

— Maintenant, nous allons tous adhérer au parti national-socialiste. C'est indispensable.

— Même moi ? s'étonna Amélie.

— Tu t'inscriras aux Femmes Allemandes. Puisqu'on nous demande de soutenir activement le renouveau national, autant le faire de bon cœur.

— Tu voudrais que je défile dans la rue ? – D'un geste instinctif, Amélie étreignit les frêles épaules d'Uta-Sieglinde. À dix ans, la fillette paraissait bien pâle, bien chétive, – une enfant du temps de l'inflation, élevée au lait écrémé et à la confiture de betterave. – Crois-tu vraiment que je passerai mes dimanches à marcher au pas, derrière un drapeau, et à clamer *Heil ! Heil !* comme un automate ?

— Tu seras bien obligée...

— Personne ne m'obligera à faire ce que je déteste.

— Tu le feras quand même, gronda Schütze. Voudrais-tu me rendre la vie impossible ? Voudrais-tu que je sois chassé de l'armée, que nous soyons forcés de mendier ?

— On te chasserait de l'armée parce que je refuse de me conduire

en imbécile ? Et d'abord, qui donc prétend m'obliger ?

— Notre chancelier, notre Führer, Adolf Hitler.

— Je n'ai que faire de ce vagabond ! fit-elle à haute voix.

Schütze eut un haut-le-corps. Par bonheur, ils étaient seuls, devant le portail. Personne n'avait entendu ces paroles blasphématoires.

— En somme, le bien-être des tiens ne vaut pas une heure de défilé ? chuchota-t-il.

Il était livide. Il ne connaissait que trop bien l'entêtement des von Perritz, – cette obstination totale qui se moquait des conséquences. Et même du danger physique, au besoin.

— Je ne demande qu'une chose : vivre en paix. J'ai ma maison, mes enfants, – cela me suffit. Je refuse de vivre pour ton Hitler et ses idées. Toi, tu peux le vénérer, cela fait peut-être partie des changements continuels qu'impose ta profession. Que votre chef s'appelle Muller, Maier, Hitler, peu importe : du moment qu'on vous commande, vous marchez. Et celui qui s'arroge le droit de commander a forcément raison. Tu as été élevé ainsi, – mais pas moi, Dieu merci. J'ai ma vie à moi, une vie qui n'est pas réglée par je ne sais quels décrets, dispositions, ordres du jour. Je suis un être humain, j'aime la liberté, tout comme les chevaux dans nos pâturages, là-bas, chez mon père. Alors, j'aurais moins de liberté qu'un animal. Faut-il donc que nous tous, que soixante millions d'Allemands défilent comme des moutons, derrière le bélier du troupeau, bêlant en chœur ?...

— Plus bas, Amélie, je t'en supplie. Essaie de comprendre. À temps nouveaux, structures nouvelles. Celles d'autrefois étaient vermoulues, pourries jusqu'à la moelle. L'État ne peut renaître que grâce à une discipline de fer, à la cohésion de tous les citoyens. D'où la nécessité du parti et de ses diverses organisations. Aujourd'hui, nous sommes en première ligne, nous menons la lutte pour l'édification de l'avenir. Alors, il faut bien faire quelques sacrifices. Tu verras, tu connaîtras des femmes sympathiques, vous chanterez, vous assisterez à toutes sortes de conférences, vous aurez des fêtes...

— Je n'en veux pas. Je veux avoir la paix, rien d'autre. N'y a-t-il pas, dans le monde, un seul endroit où l'on puisse vivre en paix ? Où l'on puisse échapper à cette effrayante confusion des esprits ?

— Assez discuté, gronda Heinrich-Emanuel. Nous allons nous inscrire, à présent, c'est décidé. Pas de bêtises, tu m'entends, Amélie ? Il s'agit de ma carrière. Après tout, c'est ton oncle qui nous a mis dans cette situation.

Il frappa à la porte du premier bureau et, en franchissant le seuil, poussa un « *Heil Hitler* » claironnant.

Une heure plus tard, tout était réglé. Amélie appartenait aux Femmes Allemandes, les deux garçons aux Jeunesses Hitlériennes, Uta-Sieglinde aux Jeunes Filles Nationales-Socialistes.

— Et maintenant, je vais vous offrir vos uniformes, annonça Heinrich-Emanuel, s'arrêtant sur le trottoir. J'ai pris une avance sur ma solde...

— Je ne porterai pas l'uniforme, protesta Amélie. Jamais.

— De toute manière, tu n'as droit qu'à un insigne. Très joli, d'ailleurs, — une sorte de broche germanique...

— Je n'en veux pas.

— Nous en reparlerons une autre fois, si tu veux bien. Pas ici, devant les enfants. Tu devrais comprendre que je n'agis pas à la légère. Tu me connais suffisamment...

— ... pour savoir qu'une fois de plus, tu as raison, c'est bien cela, n'est-ce pas ?

Elle se rendait compte qu'elle retournait le fer dans la plaie. Le visage de son mari paraissait se défaire, son regard exprimait une sorte de résignation honteuse. Amélie avait presque pitié de lui. En effet, elle le connaissait suffisamment pour comprendre ce qu'il ressentait.

— J'ai raison ? murmura-t-il. Comment savoir si j'ai raison, puisque tout cela peut s'interpréter dans un sens comme dans l'autre ?

*

* *

Son troisième entretien avec le général Muller fut aussi bref que pénible. Les documents attestant l'inscription d'Amélie et des enfants dans les organisations hitlériennes n'impressionnèrent nullement le général. Au contraire.

— Et alors, capitaine ? À quoi rime cette levée en masse familiale ?

— Je pensais... je croyais...

— Vous avez cru acheter notre bienveillance au prix de quelques cotisations. Votre grand-père pouvait encore acquérir son titre de conseiller du commerce en fabriquant du saucisson. Chez nous, on en exige davantage. Ce n'est pas en versant dix marks par mois que vous forcerez les portes du grand état-major.

Heinrich-Emanuel prit son courage à deux mains.

— J'aimerais savoir, mon général, ce que vous avez contre moi.

Le général se moucha longuement, tout en souriant à son interlocuteur. Manifestement, la question de Schütze l'amusait.

— Je vais vous le dire, capitaine. Nous sommes en train d'éliminer certaines attitudes fâcheuses. Par exemple, l'habitude d'oublier trop vite. Nous autres nationaux-socialistes, nous sommes bien décidés à ne rien oublier, ni les événements ni les hommes. Nos rancunes seront tenaces, surtout à l'égard de ceux qui comptent apparemment sur les défaillances de la mémoire humaine, sur l'usure cérébrale...

En quittant le bureau du général, Schütze tremblait de peur.

Revenu à son bureau, il trouva une note de son ordonnance : « Le baron von Perritz a téléphoné à 11 h 23. Prière de le rappeler. » Heinrich-Emanuel demanda la communication.

— Bonjour, beau-papa. J'ai réfléchi : je serai peut-être amené à changer d'avis. C'est-à-dire... je vais encore faire une tentative... je pourrai peut-être m'arranger autrement...

— ... en faisant du lèche-bottes, je suppose ? coupa le baron.

Irrité, Schütze raccrocha. Personne ne comprend ce qui se passe en moi, songea-t-il. Que deviendrais-je si je devais abandonner l'uniforme ? Des millions d'hommes ont donné leur vie sous cet uniforme... aujourd'hui, on ne me demande pas de mourir, on me suggère simplement de renoncer à certaines convictions. Un sacrifice bien modeste, en somme.

Il appuya sur un bouton de l'interphone.

— L'adjudant Fritz ? Apportez-moi immédiatement l'état des capotes et des ceinturons disponibles. Immédiatement !

— À vos ordres, mon capitaine ! aboya l'adjudant. Heinrich-Emanuel hocha la tête. Comment disait le poète ? « Seule la cause qu'on abandonne est vraiment perdue. » Eh bien, moi, je n'abandonnerai jamais. Quoi qu'il advienne.

XI

Par une journée pluvieuse – M. Barthou, président du Conseil français, était en train de négocier avec le Polonais Pilsudski, le Tchèque Benès, le Roumain Titulesco et le roi Alexandre de Yougoslavie afin de mettre au point la riposte à la nouvelle politique est-européenne de Hitler – la famille Schütze eut une visite inattendue.

L'oncle Eberhard von Perritz, général en retraite, avait oublié, – ou omis – de s'annoncer.

Le capitaine Schütze, retenu à la maison par une légère bronchite, prit un air très réservé. Ce qui n'empêcha nullement le général d'enlever posément son manteau, de sourire à la ronde et de s'installer dans le meilleur fauteuil.

— Eh bien, mes enfants, vous devez vous demander dans quel but je suis venu vous voir.

— En effet, grommela Heinrich-Emanuel. Qu'est-ce que je n'ai pas dû entendre, au ministère...

— Voyons, Heinrich, murmura Amélie, le feu aux joues.

L'oncle Eberhard eut un geste indulgent.

— Laisse-le parler, Amélie. Entre soldats, inutile de chercher des faux-fuyants. Évidemment, ma démission doit le gêner, dans sa carrière.

— Plutôt. J'ai eu du mal à éviter la catastrophe.

— Puis-je savoir comment tu t'y es pris ?

— Nous avons adhéré au parti, tous. J'ai rédigé une étude militaire que le Führer en personne a bien voulu accepter. Et, surtout, j'ai établi certains contacts... avec le général Muller...

— En d'autres termes, tu t'es mis à plat ventre. – L'oncle Eberhard prit le verre de vin qu'Amélie venait de lui servir. Il y trempa les lèvres tout en considérant son neveu. – J'ai l'impression que tes convictions n'ont guère résisté à l'embrasement des flambeaux du 30 janvier.

— Je dois songer à ma famille, fit Heinrich-Emanuel, d'un ton raide.

Il savait fort bien ce que le général était en train de penser, d'autant qu'il avait pensé la même chose, au cours de certaines nuits blanches : tout cela, je le fais uniquement pour les enfants, pour ma femme. Consolation fallacieuse, bien sûr, mais il faut bien s'accrocher quelque part.

— Je suppose que ton beau-père t'aurait aidé, non ?

— Il ne s'est pas dérobé. Seulement, devenir une sorte de domestique, de valet...

— C'est bien ce que tu es maintenant, il me semble. Décidément, le vieil esprit prussien se perd de plus en plus. Pour l'instant, cela ne se voit encore qu'à certains détails, mais tu verras : d'ici à deux ou trois ans, tu ne reconnaîtras plus l'Allemagne.

— Je le crois volontiers. Nous serons de nouveau la première puissance d'Europe. De nouveau, le sens national...

— Je t'en prie, fais-moi grâce de ces slogans grotesques. — L'oncle Eberhard vida son verre, comme pour faire passer un goût écœurant. — Je n'irai pas par quatre chemins. Il existe encore un certain nombre d'officiers qui ont trop le sens de l'honneur pour accepter de ramper devant cette dictature. Des hommes capables de discerner la menace qui s'ébauche à la chancellerie. Nous nous efforçons de délimiter et d'organiser ce noyau, afin d'éviter que la Reichswehr ne tombe complètement sous la coupe des nazis. Qui tient l'armée tient le pouvoir réel, — c'est pourquoi il faut que la Reichswehr reste neutre, qu'elle constitue un facteur assez puissant pour s'opposer au despotisme, au délire, aux expériences dangereuses. Une sorte de brigade des pompiers, toujours en mesure d'intervenir...

— Intervenir comment ? protesta Heinrich-Emanuel. Hitler s'appuie sur des millions, sur le peuple entier. Rêverais-tu d'une guerre civile ?

— Il faut informer les masses. Tâche urgente mais qui requiert de nombreux volontaires.

— Tu oublies les milices brunes. Sur le plan numérique, elles sont deux ou trois fois plus fortes que la Reichswehr. Sans parler des S.S., des autres organisations. Hitler est une réalité qu'on ne peut plus ignorer. Il peut compter sur la grande majorité du peuple... que pourriez-vous faire avec quelques centaines d'officiers ? Vous êtes des rêveurs. Aujourd'hui, il n'existe qu'une puissance : le parti national-socialiste. Par conséquent, il ne reste qu'une solution : se soumettre.

— Si tout le monde pense comme toi, alors, bonne nuit !

L'oncle Eberhard s'était levé. Il sourit aux enfants qui, en tenue hitlérienne, se tenaient près de la porte.

— C'est à ceux-là que tu devrais penser : à tes enfants.

— Justement. Ils verront l'épanouissement de l'Allemagne.

— Vraiment ? Dans dix ans, si Dieu me prête vie, nous en reparlerons.

Le général en retraite Eberhard von Perritz s'en alla. Il allait regagner sa petite propriété, près de Magdebourg. Dès qu'il fut parti, une discussion violente éclata entre les époux Schütze.

— Si tu portes encore l'uniforme, c'est à lui que tu le dois ! criait Amélie. Tu essayais de placer des paquets de margarine quand il t'a tiré de la boue. Et maintenant, tu le traites comme s'il était de la boue.

Il vient ici pour te demander conseil, et tu...

— C'est un cabochard. Il l'a toujours été, même pendant la guerre, quand il n'était encore que colonel. Dans les Carpathes, au lieu de tenir ses positions, il s'est replié de sa propre initiative...

— ... et il a sauvé son régiment. Plus de mille hommes qui, sans cette initiative, auraient été exterminés sur place. Par la suite, on s'est rendu compte qu'il avait raison.

— Comme tu dis, – par la suite. Un soldat doit obéir, exécuter les ordres, un point c'est tout. Où irions-nous si le premier venu se mettait à critiquer les décisions de ses supérieurs ? Que deviendrait la discipline ?

— Peut-être. Il n'empêche que tout à l'heure, vis-à-vis de l'oncle Eberhard, ton attitude a été déplorable. Reconnais-le...

— Reconnaitre quoi ? éclata-t-il. À t'entendre, on dirait que j'ai commis un crime. Alors que j'ai simplement défendu mes convictions. De toute manière, je me refuse à discuter politique avec une femme.

Furieux, il s'enferma dans son cabinet de travail. Sur certains points, l'oncle Eberhard a sans doute raison. Mais comment l'admettre... en tant que nouveau membre du parti ?...

*

* *

Un an plus tard, le père du capitaine Schütze s'éteignit. Depuis la mort de sa femme, il n'avait mené, au domaine de Perritzau, qu'une existence purement végétative. Un matin, l'infirmière qui le soignait – elle était payée sur la pension que l'État versait à l'ex-inspecteur principal des Contributions – l'avait trouvé mort dans son lit, les mains jointes sur la poitrine. Malgré la mâchoire retombée, il paraissait sourire.

La famille Schütze prit le train afin d'assister aux obsèques. Comme le père Schütze avait été sous-officier dans l'armée impériale, les Anciens Combattants de Trottowitz avaient envoyé une délégation. La fanfare des Contributions jouait une marche funèbre. Il y eut quatre orateurs, – le pasteur, le représentant de l'administration, le vieux baron et Heinrich-Emanuel.

— Devant la tombe de mon père, je me rends encore mieux compte de la signification profonde de certaines vertus, – la droiture, la fidélité. Vertus que mon père a pratiquées toute sa vie. Par bonheur, il a encore eu la joie de voir la merveilleuse renaissance de son Allemagne bien-aimée, l'essor de la puissance allemande, l'effacement de la honte de Versailles. Il est mort au seuil d'une ère glorieuse...

Après le déjeuner, le vieux baron prit son gendre à l'écart.

— Le jour de mon enterrement, tu prononceras également un discours, je suppose ?

— Bien sûr, père...

— Attention, mon petit : si, à ce moment-là, tu dé bites les mêmes sornettes, je sortirai du cercueil pour te flanquer une bonne paire de claques !

Heinrich-Emanuel avait pâli.

— Voyons, père... personne ne peut contester...

— Suffit ! J'espérais qu'il te resterait encore quelque chose de ton cran d'autrefois, – de l'époque où, petit aspirant, tu prétendais remporter une victoire sur l'empereur.

— À ce moment-là, tu ne me tenais pas le même langage. Tu me traitais d'imbécile !

— C'est le seul point sur lequel je n'ai pas changé d'avis.

Le soir même, la famille reprit le train. Chaque enfant portait un gros paquet. Le cadeau de pappi Perritz qui les avait accompagnés jusqu'à Breslau pour les habiller de neuf.

— Pour vous rappeler qu'en fait de vêtements, il n'existe pas que la tenue brune.

Heinrich-Emanuel n'avait pas protesté. On ne fait pas la leçon aux vieillards, – ils sont trop sclérosés pour s'adapter aux changements. Mais dès qu'ils se furent installés dans leur compartiment, il déclara, d'un ton sans réplique :

— Vous ne mettrez ces habits que le dimanche.

— C'est impossible, papa, protesta Christian-Siegbert. Le dimanche nous portons l'uniforme. Pour être dignes de la nation...

— Je sais, je sais. Je disais cela seulement pour faire plaisir à votre mère.

Comme ils sont beaux, mes enfants, songea-t-il. C'est à eux qu'appartient l'avenir de notre peuple. Ils grandiront dans le nouvel esprit ; un jour, ils gouverneront le monde.

*

* *

Le nouvel esprit ne devait pas tarder à se signaler à leur attention.

Dès leur arrivée à Berlin, Schütze s'étonna de voir à tous les coins de rue des détachements de police armée, parfois étoffés par des sections de S.S.

Après avoir chargé sa petite famille dans un taxi, il se précipita à la Bendlerstrasse. Le ministère de la Guerre bourdonnait comme une ruche. Partout, des groupes compacts d'officiers discutaient avec une animation inhabituelle. Tout en se frayant un chemin pour parvenir au bureau du général Muller, Schütze surprenait des bribes de phrases : la révolution, non, simplement la révolte... Röhm avec les milices brunes... le général Schleicher... Papen... Hitler en Bavière... toute la bande...

Le général Muller était livide. À l'entrée de Schütze, il eut un haut-le-corps comme devant un brusque danger.

— Manquait plus que vous ! gronda-t-il. Avec votre chance proverbiale, vous n'étiez pas là, au moment décisif.

— À quel moment, mon général ?

— Vous voulez dire que vous ignorez encore ce qui s'est passé ? Ce n'est pas croyable, ma parole ! Enfin, voilà : les troupes d'assaut avaient préparé un soulèvement. Contre le Führer. Hitler a procédé lui-même à l'arrestation des principaux meneurs. Ils ont été fusillés séance tenante. Le capitaine Röhm, ses adjoints Ernst, Heines, et aussi – Muller s'interrompt pour s'essuyer le front – et aussi les généraux von Schleicher, von Bredow, von Kahr... Pour l'instant, impossible d'y voir clair. Il paraît que plus de trois cents hommes ont été liquidés.

— Liquidés ? balbutia Schütze. Le général von Schleicher... liquidé ?...

— Avec sa femme.

— Et nous restons là, à nous croiser les bras ?

— Que voulez-vous que nous fassions ? Du moment que le Führer a décidé d'en finir avec les éléments réactionnaires, il est difficile, pour nous...

Il se tut brusquement. Pour la première fois, il évita le regard de Schütze. Sans doute comprenait-il ce que ce regard signifiait : Schütze faisait appel non à un supérieur, mais au camarade du général von Schleicher, l'ancien chef de la Reichswehr abattu sur ordre de Hitler. Appel que Muller n'avait pas le droit d'entendre.

— Laissez-moi, capitaine, fit-il, bourru. De toute manière, nous ne pouvons qu'attendre.

Dans les couloirs, Heinrich-Emanuel parvint à glaner quelques précisions. Le général von Fritsch, commandant en chef de l'armée, avait voulu intervenir dès qu'on avait eu connaissance des premiers crimes des S.S. Aussitôt, le général von Blomberg, ministre de la Guerre, avait décrété la neutralité absolue de la Reichswehr. Même après l'assassinat de Schleicher, il avait refusé de revenir sur cette décision [16].

— Au fond, tout cela est excellent, affirmait un colonel qui pérorait au milieu d'un groupe d'officiers subalternes. L'écrasement des troupes d'assaut nous débarrasse de notre adversaire le plus dangereux. Cette nuit du 30 juin 1934, la « Nuit des Longs Couteaux » fera de la Reichswehr la première puissance de l'État. Désormais, il n'y aura plus qu'un exécutif digne de ce nom : nous !

Dans son bureau, Schütze trouva neuf camarades, en train de discuter. Il assena un coup de poing sur la table.

— C'était inévitable ! déclara-t-il, d'un ton sans réplique. On ne tente pas impunément de saper une armée aussi riche de traditions

que la nôtre. Croyez-moi, messieurs, le grand nettoyage aurait dû avoir lieu depuis longtemps. Cela dit, ne perdons pas notre temps en vains bavardages. Au travail !

Dès qu'il fut seul, il téléphona à Amélie.

— Tu connais déjà la nouvelle ?

— Oui, depuis quelques minutes. Je venais de brancher la radio. C'est affreux ! J'ai peur pour l'oncle Eberhard...

— Ouais...

Il éprouva soudain le besoin de s'asseoir. Il n'avait pas encore pensé à l'oncle Eberhard. Peut-être qu'au cours de cette purge sanglante... Or, si l'oncle Eberhard figurait parmi les victimes de la répression, cela risquait de rejaillir sur le capitaine Schütze. À cette idée, il eut la gorge serrée.

— Mais non, mais non, grommela-t-il. Tu as tort de t'inquiéter, Amélie. S'il lui était arrivé quelque chose, je le saurais déjà.

— Tu rentreras à quelle heure ?

— Sûrement très tard. Peut-être seulement demain matin.

Il raccrocha. Songeur, anxieux, il essaya de réfléchir. En réalité, il attendait l'arrivée du général Muller qui viendrait l'arrêter, ou celle des S.S. qui l'emmèneraient vers quelque sinistre cachot. Déjà, il préparait des explications, des arguments, des moyens de défense.

Il passa toute la nuit dans son bureau, buvant une tasse de café après l'autre, au point de sentir les battements de son cœur jusque dans sa gorge.

Dans la matinée, il eut connaissance de l'ordre du jour que le ministre de la Guerre faisait diffuser dans l'armée :

« Animé d'une détermination farouche et d'un courage exemplaire, le Führer a écrasé les traîtres, les rebelles... »

Heinrich-Emanuel y puisa un certain réconfort. Il n'était ni un traître ni un rebelle, il n'était, – pardon, il n'avait été qu'un observateur critique. À l'échelon le plus bas. Désormais, il ne serait même plus cela : pas une remarque, pas la plus légère critique. Un Hitler est infiniment trop puissant pour qu'un petit capitaine puisse le critiquer. La force physique l'emporte sur la pensée.

Pendant plus d'un mois, Schütze se fit tout petit. Effacé, falot, s'incorporant en quelque sorte au décor, minuscule rouage dans un immense appareil administratif.

Le 1^{er} août, – alors que le maréchal von Hindenburg, président de la République, agonisait au château de Neudeck – le général von Reichenau accorda une interview au correspondant du *Petit Journal*, de Paris. « La mort de Schleicher, notre ancien chef, nous a profondément émus. Cependant, nous estimions que, depuis un certain temps, il avait cessé d'être un soldat ».

Le capitaine Schütze réunit les hommes et les officiers sous ses

ordres pour leur donner lecture de ce texte.

« Voilà la vérité, messieurs ! Nous étions pourris jusqu'à la moelle. Tout comme le chirurgien qui supprime tumeurs et foyers d'infection, le Führer a procédé à l'ablation des purulences qui risquaient d'empoisonner l'organisme national. Pour nous, soldats, il ne saurait y avoir qu'un idéal : servir. »

Vingt-quatre heures plus tard, le 2 août 1934, Hindenburg ferma les yeux.

Dans un grand discours, Hitler fit du maréchal le symbole de l'Allemagne éternelle. Tout en passant sous silence son désir d'être inhumé au domaine de Neudeck. Désir qu'il s'était déjà refusé d'exaucer lorsque le mourant l'avait formulé. « Il m'est impossible d'accéder à ce souhait, monsieur le président. Vous appartenez au peuple allemand tout entier. »

La dépouille du maréchal allait reposer dans la tour centrale du gigantesque monument de Tannenberg [17]. En prenant cette décision, Hitler obéissait non à un sentiment de piété, mais à un calcul cynique : il espérait attirer dans son camp l'ensemble des Anciens Combattants. En démagogue accompli, le Führer exploitait même les cadavres.

Auparavant, dès le décès de Hindenburg, il ordonna que l'armée prît un nouveau serment d'allégeance. Le texte était prêt depuis des mois.

Casqués, en tenue de campagne, les officiers formaient un vaste carré, dans l'immense cour du ministère. Le général Muller, d'une voix tonitruante, récita la formule du serment, s'interrompant à chaque phrase pour permettre à l'assistance de répéter les paroles. Phrases dont la véritable portée ne devait leur apparaître que bien plus tard, alors que, dès à présent, elles leur interdisaient d'exercer leur libre arbitre :

« Sur Dieu, je jure obéissance absolue à Adolf Hitler, Führer du Reich et du peuple allemand, commandant suprême de la Wehrmacht. Je jure de me conduire en soldat courageux, d'être constamment prêt à donner ma vie pour tenir ce serment. »

La cérémonie terminée, Schütze regagna en courant son bureau. Livide, tremblant, il téléphona à sa femme.

— Nous avons dû... nous venons de prêter serment, chuchota-t-il. À Hitler, à lui personnellement. Il s'est donné le titre de commandant suprême. Lui, un simple caporal...

— Et tu as prêté ce serment ?

— Je n'avais pas le choix ! Tout le monde l'a fait, tous les généraux, sans exception. C'est à ne rien y comprendre.

— Moi, je comprends très bien. Du moment que les généraux ne valent pas mieux que toi...

Les obsèques du maréchal, – journée de deuil national et fêtes grandioses. À d'innombrables fenêtres, des drapeaux en berne. Si les couleurs étaient celles de l'ancienne monarchie – noir, blanc, rouge, – le dessin avait changé. Sur fond rouge, un grand cercle blanc et, au centre, la croix gammée, en noir.

Le capitaine Schütze allait faire partie des officiers désignés pour former la double haie d'honneur par laquelle le cercueil gagnerait la tour centrale du monument. Il devait se placer près de l'entrée, au pied des gigantesques soldats de grès qui gardaient le portail.

Le monument surgissait de la plaine comme six énormes poings dressés vers le ciel. Des draperies noires étaient tendues sur les tours. Dans les intervalles, flottaient les drapeaux à croix gammée. Sur le glacis, la nouvelle armée avait pris position. Casques d'acier, uniformes noirs, calots bruns, et aussi quelques groupes de civils, toutes décorations dehors. Un peu à l'écart, dans un champ, la batterie qui allait tirer les ultimes salves d'honneur.

Pendant des journées, on avait répété jusqu'aux derniers détails. Ce n'était plus une cérémonie, c'était un spectacle auquel assisteraient les journalistes du monde entier.

Roulements étouffés des tambours, tonnerre des canons, – lentement, l'affût portant le cercueil du maréchal pénétra dans la cour intérieure du monument. Derrière, venaient les drapeaux des régiments de l'ancienne armée impériale.

Drapeaux vénérables, troués, déchirés. Devant ce rappel des gloires d'autrefois, Schütze fut ému jusqu'aux larmes. Puis, brusquement, il se raidit. Il venait d'apercevoir Hitler.

Pour la première fois depuis le procès de Leipzig, il revoyait le dictateur de près. Et même de très près : pour entrer dans la tour, Hitler allait passer à deux mètres de lui.

Et voilà que Hitler le regardait. Qu'il le fixait, d'un air hostile, glacial. Heinrich-Emanuel eut l'impression que son cœur allait s'arrêter de battre. Paralysé, inondé de sueur, il s'efforçait désespérément de soutenir ce regard. D'un instant à l'autre...

Hitler se détourna, avança, dépassa Schütze. À l'entrée de la tour, il ôta sa casquette, plissant le visage de manière à lui donner une expression douloureuse.

Les canons tonnaient toujours. En l'honneur de qui ? se demanda Heinrich-Emanuel. Du maréchal défunt, ou de Hitler ?

Commandant suprême des forces armées – Führer-chancelier, – l'homme qui, à Vienne, à Munich, avait couché à l'asile, qui avait fait

la queue à la Soupe populaire...

Dans le train qui le ramenait à Berlin, Schütze essayait de se trouver des excuses. Que puis-je faire, moi, petit capitaine ?... Je ne puis qu'obéir. Après tout, les généraux en font autant. Pourtant, ils sont mieux placés que moi pour savoir...

*

* *

On aurait dit que la mort de Hindenburg avait rompu les dernières digues. Du jour au lendemain, l'Allemagne se trouvait plongée en plein délire. Le monde extérieur allait comprendre ce qu'était l'État national-socialiste.

Rétablissement du service militaire obligatoire. Réoccupation de la rive gauche du Rhin, démilitarisée par le traité de Versailles. Déclarations fracassantes de Hitler : nous reprenons notre souveraineté pleine et entière, dans tous les domaines, d'un bout à l'autre du territoire du Reich. Franchissant les ponts de Cologne, de Coblenche, de Neuss, les régiments de la Wehrmacht se déversaient sur la rive gauche du fleuve, sous les acclamations hystériques de la population.

Le capitaine Schütze fut contaminé, lui aussi, par l'enthousiasme démesuré. D'autant qu'on venait de lui donner le commandement d'une compagnie. Accueillant les garçons, des nouvelles recrues, il se lança dans un véritable discours :

« À vous de reconnaître les signes de l'ère qui commence ! Les instants que nous vivons n'ont pas leur pareil dans l'histoire de l'Allemagne ! Un peuple écrasé se redresse, il va s'épanouir, il va parvenir à une puissance inconnue jusqu'alors ! Notre avenir est entre nos mains. Et que tenez-vous dans vos mains ? Nos armes ! Le symbole de l'Allemagne de demain ! »

En 1937, Hitler proclama l'abrogation pure et simple de ce paragraphe du traité de Versailles qui attribuait à la seule Allemagne la responsabilité de la Première Guerre mondiale. Schütze exultait. Rentré à la maison, il déboucha une bouteille de vin.

— Quel homme que ce Hitler ! Ce fardeau qui nous pesait tant, il nous en libère d'un trait de plume. Et les vainqueurs d'autrefois, s'inclinent, ils reconnaissent qu'eux aussi portaient une part de responsabilité...

— En ce qui te concerne, coupa Amélie, je ne vois pas comment on pourrait t'accuser d'avoir déclenché la guerre de 14. En revanche, tu auras contribué à ce qui va se passer maintenant.

— Je suppose que tu as encore reçu une lettre de l'oncle Eberhard, grommela-t-il. Qu'est-ce qu'il veut, ce vieux bonhomme ? Qu'est-ce qu'il reproche à Hitler ? Nous avons retrouvé notre prestige, la

Wehrmacht sera bientôt l'armée la plus puissante du continent... que peut-on demander de plus ?

— La paix, la sécurité.

— Justement, nos armes garantissent...

— Rien du tout. Es-tu vraiment incapable de concevoir une autre existence ? Un monde où il n'y aurait plus de soldats, où les gens vivraient en paix, sans trembler à l'idée d'une nouvelle guerre ?

— Voyons, mon petit, ce serait contraire à la nature humaine. Surtout chez nous : un Allemand qui n'aimerait pas l'uniforme... c'est impensable !

1938, – l'Allemagne annexait les Sudètes. La compagnie de Schütze faisait partie des « forces de l'ordre ». La chaleur était intolérable. Tout le monde parlait d'une autre guerre. Une odeur de poudre planait dans l'air. À Berlin, les plans d'attaque étaient prêts. À l'intérieur du pays, les casernes se vidaient. Sur les nouvelles autoroutes, d'interminables convois militaires roulaient en direction des frontières, à l'est comme à l'ouest. On garnissait les ouvrages à moitié achevés de la Ligne Siegfried, on installait des canons gigantesques, on déroulait des kilomètres de barbelés. Dans le ciel bleu, les Stukas, bombardiers en piqué, s'en donnaient à cœur joie. Cinquante-deux divisions de première ligne étaient en alerte. En Angleterre, en France, en Pologne surtout, les hommes d'État conféraient dans la fièvre.

Au nord d'Eger, principale ville des Sudètes, le capitaine Schütze, au trot régulier de son cheval, parcourait la campagne, collectionnait les bouquets de fleurs que lui tendaient les habitants « libérés », éprouvait la satisfaction de contribuer à la création de la Grande Allemagne. Après avoir installé son P.C. dans le petit village de Graswitz, il envoya à sa femme une lettre enthousiaste.

Dans la soirée du lendemain, il eut une visite inattendue. Un homme en uniforme noir, le col de la tunique orné des insignes runiques des S.S., poussa la porte du bureau, aboya « *Heil Hitler !* » et s'assit.

— Je me présente : Sturmbannführer Harris. C'est bien vous qui commandez les unités du secteur ?

— C'est moi, en effet.

— J'ai besoin de votre aide. – Tirant un étui en argent massif, Harris lui offrit une cigarette. – Nous avons reçu l'ordre d'arrêter les socialistes et les communistes pour les transporter à Chemnitz, en Saxe.

Heinrich-Emanuel écrasa sa cigarette. La seule bouffée qu'il en avait tirée lui laissait un goût amer dans la bouche.

— Les socialistes ? répéta-t-il.

— Ordre du Reichsführer S.S.

— Je ne vois pas en quoi cela me concerne.

- Vous escorterez les transports.
- Je n'ai reçu aucune instruction dans ce sens.
- Comme vous voyez, c'est moi qui vous l'apporte.
- Je regrette...

Le capitaine Schütze se leva. Du haut de sa taille, il toisa le Sturmbannführer, de manière à lui signifier la fin de leur entretien. Harris le comprit, mais sans bouger pour autant. Sa voix se fit menaçante.

- Ne cherchez pas à nous créer des difficultés, capitaine.
- J'accepte uniquement l'autorité de mon chef de régiment. Je n'ai que faire de votre Reichsführer S.S. Je suis soldat.

— Vous refusez d'assurer la garde des communistes arrêtés ?

— Tant que je n'en ai pas reçu l'ordre, je ne puis que refuser.

— C'est moi qui vous l'ordonne ! hurla Harris, en frappant sur la table. Êtes-vous vraiment crétin à ce point-là, ou faites-vous semblant ? Vous n'avez pas encore compris que, pour nous, vos chefs sont moins que zéro ? Un ordre du Reichsführer S.S. équivaut à un ordre du Führer lui-même. Et je suis ici sur l'ordre du Reichsführer !

— C'est possible, fit Schütze, glacial. Dans ce cas, je dois vous demander une confirmation par écrit. Signée par le Reichsführer et par le Führer.

Harris s'était dressé. Rouge de colère, il contourna la table pour se planter devant Schütze.

— Donc, vous refusez ?

— Parfaitement.

— Je vais vous faire fusiller !

Schütze eut un sourire.

— Je dépends uniquement de la justice militaire. Je n'ai rien à voir avec vos S.S. Si vous voulez déporter les communistes, vous n'avez qu'à le faire sans moi.

— Salaud ! Saleté d'officier ! – Harris l'empoigna par les revers de sa tunique. – Je vous emmène ! En ma qualité de commandant des forces de police, je vous arrête ! En route !

Il tenta d'entraîner Heinrich-Emanuel. Celui-ci hésita, – une fraction de seconde. Puis, il frappa, quatre ou cinq coups rapides, – son poing s'écrasa sur le visage de Harris qui finit par s'effondrer contre le mur.

Schütze lui enleva son revolver et sortit. Au bureau de la compagnie, il demanda la communication avec le P.C. régimentaire. Encore essoufflé, il fit le récit de l'incident.

— Ne vous tracassez pas, capitaine, déclara le colonel. Je vais d'abord vérifier, ensuite... de toute manière, ne vous mêlez pas de ces arrestations. Les S.S. veulent déporter les socialistes ? Eh bien, qu'ils le fassent, mais sans nous. L'armée ne se salira par les mains, dans ce

genre d'affaires.

Schütze regagna en courant son bureau. Le Sturmbannführer Harris était parti, après avoir brisé tous les meubles. La pièce était ravagée comme par une bombe. Heinrich-Emanuel s'allongea sur le lit, habillé, botté, le revolver à côté de lui. Il attendait. Personne ne vint, si bien qu'il finit par s'endormir. Il n'entendit ni les piétinements précipités qui coururent un peu plus tard dans la rue du village ni les femmes qui criaient, les enfants qui sanglotaient ; il n'entendit pas davantage les claquements des fouets qui cinglaient les visages.

Le lendemain, la compagnie repartit. Au bout d'une dizaine de kilomètres, les soldats aperçurent, dans un immense pré, une foule compacte, gardée par des S.S. armés de carabines ; en bordure du pré, d'autres S.S. étaient couchés derrière plusieurs mitrailleuses. Sur la route, s'alignait un convoi de camions ; certains véhicules étaient vides, d'autres contenaient encore leur cargaison humaine, – des hommes, des femmes, quelques enfants, entassés sur les plates-formes. Autour du convoi, des civils au brassard à croix gammée, membres du parti allemand des Sudètes. Un homme en imperméable – par la suite, Schütze devait apprendre qu'il s'agissait d'un inspecteur de la Gestapo – vociférait des ordres. Les deux derniers camions se vidèrent : les occupants sautaient à terre pour être poussés, à coups de crosse, en direction du pré.

Heinrich-Emanuel Schütze abandonna sa place à la tête de la compagnie. Tenant négligemment les rênes, il s'avança dans le pré. Des centaines de regards anxieux suivaient sa progression. Était-ce enfin le salut ? La Wehrmacht allait-elle intervenir pour chasser les S.S., pour mettre fin à ce cauchemar ?

Un S.S., carabine au poing, essaya de lui barrer le chemin.

— Halte ! Demi-tour ! Strictement interdit de...

Heinrich-Emanuel toisa le braillard à peu près comme un paysan peut toiser un coq en colère. Avancant toujours, il s'approcha des déportés. Derrière lui, sur la route, sa compagnie formait un bloc farouche.

Des hommes de tout âge, des gamins, des vieillards que leurs voisins devaient soutenir. Quelques femmes distribuaient de l'eau. Une jeune mère, un nourrisson dans les bras, était assise dans l'herbe, en train de sangloter. Agenouillé à côté d'elle, son mari essayait vainement de la consoler.

Schütze serra les dents. Une brusque indignation le secoua, avec tant de violence qu'il put à peine se maintenir en selle. Éperonnant sa bête, il galopa vers un petit groupe d'officiers S.S. qui se tenait devant le dernier camion.

Il vit que l'un des S.S. avait tiré son revolver. Schütze se retourna. Le sous-lieutenant auquel il avait remis le commandement avait

disposé les hommes en tirailleurs, – cent cinquante soldats, le fusil à la main, prêts à épauler.

— Voilà ce cher capitaine ! s'exclama le Sturmbannführer Harris. Voulez-vous qu'on vous réserve un coin, dans le quatrième camion ?

Schütze laissa errer son regard sur les centaines de prisonniers, puis il fixa les visages de brutes des S.S.

— Nos fusils sont chargés, déclara-t-il, cassant.

— Vous osez nous menacer, espèce de salaud ? hurla Harris. Nous allons vous montrer qui commande maintenant, en Allemagne ! Je n'ai pas oublié votre nom, mon rapport au Reichsführer est déjà en route. Filez, pauvre imbécile !

— Vous avez l'intention de déporter ces gens ? Des êtres humains qui n'ont rien à se reprocher, à part le fait qu'ils sont des socialistes, des communistes...

— Des êtres humains ? coupa Harris, hilare. Vous déraillez, capitaine. Depuis quand les communistes sont-ils des êtres humains ? Vous n'avez jamais eu l'occasion d'entendre un discours de Goebbels ? Jamais lu le *Corps Noir* [18] ? Eh bien, vous allez voir ce que c'est que cette engeance.

Regardant autour de lui, il remarqua une jeune fille qui venait de sauter du camion. Elle n'eut pas le temps d'atteindre le pré. En deux enjambées, Harris la rattrapa. L'empoignant par les cheveux, il la traîna vers ses camarades, puis, en quelques mouvements, il déchira son corsage. Le torse nu, ses seins menus exposés à tous les regards, la fille fixa Schütze d'un air suppliant. L'épouvante de la nuit précédente avait vieilli son visage de vingt ans.

— Jolie, hein ? hurla Harris. Un beau petit corps, capitaine, appétissant comme du pain frais. Mais à quoi bon ? À utiliser au lit, peut-être, – mais ce serait trahir notre cause. – De nouveau, il saisit la fille par les cheveux et la secoua. – Ton père qu'est-ce qu'il était ?

— Communiste ! cria-t-elle.

— Depuis quand ?

— Depuis 1924.

— Et toi, qu'est-ce que tu es ?

— Un paillason à bolcheviques.

— Bravo ! Faut toujours dire la vérité.

D'une violente poussée, il la projeta au sol. Elle roula dans le fossé. Le visage dans l'herbe pour étouffer ses sanglots, elle resta immobile, son dos nu parcouru de tremblements convulsifs.

Brusquement, Heinrich-Emanuel se rendit compte de son impuissance. De quel droit serait-il intervenu, puisque ses ordres ne prévoyaient aucune action contre les S.S. ? Pas de doute, il était condamné au rôle de spectateur, constatation tellement affreuse qu'il se sentait pâlir.

— Un jour, Dieu vous punira, fit-il, la voix rauque.

Comme au commandement, les officiers S.S. se mirent à rire. Ils firent semblant de se tenir les côtes. Harris s'approcha du cheval de Schütze et lui assena une claque sur l'encolure.

— Ce cher vieux bon Dieu ! Dites-lui donc qu'il vienne me présenter son rapport, le jour où il sera de passage. En tenue de campagne, hein !

En silence, Schütze fit pivoter sa bête pour regagner la route.

— Compagnie – rassemblement ! En avant, marche ! Tête... droite !

Tête droite, pour ne pas voir ce qui se passait à cent mètres de là. Pour pouvoir se dire qu'on n'y était pour rien.

Deux heures plus tard, pendant la pause, ils entendirent dans le lointain un bruit de moteur : les camions qui filaient en direction de l'ancienne frontière. Le jeune sous-lieutenant regarda anxieusement son chef.

— Eh oui, murmura Schütze. Moi non plus, je n'arrive pas à comprendre.

*

* *

Le général de division paraissait soucieux.

— Vous avez eu une altercation avec les S.S., capitaine ?

— En effet, mon général. J'ai vu des scènes à peine croyables : on déportait des hommes, des femmes, même des enfants, uniquement parce qu'il s'agissait de socialistes ou de communistes. On a prétendu m'ordonner de participer à cette action révoltante. Je devais assurer le transport de ces malheureux...

— Et vous avez refusé ?

— Je suis officier, mon général. Je ne me ferai pas le complice de ces criminels.

Le général relut pour la dixième fois la protestation de l'Office central de Sécurité. « Au nom du Reichsführer S.S. Heinrich Himmler, nous vous demandons de remettre le capitaine Schütze à la Gestapo, pour propagande subversive et atteinte au prestige de l'Allemagne. Signé : Heydrich, Gruppenführer S.S.

— En ce qui me concerne, l'affaire est liquidée, déclara le général. Vous continuerez à faire votre devoir de soldat, c'est-à-dire que vous exécuterez uniquement les instructions de vos supérieurs hiérarchiques.

D'une main ferme, il nota, en marge de la protestation :

« Réglé. Le capitaine Schütze a déjà fait l'objet de sanctions disciplinaires. »

Levant la tête, il regarda Schütze en souriant.

— J'ai une bonne nouvelle pour vous. Lors du prochain Congrès du parti, à Nuremberg, notre division présentera un exercice de manœuvres – un simulacre de bataille, si vous préférez. Devant le Führer. Vous aurez le commandement d'un bataillon, capitaine.

— Un exercice ? Devant le Führer ?

— Eh oui. Votre oncle que je connais de longue date m'avait raconté une histoire adorable, au sujet de votre initiative au cours des dernières manœuvres impériales. J'ai rarement ri autant. Cela dit, je puis vous confier que ces manœuvres de Nuremberg seront pour vous le tremplin de votre nomination au grade de commandant. Vous l'aurez suffisamment attendue, cette nomination, non ?

Heinrich-Emanuel s'en alla comme dans un rêve. Ce fut seulement dans la rue que l'énorme signification de la nouvelle lui apparut. Manœuvres sous les yeux de Hitler... commandant, officier supérieur, enfin...

À la sortie de la ville, il s'arrêta pour contempler le paysage. Le soleil coulait derrière les collines, déversant une lumière rouge sur les champs et les bois. Le monde entier semblait baigner dans le sang.

Il rentra en courant, s'enferma dans sa chambre, se prit la tête dans les mains. Les yeux clos, il revoyait la foule angoissée dans le pré, la jeune fille au corsage déchiqueté, il entendait la voix du Sturmbannführer Harris : « Ce ne sont pas des êtres humains, ce sont des communistes ! »

Mon Dieu, ô mon Dieu...

Tard dans la nuit, il écrivit à sa femme :

« Mon Amélie chérie, pour la première fois de ma vie, je me sens désespéré. J'ai prêté serment, et voilà que, sous le couvert de ce serment il se passe des choses monstrueuses. Je n'ose t'en faire le récit : si cette lettre tombait sous les yeux des enfants, ce serait terrible. Je t'en parlerai lorsque je serai de nouveau avec toi, mais je suis sûr que toi non plus, tu ne pourras me conseiller. Il n'y a plus d'issue... »

Dans la matinée, il relut sa lettre. Finalement, il la déchira. Non parce qu'il avait soudain changé d'optique, mais pour épargner à Amélie le cauchemar dans lequel il se débattait.

Vers midi, il entendit à la radio l'entrée triomphale de Hitler à Eger. D'abord, les paroles de Konrad Henlein, chef des Allemands des Sudètes et nouveau Gauleiter : « En cette journée merveilleuse, la plus belle de notre vie... » Il ferma le poste, mais dans la pièce voisine, l'adjudant et le sergent-chef continuaient d'écouter. Des marches militaires, des acclamations, des « Heil ! Heil ! » scandés par des milliers de voix, puis le speaker :

— Fier, les yeux brillants, notre glorieux Führer traverse la foule en liesse. En l'espace de quelques secondes, la voiture a disparu sous les

bouquets de fleurs. Après son passage, des hommes, des femmes se jettent à genoux pour baiser les traces de ses pneus. Tel est l'amour que nous portons au Führer, tel est...

Des deux poings, Schütze tambourina contre la cloison.

— Fermez ce poste ! Immédiatement...

La radio se tut. Les deux sous-officiers se regardèrent, abasourdis.

— Il a dû attraper un coup de soleil, murmura l'adjudant.

Épuisé, le capitaine Schütze s'affala sur le lit. Tous ces gens en délire, s'ils avaient vu ce que j'ai vu, moi, est-ce qu'ils continueraient à acclamer notre glorieux Führer ?

Question à laquelle il refusait de répondre. À laquelle il ne répondrait à aucun prix. Il avait trop peur de devoir répondre par l'affirmative.

XII

Ce même jour, à Grunewald, faubourg résidentiel de Berlin, trois gradés S.S. se présentèrent à l'appartement du capitaine Schütze.

Bousculant Amélie qui était venue leur ouvrir, ils lui mirent une feuille sous les yeux.

— Ordre de l'Office central de Sécurité : perquisition. Pas de rouspétance, ou alors nous vous emmenons tout de suite.

— Je ne comprends pas, protesta Amélie. Mon mari est absent. De toute manière, qu'est-ce que les S.S. viennent faire chez un capitaine de la Wehrmacht ?

— Bouclez-la ou je cogne ! hurla l'un des intrus. Votre Wehrmacht, on s'en balance ! C'est le Reichsführer Himmler qui commande maintenant. Encore un mot, et je vous casse la figure !

Ils la repoussèrent et, à coups de pied, ouvrirent la porte du salon.

Christian-Siegbert, en train de lire, se leva d'un bond pour leur barrer le chemin.

— De quel droit pénétrez-vous...

— Écarte-toi, gamin. Ne te mêle pas d'une affaire qui concerne les adultes.

— Je parle au nom de mon père, le capitaine...

— Justement, tu parles beaucoup trop, gronda l'un des S.S. Je vais t'apprendre à vivre.

Un coup de poing atteignit le jeune homme au menton, un autre le frappa en plein estomac. Sans un cri, Christian-Siegbert s'effondra. Il tomba en arrière, sa tête heurta la table, et il s'écroula, évanoui.

Poussant un cri, Amélie se précipita et prit la tête du garçon entre ses mains.

— Mon Dieu ! Christian ! répétait-elle, en sanglotant, Christian...

— Vous pouvez continuer à bavarder, remarqua le S.S. Nous, ça ne nous dérange pas.

Tranquillement, ils s'attaquèrent aux papiers qui se trouvaient sur le bureau de Heinrich-Emanuel. Ils les étudièrent feuille par feuille.

Amélie appela un médecin. Christian-Siegbert était toujours sans connaissance ; la plaie qu'il portait à l'arrière du crâne continuait à saigner abondamment. Amélie était parvenue à l'allonger sur le divan. Avec une serviette, elle s'efforçait d'étancher le sang.

Le médecin arriva au moment où les S.S. étaient en train de forcer les tiroirs du bureau. Il ne posa aucune question. Après un bref regard sur les trois hommes en uniforme noir, il se pencha sur le blessé.

— Il faut le transporter à l'hôpital, déclara-t-il à haute voix. Je tiens

à le faire passer à la radio. De toute façon, il faudra recoudre cette déchirure.

L'un des S.S. se retourna.

— Vous mettrez simplement « accident », sur la feuille d'admission. Nous sommes ici par ordre du Reichsführer. Cela vous suffira, je pense.

— Parfaitement. Mais en tant que médecin, je ne ferai pas de fausse déclaration, serait-ce pour le Reichsführer.

— Encore un rouspéteur ! Vous tenez vraiment à perdre votre clientèle ? Vous ne savez pas ce que c'est qu'un boycottage hein ? Deux hommes en tenue devant votre porte, et au bout de quinze jours, vous en serez réduit à bouffer vos médicaments, à utiliser vos seringues pour nettoyer les vitres. Alors, pas d'histoires ! Vous marquerez sur la feuille : « accident, à la suite d'un accès de vertige ». Le pauvre garçon a trop étudié.

Le médecin se tut. Quand l'ambulance arriva, il fit signe à Amélie de l'accompagner sur le palier.

— Je vous promets de rester auprès de lui. Dès qu'il aura repris connaissance, je vous appellerai. D'autre part, je me propose d'alerter immédiatement l'Ordre des Médecins. Après tout, nous sommes encore en régime légal.

— Encore, répéta-t-elle. À votre avis, docteur, Christian... vous croyez qu'il a une fracture du crâne ?

— Je ne le pense pas. Mais une commotion cérébrale, sûrement. Je ferai de mon mieux. Pouvez-vous joindre votre mari ?

— Il est à Eger. Je serais étonnée que je puisse obtenir la communication.

— Certainement pas de chez vous : votre ligne doit être surveillée. À mon sens, vous devriez vous adresser au ministère. Les généraux feront le nécessaire : vis-à-vis d'eux, même les S.S. sont désarmés.

Comme Amélie retournait au salon, les trois hommes lui présentèrent une lettre.

— Qu'est-ce que c'est ce que ça ?

— Comment voulez-vous que je sache ? Vous la tenez à l'envers.

— Cela vient d'un nommé von Perritz, général en retraite.

— C'est mon oncle. Je suis née von Perritz.

— Une jolie bande de réactionnaires ! La lettre est saisie. On devrait les enfermer, tous ces fossiles au nom à rallonge !

Enfin, ils repartirent, – au bout de trois heures. Dans l'escalier, ils croisèrent Uta-Sieglinde qui rentrait du lycée. À quinze ans, la jeune fille commençait à avoir des formes agréablement féminines. Les S.S. lui prirent le menton, lui tapotèrent les fesses.

— Mignon, ce jeune paillon ! C'est votre fille ?

D'un signe de tête, Amélie ordonna à Uta de passer. La jeune fille

courut s'enfermer dans la cuisine. Les S.S. ricanèrent.

— Puisque Madame la baronne n'est pas d'accord, ce sera pour une autre fois. *Heil Hitler* !

Après le déjeuner, Amélie fit venir un taxi pour se rendre à la clinique, avec les enfants. Christian-Siegbert, la tête bandée, les yeux grands ouverts, s'accrocha au bras de sa mère.

— Ils t'ont frappée, maman ? haleta-t-il. Ils t'ont maltraitée ? Je t'en supplie, réponds-moi. Je te promets de rester calme, mais il faut que je sache.

D'une main tremblante, elle caressa le visage exsangue du garçon.

— Ils ne m'ont pas touchée, mon petit. Tu vas être bien sage, tu obéiras strictement au médecin. Giselher et Uta vont rester avec toi, – je serai de retour dans une heure.

Dès qu'elle fut sortie, Christian-Siegbert fit signe à son frère et à sa sœur de parler tout bas.

— C'est vrai qu'ils ne lui ont rien fait ? chuchota-t-il.

— C'est exact, confirma Uta. Quant à moi, ils m'ont juste tapé sur le derrière.

— Moi, je suis arrivé après, ajouta Giselher. J'étais encore en classe. Tu n'as quand même pas l'intention de poursuivre les S.S. pour coups et blessures ?

— Ça ne rimerait à rien. Mais je vais quitter les Jeunesses Hitlériennes, l'Émulation nautique nationale-socialiste...

Giselher-Wolfram se gratta la tête. À dix-huit ans, il ressemblait de façon étonnante à son père.

— Quitter les Jeunesses Hitlériennes ? Ça va faire un drôle de boucan. À ta place, je réfléchirais.

*

* *

Au ministère de la Guerre, Amélie, après vingt minutes d'attente, obtint la communication avec le régiment de son mari, à Eger.

L'officier de jour l'avait adressée au général Muller. Elle lui avait fait le récit de l'incident. Le général l'avait écoutée en silence. Son visage s'était durci. Quand Amélie s'était tue, il avait fixé le mur d'un air absent.

— Pour l'instant, impossible d'y voir clair, fit-il enfin. Tout ce que je sais, c'est que, là-bas, dans les Sudètes, votre mari a eu un vilain accrochage avec une unité S.S. Il était dans son droit...

Amélie hocha la tête. Heinrich-Emanuel était toujours dans son droit, songea-t-elle. Depuis 1913, il lutte, pratiquement sans interruption, pour convaincre les autres qu'il est dans son droit. C'est là justement son drame : les conceptions des autres varient selon l'époque, tout en restant différentes des siennes.

Le général Muller poursuivit, d'un ton résigné :

— À Eger, son chef de division a déjà fait le nécessaire. Ici, je me demande... Cette intervention brutale, à votre domicile privé, qui s'y serait attendu ? En tout cas, je signalerai immédiatement ces nouvelles méthodes au commandant en chef. De toute manière, chère madame, rassurez-vous : nous vous protégerons toujours.

Le téléphone sonna. Le général Muller décrocha :

— Allô ? Le bureau de la Place, à Eger ? Ne quittez pas, je vous prie...

Amélie prit l'écouteur. À l'autre bout du fil, le colonel du régiment de Heinrich-Emanuel expliqua que le capitaine Schütze se trouvait « quelque part dans la ville », et promit de le mettre au courant dès son retour.

— Une affaire scandaleuse, déclara le colonel. D'ici à trois ou quatre jours, je pourrai sans doute accorder à votre mari une permission exceptionnelle.

Le général Muller tint à raccompagner Amélie jusqu'à la sortie. Par correction, mais aussi parce que, dans un certain sens, il se sentait coupable. Jusqu'à présent, il avait considéré le capitaine Schütze comme une relique de l'époque impériale, c'est-à-dire comme un imbécile irrémédiablement figé dans les traditions d'un autre âge. Et voilà que cette pauvre relique faisait preuve d'initiative, fait tellement inattendu que le général en était encore tout abasourdi. Dans son esprit, c'était encore plus extraordinaire que les exactions de la Gestapo dans les Sudètes.

— Si ces brutes revenaient, qu'est-ce que je leur dirais ? demanda Amélie, angoissée.

— Rien, madame. Avertissez-nous, c'est tout.

Le général resta sur les marches jusqu'à ce qu'elle fût montée dans un taxi. Que faire ? songea-t-il, amer. Justement, on ne peut rien faire. Protester auprès de l'Office central de Sécurité ? Ces messieurs s'excuseront, affirmeront qu'il s'agit d'une regrettable erreur, promettent de punir les coupables. Et cela n'ira pas plus loin.

Le général Muller poussa un soupir. Mieux que quiconque, il mesurait la déchirure qui divisait le peuple allemand, il se rendait compte que cette déchirure devenait un gouffre.

*

* *

D'un bout à l'autre des Sudètes « libérées », se répétaient les mêmes scènes. Venant des grandes villes de la Saxe voisine, détachements de milices brunes et unités S.S. déferlaient sur la région. Une invasion, une avalanche, un déluge. Pour commencer, ils vidèrent les magasins tchèques et juifs. On vit des miliciens courir d'une boutique à l'autre,

les bras chargés de dix, quinze, vingt chemises, de costumes, de fourrures, de robes, même de chapeaux de femmes. Les habitants « libérés » assistaient, stupéfaits, au pillage des vitrines qu'ils connaissaient depuis toujours, ils s'attroupaient devant les camions sur lesquels le butin s'amoncelait.

Puis, ce fut l'intensification des arrestations : la Gestapo avait dressé des listes. Communistes, sociaux-démocrates, libéraux, Tchèques furent groupés dans les écoles aménagées en prisons provisoires, en attendant leur transfert dans les pénitenciers du Reich.

Pour la première fois, on entendait des formules nouvelles, aussi mystérieuses qu'inquiétantes, telles que : « incarcéré pour sa propre protection » ou encore « abattu alors qu'il tentait de s'enfuir ». Pour la première fois aussi, certaines rumeurs recevaient une confirmation effrayante : emmenés dans les endroits les plus inhospitaliers des monts Métalliques, près de l'ancienne frontière, des groupes de communistes étaient liquidés à la mitrailleuse. La grande masse de la population se désintéressait de ces drames. On préférait écouter la radio, – marches militaires, voix du Führer, nouvelles dispositions légales.

Inévitablement, le capitaine Schütze se trouva entraîné dans ce tourbillon. Installé dans la bourgade de Falkenau, il était officiellement chargé du maintien de l'ordre dans son secteur.

Dès l'arrivée des milices brunes, il rassembla sa compagnie.

— Soldats ! Nous sommes ici pour assurer la protection de la population allemande vis-à-vis des Tchèques. La réintégration des Sudètes dans la Grande Allemagne s'accomplira dans le calme. Or, il me semble qu'en ce moment, nous devons assurer surtout la protection de certains Allemands, menacés par d'autres Allemands. J'espère que chacun de vous fera son devoir, conformément à son serment de soldat !

Trois heures plus tard, les protestations affluèrent au bureau du Gauleiter. Elles venaient de tous les côtés, elles contenaient à peu près les mêmes phrases :

« Un capitaine complètement dingue intervient contre les sections de la milice. Il nous empêche de fermer les magasins tchèques. Il prétend même protéger les Juifs. Que faut-il faire ? On ne peut quand même pas ouvrir le feu sur la Wehrmacht. »

Heinrich-Emanuel Schütze ne se troubla pas pour si peu. Il faisait arrêter les miliciens trouvés en possession de marchandises volées, il les signalait à la police et à son chef de bataillon comme pillards et bandits.

Dans la soirée, il reçut un appel de son colonel :

— Vous êtes complètement fou, ma parole ! Qu'est-ce que vous fabriquez ? Le Gauleiter est hors de lui. Comment osez-vous...

— Je ne fais que mon devoir, mon colonel. Pour moi, tout homme pris en flagrant délit de pillage est un pillard, même s'il porte l'uniforme des milices. Peu m'importe l'endroit où se commettent les pillages...

— Il s'agit d'une action politique, voyons !

— J'ignorais, mon colonel, que le vol faisait partie de la politique.

— Je vous en prie, capitaine, – ce sont des actes de représailles.

— Certainement, tant qu'on procède à une saisie officielle, selon les formes légales. Mais ce qui se passe ici, c'est du vol pur et simple. Une succession de crimes crapuleux...

— Vous n'avez pas à juger ! hurla le colonel. – Une fois de plus, son capitaine avait raison, constatation d'autant plus exaspérante que lui-même, colonel de carrière, était obligé de couvrir ce qu'en son for intérieur il détestait le plus au monde. – Vous allez immédiatement mettre fin à cette action, vous relâcherez les miliciens arrêtés.

— À vos ordres, mon colonel. Je répète : sur instructions formelles du régiment, libérer les voleurs, assurer la protection des pillards...

— Venez me voir demain, Schütze, murmura le colonel. Vous donnez des coups de tête dans un mur qui est beaucoup plus dur que votre crâne. Dites-moi, est-ce qu'il y a eu des bagarres entre vos hommes et les miliciens ?

— Par endroits.

— De mieux en mieux. Comment voulez-vous que je vous défende, vis-à-vis du Gauleiter ? D'abord les S.S., maintenant les miliciens...

— Ma conception de la justice est sans doute désuète, mon colonel...

Un déclic : le colonel avait raccroché. Heinrich-Emanuel se passa la main dans les cheveux. Il la retira gluante, visqueuse, – il ne s'était pas rendu compte qu'il transpirait.

Il préféra se rendre lui-même à l'endroit où étaient rassemblés les miliciens arrêtés. Il fut accueilli par un concert de jurons, d'insultes, de menaces. Impassible, il laissa passer l'orage : dans son esprit, c'était un marécage qu'il fallait traverser.

— Sentinelles, vous allez regagner le P.C. Les criminels sont libres !

— Tu nous le paieras, espèce de pauvre crétin ! hurla un milicien.

— Il faut le pendre, celui-là ! brailla un autre.

Puis, tous, en chœur :

— Valet des Juifs ! Valet des Juifs !

Sans un mot, Schütze s'en alla. Une minute plus tard, il entendit, un peu partout, le bruit des portes, des vitrines éventrées à coups de pied. La grande œuvre se poursuivait. Un jeune couple, la femme portant un bébé dans les bras, s'enfuyait dans la rue obscure, pourchassé par trois miliciens hilares.

— La petite truie juive... nous voulons la petite truie juive !

Schütze s'était arrêté. La jeune femme essaya de se cacher derrière lui. Elle avait le visage tuméfié, la jupe déchirée. Le mari, fou de peur, continuait de courir.

Les trois miliciens s'immobilisèrent brusquement, à quelques centimètres de Schütze. Ils empestaient la bière et la sueur.

— Passe-nous la petite ! hurla l'un d'eux. Qu'on s'amuse un peu, quoi !

Heinrich-Emanuel se retourna vers les soldats de son escorte.

— En joue !

Incrédules, les trois miliciens fixèrent les fusils braqués sur eux. Les vapeurs d'alcool qui leur embrumaient le cerveau se dissipèrent brusquement. Ils se détournèrent et s'éloignèrent. Quand ils eurent disparu dans la nuit, Schütze s'adressa à la jeune femme.

— Courez. Essayez de vous cacher, n'importe où. C'est tout ce que je puis faire pour vous. Je... je n'ai pas le droit d'aller plus loin...

Il repartit, après avoir ordonné à ses hommes de remettre le fusil à la bretelle. Les hommes se taisaient. Ils paraissaient embarrassés. L'adjudant hâta le pas pour rattraper Schütze.

— Mon capitaine, chuchota-t-il, si je puis me permettre... est-ce que vos ordres nous autorisaient à...

— Non, gronda Schütze. Mais la question n'est plus là, aujourd'hui. En ce moment, tout ce qui était interdit devient normal.

*

* *

Quand Schütze arriva à l'hôpital, on venait de retirer le fil de la plaie que Christian-Siegbert portait à la tête. Schütze venait directement de la gare, sans même avoir prévenu Amélie. Il tenait à s'entretenir d'abord avec son fils.

Le jeune homme lui souriait. Il était couché à plat, sans oreiller ni traversin. Atteint d'une grave commotion cérébrale, il allait être obligé de garder le lit pendant six semaines. Plusieurs fois par jour, on lui faisait des injections de dextrose : le pouls et la tension restaient extrêmement faibles.

— Bonjour, papa. Ne t'inquiète pas, je vais bien...

Schütze ne put s'empêcher de prendre les mains diaphanes du garçon dans les siennes. Il les serra, les caressa. Christian fut surpris. Jamais encore, son père, si correct, quelque peu guindé, ne s'était montré aussi tendre.

— C'est grâce à toi que ta mère n'a pas été malmenée, constata Schütze. Tu l'as défendue...

— Je n'en ai pas eu le temps, papa. Ils m'ont assommé alors que je leur demandais simplement ce qu'ils voulaient.

— Nous sommes au seuil d'une époque où il vaudra mieux ne rien

demander, mon petit.

— Ils ont défoncé la porte du salon...

— Eh oui. Les méthodes nouvelles.

— En tout cas, je quitterai les Jeunesses Hitlériennes, je quitterai toutes les associations où...

— Tu n'en feras rien. Tu tiens à passer ton bac, je suppose, tu as toujours l'intention d'être officier...

— Tu le sais bien, papa.

— Justement. Vois-tu, si je me sens perdu dans ce monde en gestation, c'est parce que je suis un vieil arbre tordu. Pendant vingt ans, le vent s'est attaqué seulement au tronc ; à présent, il s'attaque à la racine. Alors, je ne comprends plus. Mais toi, tu es jeune, tu pourras t'acclimater, tu es assez, encore assez vigoureux, assez idéaliste aussi, pour tirer la leçon des événements que tu verras. Tu appartiens à l'avenir... Que pourront faire les nouveaux maîtres, s'ils n'ont pas la jeunesse avec eux ? Les notions de justice et de liberté, de dignité humaine, de paix, c'est chez les garçons de ta génération qu'elles devront se perpétuer. Car c'est à vous de créer le monde nouveau, — nous, les vieux, nous ne pouvons que vous mettre le pied à l'étrier. Voilà pourquoi il faut que tu restes à l'intérieur du mouvement, avec tes camarades, pour façonner la réalité de demain, et aussi pour veiller au grain. Pour l'instant, vous êtes encore sous l'emprise du spectacle, — étendards et drapeaux, tambours et trompettes, paroles et attitudes. Par la suite, vous découvrirez tout ce qu'il y a derrière cette façade, et alors, vous devrez lutter contre les abus. En vous y prenant mieux que nous.

Une infirmière passa la tête par la porte. Schütze se rappela l'avertissement du médecin : « Pas plus de vingt minutes, capitaine. » Il se leva.

— Tu pars déjà, papa ? Reste encore un peu. Tu ne m'as jamais parlé comme aujourd'hui.

— Je reviendrai demain, mon petit. Désormais, nous parlerons souvent de ces choses-là, je te le promets.

*

* *

Le Sturmführer S.S. eut un geste méprisant pour balayer les accusations formulées par ce capitaine qui s'obstinait à rester debout.

— C'est impossible, déclara-t-il. Absolument impossible. Vous devez faire erreur.

Schütze dut faire un effort pour conserver son calme.

— Vraiment ? gronda-t-il. Mon fils est à l'hôpital avec une commotion cérébrale, ma femme a été molestée, mon appartement fouillé, on a emporté certains documents, et vous prétendez que je fais

erreur ?

Le Sturmführer prit un air sincèrement affligé.

— Croyez-moi, capitaine, nous ne sommes au courant de rien, ici. De toute manière, nous ne nous permettrions jamais d'employer semblables méthodes à l'égard d'un officier de la Wehrmacht. D'autant que nous n'en aurions pas le droit. Je puis vous assurer qu'en ce qui nous concerne, il n'y a aucune raison d'intervenir contre vous. Notre chef, l'Obergruppenführer Heydrich, pourra vous le confirmer. Si vous voulez, je puis lui demander de vous recevoir.

— Il n'empêche que trois hommes appartenant à votre organisation ont pénétré de force dans mon appartement, qu'ils se sont conduits comme des vandales...

— Je vous en prie, capitaine : nos S.S. ne sont pas des vandales.

— J'exige une enquête.

— Inutile, vous dis-je. Les actions de nos services ne peuvent avoir lieu que sur mon ordre. Or, je n'ai envoyé personne chez vous. Si je l'avais fait, il devrait y avoir, sur mon bureau, un dossier à votre nom. Ce qui n'est pas le cas. Vos soupçons sont absurdes.

Heinrich-Emanuel Schütze considéra longuement cet homme impassible, cet uniforme noir orné des insignes runiques des S.S. et de la tête de mort. Était-ce l'uniforme qui permettait à l'homme de nier froidement une agression dont la victime gisait sur un lit d'hôpital, à quelques centaines de mètres de là ? Quels moyens fallait-il donc employer pour venir à bout d'une hypocrisie aussi totale ?

— À vous entendre, mon fils se serait assommé tout seul.

— Ça, c'est une autre question. Comptez sur nous pour l'éclaircir. Peut-être s'agissait-il de vulgaires cambrioleurs déguisés en S.S. ? De nos jours, certains gangsters sont capables de tout.

— Justement, fit Schütze en lui lançant un regard provocant.

— Qu'est-ce qu'on vous a volé ?

— Plusieurs lettres.

— C'est tout ? Curieux, non ? Est-ce que vous vous êtes déjà adressé à la police ? Ici, nous nous occupons uniquement de délits politiques. Les affaires de droit commun, comme ce cambriolage...

— Où voulez-vous en venir ? coupa Schütze, véhément. Vous essayez de me faire avouer mes méfaits ? C'est exact, j'ai refusé d'assurer la déportation de nos adversaires politiques, j'ai rossé un chef S.S. qui s'est montré insolent, j'ai empêché les miliciens de se livrer au pillage. Êtes-vous suffisamment édifié, maintenant ?

— Ces affaires se régleront à l'échelon supérieur. Cela dit, je tiens à attirer votre attention sur le fait que votre uniforme ne vous confère nullement une sorte d'extra-territorialité vis-à-vis des S.S.

— Vous me menacez ?

— Je précise certaines notions, capitaine. Et je répète, pour la

dernière fois, que nous ignorons tout de l'incident qui a eu lieu dans votre appartement. Adressez-vous à la police.

Outré, Heinrich-Emanuel s'en alla. Dès qu'il eut refermé la porte, le Sturmführer appuya sur le bouton de l'interphone :

— Tout est bien noté ?

— Mot pour mot, chef. Je l'entendais comme s'il était à côté de moi.

— Tapez ses aveux en propre, et apportez-les au patron. Immédiatement. Il faut mettre cet imbécile hors d'état de nuire. Il est trop correct, – il risque de devenir dangereux.

*

* *

De plus en plus souvent, Heinrich-Emanuel Schütze s'efforçait de faire le point. La Wehrmacht était devenue l'armée la plus puissante du continent, à telle enseigne que les voisins de l'Allemagne toléraient à présent des choses qu'autrefois ils auraient considérées comme intolérables. Dans ce domaine, le capitaine Schütze, soldat dans l'âme, était plein d'admiration pour Hitler. Malheureusement, certains faits ternissaient cette glorieuse image. Les excès odieux des miliciens – il les avait vus de trop près, lors de l'occupation des Sudètes, – la lutte discrète mais tenace du parti contre le sentiment religieux, la création des camps de concentration (Schütze ignorait l'horrible réalité qui se cachait derrière les barbelés électrifiés, il savait seulement que l'institution en elle-même était contraire à la légalité), tous ces facteurs assombrissaient son enthousiasme. Il se sentait mal à l'aise, il éprouvait une sourde angoisse devant les Waffen-S.S., nouvelles unités remarquablement instruites, admirablement équipées, dotées d'un statut particulier et qui, vis-à-vis de l'armée régulière, se conduisaient avec une arrogance systématique.

Le 9 novembre 1938, vers le milieu de l'après-midi, la radio avait annoncé une nouvelle apparemment anodine : à Paris, un nommé Grunspan, jeune Juif, exaspéré par les persécutions antisémitiques dans le Reich, s'était rendu à l'ambassade d'Allemagne et avait abattu le diplomate von Rath.

— Complètement ridicule, remarqua Schütze. Cela nous créera des complications supplémentaires avec la France.

Le soir, il emmena Amélie au cinéma. Quelques minutes avant la fin de la représentation, on entendit, dans la salle, comme une rumeur venant de la rue : des cris, des bruits de vitres brisées. Quelques spectateurs se levèrent brusquement pour courir vers la sortie. De l'autre côté des portes, on les attendait, – pour les assommer. Leurs hurlements couvraient la musique du film.

Schütze prit la main d'Amélie dans la sienne. Une main glacée,

tremblante.

— Du calme, mon petit, chuchota-t-il. Ne partons pas avant la fin.

Dix minutes plus tard, la lumière revint, et ils sortirent. Dans la rue, c'était le chaos. Plusieurs miliciens étaient en train de briser les vitrines d'un magasin juif, de lancer les marchandises exposées sur le trottoir. Un peu partout, des coussins, des armoires, des tables, jetés par les fenêtres, s'abattaient sur la chaussée. Sur un balcon, au troisième étage, cinq hommes en chemise brune s'affairaient autour d'un piano. Unissant leurs forces, ils réussirent à le faire basculer dans le vide. Avec un fracas énorme, l'instrument vint s'écraser au sol. Les cordes vibrèrent longuement, exhalant une plainte stridente qui mourait par saccades dissonantes.

Déjà, on rassemblait les Juifs, on les poussait vers les camions des miliciens. Des hommes, des femmes arrêtés chez eux, en pleine nuit, – à peine habillés ou à moitié nus. À coups de crosse, on les forçait de monter sur les camions. Deux miliciens empoignèrent un enfant qui sanglotait, le balancèrent, le lancèrent au milieu des personnes entassées sur la plate-forme d'un véhicule.

Du côté de l'est, le ciel se teintait de rouge. Par moments, des lueurs spasmodiques éclairaient les nuages.

— C'est la synagogue qui brûle ! clama une voix, sous les acclamations de la foule.

Un groupe achevait, à coups de hache, la destruction d'un restaurant. Tout y passait, – les chaises, les tables, le comptoir. Le propriétaire s'était caché dans un réduit. On le découvrit, on le traîna dans la rue. Trois miliciens se relayèrent pour le frapper au visage.

— Crie : *Heil Hitler* ! Vas-y, youpin, crie bien fort...

— *Heil... Heil Hitler* ! balbutia le malheureux.

— Dis : « J'ai souillé la race allemande... »

Le Juif leva la tête. D'un regard affolé, il parcourut la petite foule qui s'était attroupée. Satisfaction haineuse, indifférence, dégoût, angoisse, – mais pas un encouragement, pas un geste pour venir à son secours. Alors, il s'effondra, il se laissa traîner comme un sac vers le premier camion.

Heinrich-Emanuel lâcha le bras d'Amélie et se précipita jusqu'au coin de la rue où deux agents de police tournaient ostensiblement le dos à l'émeute.

— Vous ne faites rien ? hurla-t-il. Qu'est-ce que vous attendez pour intervenir ? Vous, les gardiens de l'ordre...

Les policiers le toisèrent : Schütze était en civil.

— Circulez...

— Je vous signalerai à vos chefs !

— Voyez-vous ça ! gronda l'un des agents. Pour commencer, vous allez venir au poste. – Il tira son carnet. – D'abord, votre nom...

— Je suis le capitaine Schütze. — L'agent rengaina son carnet. — J'exige que vous protégiez ces pauvres gens contre ces voyous.

— Mais, mon capitaine, vous voyez bien que ce sont les hommes des troupes d'assaut. Nous n'avons pas reçu l'ordre d'intervenir. La juste colère du peuple, mon capitaine... Comme l'un de nos diplomates a été assassiné par un Juif, le peuple exerce des représailles contre ses congénères.

Juste devant eux, deux fillettes juives s'enfuyaient. Plusieurs miliciens leur lançaient des pierres. Atteinte à la tête, l'une des fillettes s'effondra, presque aux pieds des agents.

— Nous voilà revenus au Moyen Âge ! s'emporta Schütze. Au lieu d'aider cette enfant, vous restez là, vous regardez ailleurs, — votre mission de policiers...

Les deux agents se détournèrent.

— Je vous en prie, mon capitaine, allez-vous-en. Nous ne pouvons rien faire. Allez-vous-en, mon capitaine.

Heinrich-Emanuel se précipita vers la jeune fille évanouie. Il arriva trop tard. Déjà, deux miliciens entraînaient la blessée vers les camions. Heinrich-Emanuel regarda autour de lui. Quelque trois cents personnes, plantées le long des trottoirs, contemplaient la scène. Trois cents personnes, réduites à l'impuissance par une horde de brutes. Amélie arriva en courant pour se blottir contre lui.

— Là-bas... ils ont rattrapé un Juif. Un bijoutier... il a voulu se défendre... je crois qu'ils l'ont tué. À coups de hache...

Incapable d'aller plus loin, elle éclata en sanglots.

— Viens, murmura-t-il. Partons. Toute cette horreur... on ne nous pardonnera jamais.

Par les vitres du tram qui les ramenait, ils voyaient d'autres magasins saccagés, d'autres meubles qui, lancés par les fenêtres, venaient s'écraser dans la rue. Dans le caniveau, gisaient les corps de plusieurs chiens, abattus en tant que « clébardes juifs ». La démence était totale, à présent.

Dans le quartier de Grunewald, deux villas étaient en flammes. L'une appartenait à un vétérinaire, l'autre au médecin attitré de la famille Schütze. Amélie pâlit.

— Lui aussi ? fit-elle, dans un souffle. Tu savais que...

— Je ne m'en suis jamais occupé. C'est un excellent médecin, le reste importe peu.

— Si les S.S. apprennent qu'il soigne nos enfants... ils reviendront...

À peine rentré chez lui, Heinrich-Emanuel se changea. En uniforme, le revolver chargé dans l'étui, il se rendit à la maison du médecin. Devant la porte, un chef de section des milices brunes dirigeait l'œuvre de destruction. Quelques-uns de ses hommes étaient en train

de briser un fauteuil-spéculum.

— Où est le docteur Bernstein ? demanda Schütze, en hurlant.

Le chef de section parut stupéfait.

— Qu'est-ce que vous lui voulez, à celui-là ? Vous ne voyez pas ce qui se passe ?

— Justement, gronda Schütze. Dites-moi, vous avez des enfants ?

— Si j'ai... oui, j'en ai même trois.

— Et ils n'ont jamais été malades ?

— L'aîné a eu une pneumonie. Cela doit faire trois ans. Il a été soigné à Sainte-Marie... mais, je ne comprends toujours pas...

— À Sainte-Marie ? Dans ce cas, c'est le docteur Bernstein qui a sauvé votre enfant. Vous avez choisi une curieuse façon de lui témoigner votre reconnaissance.

Le chef de section avait blêmi. Dans le vestibule de la villa, ses hommes s'attaquaient au mobilier.

— J'ai reçu l'ordre... que voulez-vous que je fasse, mon capitaine ? Refuser, en un moment pareil...

Schütze hocha la tête. Notre faute, ce sera d'avoir obéi aux ordres, songea-t-il. La faute des autres, mais aussi la mienne. Évidemment, on nous a toujours appris à obéir. On nous a élevés dans cet état d'esprit : aux chefs de penser à notre place, à nous d'exécuter les ordres.

— Où est le docteur Bernstein ? demanda-t-il.

— Dans son cabinet. Gardé par mes hommes.

Heinrich-Emanuel pénétra dans la villa. Un milicien voulut lui barrer le chemin. D'une poussée, il le rejeta contre le mur.

Dans son cabinet, le docteur Bernstein était affalé dans un fauteuil, derrière le bureau éventré à coups de hache. Deux miliciens l'encadraient, revolver au poing. Schütze eut un geste impérieux.

— Filez, vous deux !

— Nous avons...

— *Raus !* hurla Schütze.

Comme il s'apprêtait à dégainer, les deux miliciens haussèrent les épaules et sortirent. Le médecin leva la tête.

— Qu'est-ce que vous faites, capitaine ? haleta-t-il. Vous vous exposez inutilement. Personne ne peut m'aider, maintenant... plus personne...

— Vous allez venir avec moi, docteur. Chez nous.

— On ne me laissera pas partir. Sans parler des ennuis que vous allez vous attirer.

— Vous craignez que ces messieurs ne viennent vous chercher chez moi ? Je voudrais bien voir ça ! Prenez votre manteau...

— C'est impossible. Vous ne vous rendez pas compte...

— Que si. Pendant des années, vous étiez toujours à notre disposition, chaque fois que nous avions besoin de vous. Aujourd'hui,

c'est vous qui avez besoin de moi, il est normal que je sois à votre disposition.

Le ronflement de l'incendie, à l'étage, se faisait plus fort. Des plaques de plâtre se détachaient du plafond. Instinctivement, le médecin leva les yeux.

— Vous voyez bien, insista Schütze. Allons-nous-en avant que la maison s'effondre sur nous.

Ils sortirent en courant. Dans le jardin, le chef de section tenta de les intercepter. Schütze l'écarta, puis, prenant le médecin par la main comme un enfant indécis, il s'élança dans la rue.

Devant la maison de Schütze, le médecin s'immobilisa.

— Laissez-moi partir, capitaine. Votre intervention équivaut pratiquement à un suicide. Pour nous autres Juifs, tout est fini, à présent.

— Rien à faire, gronda Schütze. — Empoignant le docteur Bernstein par les épaules, il le poussa dans le vestibule. — D'ailleurs, ma fille a une vilaine bronchite. Il lui faut des soins.

Lentement, Bernstein le suivit dans l'escalier. Il se cramponnait à la rampe, il respirait péniblement — les miliciens avaient dû lui briser quelques côtes. Comme Amélie ouvrait la porte de l'appartement, il s'effondra.

*

* *

— Décidément, vous êtes incorrigible, déclara le général Muller. Après vos derniers exploits, il m'est impossible de vous garder ici. Vous êtes soldat, vous n'avez pas à vous mêler de politique. Les événements qui se passent en dehors du domaine militaire ne vous concernent en rien.

Heinrich-Emanuel s'attendait à recevoir un savon. Grâce aux allusions de ses camarades, il savait déjà qu'on allait l'expédier dans le désert.

— Je sollicite une autre affectation, murmura-t-il.

— Dans l'espoir de vous en tirer à bon compte, n'est-ce pas ? En 1933, je n'arrivais pas à vous comprendre. Puis, j'ai eu l'impression de vous comprendre, — mais, aujourd'hui, je ne vous comprends plus. Tantôt vous êtes un partisan du régime, tantôt un adversaire.

Le général se leva et, contournant la table, s'approcha de Schütze.

— Quelle est vraiment votre position ? Je vous pose cette question en privé, entre nous.

— Eh bien, je reconnais les résultats, je déteste l'injustice.

— Et vous estimez avoir raison ?

— Oui, mon général.

— Dans ce cas, il n'y a rien à faire, avec vous. Dommage. Vous

attendrez mes instructions.

Le 1^{er} mai 1939, le capitaine Schütze fut muté. À Rummelsbourg, minuscule ville de garnison, au fin fond de la Poméranie.

— Là-bas, il pourra moisir sur pied, grommela le général Muller en signant l'ordre de mutation.

XIII

Rummelsbourg était sinistre. Encore plus provinciale que Detmold. Quant à la caserne, on y respirait la même atmosphère renfermée, étouffante, que dans les autres garnisons. Les sous-officiers se désintéressaient des glorieuses traditions de l'armée pour se consacrer uniquement à l'organisation d'interminables beuveries ; les jeunes officiers, acquis à l'idéologie nazie, étaient des imbéciles bornés, les officiers plus âgés faisaient preuve d'une réserve apeurée. Un ramassis de nullités qui surnageaient dans les cancans et la mesquinerie de la petite ville.

Au mess, Schütze apprit que « quelque chose était dans l'air ».

— Ça sent plutôt mauvais, depuis quelques jours, affirmait un commandant qui rentrait de Berlin. D'après ce qu'on m'a confié, le Führer vient d'informer, en secret, l'état-major de ses nouveaux projets : nous allons attaquer la Pologne. Paraît qu'à la chancellerie, on a déjà redessiné la carte d'Europe. Une carte fortement modifiée. Au centre, un bloc, – l'Allemagne. Dans le sud, un autre bloc, – l'Italie. À l'est, un troisième bloc, – la Russie. Il n'y a que le flanc occidental qui reste encore assez fluide. Mais ça se réglera par la suite. Sur ce, messieurs, à votre santé !

On trinquait, dans un bel élan d'enthousiasme patriotique. Même Heinrich-Emanuel, bien qu'il se sentît quelque peu perplexe. Après le toast, il prit le commandant à l'écart.

— Vous disiez tout à l'heure : un bloc à l'est, – la Russie. Je croyais que l'Union Soviétique était notre principal adversaire.

— C'est exact, cher ami. Ce qui ne nous empêchera pas de faire bientôt ami-ami avec les Russes. Vous verrez...

— Mais, le bolchévisme...

— Nous continuerons à le combattre, bien sûr. À notre façon. C'est ce qui s'appelle la diplomatie. Évidemment, ça nous dépasse, nous, les vieux durs-à-cuire de 14. Mais nos chefs sont plus malins que nous. Si nous voulons empocher la Pologne, il faut qu'à l'est on se tienne tranquille. La France est pourrie, – aucun danger de ce côté-là. L'Angleterre est une île et, de toute manière, nous n'avons pas de frontière commune avec elle. L'Amérique restera neutre. Alors, je vous le demande, que pourraient faire ces messieurs si, demain, le petit père Hitler et le petit père Staline se partageaient la Pologne ?

Le 23 août 1939, ce fut la signature du pacte germano-soviétique. En guise de riposte, l'Angleterre et la France garantirent les frontières de la Pologne, pays à présent encerclé.

Heinrich-Emanuel apprit la nouvelle par le journal du matin, alors qu'il prenait son petit déjeuner. Lançant la feuille sur la table, il se tourna vers Amélie.

— Cette fois, ce sera la guerre.

— C'est un crime, murmura-t-elle, très pâle.

— Tu n'y comprends rien. Il s'agit de la grandeur de l'Allemagne. Nous devons mettre fin aux provocations polonaises, nous devons venir au secours de nos frères allemands installés dans ce pays et qui sont persécutés, brutalisés, assassinés. D'ailleurs, ce qu'on appelle aujourd'hui la Pologne est en réalité une terre de vieille civilisation germanique. Poznan, Thorn, Bromberg, – toutes ces villes ont été fondées, jadis, par les Chevaliers Teutoniques. Nous ne faisons que rétablir la vérité historique.

Amélie posa le petit pain qu'elle venait de beurrer.

— Qu'est-ce qui te prend ? On t'a expédié dans ce lamentable patelin pour te punir d'avoir fait ton devoir d'honnête homme. Et te voilà fou de joie en apprenant la dernière folie en date de celui qui est responsable de cette sanction ! Tu ne vois donc pas...

— Je vois seulement que ces événements vous dépassent, coupa Schütze, irrité. Bien sûr, on a commis de nombreuses erreurs. C'est même incontestable. La campagne antisémite, par exemple. Mais vous oubliez que le III^e Reich vient seulement de naître. Il est encore en pleine fermentation, comme du bon jus de treille. Lorsque le vin aura mûri, il sera magnifique. À ce propos, je suppose que tu vas devancer l'appel, Giselher-Wolfram ?

Le garçon n'eut pas le temps de répondre. Amélie s'était dressée.

— Il n'en est pas question. À neuf mois du bac...

— Le proviseur m'a affirmé que pour les engagés volontaires on se montrera indulgent. L'armée a besoin d'officiers.

Giselher-Wolfram prit son courage à deux mains.

— J'aimerais être journaliste, papa. J'ai de très bonnes notes en dissertation...

— Cela te servira dans ta carrière militaire.

— Je ne ferais pas un bon soldat, papa.

Du regard, Giselher-Wolfram sollicita l'aide de sa mère. Les traits délicats, les yeux rêveurs, il ne ressemblait guère à Christian-Siegbert. Tout en respectant les idées de son père, il envisageait le service militaire avec une aversion proche de l'horreur : à l'idée de revêtir l'uniforme, de se retrouver dans une cour de caserne et de se faire injurier par un sergent, il avait la nausée.

Le capitaine Schütze s'était dressé. Les paroles de son fils lui paraissaient incroyables, inadmissibles, monstrueuses.

— On fera de toi un bon soldat, que cela te plaise ou non ! hurla-t-il. Parfaitement, même de toi, – nous avons nos méthodes, dans

l'armée.

— Pourquoi faut-il toujours que tu cries, papa ? intervint Uta-Sieglinde. — Elle lança à son père un regard courroucé, tout en lissant ses cheveux blonds. — Quand je pense qu'on nous impose ces ridicules exercices de défense passive ! Mettez le masque à gaz, enlevez le masque à gaz, saisissez les lances d'incendie, posez les lances ! Comme si nous n'avions pas mieux à faire !

Elle prit son cartable, passa devant Heinrich-Emanuel et sortit. Giseler-Wolfram la suivit en courant. Par la fenêtre, Heinrich-Emanuel les vit traverser la rue. Ils discutaient avec animation, manifestement au sujet de leur père.

— Voilà le résultat de ton éducation, Amélie, fit-il, amer.

— Je me suis efforcée de leur inculquer certains principes moraux. Je leur ai toujours dit que la vie devait avoir un sens. Où est le sens des événements actuels ?

— Il s'agit de la Grande Allemagne !

— Fadaises que tout cela ! L'ivresse du pouvoir, la folie des grandeurs, — rêves délirants nés dans le cerveau embrumé d'un clochard !

— Ça suffit, Amélie ! Je ne te reconnais pas. Comment ma femme, l'épouse d'un officier, peut-elle parler ainsi du Führer, du commandant suprême de l'armée ! J'aimerais que tu te cantonnes dans ton domaine, — la cuisine, le ménage. Quant à la politique...

— Je sais. Tu le disais déjà en 14, tu n'as jamais varié : les femmes ne comprennent rien à la politique. Elles sont tout juste bonnes à fabriquer des gosses, afin que les militaires ne manquent pas de chair à canon. À peine une guerre a-t-elle pris fin que vous commencez déjà à préparer la prochaine. Comme les gosses, avec leur chemin de fer électrique. Ils s'amusent à faire dérailler le train, et quand tout est irrémédiablement cassé, ils se mettent à pleurer : ce n'est pas notre faute, c'est le matériel qui ne vaut rien.

Ses yeux brillaient d'un éclat dangereux. Heinrich-Emanuel préféra battre en retraite.

— Si c'est là ton opinion, inutile de discuter. Ce n'est pas la philosophie des ménagères qui changera le cours de l'Histoire.

À la caserne, tout le monde était en émoi. Les officiers étaient convoqués, pour 11 heures, chez le colonel. On devinait à peu près de quoi il s'agissait, mais on évitait encore d'en parler.

Le colonel prit dans sa serviette une grosse enveloppe cachetée.

— Messieurs, nous nous mettons en route demain matin, — exercices le long de la frontière polonaise. Selon les instructions, je vais ouvrir maintenant cette enveloppe que la division m'a fait parvenir avant-hier.

Il brisa les cachets. Une carte d'état-major et plusieurs feuilles

dactylographiées tombèrent sur la table. Instinctivement, les officiers se raidirent.

— Demain matin, à 7 heures, distribution de munitions réelles. Départ de la 1^{re} compagnie à 9 heures, de la 2^e et de la 3^e à trente minutes d'intervalle. À 7 kilomètres d'ici, en direction de l'est, jonction avec le 2^e bataillon. C'est à ce moment-là que nous recevrons des instructions complémentaires.

Le colonel leva la tête. Son visage paraissait tendu.

— Eh bien, voilà, messieurs. Inutile de perdre notre temps en vaines paroles, n'est-ce pas. Notre victoire ne fait pas de doute. Pour la Grande Allemagne, pour notre Führer, *Heil !*

Heinrich-Emanuel rentra presque en courant. Il trouva Amélie en train de préparer une compote.

— C'est la mobilisation, annonça-t-il, encore essoufflé. En secret, bien sûr. Les ordres viennent d'arriver.

Amélie lâcha l'assiette qu'elle tenait à la main.

— Donc, c'est la guerre ?

— Bien sûr, puisque nous marcherons en direction de la frontière polonaise.

— Sans déclaration de guerre ? Alors que tout est tellement paisible, que rien ne justifie... Et toi... pourquoi faut-il que tu partes de nouveau ? Quatre années de guerre, ce n'était donc pas suffisant ?

— Voyons, Amélie, il faut bien que je sois à la tête de ma compagnie. De toute manière, ce sera bref. Des manœuvres de grande envergure, en quelque sorte.

Amélie s'était accrochée à lui, comme pour le retenir.

— Et des morts, protesta-t-elle. Car il y en aura, des morts. Si jamais il devait t'arriver quelque chose... Quatre années durant, j'ai tremblé... jour et nuit... À chaque lettre, je pleurais de joie : il est vivant. De quand date cette lettre ? Du 21 septembre 1915... donc, ce 21 septembre, il était toujours en vie. Voilà comment je guettais les cachets de la poste aux armées... pendant quatre ans... pour jubiler chaque fois : trois jours auparavant, il était toujours en vie. Mais hier, et aujourd'hui, et en cet instant... est-ce toujours vrai ? Et tu voudrais que tout cela recommence ?

— Jusqu'à présent, aucune génération n'est arrivée à son terme sans connaître au moins une guerre. Personne n'y peut rien. Espérons que tout ira bien...

Le 30 août, à 7 heures du matin, la 1^{re} compagnie quitta Rummelsbourg, en direction de la frontière. Quelques femmes marchaient à côté de la colonne. Mais elles ne lançaient pas de fleurs, comme en 14, elles pleuraient. Seuls quelques gamins criaient : « Jetez les Polonais dans la Vistule ! » Un slogan qu'on leur avait appris à l'école.

Amélie et les enfants étaient à la fenêtre du salon quand Heinrich-Emanuel passa devant la maison. Levant les yeux, il salua, d'un geste martial.

— Il se tient en selle comme si la guerre était déjà gagnée, remarqua Uta.

— Il se voit déjà au défilé de la victoire, grommela Giselher-Wolfram.

Le lendemain, 31 août 1939, alors que les forces allemandes, bien camouflées, prennent position le long de la frontière, Radio-Berlin signala constamment des excès de la population polonaise contre la minorité germanique. À en croire le speaker, incidents de frontière et assassinats se multiplient tandis qu'à Berlin on s'efforce désespérément d'éviter la catastrophe. Les ambassadeurs de France et de Grande-Bretagne discutent sans désespérer avec le gouvernement du III^e Reich. Un certain Birger Dahlerus, industriel suédois, ami de Göring et de plusieurs hommes d'État anglais, s'octroie le rôle de négociateur de la dernière chance. Le monde entier compte sur ses relations avec Göring, sur sa lucidité neutre, sur son éloquence. Sans cesse, il présente de nouvelles propositions. Ribbentrop contient difficilement sa colère contre ce Suédois qui prétend priver le Führer de sa guerre.

Les Polonais se rendent compte que des événements graves se déroulent, tantôt au grand jour, tantôt dans la coulisse. À la dernière minute, et malgré les conseils de prudence des Anglais qui croient encore à la possibilité d'un compromis, Varsovie décrète la mobilisation générale. Les premières affiches portent la date du jour même : 31 août 1939.

Pendant que les diplomates cherchent encore à sauver la paix, l'émetteur de Radio-Gleiwitz, en Haute-Silésie allemande, est « attaqué » par un commando de S.S. en uniforme polonais. L'opération est dirigée par un nommé Naujocks, principal homme de main de la Gestapo. Durant quatre minutes, l'émetteur restera « entre les mains des Polonais » ; un speaker s'adresse, en polonais, au peuple allemand, puis le bâtiment est « reconquis ». En guise de preuve, on présente le corps d'un Polonais tué au cours de la bataille. En fait, un déporté en uniforme polonais.

En même temps, dans deux autres localités de la frontière, des S.S. en uniforme polonais massacrent, à la mitrailleuse, quelque cent malheureux extraits des camps de concentration et revêtus de tenues S.S. Par la même occasion, on incendie un poste des douanes allemandes.

Ainsi, le III^e Reich tient son mobile de guerre. Grâce à un coup de pousse donné au destin.

Le 31 août 1939, dans la soirée, la compagnie Schütze reçoit l'ordre

de se mettre en route vers un objectif situé en Pologne. Le lendemain, dès l'aube, l'artillerie allemande se déchaîne, les premières escadrilles de Stukas prennent l'air, dépassant les avant-gardes allemandes, et piquent sur les positions polonaises.

À 10 heures du matin – on est donc le 1^{er} septembre 1939, – Hitler fait son entrée au Reichstag. Les députés ont été convoqués au cours de la nuit. Pour la première fois, le Führer porte l'uniforme vert-de-gris.

— La nuit dernière, les forces régulières de l'armée polonaise ont pénétré en territoire allemand et ouvert le feu ! hurle-t-il dans le microphone. Depuis 5 h. 45, nous ripostons. Désormais nous rendrons les coups, obus pour obus.

Et il conclut :

— Il existe un mot dont je me suis toujours refusé à comprendre le sens : le mot capituler. La honte de novembre 1918 ne se répétera plus jamais dans l'histoire de l'Allemagne.

Le capitaine Schütze, l'oreille collée à son poste de campagne, entendit ces paroles alors que sa compagnie avait déjà pénétré en Pologne. Vers l'est, la fumée des incendies assombrissait l'horizon.

Une demi-heure après le discours de Hitler, la Grande-Bretagne décrète la mobilisation générale. La France ne tardera pas à en faire autant. Dans le champ de blé que la compagnie Schütze vient d'occuper, les officiers font cercle autour du poste de radio. Les communiqués se succèdent. Les premiers récits des correspondants de guerre décrivent l'avance rapide des divisions allemandes. La résistance des forces polonaises est faible, sporadique, souvent nulle. Les Stukas sèment la panique dans les rangs des défenseurs. Quand ils piquent sur les positions polonaises, même les servants de la D.C.A. abandonnent leurs pièces.

— C'est la Seconde Guerre mondiale, messieurs, déclara Schütze.

— Manque encore la Russie, objecta un jeune sous-lieutenant.

— Plus jamais nous ne nous battons sur deux fronts. Ce fut notre grande erreur en 1914 : nous étions obligés de disperser nos efforts. Erreur que nous ne commettrons pas cette fois.

Il s'interrompt pour suivre du regard une nouvelle vague de bombardiers. En direction de l'est, l'horizon n'était plus qu'une muraille de fumée noire. Là-bas, ça devait être l'enfer.

— Dans une semaine, la Pologne sera définitivement écrasée, reprit-il. Ensuite, nous allons nous occuper de la France. C'est que, de ce côté-là, nous avons une revanche à prendre.

L'approbation était plutôt tiède. Schütze s'en rendait compte. Lui non plus n'éprouvait aucun enthousiasme à l'idée de connaître une autre guerre mondiale. Il se rappelait encore trop bien l'enfer de Verdun, de la Somme, il revoyait les blindés anglais qui, à Cambrai,

avaient enfoncé les lignes allemandes. Sans aucun doute, la guerre qui commençait maintenant dépasserait en horreur tout ce qu'on avait vu, à l'époque. Les Stukas n'en étaient qu'un prélude.

Le 3 septembre, la Grande-Bretagne et la France déclarent la guerre. Jusqu'au dernier moment, Hitler avait espéré que les ultimatums des deux puissances occidentales n'étaient que du bluff, destiné à l'intimider. À présent, il est édifié. L'Europe s'embrase.

— Si jamais nous perdons cette guerre, que Dieu nous vienne en aide, murmure Göring, pessimiste.

Le gros maréchal était bien placé pour savoir que la Wehrmacht ne pouvait résister indéfiniment au monde entier. Le petit capitaine Schütze, lui, n'en savait rien. Comme toujours, il se fiait aux ordres : nos chefs voient plus loin, estimait-il. Alors que lui-même ne voyait que le secteur de sa compagnie, tout au plus celui de son bataillon.

Pendant dix journées, il écrasa la Pologne. À vrai dire, il se réhabituaît difficilement au spectacle des morts et des blessés. En voyant s'effondrer l'un de ses sergents, éventré par une grenade, il connut la même épouvante que vingt-cinq ans plus tôt, le jour où son adjudant avait continué à courir à côté de lui, le crâne à moitié emporté, le cerveau à nu, pour s'écrouler dix pas plus loin.

Puis, peu à peu, il s'y habitua.

Ce fut près de Sierpcé qu'il vit le premier convoi de réfugiés. Une interminable colonne de chariots chargés de literie, d'ustensiles de cuisine, de vieillards, de femmes, d'enfants, attelés de chevaux, de bœufs, de jeunes gens. Les chariots embouteillaient les routes, au point de bloquer l'avance des divisions allemandes. Quand ils n'étaient pas trop nombreux, les Feldgendarmes les rejetaient dans les champs. Quand la cohue devenait trop compacte, on faisait appel aux blindés.

— Dégagez les routes, n'importe comment ! hurla un colonel. Il faut que les renforts puissent passer. Dégagez les routes !

Succédant aux unités de la Wehrmacht qui fonçaient toujours vers l'est, arrivaient des hommes portant un uniforme différent : une tenue noire, ornée d'insignes runiques et de la tête de mort. Une petite armée dont on avait jusqu'alors ignoré l'existence, et qui, sous les ordres de Himmler, allait prendre possession des localités, des mairies, des bâtiments administratifs. À peine installés, ces hommes dressèrent des listes et organisèrent la chasse aux membres des deux catégories de la population que le Führer entendait exterminer : les Juifs, et l'intelligentsia polonaise.

Quelque part au sud de Plosk, dans le secteur tenu par la division de Schütze, quatre professeurs de lycée furent assassinés. Les Feldgendarmes arrêtaient les deux coupables et les emmenèrent au P.C. divisionnaire. Le général, après les avoir interrogés, réunit le conseil de guerre.

À ce moment-là, dix-huit jours après le début de l'offensive, la Pologne avait déjà cessé d'exister. Sous les acclamations délirantes des Berlinois, Hitler annonçait le triomphe définitif de la Grande Allemagne.

Le conseil de guerre allait siéger selon les règles du Code militaire. Au fond de la salle, deux officiers supérieurs S.S., munis d'une autorisation signée par Himmler et le haut commandement, s'étaient modestement installés sur un banc. En spectateurs.

Le capitaine Schütze faisait fonction de quatrième juge adjoint. Devant lui, sur la table du tribunal, se trouvaient les photos des professeurs assassinés. On leur avait écrasé le crâne.

Les deux meurtriers, en uniforme noir, écoutèrent en souriant la lecture de l'acte d'accusation.

— Tout à fait exact, déclarèrent-ils en réponse à la question du général qui présidait.

Schütze se pencha en avant pour leur mettre les photographies des corps sous le nez.

— Vous vous rendez compte, je suppose, qu'il s'agit d'un assassinat ? Même en regardant ces ignobles images, vous n'éprouvez aucun regret ?

Toujours souriant, l'un des accusés secoua la tête.

— Absolument pas. Des salauds de Polonais, des ennemis de la Grande Allemagne. D'ailleurs, nous avons reçu l'ordre de les liquider.

Le général eut un haut-le-corps.

— Qui a donné cet ordre ? En tant que commandant militaire de la région, je détiens également l'autorité judiciaire, du moins jusqu'au rétablissement de l'administration régulière.

— De toute manière, on ne peut pas ordonner un meurtre ! renchérit Schütze, indigné.

— Question de point de vue, remarqua le second accusé, très calme, les mains dans les poches. Vous parlez de meurtre. Pour nous, il s'agissait de liquider un groupe de résistants. Une nécessité politique aussi bien que militaire.

— Et la chasse aux Juifs qui se déroule ici depuis trois jours ? protesta Schütze.

— Vous prétendez protéger les Juifs, mon capitaine ?

Le général eut un geste apaisant : cette question-là était beaucoup trop dangereuse pour qu'il souhaitât l'aborder.

— Nous nous égarons : nous sommes ici pour juger un fait précis, — l'assassinat de quatre professeurs polonais. Aucune nécessité militaire ne justifiait cet acte. Il s'agit bel et bien d'un crime.

Après une heure de débats, le conseil de guerre prononça le verdict : les deux accusés, reconnus coupables d'un quadruple assassinat, étaient condamnés à mort. L'exécution était fixée au

lendemain matin.

À peine les juges se furent-ils rassis que les deux officiers S.S. s'avancèrent. Depuis le début de la séance, ils avaient observé une immobilité telle qu'on avait complètement oublié leur présence. Maintenant, tous les regards convergeaient sur eux. Ils saluèrent le général et, sans un mot, posèrent un document sur la table. Dans le coin supérieur gauche, la feuille portait l'insigne de souveraineté et, en dessous, la mention : G.Q.G. du Führer.

Très pâle, le général parcourut les quelques lignes du texte. Il regarda longuement les deux officiers S.S. qui restaient impassibles, les deux condamnés qui ricanaient ouvertement. Puis, il prit le dossier, le leva et, délibérément, le déchira.

— Messieurs, le Führer annule le jugement que nous venons de prononcer. Voici l'ordre. Notre présence ici n'est plus nécessaire.

Tout le monde avait compris. Le commandant qui avait soutenu l'accusation imita le général : lui aussi déchira son dossier et en jeta les morceaux par terre. Heinrich-Emanuel fixa les officiers S.S. d'un regard incrédule.

— Que devient la justice, dans cette affaire ? s'exclama-t-il. Comment peut-on casser un jugement avant qu'il soit prononcé ? Pour quels motifs le Führer a-t-il...

L'un des officiers S.S. se tourna vers lui.

— Vous avez dormi, pendant ces six dernières années, capitaine ? Vous voulez demander des explications au Führer ? Décidément, cela dépasse tout.

Tranquillement, avec une nonchalance narquoise, le quatuor quitta la salle. Deux assassins et deux officiers en uniforme noir, élégants, impeccables.

Le général attendit que la porte se fût refermée.

— Et voilà, messieurs, déclara-t-il, d'une voix blanche. Je pense qu'il n'y a rien à ajouter. Je laisse à chacun de vous le soin de tirer les conclusions de cette farce humiliante.

Heinrich-Emanuel Schütze fut le dernier à sortir. Il avait lu et relu le document que le général avait abandonné sur la table :

« Au nom du peuple, j'annule les condamnations prononcées à l'encontre de Franz Mitulka et d'Émile Worreck, membres des Services de Sécurité. Les deux hommes comparaîtront ultérieurement devant un tribunal S.S. qui reste à constituer.

« Adolf Hitler. »

Heinrich-Emanuel se prit la tête dans les mains : au nom du peuple... Si, vraiment, tout ce qui se passe et tout ce qui se passera doit être fait au nom du peuple, l'Allemagne accumulera une culpabilité qu'elle ne pourra plus jamais expier.

Plus jamais.

*

* *

Christian-Siegbert fut blessé le dernier jour de la campagne de Pologne.

Blessure sans gravité, – la balle avait simplement traversé le gras de l'épaule. On le transporta à l'hôpital de Schneidemuhl. Heinrich-Emanuel ne fut averti qu'au bout d'une semaine. Sa compagnie occupait trois villages à moitié détruits. Les habitants commençaient à revenir, et les soldats les aidaient à réparer les dégâts. En dehors de ce travail, les hommes s'installaient dans une existence des plus agréables. On prenait des bains de soleil, on s'épouillait, on essayait de lier connaissance avec les filles de ferme et, surtout, l'on s'étonnait qu'une guerre initialement si déprimante eût débouché si vite sur ces magnifiques vacances.

Heinrich-Emanuel obtint facilement une permission. En arrivant à l'hôpital de Schneidemuhl, il trouva Amélie, Uta et Giselher au chevet de Christian. Celui-ci était en train d'exhiber fièrement l'insigne des Blessés militaires qu'on venait de lui décerner. Heinrich-Emanuel lui tapota les joues.

— Te voilà un vrai soldat, fiston. C'est le baptême du feu qui confirme les vertus viriles.

— Si la balle l'avait atteint dix centimètres plus bas, ces belles vertus n'auraient plus servi à rien, remarqua Giselher, d'un ton de défi.

Heinrich-Emanuel pivota pour lui faire face.

— Tu as fini de débiter des insanités ?

— La balle aurait pu le frapper en plein cœur.

— Aurait pu. Du moment qu'elle l'a simplement touché à l'épaule...

— Tu as vu les journaux ? – Giselher prit l'un des quotidiens qui traînaient sur le lit, et le déplia. Toute une page était couverte d'annonces bordées de noir. – Regarde, papa : Tombé au champ d'honneur, pour le Führer et la Grande Allemagne. En signe de glorieux chagrin... Toi aussi, tu éprouverais ce glorieux chagrin si Christian...

— Tais-toi, coupa Heinrich-Emanuel, véhément. On ne parle pas de ces choses-là. Entre nous, tu as eu peur, mon petit ?

— Ma foi... je ne crois pas. Tu comprends, on n'a pas le temps.

— Apparemment, seules les mères ont peur, intervint Amélie. Malheureusement, cette peur n'atteint pas encore les maris.

Le capitaine Schütze passa quatre jours à Schneidemuhl. Il bavardait avec son fils, écoutait les récits des autres blessés et, le soir, au mess des médecins militaires, évoquait ses propres aventures. Il

mentionna même l'affaire du conseil de guerre, – le jugement annulé d'avance.

— Cela fait partie des phénomènes de mise au point, déclara un chirurgien, rassurant. Ce que nous autres médecins appelons des troubles de croissance. Vous verrez, mon cher capitaine, tout cela s'arrangera. Ce qui compte, c'est qu'à présent, le monde entier a dû comprendre : l'Allemagne est invincible !

On trinqua, dans l'enthousiasme général : sur ce point, tout le monde était bien d'accord.

*

* *

Le 10 mai 1940, Luxembourgeois, Belges, Hollandais et Français n'en crurent pas leurs yeux : les armées allemandes déferlaient sur leur territoire. De nouveau, c'était le tonnerre des chars, le vrombissement des Stukas. Grâce aux hésitations de Gamelin, le généralissime français qui, en septembre 1939, ne s'était pas cru en mesure d'attaquer, Hitler avait disposé d'un répit de huit mois. Répit qu'il avait su mettre à profit : les forces blindées lancées en direction de Paris étaient trop puissantes pour qu'on eût pu songer à les arrêter.

La compagnie Schütze avait fait halte à Namur. Assis sur un petit tas de moellons, le capitaine était en train de manger quand un convoi sanitaire s'engagea dans la rue. En entendant l'une des ambulances freiner à sa hauteur, Schütze leva la tête. L'homme assis à côté du conducteur lui adressa un sourire.

— Bonjour, capitaine ! Toujours au plus fort de la bagarre, hein ?

Schütze posa sa gamelle et se leva. Bien que son dos le fit souffrir, il s'efforça de prendre une attitude martiale. La voix de l'inconnu paraissait à la fois aimable et sarcastique. Quant au visage qui s'encadrait dans la portière... où diable l'avait-il déjà vu ?

— On oublie facilement, pas vrai ? remarqua l'inconnu. – Il descendit. Un médecin-colonel, constata Schütze. – Remarquez que je préfère soigner les enfants plutôt que de recoudre des ventres troués.

— Docteur Langwehr ! s'exclama Schütze, stupéfait. Heureux de vous revoir...

— Je puis en dire autant. Eh oui, j'ai vieilli. À l'époque, mes cheveux grisonnaient ; aujourd'hui, ils sont blancs. Enfin... Pas de guerre sans Schütze, à ce que je vois.

Heinrich-Emanuel dut se faire violence pour réussir à sourire. Vis-à-vis du docteur Langwehr, il avait toujours eu un complexe d'infériorité. Il se rendait compte que le médecin l'intimidait comme par le passé.

— Vous aussi, vous en êtes, docteur.

— Pas dans le même sens. Je me contente de ramasser ce que la

guerre jette aux ordures. La poubelle de l'Histoire, voilà ce que nous sommes, nous, les médecins militaires. Quand je trouve un bonhomme bien amoché, je le rafistole pour qu'il puisse servir de nouveau. Jusqu'au jour où il n'y aura plus rien à rafistoler. Le meilleur matériel humain finit par s'user.

— Décidément, vous n'avez pas changé. Toujours le même esprit caustique. Pourtant, vous êtes bien obligé de réviser votre jugement, aujourd'hui. Pouvez-vous contester que nous avons remporté des victoires extraordinaires ? Que nous vivons des temps merveilleux ? Que notre triomphe sera sans exemple dans l'Histoire ?

— Doucement, mon ami : la guerre vient tout juste de commencer. Comment disiez-vous donc, autrefois, quand nous étions sur la Marne ?

— La situation n'est pas du tout la même.

— C'est exact : on a perfectionné le massacre.

Une escadrille de bombardiers passait dans le ciel, dans le tonnerre des moteurs. Schütze les montra du doigt.

— Voilà notre victoire !

— Que le bon Dieu vous entende, grommela le médecin. Si vous voyiez mon hôpital de campagne, l'équipement le plus primitif dont on ait jamais doté une unité sanitaire...

— Ce n'est pas possible !

— Que si, mon ami. Apparemment, on estime, en haut lieu, que le soldat allemand est moins vulnérable que les autres. Croyez-moi, nous avons à peine ce qu'il faudrait pour soigner les accidentés, pendant les manœuvres.

XIV

Il existe, dans la vie de tout homme, une période qu'il considère comme la plus belle de sa vie. Un grand amour, une belle réussite commerciale, l'acquisition d'une importante collection de timbres-poste, un divorce, ou encore la mort de sa belle-mère.

Pour Heinrich-Emanuel Schütze, ce fut la victoire sur la France, et son retour en Champagne, au bout de vingt-quatre ans. D'autant qu'on venait de le nommer commandant. Probablement parce qu'il était difficile de faire autrement : il était arrivé à un âge où un capitaine d'active se faisait regarder de travers. Toutefois, cet avancement tant attendu ne s'était pas passé exactement comme il aurait voulu.

Le général qui devait lui remettre son brevet ne commandait la division que depuis trois jours. De ce fait, aucun officier de troupe ne le connaissait. Surtout pas Schütze qui arrivait de son P.C. installé dans un hameau perdu.

Au bureau de la division, il dut attendre trois heures : le général était occupé. Enfin, une ordonnance l'introduisit dans le bureau.

Devant la fenêtre se tenait un homme de haute taille, aux cheveux de neige, le monocle vissé dans l'orbite gauche. À l'entrée de Schütze, il hocha la tête.

— Donc, c'est bien vous. Je m'en doutais, tout en espérant me tromper. Me voilà obligé de vous féliciter, – on aura tout vu...

Interloqué, Schütze fixait le général. Tout au fond de ses souvenirs, une image fanée surgissait : 1913, les manœuvres impériales... son capitaine, à cheval, à côté de la calèche où se trouvaient Amélie et la baronne von Perritz. Et aussi lui-même, à l'époque petit aspirant auquel on déclarait, devant ces dames, qu'il était le pire imbécile de l'armée. Cette haute taille, ce monocle... Le capitaine Stroy...

— C'est que... euh... mon général..., balbutia Schütze.

— Comme on se retrouve, hein ? Je vous avais complètement perdu de vue, depuis votre mutation à Goldap. Comment va votre femme... notre chère Amélie ?

— Je vous remercie, mon général. Elle va bien... nous habitons Rummelsbourg...

— Des enfants ?

— Trois, mon général. Deux garçons, – l'aîné est aspirant, le second vient d'être appelé sous les drapeaux. Et une fille qui prépare son bac.

— Parfait. Transmettez mes amitiés à votre femme. Cela dit, n'oublions pas l'essentiel...

Les formalités de la remise du brevet de commandant furent vite

expédiées. Schütze allait se retirer quand le général Stroy lui posa une dernière question :

— Tout à fait entre nous, mon cher, comment se fait-il que vous ayez mis tant d'années à décrocher votre quatrième galon ?

— C'est qu'à plusieurs reprises, j'ai cherché à rétablir la vérité, mon général.

— Seigneur ! Toujours le même cabochard ! Autrefois, vous vous en preniez à l'empereur, à présent, à Hitler ! Vous n'avez donc rien appris, en vingt-quatre ans ?

— Oh ! que si, mon général. J'ai même appris bien des choses. Mais je considère toujours qu'on ne transige pas avec certains principes.

Il passa la nuit au P.C. divisionnaire, installé dans un vieux château. Planté devant la fenêtre, il contemplait distraitement le paysage. Des collines couvertes de vignes...

Me voilà enfin commandant. Dire qu'il m'a fallu près d'un quart de siècle pour y arriver ! Deux guerres, une débâcle, une inflation... j'ai placé des paquets de margarine avant de retrouver l'uniforme, mais j'ai toujours conservé mon idéal, jusqu'à cette horrible journée, dans les Sudètes, où j'ai vu à quels abus peut aboutir le pouvoir. Est-ce que j'en ai tiré la leçon ? Est-ce que j'ai eu le courage de quitter l'armée, au risque de me retrouver avec mes paquets de margarine ? Non, j'ai serré les dents, j'ai suivi le mouvement, d'abord en Pologne, maintenant ici, en France. Et je continuerai à suivre le mouvement, – aujourd'hui comme commandant, demain comme lieutenant-colonel, après-demain comme colonel. Même si le régime doit massacrer un million de communistes, dix millions de Juifs, je continuerai encore d'obéir aux ordres, rouage docile et bien huilé d'une vaste machine, prêt à fonctionner selon le bon vouloir d'un inaccessible ingénieur en chef qui actionne les commandes.

Le lendemain, il rejoignit son bataillon. Après avoir offert, au mess, quelques caisses de champagne pour permettre à ses camarades de fêter dignement sa nomination, il s'éclipsa. Allongé sur son lit, il essaya vainement de trouver le sommeil.

Imaginons que Dieu me demande quel fut le but de ma vie. Je serai bien forcé d'admettre que je voulais être commandant, ou lieutenant-colonel, ou colonel. Et si Dieu me demande encore : c'est pour cela que Je t'ai donné la vie ? Quelle serait ma réponse : « Je l'ignore, Seigneur. Je ne pouvais faire autrement. » Alors, Dieu tonnerait : « Je t'ai donné la vie pour que tu sois un homme, – simplement un homme. Et qu'est-ce que tu es devenu ? Un uniforme ! Aurais-Je créé les hommes uniquement pour qu'ils revêtent l'uniforme afin de mieux s'entre-tuer ? »

Il se leva d'un bond. Ouvrant la fenêtre, il se pencha. De l'air – de l'air – peut-on mourir étouffé par ses propres pensées ?

Il courut jusqu'à l'écurie, réveilla le soldat qui faisait fonction de palefrenier et fit seller son cheval. Cinq minutes plus tard, il s'éloigna, seul, dans la nuit.

— Vous ne devriez pas vous promener ainsi, mon commandant, lui cria le soldat. Il y a encore des Français isolés, dans la région.

Schütze ne l'entendit même pas. Au petit trot, il s'enfonça dans le vignoble. Au bout d'une heure, il découvrit un banc. Sautant à terre, il attacha sa bête au dossier, puis, il s'assit, ôta sa casquette, respira profondément. La fraîcheur nocturne, la solitude... il éprouvait une sensation de paix, de bonheur.

Soudain, le cheval se cabra. Un hennissement strident. Ce fut seulement ensuite que Schütze perçut la détonation, ou plutôt son écho, comme un claquement de fouet qui se répercutait dans les collines. Quelques secondes plus tard, deux ou trois balles frappèrent le dossier du banc. Les éclats de bois atteignirent Schütze au visage.

D'un bond, il se jeta à plat ventre, entre les pieds de vigne. Le cheval avait brisé les rênes. Dressé sur ses pattes arrière, il battait l'air des membres antérieurs, il agitait la tête, faisant voler de gros flocons d'écume qui se détachaient des naseaux. De nouveau, un coup de feu. La bête s'effondra sur le flanc, écrasant le banc.

Le commandant Schütze avait dégainé son revolver. Un mince filet de sang lui coulait sur le front, le long du nez, jusqu'à la lèvre supérieure. Sans doute une égratignure provoquée par un éclat de bois.

Pour l'instant, il ne voyait rien. Il ne savait même pas d'où venaient les coups de feu. On a dû entendre les détonations au village, songea-t-il. Si ces salopards de Français espèrent me trouver, il faudra qu'ils fassent vite. Dans quelques minutes, tout le bataillon sera alerté.

Afin d'attirer plus sûrement l'attention de ses hommes, il lâcha plusieurs balles. En tirant derrière lui : ainsi, on entendrait les coups de feu dans le village, mais l'adversaire ne verrait pas les lueurs des départs.

Devant lui, entre la vigne et un groupe de hangars, deux ou trois ombres pliées en deux couraient vers le sommet de la colline. Schütze hésita. Être prudent, faire son devoir ? Serrant les dents, il opta pour la seconde solution : il quitta le couvert de la vigne, rampa jusqu'au cadavre du cheval et se mit à tirer sur l'une des ombres qui s'enfuyaient. Au troisième coup, l'ombre disparut. Puis, une haute silhouette surgit entre les pieds de vigne, les mains en l'air.

Heinrich-Emanuel était perplexe. L'ennemi lui tendait-il un piège ? S'il se levait pour aller à la rencontre de l'homme qui semblait se rendre, s'il abandonnait le rempart que constituait le cadavre du cheval, les autres embusqués derrière les hangars n'en profiteraient-ils pas pour tirer sur lui ?

Il préféra rester à l'abri. Tout en gardant son revolver braqué sur l'homme, il appela, en français :

— Par ici ! Approchez, vite !

La silhouette avançait lentement. Schütze se rendit compte qu'il s'agissait d'un jeune homme brun, très maigre, et qui boitait. Sans doute était-il blessé. Arrivé devant le cadavre du cheval, le garçon s'arrêta. Avec un gémissement, il se pencha en avant, une main serrée sur le haut de la cuisse droite.

— Vous parlez allemand ? demanda Schütze.

— Oui... *Ja...* – Il considéra brièvement l'officier ennemi, puis, de nouveau, il leva les bras. – Je suis soldat, mon commandant... je suis votre prisonnier...

Stupéfait, Heinrich-Emanuel se mit debout. Ce garçon qui s'exprimait en allemand avec une telle aisance..., cette assurance vis-à-vis de l'homme que, cinq minutes plus tôt, il avait essayé d'abattre, cette affirmation : « Je suis soldat », ce qui signifiait que le prisonnier invoquait les conventions internationales, exigeait d'être traité avec humanité... Malgré lui, Schütze se sentait vaguement ému.

Il fit un pas vers le Français afin de le fouiller. L'homme n'était pas armé. Puis, il scruta le visage du prisonnier, juste au moment où la lune apparaissait, entre deux nuages.

L'épouvante le frappa en pleine poitrine. D'abord un impact glacial, puis une vague brûlante qui sembla transformer son cerveau en une masse incandescente. Le prisonnier ressemblait à Giseler-Wolfram, – il lui ressemblait comme un frère. La même forme de visage, les mêmes yeux, le nez, la bouche, le menton, – le portrait de Giseler-Wolfram, mieux, sa photographie.

— Quel est votre nom ? s'enquit-il, dans un souffle.

— Pierre Bollet.

— Où êtes-vous né ?

— À Épernay.

Le commandant : Schütze poussa un soupir de soulagement. La vague brûlante se retirait. Cette idée affolante qui lui était venue... une erreur, rien qu'une erreur. De toute manière, c'était impossible. Impensable.

— Vous êtes blessé ?

— J'ai pris votre balle dans la cuisse, murmura le jeune homme.

Il regarda le cadavre encore chaud du cheval et, vaincu par la douleur, se laissa glisser sur le corps de la bête. Étouffant une plainte, il étendit la jambe blessée. Schütze prit dans sa poche un canif et fendit le pantalon. Il découvrit l'orifice d'entrée de la balle, mais non la sortie. Sans doute le projectile était-il resté dans le fémur. La jambe tremblait violemment, les nerfs touchés réagissaient par des secousses spasmodiques. Schütze ouvrit son paquet de pansements.

— Quel âge avez-vous ? demanda-t-il, tout en enroulant la bande autour de la plaie.

— Vingt-trois ans. Je suis sous-lieutenant. Comme vos forces nous avaient dépassés, nous avons troqué nos uniformes contre des vêtements civils pour essayer de franchir vos lignes.

— Dans ce cas, vous n'aviez aucune raison de tirer sur moi ?

— Nous voulions votre uniforme, mon commandant. L'un d'entre nous l'aurait mis, nous serions passés plus facilement. Devant un commandant, n'importe quel soldat allemand s'efface.

— Vous êtes combien ?

Pierre Bollet lui lança un regard de défi.

— Vous ne voudriez pas que je réponde à cette question, mon commandant,

— Ouais..., bien sûr... comment se fait-il que vous parliez si bien allemand ?

— C'est ma mère qui me l'a appris. Elle parlait votre langue dans sa jeunesse,... en 14.

Heinrich-Emanuel s'assit à côté de Pierre, sur le cadavre du cheval.

— À présent, vous êtes sûr de revoir votre mère, remarqua-t-il. Pour vous, la guerre est terminée.

Le jeune Français baissa la tête. Ses longs cheveux bruns lui retombaient dans le visage comme un rideau de soie. De nouveau, Schütze eut un choc : la même expression que Giseller, songea-t-il, on pourrait les confondre...

— Ma mère est morte voici deux semaines, murmura Pierre. Les Stukas... ils visaient un char, mais les bombes sont tombées sur la maison. Tout le monde a été tué. C'est moi qui ai dégagé les corps. Je n'ai pas eu le temps de les enterrer... vos blindés arrivaient... j'ai dû laisser ma mère au bord de la route, devant les décombres de la maison...

Le cœur de Schütze battait à grands coups. Les pulsations se répercutaient jusque dans sa tête.

— Et... et votre père ?

— Je ne l'ai pas connu. Il est mort en 1916, avant ma naissance.

— Vous devez avoir des photos ?

— Pas une seule. Mais maman disait que c'était un bel homme. Jeune, romantique, idéaliste. À l'époque, ils vivaient à Soustelle. Puis, ma mère... elle s'appelait Jeannette... fut obligée de fuir : son père commandait un groupe de francs-tireurs.

Heinrich-Emanuel étouffa un cri. Jeannette, songea-t-il – notre première étreinte dans la petite maison, derrière l'usine, – les journées merveilleuses, les nuits folles que nous avons passées à la Kommandantur de Soustelle, jusqu'à la Noël 1915, quand je suis parti en permission. À mon retour, il n'y avait plus que l'odeur de tes

cheveux sur l'oreiller, le souvenir de ton image dans ma chambre. Comme je t'ai cherchée, Jeannette, avec le désespoir de mes vingt-deux ans ! Jusqu'au moment où j'ai dû me résigner, où j'ai quitté le village, où je suis parti pour Verdun.

Et voilà que Pierre est près de moi... ton Pierre... notre Pierre. Nous voilà assis côte à côte, sur un cadavre de cheval, après avoir essayé de nous entre-tuer. Et toi, tu es en train de pourrir dans le fossé, près d'Épernay, tuée par une bombe allemande. Jamais, tu n'as révélé à notre garçon qui était son père. Tu étais trop fière pour avouer que tu avais aimé un Allemand. Et moi, je suis trop lâche pour me faire connaître.

À tâtons, il chercha la main du sous-lieutenant français pour la serrer. Surpris, Pierre le regarda.

— Qu'est-ce que tu préfères ? murmura Schütze. Rejoindre tes camarades, ou rester prisonnier ? La seconde solution serait sans doute la meilleure. Tu aurais la certitude d'en sortir vivant...

Pierre Bollet se leva brusquement.

— Que voulez-vous dire ?

Heinrich-Emanuel détourna la tête. Il n'avait pas la force de regarder le jeune homme, – il lui aurait ouvert les bras, il l'aurait serré sur sa poitrine. Le fils de Jeannette...

— Ne pose pas de questions. Décide-toi... si tu veux partir...

— Mais... puisque je suis votre prisonnier, mon commandant.

Schütze se dressa.

— Espèce de buse ! Ta mère est morte, tu as... tu as perdu ton père, ton grand-père a été fusillé, n'est-ce pas ?...

— C'est exact.

— Eh bien, tu ne trouves pas que tu as eu ta part de malheur ! Tu ne crois pas que ça suffit ? Que feriez-vous contre nous, toi et tes camarades ? Nous avons écrasé la Pologne, occupé la Norvège, le Danemark, la Belgique, la Hollande. Nous envahissons la France, l'Italie combat à nos côtés, le Japon est notre allié, – de la Manche jusqu'au Pacifique, la puissance allemande forme un seul bloc. Que pourrais-tu, contre nous ? Te sacrifier inutilement ? Suis mon conseil, va-t'en, mon petit. Et quand la guerre sera terminée, écris-moi : Commandant Schütze, caserne de Rummelsbourg, Poméranie.

Ému, Pierre Bollet lui prit la main, la serra longuement.

— Je m'en souviendrai, mon commandant..., je n'oublierai jamais votre nom...

— Il ne faudra pas l'oublier, mon petit. Dis-moi, à qui ressembles-tu ?

— Maman disait toujours : tu ressembles de plus en plus à ton père.

— Pourtant, tu as les yeux de ta mère, murmura Heinrich-Emanuel.

Il se détourna et descendit la colline. Arrivé sur la route, il regarda

en arrière. Pierre Bollet avait disparu.

Heinrich-Emanuel se dirigea vers le village. Lentement, d'une démarche de somnambule. Croisant une patrouille de son bataillon, il écouta à peine le rapport du sergent. Avec un hochement de tête, il poursuivit son chemin, à la stupéfaction des soldats. Ce fut seulement en atteignant l'écurie qu'il se ressaisit. Un rai de lumière passait sous la porte, – le palefrenier devait attendre le retour de son cheval. Schütze eut une moue. Il imagina l'interminable liste des questions auxquelles il allait falloir répondre. Pourquoi, où, comment est mort ce cheval ? Le vétérinaire a-t-il examiné le cadavre ? Qui a abattu la bête, dans quelles circonstances ?

Il monta dans sa chambre pour s'allonger sur le lit, tout habillé. La paperasserie, son comportement inadmissible, les conséquences qu'allait avoir cette affaire, la guerre... en ce moment, il s'en moquait.

Ainsi, Jeannette a eu un fils. Il a mes traits et ses yeux. Il s'appelle Pierre, il est sous-lieutenant dans l'armée française. Soustelle... la chambre au bout du couloir... le vieux divan plein de poussière... Mon ours sauvage, avait dit Jeannette, un soir. Je voudrais t'écraser dans mes bras. Tellement svelte, flexible et tellement insatiable. Sur le sein gauche, elle avait un minuscule grain de beauté. Comme nous étions jeunes, et bêtes, et heureux ! Il faut être jeune et bête pour être heureux à ce point...

Des coups frappés à la vitre le réveillèrent en sursaut. La nuit pâlissait. De l'autre côté de la fenêtre, on devinait les contours d'une tête.

Rejetant les couvertures, il se précipita et ouvrit le battant. Plaqué contre le mur, Pierre Bollet levait vers lui un visage anxieux. De la route, venait un bruit de bottes, – les pas pesants des deux sentinelles. Unique signe de vie dans le silence total de cette heure suspendue entre la nuit et l'aube.

— Qu'est-ce que tu viens faire ici ? chuchota Heinrich-Emanuel.

Il se pencha afin de mieux distinguer les traits de Pierre. Le jeune Français transpirait, il respirait bruyamment. Soudain, Schütze s'affola. Si les sentinelles revenaient... si Pierre essayait de s'enfuir... on l'abattrait sur-le-champ. Et il n'y pourrait rien, tout commandant qu'il était. Même s'il se mettait à hurler : Laissez-lui la vie, à ce Français... c'est mon fils...

— Qu'est-ce que tu viens faire ici ? répéta-t-il. Tu es fou ?

— J'ai réfléchi, mon commandant. Je...

— Entre, en vitesse. Je vais t'aider.

Prenant appui des deux genoux contre le mur, il se pencha davantage, saisit Pierre par les bras et le hissa. Avec un gémissement, le jeune homme retomba à l'intérieur de la pièce. À travers le pantalon fendu, Schütze aperçut le pansement imbibé de sang ; de part et

d'autre de la bande, les chairs étaient enflées.

— Il te faut des soins immédiats, s'exclama-t-il. Viens t'allonger. Je vais chercher le médecin.

Soutenant le blessé, il l'aida à gagner le lit. Pierre refusa de s'allonger. Appuyé sur l'oreiller, il considérait l'officier allemand d'un regard inquiet.

— Vous m'avez dit : tu as ses yeux. Vous parliez évidemment des yeux de ma mère. Mais... comment le savez-vous ? Vous connaissiez ma mère ?

Heinrich-Emanuel avait refermé la fenêtre. Le dos tourné, il contemplait le paysage. Vers l'est, l'horizon se teintait de rose.

— C'est une longue histoire..., murmura-t-il.

— Nous avons le temps, jusqu'à la nuit prochaine, si vous ne me trahissez pas. Alors, vous connaissiez ma mère ?

Schütze se retourna.

— Oui.

— Vous l'aviez rencontrée à Épernay ?

— Non. À Soustelle. En 1915. Son père, Charles Bollet, donc, ton grand-père, avait été échangé contre moi. J'étais prisonnier des francs-tireurs. Par la suite... Il s'interrompt, enfila sa tunique, coiffa sa casquette, — Je vais aller chercher le médecin.

— Plus tard, mon commandant. Qu'est-ce qui s'est passé par la suite ?

— Tu souffres beaucoup ?

— Pourquoi évitez-vous de répondre ? Pourquoi êtes-vous tellement agité ? Il est vrai que ma mère a toujours insisté pour que j'apprenne l'allemand. Tout petit, je devais être capable de m'exprimer dans notre langue, et dans la vôtre. À l'école, les autres enfants se moquaient de moi, ils me ridiculisaient ; parfois, ils me frappaient. Mais maman tenait bon. « Un jour, tu m'en remercieras, disait-elle. Tu seras content de savoir l'allemand. » Ce « un jour », est-ce maintenant ?

— Jeannette était si belle, murmura Schütze. À l'époque, j'étais à la tête de la Kommandantur de Soustelle. Elle et moi... Eh oui, Pierre... dire que tu vas avoir vingt-quatre ans...

Les yeux fous, le jeune homme s'accrochait aux barreaux du lit.

— Elle... vous... Avec un Allemand... Il se mit à trembler. Ses doigts se détachèrent des barreaux, il se prit la tête dans les mains. — Pourquoi fallait-il que nous nous rencontrions ? Pourquoi le destin est-il tellement cruel ? Le monde est pourtant si vaste, mais il a fallu que nous nous trouvions face à face, en pleine nuit, l'un cherchant à tuer l'autre. — Il se leva brusquement, le visage tordu par la souffrance. — Pourquoi m'avoir révélé la vérité ? Pourquoi m'avoir enlevé le culte du père mort avant ma naissance ? À mes yeux, ma mère était un ange... et voilà que...

— Elle aurait donc cessé d'être un ange ? gronda Schütze. Un mot contre ta mère, et je t'assomme ! Même si tu sais qui est ton père, en quoi cela change-t-il l'adoration que tu portais à ta mère !

— Je ne veux pas d'un père allemand ! hurla Pierre, les poings crispés. Je déteste les Allemands !

— Parce que tu es encore jeune, que tu es fanatisé. Tu crois tout et n'importe quoi. En 1914, quand nous avons envahi la France, il y a eu les rumeurs les plus délirantes : les Boches tranchent les mains aux enfants, ils violent toutes les femmes, ils leur sectionnent les seins. À l'époque, tu l'aurais cru, – moi aussi, d'ailleurs, à ton âge.

— À deux reprises, vous avez dévasté notre pays. Sur votre passage, vous semez les ruines et la mort. Aujourd'hui encore, seules les mauvaises herbes poussent au Chemin des Dames. À présent, vous revenez. Et moi, je suis le fils d'un Allemand, moi, officier français ! – D'un pas titubant, il s'avança vers Schütze. – Ton revolver, – donne-moi ton revolver...

Livide, Schütze reculait contre le mur.

— Tu ne sais pas ce que tu dis...

— Faudra-t-il que je te force à m'abattre ? Que j'attaque mon père pour l'obliger de tirer sur moi ?

Brusquement, la jambe blessée refusa de le supporter. Il dut s'appuyer sur le dossier d'une chaise pour tenir debout. Heinrich-Emanuel s'était ressaisi. En deux enjambées, il fut sur Pierre, il le fixa durement, puis, il le frappa, en plein visage. Du plat de la main, encore et encore, jusqu'à ce que la tête du jeune homme se mit à balloter.

— Voilà ce qui t'a manqué pendant vingt-quatre ans ! La poigne du père. Des gifles pour faire entrer un peu de bon sens dans ton crâne. Monsieur veut mourir parce que son père est Allemand ! Regarde-moi donc, nous avons le même front, le même nez, la même bouche... Chaque fois que ta mère te regardait, elle pensait à moi. C'est de cela que tu as honte ?

Sans s'en rendre compte, il le secouait. L'espace de quelques secondes, Pierre s'accrocha à ses épaules. Puis, avec un gémissement, il s'écroula.

Heinrich-Emanuel le traîna jusqu'au lit, le coucha, le couvrit. Puis, il sortit, ferma la porte à clef et se rendit au mess du bataillon. Il paraissait calme et distant comme à l'accoutumée, il avait la même démarche martiale, le même regard glacial qui glissait sur les hommes, à la recherche d'un col non boutonné.

Le médecin-capitaine était en train de prendre son petit déjeuner.

— Venez à ma table, mon commandant. Ma femme m'a envoyé un kougelhof, il faut que vous goûtiez...

— Tout à l'heure, docteur. Pour l'instant, j'ai besoin de vous. Cette

nuît, j'ai ramené un prisonnier... un officier français, un isolé... J'étais parti me promener, histoire de prendre l'air... Cet imbécile m'a tiré dessus. J'ai riposté, évidemment, et il a pris une balle dans la cuisse.

Le médecin s'était déjà levé.

— Je vous suis, mon commandant. L'homme est-il grièvement blessé ?

— Ma foi, je ne le pense pas. Mais je n'y connais rien.

Pierre Bollet gisait sur le lit, les yeux clos. Il délirait. Après avoir examiné la plaie, le médecin déclara qu'il fallait le transporter d'urgence à l'hôpital. Heinrich-Emanuel aida les brancardiers à installer le blessé sur la civière. Il le couvrit, le borda, sans s'occuper des regards étonnés qu'échangeaient le médecin et les infirmiers. Vous ne savez pas, songea-t-il, et il vaut mieux que vous ne sachiez pas.

Par la fenêtre, il assista au départ du blessé. Notre fils, Jeannette, on l'emporte, vers la captivité, la sécurité. Il ne risque plus rien, je te le jure. Un soldat, un héros, mais aussi un jeune idiot qui voulait mourir parce que son père est Allemand. S'il savait combien nous nous aimions, Jeannette, combien je t'aime encore aujourd'hui ! J'ai l'impression de respirer l'odeur de tes cheveux, de sentir sous mes doigts ton corps, si lisse, si frais, et qui pouvait devenir tellement brûlant que je m'enflammais tout entier. Eh oui, moi, l'homme froid, distant, avec toute ma raison que tu réduisais à néant, d'un seul soupir, d'un regard.

Au revoir, Pierre. Au revoir, mon petit, mon fils. Après la guerre, nous nous retrouverons. Bientôt, très bientôt.

Pierre Bollet mourut six mois plus tard. En Westphalie, dans une mine de charbon, à une profondeur de quatre cent quatre-vingt-trois mètres, lors de l'effondrement de la galerie où il travaillait. Heinrich-Emanuel Schütze ne devait jamais réussir à savoir ce que son fils était devenu.

Au printemps 1941, les divisions allemandes se massèrent le long de la frontière de l'Est. Du côté soviétique, les forces de l'Armée Rouge se concentrèrent également : des chars, des canons, d'énormes masses d'hommes en uniforme brun olive.

Au G.Q.G. du Führer, les plans d'attaque étaient prêts. Le général Halder, chef d'état-major, s'efforçait encore de retarder le déclenchement des opérations. Pourtant, les renseignements que lui faisaient parvenir les Services Secrets de l'amiral Canaris paraissaient inquiétants : les concentrations soviétiques, affirmait-on, représentaient la puissance la plus colossale de l'histoire militaire.

Brusquement, Hitler annula l'attaque, fixée au mois de mai. Avant de se ruer sur la Russie, il voulait garantir son flanc sud.

En l'espace de douze jours, la Wehrmacht écrasa la Yougoslavie. En

dix-sept jours, la Grèce cessa d'exister. Venant après la défaite de la France, ces victoires foudroyantes créèrent le mythe de l'invincibilité de l'armée allemande. Une fois de plus, le III^e Reich se trouvait livré à la démente.

Le 22 juin 1941, sur plusieurs centaines de kilomètres, l'avalanche de feu et d'acier se mit en mouvement vers l'est. Date fatidique ; c'était également un 22 juin qu'en 1812, un autre dictateur avait franchi la frontière russe – pour voir sa Grande Armée disparaître dans l'immensité glacée des steppes enneigées.

Le 1^{er} juillet, Heinrich-Emanuel reçut une lettre de sa femme. Amélie avait joint un mot de Christian-Siegbert :

« Chers parents,

« Voici quatre heures, nous avons franchi la frontière soviétique. Les Russes se défendent avec acharnement. Mais nos blindés et nos Stukas les déciment impitoyablement.

« Hier matin, j'ai été nommé sous-lieutenant. On m'a affecté à une compagnie qui vient d'être constituée... »

Fier, heureux, le commandant Schütze annonça au mess qu'on offrait le champagne. « Au nouveau sous-lieutenant ! » cria-t-il en vidant le premier verre. En buvant le second, il garda le silence. Pour toi, Pierre, songea-t-il. Toi aussi, tu es mon fils, toi aussi, tu es lieutenant.

Ce soir-là, il s'enivra, ce qui ne lui était pas arrivé depuis des années. Deux camarades le traînèrent jusqu'à sa chambre et l'allongèrent sur le lit. Avec l'obstination des ivrognes, il essayait constamment de se relever.

— Une chanson, balbutia-t-il. « C'est vers l'est que nous chevauchons »... tous en chœur...

Il ignorait que, la veille, Amélie avait reçu une seconde lettre. Celle-là, elle ne l'avait pas envoyée à Paris, elle préférait la garder, cachée dans l'armoire, sous le linge. La lettre venait de Giseler-Wolfram :

« Ma petite maman,

« C'est la guerre contre la Russie. Nous partons dans deux heures. Je commande une section de mitrailleuses. Tout juste le temps de t'écrire. Maman, j'ai peur. La Russie est tellement vaste, quand on regarde la carte, qu'on voit cet empire gigantesque, et puis, la petite tache qui représente l'Allemagne. Maman, j'en ai la gorge serrée. N'en parle pas à papa, il ne comprendrait pas... »

Même dans son sommeil, le commandant Schütze continuait à chanter : « C'est vers l'est que nous chevauchons... » Ses bottes

martelaient les barreaux du lit : boum-boum-boum-boum-boum.
« C'est vers l'est que nous chevauchons... »

XV

Dix semaines plus tard, le vaguemestre rapporta à Heinrich-Emanuel Schütze la dernière lettre qu'il avait envoyée à Christian-Siegbert. Distribués au hasard, des tampons noirs hachaient le nom du destinataire en plusieurs fragments.

Retour à l'envoyeur. Tombé pour la Grande Allemagne.

Frappé de stupeur, Heinrich-Emanuel fixa l'enveloppe. Il l'approcha de ses yeux, la reposa sur la table, toujours aussi incapable d'en détacher son regard. « Ce n'est pas possible, balbutia-t-il. Ce n'est pas vrai, c'est une erreur... »

Enfin, il se leva pour courir jusqu'à la chambre du médecin-capitaine Kroh. Tenant l'enveloppe entre deux doigts, comme s'il craignait de se brûler, il la tendit au médecin.

— Regardez, docteur... Dites-moi que ce n'est pas vrai... on a dû se tromper...

Kroh lui enleva la lettre, le prit par le bras et l'entraîna jusqu'à un fauteuil. Mais Schütze refusa de s'asseoir. Raidi, figé, tremblant de tous ses membres, il considérait le médecin d'un air suppliant. En silence, Kroh ouvrit le placard de pharmacie, prit une bouteille de cognac et remplit un grand verre.

— Buvez. Cul sec.

Docile, Schütze vida le verre. L'espace de quelques secondes, il chancela, puis il s'écroula dans le fauteuil.

— Mon fils est mort...

— La guerre est le châtiment des parents.

— Le châtiment de quoi ? protesta Schütze. Qu'est-ce que j'ai donc fait ?

— Vous avez choisi la guerre. Je vous parais très dur, sans doute, surtout en un instant pareil, mais c'est l'unique consolation qui vous reste : votre propre faute.

— Ce n'est pas moi qui ai envoyé mon fils à la guerre.

— Vous avez voté pour l'homme qui voulait cette guerre. Vous l'avez acclamé, vous l'avez appelé « mon Führer », vous avez toléré ses excès les plus intolérables, vous l'avez vu massacrer des centaines de milliers d'Allemands, vous avez...

— Vous aussi, docteur, vous avez fait tout cela.

— C'est exact, hélas. Moi aussi, je me suis fait le complice de cet homme. Comme tous ceux qui, aujourd'hui encore, se laissent aveugler par les victoires qu'il leur apporte, aveugler au point de ne

pas songer aux légions de cadavres dont le sang fut le prix de sa gloire. Rappelez-vous nos manuels d'histoire, au lycée : nous n'étions encore que des enfants, mais nous nous demandions comment les Romains pouvaient supporter sans réagir la folie meurtrière d'un Néron, d'un Caligula, d'un Vespasien. Ne sommes-nous pas frappés de la même cécité ? Nous qui rampons dans le sable des arènes qui s'appellent la Russie, la Norvège, la Yougoslavie, pour hurler, tels les gladiateurs d'autrefois : « Ave, César, ceux qui vont mourir te saluent. » Chaque nouvelle journée de guerre n'est possible que grâce à notre passivité. Nous sommes coupables du crime d'indifférence.

Schütze l'écoutait à peine. Il ne cherchait même pas à cacher les larmes qui lui coulaient sur les joues. Mon petit Christian, à sept reprises, je t'ai offert un sabre, sept fois, ta mère l'a brisé. Je t'ai emmené au monument d'Arminius, je t'ai parlé de nos héros germaniques, je t'ai raconté leurs exploits, et tu étais plein d'enthousiasme, tu disais : « Moi aussi, je serai un héros, papa. » Et maintenant, te voilà enterré quelque part en Russie, sous une croix de bois à laquelle on a dû accrocher ton casque...

La voix du médecin le ramena à la réalité.

— Vous n'êtes pas le seul, mon commandant. Des milliers d'autres pères souffrent comme vous...

— Vous croyez que c'est une consolation ? D'ailleurs, vous n'essayez pas de me consoler, docteur, vous m'enfoncez davantage. Vous me donnez un complexe de culpabilité. Désormais, lorsque je verrai passer une ambulance avec des blessés qui hurlent de douleur, je serai obligé de me dire : c'est ma faute ! Quand je rentrerai à la maison, que je trouverai ma femme en train de contempler la photo de notre fils, je ne pourrai la prendre dans mes bras, je serai forcé de lui avouer : c'est ma faute ! De toute façon, elle ne me comprendra pas : une mère qui pleure son fils est sourde à tous les arguments. Mon Dieu, mon Dieu, que faut-il faire ?

— Notre tort, c'est de ne pas avoir réfléchi voici des années à ce qu'il *ne faut pas* faire. Corriger l'Histoire aujourd'hui, abattre le tyran... un pieux souhait, tout au plus. Ni vous ni moi n'en avons le courage. Nous tenons trop à la vie pour nous sacrifier. Donc, nous ne ferons rien, du moins tant que notre propre sécurité ne sera pas en cause. Les monceaux de cadavres quotidiens ? Nous nous en moquons. Nous avons notre solde, nous menons une existence des plus confortables, ici en France, comme les souris installées dans un magnifique fromage... Quant à la suite des événements, rien ne presse. Si tout se termine bien, alors, nous en profiterons, et nous serons des héros. Si cela se termine mal... mon cher commandant, vous verrez apparaître, comme par enchantement, des milliers d'hommes qui l'avaient bien dit, qui ont toujours « résisté »... ce seront eux, les

héros. Que ce soit l'un ou l'autre, nous continuerons à obéir, puisque c'est tout ce que nous savons faire. Sur le plan de l'obéissance, personne, dans le monde entier, ne saurait donner des leçons aux Allemands. Un peuple de moutons qui suit aveuglément le chef du troupeau, voilà ce que nous sommes, avec cette différence que nous bêlons plus fort que les vrais moutons.

Heinrich-Emanuel reprit la lettre et la glissa dans sa poche.

— Vous croyez que ma femme est déjà au courant ? demanda-t-il.

— Vous devriez lui téléphoner.

— Pour lui dire quoi ? « Il faut que tu sois courageuse... » Peut-on exiger d'une mère qu'elle se montre courageuse alors qu'elle vient de perdre son fils ? De toute manière, elle ne m'écouterait pas, elle me lancerait : « Voilà ta guerre... »

— Elle n'aurait pas tort. Mieux que nous, les mères savent trouver le mot juste. Il faudrait réunir les paroles des mères qui ont perdu un fils à la guerre... dans le monde entier... pour en faire un énorme livre. Et l'on devrait imposer à tous les hommes politiques la lecture de ce volume, de la première à la dernière page, on devrait forcer ces messieurs à l'apprendre par cœur. Remarquez que je connais d'avance leur réponse : « Nous ne pensons pas de la même façon. Nous procédons autrement. » Et de continuer à « procéder autrement », jusqu'à la prochaine guerre. Faire de la politique, cela signifie s'ériger en dieu, car devant les dieux, l'homme s'aplatit. Au besoin, on tuerait les mères, on étoufferait leurs cris, puisqu'elles gênent ces messieurs.

— Je vais écrire à ma femme, murmura Schütze. Si je l'appelais, si je devais entendre sa voix, ses sanglots... non, je n'en ai pas la force. Je ne suis pas un héros. Je ne suis plus qu'un père à qui l'on a pris son fils.

« Maman grave choc nerveux. Prière venir immédiatement. Uta. »

De nouveau, il se précipita chez le docteur Kroh.

— Ma femme... elle le sait déjà...

Le médecin hocha la tête.

— Je suppose que vous allez partir tout de suite ? Votre permission ne posera pas de problème. Mon pauvre ami, vous voilà quand même obligé de vous conduire en héros.

*

* *

Deux fois, Heinrich-Emanuel dut demander la prolongation de sa permission. Amélie ne se rétablissait que lentement. Heinrich-Emanuel ne quittait pas son chevet. Quand Uta apportait les journaux, Amélie s'en emparait pour arracher les pages des annonces mortuaires, ces infâmes mensonges qui débutaient par une croix de fer frappée de la croix gammée pour se terminer par « en signe de glorieux chagrin ».

Chagrin déterminé par le ministère de la Propagande qui réglait également le nombre des annonces mortuaires autorisées chaque jour. Même les morts avaient encore une mission à remplir : on leur demandait de se taire. Le peuple qui voit plus de cadavres que de victoires commence à réfléchir. Or, en Allemagne, réfléchir, c'est se livrer à une activité subversive. Sur ce point, Hitler n'avait même pas innové : de tout temps, le fait de réfléchir équivalait pratiquement à la trahison, et le coupable encourait les foudres de la justice germanique.

L'arrivée à la maison avait été atroce. Uta avait reçu son père à la porte de l'entrée. Les yeux rouges, le visage pâle et amaigri, presque usée alors qu'elle avait tout juste dix-huit ans. Schütze osait à peine lui caresser les joues.

— Comment maman a-t-elle accueilli la nouvelle ?

— Quand elle a reçu la lettre... elle a levé les bras, elle a poussé un cri, elle s'est effondrée. Pendant six heures, elle est restée comme paralysée, elle gémissait seulement : Christian, mon Christian. Puis, soudain, elle s'est redressée en hurlant : Giselher... rendez-moi au moins Giselher... Le médecin a dû lui faire trois piqûres pour la faire dormir.

— Et maintenant ?

— Elle est complètement apathique. – Uta s'accrocha au bras de son père. – Je suis si heureuse que tu aies pu venir... j'ai peur...

Il dut faire appel à tout son courage pour pousser la porte de la chambre. Amélie était assise dans le lit. Des deux mains, elle étreignait la lettre.

En entendant grincer la porte, elle tourna la tête. Lâchant la lettre, elle leva les bras. Son visage exsangue s'anima.

— Heinrich... enfin... Heinrich...

Tombant à genoux devant le lit, il la serra contre lui et fondit en sanglots. Elle l'étreignit, elle lui caressa les cheveux, elle l'embrassa.

— Mon pauvre ami, murmura-t-elle. Voilà où nous en sommes, toi et moi... Pleure tant que tu voudras, ici, personne ne te voit... laisse-toi aller...

*
* *

Le 2 octobre 1941, trois armées allemandes, soutenues par deux flottes aériennes, ouvrirent une énorme brèche dans le dispositif soviétique. Deux actions en tenaille, d'une envergure jusqu'alors inconnue dans l'histoire militaire, coupèrent d'immenses forces russes de leurs arrières. Au sud, la poche de Briansk ; au nord, celle de Viasma... Sans cesse, l'artillerie allemande martelait les masses d'hommes prises au piège, constamment, les bombes pleuvaient du ciel, sans arrêt, les *Panzer* (blindés allemands) resserraient l'étau.

Le 13 octobre, le G.Q.G. allemand put dresser le bilan de l'offensive : 87 divisions soviétiques, dont 7 cuirassées, avaient été anéanties. 670 000 prisonniers se dirigeaient vers l'ouest, à pied, forcés de passer la nuit à même le sol, en un cortège de cauchemar. Ils mouraient par milliers, – de faim, d'épuisement ou, pour les blessés, faute de soins. La victoire allemande avait pris des proportions telles que l'administration s'effondrait. Même si l'intendance avait fait de grands efforts – ce qui était loin d'être le cas – où aurait-elle trouvé, du jour au lendemain, de quoi nourrir 670 000 hommes ?

Le commandant Schütze, dans sa petite voiture tous terrains, fonçait à la tête de son bataillon, sur la grande route Smolensk-Moscou, artère vitale de l'empire soviétique.

À peine rentré de permission, il avait reçu son ordre de transfert. Son unité faisait partie des trois divisions retirées de France pour être engagées en Russie. Voyage interminable, par wagons à bestiaux. Après Varsovie, on plaçait, devant chaque locomotive, deux plates-formes chargées de sable. À cause des partisans, expliquait un cheminot... les salopards posent des mines entre les voies, ils abattent des arbres pour dresser des barricades, ils arrachent les rails. Quand on réussit à en débusquer quelques-uns, on les pend, et ils meurent en criant : « Vive Staline ! »

Pour le commandant Schütze, la Russie n'était pas seulement un pays ennemi. La Russie lui avait pris son fils aîné, – donc, il la haïssait au point d'en oublier sa haine du régime nazi pour lequel il filait maintenant à travers la steppe, vers les clochers dorés du Kremlin. But ultime que la Wehrmacht voyait déjà à portée de la main : à Berlin, on fêtait l'irréremédiable débâcle de l'Armée Rouge.

Pour Schütze, cette guerre était devenue une nécessité. Il ne réfléchissait plus, il s'interdisait de réfléchir. C'est dans cette terre ennemie que repose mon fils. Du côté de Bialystok... au pied d'un mur d'usine, avait écrit son chef de compagnie. La poitrine ouverte par un éclat d'obus... mort sur le coup, sans souffrir. La Croix de Fer à titre posthume... enterré avec les honneurs militaires.

Infime partie de l'avalanche d'acier qui déferlait vers Moscou, le commandant Schütze avançait dans une détermination farouche.

Jusqu'à l'arrivée de l'hiver. D'abord, ce fut la boue qui, durant plusieurs semaines, engluait et immobilisait les hommes, les chevaux, les véhicules. Puis, le froid et la neige. On aurait dit que tous les nuages du monde déversaient leurs flocons sur le territoire russe. Les armées allemandes disparaissaient dans le flot blanc. Les moteurs gelaient, il fallait réchauffer les culasses des canons, – les mains des fantassins restaient collées aux fusils.

Par leurs jumelles, les hommes des éléments avancés apercevaient les faubourgs de Moscou. Mais leurs pieds étaient figés par le gel. Or,

on ne pouvait leur distribuer ni capotes doublées, ni vestes fourrées, ni gants, ni passe-montagne... Uniquement des promesses, le conseil de s'enterrer sur place. Six armées allemandes allaient mourir de froid.

Les batailles les plus sanglantes n'avaient jamais rempli les infirmeries à ce point. Les médecins amputaient sans désespérer, – des bras, des jambes, des mains, des nez, des oreilles. Gisant sur les paillasses souillées, des régiments entiers pourrissaient lentement. Et le thermomètre descendait toujours, jusqu'à moins 44^o, température qui se moquait des chiffons taillés dans les uniformes des morts, des minces couvertures dont on s'enveloppait la tête. D'un bout à l'autre des positions allemandes, on voyait rôder le spectre de la Grande Armée de Napoléon. C'était par un hiver semblable qu'elle avait disparu.

Schütze commandait toujours son bataillon. Les hommes, recroquevillés dans leurs trous creusés à même le sol gelé, parvenaient à survivre tant bien que mal. Ils avaient reçu quelques petits poêles en fonte. Schütze veilla à ce que chaque abri fût équipé de son « chauffage ». Ensuite seulement, il installa le dernier poêle dans son P.C.

Chaque jour, il parcourait son secteur. Parfois, il passait des heures dans un nid de mitrailleuses, à observer les positions soviétiques. Les Russes creusaient des tranchées, amenaient des cargaisons de madriers, érigeaient des remparts. « Il s'agit de sauver Moscou, avait proclamé Staline. Chaque journée d'immobilité que vous imposez aux Allemands est une victoire de plus pour nous ! »

Un matin, Schütze éprouva une curieuse démangeaison dans les doigts de pieds. Le soir, il retira ses bottes pour frotter ses doigts jusqu'à ce que la peau fût devenue rouge. Le lendemain, ils étaient livides. Il avait beau appuyer sur les ongles, manipuler les phalanges, il n'obtenait aucune réaction, ses orteils restaient insensibles.

Chaque soir, Schütze recommençait à les masser. En secret, quand l'adjudant et le secrétaire dormaient. Le cinquième jour, il ne tenait plus debout : dans la jambe gauche, la zone morte s'étendait jusqu'à mi-mollet. Le lieutenant le surprit alors qu'il n'avait pas encore remis son pantalon. Affolé, il se jeta sur le téléphone.

— Un traîneau, pour le commandant ! cria-t-il dans l'appareil.

Immédiatement, pour le transporter à l'infirmerie. Non, il n'est pas blessé, – des gelures graves. Venez tout de suite.

Malgré ses protestations véhémentes, Schütze fut embarqué de force sur le traîneau de la corvée de soupe. Emmitoufflé dans les couvertures, il se retourna pour jeter un dernier regard sur le paysage désolé. Debout à l'entrée du P.C., le lieutenant agitait la main. Le vaguemestre distribuait le courrier aux estafettes des sections. Trois caisses gisaient dans la neige, – l'eau-de-vie envoyée par l'intendance

pour « remplacer » les capotes fourrées, les bottes feutrées.

À l'hôpital de Mohaïsk, il passa directement sur le billard. Émergeant de l'anesthésie, il tâtonna anxieusement le long de sa jambe : des attelles, un énorme pansement enveloppant complètement le pied, une douleur bizarre dans les orteils... Le chirurgien lui adressa un sourire rassurant.

— La jambe est toujours là, commandant. Je vous ai simplement enlevé deux doigts. Avec une bonne chaussure orthopédique, vous n'y penserez même plus.

— Ce qui veut dire que je suis infirme.

— Absolument pas. Sans compter que vous allez rentrer au pays, par le prochain train. Pour vous, l'hiver russe est fini.

— Ne me cachez rien, docteur, supplia Schütze. Soyez franc : vous m'avez amputé le pied, n'est-ce pas ?

— Mais non : juste deux orteils. Seulement, il faut toujours craindre la gangrène. J'ai taillé dans les chairs saines, aussi loin que possible, je pense que ça ira. De toute manière, la guerre est terminée, pour vous.

Schütze secoua la tête.

— Non : j'ai encore un fils, au front...

À travers les tempêtes de neige, bloqué des heures durant par les congères, attaqué à trois reprises par les partisans, le train sanitaire allait mettre neuf jours pour gagner l'Allemagne. Chaque fois qu'on refaisait son pansement, Schütze guettait l'expression du médecin et des infirmières. Trois wagons plus loin, séparées du reste du convoi par une porte constamment fermée, se trouvaient des voitures divisées en compartiments individuels, chacun réservé à une épave, – des êtres qui balbutiaient, éclataient d'un rire idiot, se débattaient ou encore restaient plongés dans une prostration totale. Les blessés du crâne, devenus des fous incurables. Lorsque le train était forcé de s'arrêter devant une congère que l'escorte devait déblayer au lance-flammes, on les entendait hurler comme des bêtes. Lamentables débris d'humanité qu'on allait rendre à leurs mères.

En signe de glorieux chagrin...

Ce fut à l'hôpital de Francfort-sur-Oder que Schütze put enfin téléphoner à Amélie. Elle ignorait tout, les trois dernières lettres de son mari ne lui étaient pas encore parvenues. Peut-être ne lui parviendraient-elles jamais, peut-être se trouvaient-elles toujours dans l'un des innombrables sacs postaux perdus quelque part entre Moscou et Rummelsbourg, rongés par la neige, abandonnés dans les wagons incendiés par les partisans. Comment s'occuper du courrier alors que des armées entières mouraient de froid !

En entendant la voix de son mari, Amélie pleura de joie.

— Te voilà de retour, sanglota-t-elle. Tu n'es plus là-bas, en Russie... Avec ou sans tes orteils, quelle importance ? Tu es vivant,

Heinrich nous allons nous retrouver...

Elle s'interrompt. La main de Schütze secoua l'écouteur.

— Que se passe-t-il, Amélie ? Pourquoi ne dis-tu plus rien ? Est-ce que... est-ce que Giselher...

Pas cela, surtout, songea-t-il, affolé. Mon Dieu, pourvu que ce ne soit pas cela... Seigneur Tout-Puissant, je t'en supplie...

— Giselher a écrit, reprit Amélie. Il est blessé, lui aussi.

— Blessé ? répéta-t-il, presque joyeux. En quelle partie du corps ?

— Je l'ignore encore. Ce n'est pas lui-même qui a écrit. Une infirmière s'en est chargée. « Je suis encore trop faible pour prendre la plume... »

— Où est-il, en ce moment ?

— À Borrisov. On le ramènera en Allemagne la semaine prochaine.

— De nouveau, elle se mit à sangloter. — Je suis tellement heureuse. Je vais vous retrouver, tous...

Schütze ne put réprimer un frisson. Elle a dit « tous », elle ne veut plus parler de Christian, elle sait que je souffre de cette blessure qui ne cicatrisera jamais.

Trois jours plus tard, il put quitter l'hôpital. Les moignons suppuraient encore, mais la gangrène ne s'était pas déclarée. La circulation s'était rétablie, Schütze s'en rendait compte par les douleurs lancinantes qui partaient de sa jambe et montaient jusqu'au cœur.

— Vous vous en tirez bien, commandant, affirmait le médecin qui l'accompagnait à l'ambulance. Encore quelques jours à l'hôpital de Schneidemuhl, puis, dès que les plaies se seront refermées, on vous renverra chez vous. Désormais, vous êtes inapte au service armé. Débrouillez-vous pour obtenir une petite Kommandantur, ou encore le commandement d'une unité de réserve. En France, si possible.

Dans l'ambulance, Schütze eut un accès de panique. Inapte au service armé... Que vais-je devenir quand la guerre sera terminée ? Je n'ai que mon métier d'officier... en dehors de cela, je ne sais rien faire.

Pendant six mois, il allait avoir tout loisir de suivre les événements des profondeurs rassurantes de son fauteuil. L'absence des deux orteils ne le gênait guère. Inutile de commander des chaussures orthopédiques : la botte gauche était trop large, à présent, mais avec une petite pelote de laine dans la pointe, le vide se trouvait parfaitement compensé. Durant une semaine, Schütze s'exerça en secret, en bottes et pantalon d'uniforme, devant la grande glace de la chambre. Un matin, il surprit Amélie en arrivant dans la salle à manger d'un pas martial, vêtu de pied en cap. Il paraissait tellement heureux qu'Amélie n'eut pas le courage de lui gâcher sa joie. Ce fut seulement après le petit déjeuner qu'elle se décida :

— Il ne faudrait pas montrer en public que tu es de nouveau en

mesure de marcher. Quand tu passeras devant la commission médicale, tu boiteras, tu te serviras d'une canne...

— Voyons, Amélie.

— Si les médecins constatent que tu es guéri, ils vont te renvoyer en Russie. Il faudra que tu joues au grand malade, le plus longtemps possible, – si possible, jusqu'à la fin de la guerre.

— Tu voudrais que je devienne un tire-au-flanc, que je simule, en uniforme ?

— Tu n'as qu'à te mettre en civil, coupa-t-elle, violente. Enfin, tu as une chance de t'en sortir. Tu tiens donc absolument à risquer encore ta vie ? Faut-il que je te perde, toi aussi ?

Le souvenir de Christian se dressait entre eux. Schütze baissa la tête. Il ôta son uniforme et se mit à arpenter la pièce en boitant, les épaules voûtées. Au bout d'une minute, il reprit son attitude normale.

— Tu n'as pas le droit de me demander cela. Tu m'enlèves toute dignité.

— Mieux vaut perdre la dignité que la vie.

Elle débarrassa la table. Comme elle faisait la vaisselle, dans la cuisine, Schütze entendit le bruit d'une assiette qui se brisait. Il l'entendit même à deux reprises. Elle est bien nerveuse, songea-t-il. Mais je la comprends : elle aurait le droit de tout casser.

Au cours de ces six mois, deux événements modifièrent profondément l'existence de la famille.

Il y eut d'abord le matin où Amélie rentra du marché plus tard que de coutume. En apercevant Heinrich-Emanuel dans le couloir, elle rougit comme une jeune fille à son premier baiser. Posant le cabas sur la table, elle ouvrit son sac à main pour se poudrer. Heinrich-Emanuel avait commencé à vider le cabas. Intrigué, il feuilleta un gros catalogue.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Elle rougit de plus belle.

— C'est un catalogue.

— D'une maison spécialisée dans les vêtements de bébé ? Tu t'y intéresses encore, au bout de vingt ans ? Tu as même souligné certains articles, tu as mis des chiffres : langes, deux douzaines... six barboteuses... deux alèses... Qu'est-ce que cela signifie ?

Amélie s'était appuyée au mur. Mille petites flammes dansaient dans ses yeux. Elle rayonnait de bonheur.

— Ce matin encore, je suis allée chez mon médecin. À vrai dire, j'étais fixée depuis trois mois...

Heinrich-Emanuel lâcha le catalogue qui tomba dans le saindoux « garanti goût de beurre ». Il avait du mal à en croire ses oreilles.

— Tu veux dire que tu... que nous... Encore maintenant...

Amélie éclata de rire.

— Je ne suis pas si vieille que cela.

— Tu en es sûre ?

— Tout à fait sûre. C'est pour le mois d'octobre.

Brusquement, il s'approcha d'elle, la prit dans ses bras, la couvrit de baisers, avec toute la fougue d'autrefois. Elle l'étreignit comme pour l'étouffer, ses ongles lui griffèrent le dos, même à travers l'épais tissu du veston.

— Je suis folle de joie, balbutia-t-elle. Littéralement folle...

— Moi aussi, murmura-t-il, moi aussi. – Il s'écarta, la regarda d'un air soucieux. – Je me demande si nous devons annoncer la nouvelle aux enfants.

— Rien ne presse. À moins que tu...

— Il vaudrait mieux que ce soit toi. Les femmes ont plus de tact, dans ces questions.

Ils finirent par conclure un compromis : Amélie avertirait Uta, Heinrich-Emanuel informerait Giselher.

Bien que graves, les blessures du jeune homme ne mettaient pas sa vie en danger. Il avait reçu, dans le ventre, une rafale de mitrailleuse. Par miracle, les cinq balles avaient traversé l'abdomen sans toucher un seul os. Pour l'instant, il était hospitalisé à Neurouppine. On l'avait nommé sergent, on lui avait décerné l'insigne des Blessés, on l'avait proposé pour la Croix de Fer, – récompenses qui le laissaient parfaitement indifférent. Les mois passés en Pologne et en Russie avaient encore confirmé son opposition à tout ce qui portait l'uniforme, donnait des ordres, défilait la poitrine bombée, au son des fifres.

Pour lui aussi, la guerre était finie. Tout au plus allait-on, bien plus tard, l'affecter à la garde d'un camp de prisonniers ou d'un dépôt militaire. Il espérait bien être complètement exempt de service. Alors, il pourrait enfin se consacrer au journalisme, – métier où l'on sentait, sous ses doigts, battre le pouls des événements, où l'on discernait les multiples maladies de la société, où l'on pouvait dire la vérité. À son âge, Giselher ne connaissait pas encore la version allemande de la liberté de la presse, il ignorait que cette liberté était ce qu'on détestait le plus, en Allemagne. Pas seulement en ce moment, ni hier ou avant-hier – depuis toujours.

Au grand soulagement des parents Schütze, l'annonce de la naissance à venir ne provoqua aucun drame. Au contraire.

— C'est merveilleux, maman, disait Uta. Je suis très heureuse pour toi. Pour moi aussi, d'ailleurs : comme je veux être pédiatre...

Giselher, dans sa chambre à l'hôpital militaire, accueillit l'« aveu » de son père en hochant la tête.

— Tout de même, papa... pour un homme de ton expérience...

— Espèce de blanc-bec ! s'exclama Schütze.

Ils se serrèrent la main, se regardèrent dans les yeux. En repartant, Schütze était fier et rayonnant comme un jeune mari en voyage de noces.

Le second grand événement de ces six mois fut le décès soudain du vieux baron von Perritz.

Personne ne s'attendait à sa mort, bien qu'à quatre-vingt-trois ans il ne fût plus guère qu'un résidu, hors des temps et surtout hors du monde actuel. Il ignorait délibérément les décrets et ordonnances, il cultivait ce qu'il entendait cultiver, il traitait les contrôleurs de têtes creuses et d'imbéciles, – un jour, il était allé jusqu'à mettre le Führer régional de l'Agriculture à la porte du château. Fait curieux, les autorités lui fichaient une paix royale. Impossible d'employer la Gestapo contre un fossile vivant, cette vénérable pièce de musée qu'il aurait fallu classer monument historique.

Et voilà qu'il était mort. Dans un champ, entouré de quelque soixante prisonniers polonais qui semaient des pommes de terre. Une dernière fois, il avait levé la tête vers le soleil, comme pour lui demander si, vraiment, le moment était venu de s'en aller... puis il s'était affaissé au milieu des paniers.

Dans son testament, le défunt laissait à Amélie le quart de sa fortune ; quant au domaine de Perritzau, il le léguait à son frère aîné. Le document comportait un codicille :

« Au cas où mon gendre Heinrich-Emanuel Schütze serait nommé général, je désire que ma dépouille mortelle soit exhumée et transportée en Suisse. En effet, il serait alors à craindre que la terre allemande ne connaisse plus jamais la paix. »

Schütze fit la moue. S'il avait connu ces lignes avant de prononcer l'oraison funèbre du baron, il n'aurait pas tant insisté sur « ses vieilles vertus prussiennes ».

Dans le train qui ramenait tout le monde à Rummelsbourg, il se rendait compte qu'au fond, il était détaché des choses d'ici-bas. À l'exception, bien sûr, de sa famille. Amélie, les enfants : désormais, ils constitueraient tout son univers.

*

* *

Vint le jour où il dut passer devant la commission de réforme. Il eut beau boiter de son mieux, grimacer de douleur quand les médecins palpaient les moignons des deux orteils, le verdict était acquis d'avance. « Apte au service de garnison. » Un colonel lui serra longuement la main, d'un air martial.

— Mes félicitations, commandant. Vous êtes tiré d'affaire.

Les remerciements de Schütze manquèrent de conviction. Il sortit – en boitant consciencieusement – et, arrivé dans la rue, regarda autour

de lui. Constatant qu'il était seul, il lança un « Merde de merde » tonitruant.

Si l'administration allemande fait preuve, en temps de paix, d'une lenteur désespérante, elle sait travailler très vite en temps de guerre, quand il s'agit de combler les vides. Dès la semaine suivante, Schütze reçut sa feuille de route :

« ... se présentera, le tant, au Q.G. de la XV^e armée, général von Salmuth, où on lui indiquera son affectation définitive »...

Amélie poussa un soupir de soulagement.

— En France... Dieu soit loué, ce n'est pas la Russie. Là-bas, tu seras en sécurité. Je me demande à quel poste ils vont te nommer.

— Un commandement de tout repos, je suppose. Je vais faire un saut à Neurouppine pour dire au revoir à Giselher. Si tu pouvais commencer à préparer mes affaires...

— Elles sont prêtes depuis longtemps, murmura-t-elle et, soudain, elle se mit à pleurer.

Giselher était toujours alité. Sa convalescence s'annonçait longue. Encore incapable de supporter des aliments solides, il ne se nourrissait que de potages.

— Je te confie maman, dit Schütze. Tu veilleras sur elle...

— Ne t'inquiète pas, papa. Tâche de revenir vite.

En embrassant son fils, Schütze lui passa tendrement la main dans les cheveux. Brusquement, il se souvint de Pierre Bollet. Les mêmes cheveux, bruns, soyeux... Dire que je n'ai jamais eu le courage d'en, parler à Amélie. Pas maintenant, en tout cas, – elle attend un bébé. Chaque homme cache un squelette dans son placard, un secret qu'il emportera dans la tombe. Moi, j'ai trompé Amélie, j'étais heureux en la trompant ; pourtant, elle n'avait pas mérité ça...

*

* *

Frujère est une petite bourgade du Vexin, à l'ouest de Paris. L'existence y était tellement calme, tellement monotone, que même le nouveau chef de la Kommandantur avait parfois l'impression d'étouffer. Alors, il se rendait à Saint-Germain-en-Laye où se trouvait un mess magnifique, amplement fourni en boissons alcoolisées et en jolies filles. À vrai dire, Schütze ne s'intéressait à ce second article que sur le plan mondain. Tout en se félicitant d'échapper, de temps à autre, à la morne grisaille de Frujère.

Ses responsabilités se bornaient, pour l'essentiel, au maintien d'une circulation fluide sur la grande route Paris-Caen-Cherbourg. Si la circulation civile était littéralement inexistante, celle des convois militaires ne cessait de s'intensifier. Jour et nuit, les colonnes de chars, d'artillerie, d'infanterie roulaient vers les côtes.

« Les Anglais veulent débarquer en France ? lisait-on dans les latrines. Qu'ils y viennent, – ils ne mettront pas un seul homme à terre. »

Vers la mi-juillet, il eut la surprise de recevoir la visite du docteur Langwehr. Il l'accueillit à bras ouverts.

— Par exemple ! Décidément, le monde est bien petit. Vous, ici, à Frujère ? Je vois que vous avez décroché votre cinquième galon. Mes félicitations !

Le médecin ôta sa casquette, se débarrassa de son ceinturon.

— Vous n'auriez pas un cognac à m'offrir ? Avec cette poussière, j'ai la gorge desséchée. Cela dit, le monde n'est pas si petit que ça. Ce n'est pas le hasard qui m'amène ici. J'ai obtenu votre adresse par l'intermédiaire de votre oncle, le général en retraite von Perritz – il la tient sans doute de votre femme. À la vôtre, mon cher ! – Il vida son verre, le posa et tourna vers Schütze un regard scrutateur, brusquement dépourvu de jovialité. – Puis-je compter sur votre discrétion absolue ?

— Mais... cela va de soi, docteur.

— Avant de vous exposer le but de ma visite, je tiens à préciser que seul un petit groupe d'officiers triés sur le volet est dans le secret. Des hommes comme le général Halder, ancien chef d'état-major, le maréchal von Witzleben, votre oncle. Je dois vous demander votre parole, – l'engagement solennel de ne rien divulguer, même si vous deviez décliner notre proposition...

— Vous avez ma parole d'officier.

D'un geste solennel, les deux hommes se serrèrent la main. Le climat amical avait fait place à une tension presque palpable.

*

* *

Le docteur Langwehr arpentait la pièce. Il paraissait agité : visiblement, il cherchait ses mots.

— Nous vivons dans une période de victoires, déclara-t-il enfin. Nous occupons la quasi-totalité de l'Europe ; chaque jour, la radio annonce à coups de fanfare un nouveau triomphe, Hitler fait figure de génie. Mais, croyez-vous sincèrement que cela va continuer ainsi ?

— Ce n'est pas moi qui dois répondre à cette question, mais le Führer.

— Erreur : c'est notre sang qui paiera les revers.

— Quand la victoire paraissait assurée, vous ne teniez pas le même langage.

— Qu'est-ce que vous en savez ? grommela le médecin. À mon sens, nous avons perdu la guerre au moment même où nous la déclenchions.

Schütze se servit un second cognac. Il n'en appréciait guère le parfum – pour lui, le meilleur cognac sentait le savon – mais l'alcool l'aidait à réfléchir.

— Où voulez-vous en venir, docteur ? Avez-vous l'intention de vous rendre au G.Q.G. du Führer pour lui dire qu'il ne comprend rien à rien ? Alors que vous et vos amis s'y entendent bien mieux ?

— Depuis longtemps, certains officiers s'efforcent de modifier deux facteurs : la prépondérance toujours plus écrasante du parti, notamment des S.S., et l'amateurisme de Hitler. La défaite éclair de la France fut pour nous un désastre : Hitler en est arrivé à se prendre pour Dieu le Père. Ce qui se passe actuellement sur le front de l'Est – contre la volonté des généraux qu'il réduit au silence, à moins qu'il ne les limoge, – c'est déjà le début de la catastrophe finale.

Schütze haussa les épaules.

— Ce n'est pas à moi d'en juger. Je ne suis qu'un petit commandant de place, – je surveille la qualité de l'eau potable, je m'occupe du logement des unités de passage, et cætera. D'autant que, trop souvent, j'ai eu le tort d'avoir une opinion personnelle. Il ne me reste qu'une ambition : survivre.

— Vous n'avez aucune chance de survivre si les choses continuent d'aller à vau-l'eau.

— Comment voulez-vous changer le cours des événements ?

— Par la déposition de Hitler – au besoin, par sa mort – et par la formation d'un gouvernement provisoire, avec la participation des généraux, en attendant qu'on puisse organiser des élections libres.

Abasourdi, Schütze se pencha en avant.

— Vous savez ce que vous dites, docteur ? Déposer Hitler, le tuer peut-être ? Sommes-nous des officiers ou des assassins ?

— Justement, en tant qu'officiers, nous avons le devoir de servir la patrie. Pour le moment, il est encore possible d'éviter le pire. Bientôt, il sera trop tard.

— C'est une utopie...

— Je vais essayer de vous convaincre. Venez avec moi à Paris. Je vous montrerai le règne de terreur qu'exercent les S.S. et la Gestapo, terreur qui fait de l'entente franco-allemande une horrible dérision. Je vous ferai assister au départ des déportés...

Comme dans les Sudètes, songea Schütze. Comme en Pologne, en Russie. Les fosses communes, jour et nuit, les rafales des mitrailleuses... des milliers de cadavres.

— Je pars avec vous, fit-il. Tout de suite, si vous voulez. Je me demande seulement ce qu'une poignée d'hommes pourrait faire.

— Informer les autres, les gagner à notre cause. Nous serons la petite boule de neige qui deviendra avalanche.

Depuis deux ans, le restaurant de l'hôtel Saint-Just était le rendez-vous attitré de nombreux officiers supérieurs, de plusieurs généraux. La chère était excellente, la cave bien fournie, le propriétaire accueillant. Si bien que personne ne s'étonnait de voir parfois un groupe fort nombreux se réunir dans l'un des salons.

Le docteur Langwehr introduisit Schütze dans la pièce où une trentaine d'hommes dînaient par petites tables. Dès que la porte s'ouvrit, la conversation s'interrompit.

— Messieurs, j'ai le plaisir de vous présenter le commandant Schütze.

Heinrich-Emanuel fut horriblement embarrassé. Les feuilles de chêne des généraux, les larges bandes framboise des officiers d'état-major, les Croix de Chevalier, les brochettes de décorations, — il se sentait un intrus. D'autant que tous les regards se braquaient sur lui, le jugeaient, le jaugeaient. On avait étudié son dossier, on connaissait sa carrière, on savait qu'il était le type même de la médiocrité oppositionnelle. Ce qu'on appelait un exécutant.

Il ne quitta la salle qu'au bout de trois heures. Le docteur Langwehr le ramenait à Frujère. Hébété, Heinrich-Emanuel fixait la nuit.

— Ça vous a secoué, hein ? remarqua le médecin.

Malgré la chaleur, Schütze frissonna.

— Je n'arrive pas à y croire. Bien sûr, j'avais entendu parler des camps de concentration, mais les fours crématoires, les millions de Juifs entassés dans les chambres à gaz, les ignobles expériences...

— Et pas seulement à l'est, acheva le médecin. Demain matin, je vous promènerai dans la région, je vous montrerai les endroits où, chaque jour, les S.S. abattent les résistants français, les musées qu'on pille pour expédier les œuvres d'art par trains entiers dans le Reich. Vous verrez le véritable visage de la fameuse « correction allemande ». Et dites-vous bien que c'est partout la même chose.

À Frujère, Schütze se coucha immédiatement. Sans trouver le sommeil. Un attentat contre Hitler, songeait-il, épouvanté ; jusque dans l'entourage du Führer, il y a des opposants, des généraux célèbres... et moi, je vais marcher avec eux, j'ai donné ma parole. Moi... moi...

Il se leva, plongea la tête dans une cuvette d'eau fraîche. Pour rien : son agitation ne cessait de croître, il avait l'impression que son crâne allait éclater.

La peur. Tout bonnement la peur. Je pourrais faire n'importe quel métier, sauf celui de révolutionnaire. Et pourtant, j'ai promis. Comment tout cela finira-t-il !

Il ne s'endormit qu'au petit matin. Pour rêver qu'il se trouvait dans un fossé, attaché à un poteau, devant douze fusils dirigés vers sa

L'entretien de l'hôtel Saint-Just eut des suites. Trois semaines plus tard, Heinrich-Emanuel fut nommé lieutenant-colonel et affecté à Paris, à l'état-major du Commandant Suprême en France.

— Pour vous rapprocher de la « gâchette », expliqua le docteur Langwehr. Un avancement inespéré, hein ?

Heinrich-Emanuel fut incapable de se réjouir. Pour la première fois, un galon supplémentaire ne lui apparaissait nullement comme une récompense. Pourtant, il avait toujours rêvé de cette situation : appartenir à l'état-major, participer aux grands événements historiques, les diriger, tenir dans sa main le sort de milliers d'hommes. Et voilà que tout cela se réduisait à un bureau fort prosaïque où un lieutenant-colonel de fraîche date passait des heures à fixer sa table de travail – sans pouvoir travailler – dans l'attente d'un instant qu'il redoutait infiniment plus qu'une salve de roquettes soviétiques.

Pourtant, l'existence qu'il menait à présent était bien agréable. Et pour cause : à Paris, il ne se passait rien. Strictement rien. Il y eut Stalingrad, l'irrésistible contre-offensive soviétique, le débarquement des Anglo-Américains en Afrique du Nord, en Sicile, en Italie, la conférence de Téhéran où Churchill, Roosevelt et Staline décidèrent qu'il n'y aurait plus jamais une Allemagne indépendante, – mais pendant que s'accumulaient ainsi les signes précurseurs de la chute du III^e Reich, à Paris il ne se passait rien.

On continuait à déguster huîtres et escargots, le tout obligatoirement arrosé de champagne, à apprécier le charme de jolies Françaises, à passer les permissions sur la Côte basque ou la Côte d'Azur, à expédier en Allemagne bas de soie et bouteilles de cognac, manteaux de fourrure et lingerie affriolante. La Russie était loin, l'Afrique encore davantage ; quant aux Italiens, c'était bien fait pour eux. En France, on se sentait à l'abri. Et l'on apprenait le sens profond de cette vieille expression allemande : « Comme le bon Dieu en France ». Pourvu que cela dure... Vive la guerre, la paix sera horrible.

Le 19 juillet 1944, le docteur Langwehr pénétra dans le bureau du lieutenant-colonel Schütze. Il était pâle, hagard. Comme il allumait une cigarette, Schütze remarqua que ses mains tremblaient.

— C'est pour demain. Au G.Q.G. du Führer. Tout est prêt.

— L'assassinat, demain...

— Eh, oui. Une bombe, dans la salle des cartes, pendant la conférence quotidienne.

— Et les autres, ceux qui seront autour de lui ?

Le médecin baissa la tête.

— Toute grande action exige de grands sacrifices. Quand il s'agit de sauver des millions d'individus, on ne peut s'arrêter au sort de trois ou quatre hommes.

— Même s'ils n'ont rien à se reprocher ?

— Les morts de la guerre n'avaient rien à se reprocher, eux non plus. Votre fils... deux des miens...

— Vous avez perdu deux fils ? fit Schütze, horrifié.

— Le premier à Abbeville, le second à Stalingrad. – D'un geste las, le médecin se passa la main sur les yeux. – Enfin, revenons à l'affaire de demain. Dès la mort de Hitler, le général von Stulpnagel fera arrêter l'ensemble des S.S., à Paris. Quant aux armées engagées en France, les maréchaux Rommel et Kluge veilleront à ce qu'elles ne bougent pas. À Berlin, le nouveau gouvernement prendra immédiatement le pouvoir, sous la direction de Goerdeler, l'ancien bourgmestre de Leipzig. Votre oncle, le général von Perritz, commandera deux régions militaires. Il se trouve déjà sur place, à Münster. Vous verrez, tout se déroulera avec la précision d'un mouvement d'horlogerie.

— Mais est-ce bien le moment ? protesta Schütze. En Normandie, plus de 40 divisions anglo-américaines sont sur le point d'enfoncer notre dispositif. Sans arrêt, des milliers de bombardiers alliés pilonnent nos positions, – en une seule journée, on a compté 12 000 bombes sur un espace de 3 kilomètres. Et c'est maintenant que nous devons trahir nos soldats ? Dans cette situation dramatique ?

— Nous ne les trahissons pas, nous les sauvons. Hitler liquidé, la guerre cessera aussitôt. Avec une seule bombe, nous allons sauver des millions d'hommes. Cette chance unique, vous voudriez que nous refusions de la saisir ? C'est maintenant qu'il faut agir, – avant que les Anglais atteignent le Rhin, avant la grande offensive d'automne des Russes, avant que les Américains franchissent les Alpes pour marcher sur Vienne !

— Quelle sera ma mission ? s'enquit Schütze, résigné.

— Dès réception du signal convenu, vous arrêterez, avec les quarante hommes que nous mettons à votre disposition, l'état-major des Services de Sécurité. Vous remettrez vos prisonniers au Q.G. de l'armée d'occupation.

— En cas de résistance...

— Vous briserez toute résistance.

— Et si l'attentat contre Hitler échoue ?

— L'échec est impossible.

Schütze se passa la main dans les cheveux.

— Franchement, docteur, je ne suis pas tranquille.

— Prenez deux comprimés de pervitine. Cela vous donnera un coup

de fouet. Sur ce, je m'en vais. À demain.

Le 20 juillet, au G.Q.G. du Führer, la bombe à retardement explosa comme prévu. Plusieurs généraux furent blessés, mais Hitler s'en tira. Par la faute du soleil : comme la journée était torride, la conférence quotidienne eut lieu non dans l'abri bétonné où elle se déroulait d'habitude, mais dans un baraquement en bois. L'explosion ayant fait sauter immédiatement le toit et les fenêtres, le souffle de la déflagration se trouva atténué. Dans l'abri bétonné, tout le monde aurait été tué.

En entendant la sonnerie du téléphone, Schütze sut que l'instant fatidique était arrivé. Il décrocha, perçut une voix d'homme qui annonça « Plan 1 », et reposa l'écouteur.

À Paris, le général von Stulpnagel passait à l'action. En l'espace de quelques minutes, la totalité du commandement S.S. fut arrêtée. Des détachements blindés verrouillèrent les voies d'accès à la capitale, bloquèrent les casernes S.S. des environs. Plus loin, en Normandie, les armées engagées face aux Anglo-Américains observaient une neutralité prudente, bien que le maréchal Rommel, acquis à la conjuration, eût été éliminé trois jours plus tôt : alors qu'il était en tournée d'inspection, sa voiture avait été mitraillée par un chasseur-bombardier de la R.A.F., et le maréchal avait été grièvement blessé.

Heinrich-Emanuel Schütze s'était mis en route, lui aussi. Avec une heure de retard, toutefois. Après le coup de téléphone, il avait eu un accès de faiblesse, si bien qu'il avait dû s'allonger pour permettre à son cœur de se calmer. Ensuite, il était parti à la tête de son petit détachement afin d'occuper le siège des Services de Sécurité. Au bout de cinq cents mètres, il vit arriver une voiture militaire qui freina brusquement pour s'arrêter juste devant lui. Au volant se trouvait un officier supérieur.

— Où allez-vous ?

— Au centre des Services de Sécurité.

— Vous savez que le Führer est vivant ? Le colonel Rehmer, chef du bataillon de la garde « Grande Allemagne », lui a parlé au téléphone. Les troupes loyalistes occupent le ministère de la Guerre. C'est tout ce qu'on sait, pour l'instant.

La voiture repartit à toute vitesse, en direction de la place de l'Étoile. Le lieutenant-colonel Schütze resta comme pétrifié. Hitler vivant... l'attentat a échoué... cela signifiait la condamnation à mort pour tous ceux qui avaient toléré l'entreprise. Et lui-même, avec ses quarante bonshommes, un révolutionnaire sans révolution, triste pantin qui avait cru participer à un événement historique, un zéro, une lamentable nullité.

— En avant, marche !

Plusieurs unités d'infanterie cernaient déjà l'état-major des Services

de Sécurité. Abandonnant son détachement, Schütze pénétra dans le bâtiment. Dans les couloirs, des soldats armés gardaient les policiers abasourdis. Après une brève et violente altercation avec un lieutenant qui prétendait lui barrer le chemin, Schütze découvrit le bureau des « manitous ». Écartant les deux fantassins qui en gardaient l'entrée, il poussa la porte. Deux officiers S.S. se levèrent de leurs fauteuils en cuir beige. Derrière eux, un grand rectangle clair se détachait sur la tapisserie du mur, l'espace occupé par un tableau, – on apercevait encore le crochet. Le tableau lui-même gisait à terre. À travers le verre émiétté d'un coup de pied, le visage de Himmler semblait fixer l'intrus. Avec son pince-nez, il avait l'air d'un brave employé de banque, bon époux et bon père de famille. La passion du génocide ne s'inscrit pas forcément dans les traits.

Schütze se pencha, ramassa la photo, la secoua pour faire tomber les débris de verre et la posa sur la table. Les deux S.S. parurent surpris. Ils s'étaient attendus à ce qu'on leur rendît leurs revolvers, en les invitant du geste à s'en servir contre eux-mêmes. Et voilà qu'un officier d'état-major récupérait soigneusement le portrait du Reichsführer S.S. ! En le maniant avec douceur !

Heinrich-Emanuel esquissa une inclinaison du buste.

— Lieutenant-colonel Schütze !

— Standartenführer Ehrenbach, Sturmbannführer Harris.

Schütze se racla la gorge.

— Messieurs, les événements sont encore confus. Pour l'instant, vous êtes aux arrêts...

— Une belle pagaille, coupa Ehrenbach. – Il alla se planter devant la porte-fenêtre donnant sur le jardin. Deux chars légers avaient pris position sur la belle pelouse pour garder l'arrière du bâtiment. – Est-ce que les militaires sont devenus fous, à Paris ? Les conséquences, lorsque le Reichsführer sera au courant...

— Même si Hitler était mort, intervint Harris, vous ne croyez pas, tout de même, que nous remettrons le pouvoir aux généraux !

Il se leva pour arpenter la pièce. À chaque pas, on entendait cliqueter ses éperons : on l'avait arrêté alors qu'il rentrait d'une promenade à cheval, dans le bois de Boulogne.

— Hitler est vivant, messieurs...

— Comment ? Qu'est-ce que vous dites ?

— Bien que je n'aie pas le droit de vous en informer... – Schütze faillit s'étrangler d'émotion. Je suis un salaud, songea-t-il, un infâme salaud... – Bien que je n'en aie pas le droit, je suis venu ici, au mépris de toute prudence, pour vous dire qu'il s'agit d'une regrettable erreur.

— Vraiment ? gronda Harris.

D'un geste brusque, il ouvrit la porte. Aussitôt, les soldats qui se tenaient dans le couloir levèrent leurs carabines.

— Et ça ? hurla Harris. C'est aussi une erreur, peut-être ?

— Eh oui, messieurs. Dans une heure, la situation sera redevenue normale, vous verrez. L'attentat contre Hitler a échoué. Une petite clique d'officiers tente encore de faire... comment dirai-je... une sorte de révolution de palais. En ce qui me concerne, j'avais reçu l'ordre de vous arrêter. Vous savez ce que c'est qu'un ordre : on l'exécute. Je puis vous assurer que dans cette affaire j'observe une attitude entièrement passive.

— Des paroles, tout cela, grommela Ehrenbach.

De nouveau, il regarda par la fenêtre. Les deux chars se retiraient, labourant le gazon et les parterres de fleurs.

— Qui est à l'origine de cette incroyable histoire ? demanda Harris.

— Je ne sais pas.

— Qui vous a donné l'ordre ?

— Un inconnu, par téléphone, du commandement suprême en France.

Harris monta sur un fauteuil pour raccrocher le portrait de Himmler.

— Ça leur coûtera cher, à ces messieurs de la Wehrmacht, gronda-t-il.

Heinrich-Emanuel se garda bien de répondre. Qu'est-ce que j'ai fait... Mon Dieu, qu'est-ce que j'ai fait ! Je suis un lâche, un traître, mais je veux revoir mes enfants, ma femme. Je veux vivre. Voilà pourquoi j'ai agi ainsi. Je n'ai jamais eu l'étoffe d'un révolutionnaire, je ne suis pas un héros... je ne suis qu'un triste individu...

Trois heures plus tard, Harris et Ehrenbach étaient libres. À Berlin, le général Beck se suicida. En France, le général von Stulpnagel se rata, – la balle qu'il se logea dans la tête ne détruisit que le nerf optique. Ce fut un aveugle que les hommes de la Gestapo chargèrent sur une civière pour l'emmener en prison.

Quant à Schütze, il se retrouva dans la cave du bâtiment des Services de Sécurité. Dans une cellule minuscule, si basse de plafond qu'il pouvait à peine se tenir debout. L'ameublement se réduisait à un escabeau en bois. La cave comprenait de nombreuses cellules similaires, il s'en était rendu compte pendant qu'on l'avait entraîné à travers le labyrinthe des couloirs. C'était Harris lui-même qui avait refermé la porte sur lui.

L'obscurité était totale. À force de tâtonner, il trouva l'escabeau. Un brouhaha tumultueux, soudain, un cri affreux comme un hurlement de bête qu'on égorge, le bruit d'une chute, – encore des voix, puis des pas... un objet pesant qu'on traînait dans le couloir..., des clefs qui s'entrechoquaient, une porte refermée, des gémissements qui s'éteignaient lentement...

Schütze frappa à la porte. D'abord poliment, ensuite plus fort, pour

finir en tambourinant des deux poings.

— Une erreur ! hurla-t-il. Puisque je vous dis que c'est une erreur ! Je veux parler au Standartenführer Ehrenbach. Il faut que je lui parle. C'est une erreur !

Il continua ainsi pendant près d'une heure, ébranlant la porte à coups de poing et de pied. Devenu aphone, il se jeta de tout son poids contre le battant.

Enfin, il se tut, à bout de forces. Ce fut alors que la porte s'ouvrit. Aveuglé par la torche qu'on lui braquait en plein visage, il se dressa. Aussitôt, un énorme jet d'eau glaciale le renversa. La porte se referma. Il y eut le bruit ignoble des verrous, puis de gros rires qui s'éloignaient.

Il ignorait que la riposte, répression sanglante et démesurée, s'était déclenchée. La nuit même, les principaux conjurés, et parmi eux le colonel von Stauffenberg qui avait placé la bombe, avaient été fusillés dans la cour du ministère de la Guerre. Une vague d'arrestations déferlait sur l'Europe. Par centaines, les officiers mettaient fin à leurs jours. Le docteur Langwehr se suicida alors que les S.S. enfonçaient la porte de son appartement. Le général von Perritz choisit la même solution. Dans une chambre d'hôtel, près de Münster. Après avoir revêtu son uniforme de gala, il glissa le canon du revolver entre ses lèvres et appuya sur la gâchette. Une détonation sourde, étouffée, que personne n'entendit.

Les S.S. ne découvrirent son corps que deux jours plus tard. Les listes trouvées au ministère de la Guerre mentionnaient simplement « von Perritz ». Un commando s'était rendu en Silésie, chez le vieux baron qui reposait depuis des années dans le caveau familial.

La fortune du général – il l'avait léguée à sa nièce Amélie – fut saisie, le corps incinéré. On alla jusqu'à répandre les cendres dans un champ.

La fureur du tyran sauvé par le hasard – « par la Providence », affirmait-il – ne connaissait plus de limites.

*

* *

Le lieutenant-colonel Schütze moisissait toujours dans sa cellule.

À quatre reprises, le Sturmbannführer Harris l'avait interrogé. Chaque fois, il avait déclaré : « C'est une erreur. S'il en était autrement, serais-je venu vous prévenir ? » Et, chaque fois, on l'avait ramené à la cave. De temps à autre, il entendait résonner des bottes, sur les marches de fer, puis, quelques minutes plus tard, des coups de feu venant du jardin.

Affalé sur l'escabeau, les mains jointes, il écoutait anxieusement. Des pas... ils continuent... un bruit de clefs... la cellule voisine... ou

encore la quatrième porte à gauche, la cinquième à droite... les pas repartent. Quand sera-ce mon tour ? Demain ? Après-demain. Je deviens fou... encore des pas...

XVI

Trois semaines passées sur un escabeau, la tête tournée vers la porte. Vingt et un jours, vingt et une nuits à attendre qu'on vînt le chercher pour le coller au mur, au fond de ce beau jardin.

Quand, enfin, on le fit sortir de son trou, il s'effondra dans les bras des deux S.S. On le traîna, non vers le jardin, mais dans le grand escalier, jusqu'au bureau du Standartenführer Ehrenbach où il s'effondra dans un fauteuil.

— *Heil Hitler* ! fit Ehrenbach. Votre affaire s'est éclaircie. Vous n'étiez effectivement qu'un exécutant. Votre nom ne figure sur aucune liste. Vous vous êtes mis en route parce que vous en avez reçu l'ordre. Reste à savoir qui vous a donné cet ordre.

— Puisque je vous dis que je n'en sais rien. On m'a téléphoné...

— Et vous avez obéi ? Comme cela, sans vérifier, sans réfléchir ? Tout de même fort de tabac, non ? Alors, demain, si quelqu'un vous appelle pour vous ordonner de liquider tel maréchal, vous obéirez encore ?

Schütze respira profondément. Il commençait à se ressaisir. Simple exécutant... sur aucune liste... plus question de le fusiller.

— Voyons, fit-il, vous aussi, vous recevez des ordres, je suppose. Est-ce que vous vérifiez chaque fois, est-ce que vous, vous cherchez à comprendre, à juger ? Et quand l'ordre ne vous convient pas, est-ce que vous refusez de l'exécuter ?

Ehrenbach haussa les épaules.

— Je suis obligé de vous libérer, colonel. À regret, pour être franc. À mon sens, vous êtes le type parfait de l'imbécile discipliné. Sourd, muet, aveugle. Un automate qui se met en mouvement dès qu'on hurle suffisamment. C'est avec cette mentalité que vous avez réussi à être lieutenant-colonel... Vraiment, cela me dépasse.

— Pourtant, c'est la vérité, murmura Schütze. Vous voyez bien mon uniforme.

Il devait faire un pénible effort pour garder les yeux ouverts. Dormir, m'étendre dans un lit, dormir profondément, bien au chaud...

— Pourquoi n'avez-vous pas participé de façon plus active au soulèvement du 20 juillet ?

— J'avais prêté serment. Au Führer. Je puis difficilement m'en délier moi-même.

— Ouais...

La tête penchée, Ehrenbach le scrutait attentivement. Est-il sincère ou est-il assez malin pour poser à l'idiot complet ? Il se remémora le

dossier de Schütze qu'on lui avait fait parvenir de Berlin. Une carrière subalterne sans histoire, à part un incident avec les S.S., dans les Sudètes, et l'arrestation de trois jeunes lieutenants nationaux-socialistes. Même là, uniquement parce que désespérément obtus. Rien d'un fanatique, — le vrai castrat politique. Un fonctionnaire en uniforme, poussé uniquement par l'ambition de faire partie de l'état-major. Quelques publications sur des sujets strictement militaires, — dans ce domaine, une compétence incontestable. De temps à autre, se fait remarquer comme une grande gueule, mais seulement à titre épisodique.

— Vous êtes remis à la disposition du Q.G. de Paris. Vous trouverez certains changements. Les Alliés ont élargi leur tête de pont. La pression anglaise s'accroît.

Du coin de l'œil, il guetta les réactions de Schütze. Heinrich-Emanuel n'avait plus la force de réagir. Amélie doit s'inquiéter, voilà trois semaines qu'elle est sans nouvelles.

— Je peux écrire à ma femme ? demanda-t-il.

— Évidemment. Vous pouvez de nouveau faire tout ce que vous voulez. Sauf participer à une révolte. À part cela, vous êtes un homme libre.

— Je vous remercie.

— *Heil Hitler !*

Schütze se leva. Mobilisant ses dernières ressources d'énergie, il lissa sa tunique, se coiffa, salua. Puis, il sortit, lentement, posément, en bombant le torse. Ehrenbach le suivait d'un regard incrédule.

Cet homme-là, songea-t-il, si on lui retirait le droit de porter l'uniforme, qu'est-ce qu'il deviendrait ? En civil, il se déplacerait probablement à quatre pattes, il ramperait devant tout le monde.

Dans les rues, c'était la même circulation de véhicules militaires, les mêmes queues de ménagères devant les boutiques d'alimentation. Comme si rien ne s'était passé, au cours de ces trois semaines.

Au Q.G., Schütze dut se débattre pendant quatre heures pour faire enregistrer son retour. On lui annonça qu'il pouvait reprendre ses valises au siège central de la Gestapo, puis on lui remit sa feuille de route. C'est-à-dire qu'on se débarrassa de lui.

Pont-Surrère. Un chef-lieu de canton, sur la Moselle, au nord de Nancy. Commandant d'un dépôt d'étape. Il allait pouvoir s'allonger sur une montagne de chaussettes et de tricot de corps pour dormir en toute tranquillité, jusqu'à la fin de la guerre.

Une voie de garage. Schütze ne songeait pas à protester ni même à s'irriter : les vingt et un jours de cellule l'avaient vidé. Du moment qu'il pouvait quitter Paris, se planquer dans un coin perdu...

À l'ouest, les armées alliées déferlaient sur la France. À l'est, les Russes envahissaient la Prusse-Orientale. Jusqu'alors, la population allemande n'avait connu que les bombardements aériens. À présent, elle allait subir la guerre totale, ininterrompue, au niveau du sol.

Par millions, les habitants des régions menacées tentaient de fuir vers l'ouest. Les colonnes interminables rampaient le long des routes, laissant derrière elles un sillage de cadavres. Vieillards, nourrissons, femmes enceintes, morts de faim, d'épuisement, de froid.

Rummelsbourg fut évacué. Amélie et Uta avaient déjà fait transporter le mobilier à Berlin. Elles n'habitaient plus qu'une seule pièce. Le petit Fritz Schütze, né en octobre 1942, courait dans l'appartement désert, criant à tue-tête parce que « cela résonnait tellement bien ».

Et voilà que la famille prenait, elle aussi, le chemin de l'exil : Amélie, Uta, Giselher et le petit Fritz. À pied, bien sûr. Les trains étaient réservés aux troupes, les camions immobilisés par le manque d'essence ; quant aux chevaux, ils valaient leur pesant d'or.

À Berlin, ils trouvèrent, grâce à l'administration militaire, un logement dans une maison à moitié détruite. Giselher secoua la tête.

— Évidemment, avec quelques feuilles de carton et de contreplaqué, on rendrait la baraque à peu près habitable. Seulement..., je me demande... nous ferions mieux de repartir, vers le nord.

— À t'entendre, les Russes pourraient arriver jusqu'à Berlin, protesta Amélie.

— Pourquoi n'y arriveraient-ils pas ?

— Mais, dans ce cas, la guerre...

— ... serait perdue ? C'est déjà fait, maman, inutile de te leurrer. Mais si nous partions à la rencontre des Anglais... dans la lande de Lunebourg, par exemple, là-bas, il n'existe aucun objectif militaire.

— Il faudrait d'abord demander à ton père. Je vais lui écrire.

Elle n'eut jamais de réponse. À trois reprises, le train postal venant de France fut incendié par les chasseurs britanniques. Là-bas, à Pont-Surrère, Schütze était coupé de tout. De temps à autre, il recevait un journal qui célébrait l'inébranlable résistance du peuple allemand. Par bonheur, il y avait Radio-Luxembourg qu'il écoutait en secret. Ainsi, il avait au moins une idée de la situation réelle.

En France, l'effondrement allemand se transformait en débâcle. Les chars de Patton avançaient tellement vite que les forces d'occupation n'avaient pas le temps de s'installer dans leurs positions de repli. D'autant que la bonne vie les avait rendues paresseuses.

Les fonctionnaires allemands, eux, fuyaient à toute allure. Avec des camions bourrés de meubles, de tapis, de caisses de champagne, de filles. Dans l'espoir de sauver ce qu'il y avait encore à sauver.

Notamment les filles. En près de cinq ans, on s'était acclimaté.

Chefs de Kommandantur, adjudants-fourriers, officiers de liaison avec les autorités civiles, chacun de ces satrapes en miniature avait pris une maîtresse. De toute évidence, il fallait emmener ces femmes, on avait entendu dire que dans les villes libérées elles avaient été tondues, pourchassées nues dans les rues. Impossible d'abandonner Joujou à la populace. De toute façon, on serait bien content de l'avoir, là-bas, en Allemagne. On l'engagerait peut-être comme bonne à tout faire...

À l'approche du Rhin, des S.S. mitraillette au poing obligèrent les malheureuses à descendre des camions, des voitures, des wagons. Leurs protecteurs protestèrent, hurlèrent, se démenèrent, – jusqu'au moment où ils s'aperçurent qu'on formait en hâte de nouvelles unités censées stopper les chars américains. Du coup, ces messieurs se calmèrent, invoquèrent les ordres et décampèrent. Chacun avec sa petite valise contenant un costume civil, une ou deux chemises blanches. Ma petite Joujou, je suis désolé, mais que veux-tu, c'est la guerre.

Heinrich-Emanuel, lui, restait méticuleux jusqu'au bout. Sur le plan administratif, même l'effondrement doit se faire selon les règles. Pour commencer, il fit dresser un inventaire détaillé. De quoi occuper quatre-vingt-dix-sept soldats et sous-officiers pendant six jours et autant de nuits. Un travail colossal : Heinrich-Emanuel fut stupéfait de découvrir l'importance des richesses confiées à sa garde.

Quand l'inventaire fut terminé, les forces alliées approchaient de la Moselle. Par bonheur, Schütze, au dernier moment, reçut des instructions précises : il allait faire sauter le dépôt. De toute manière, il aurait refusé de distribuer les marchandises aux troupes allemandes en retraite, puisque les ordres ne prévoyaient rien de tel.

40 000 paires de chaussettes, 7 000 capotes, 35 000 boîtes de conserves, 10 000 bouteilles d'eau-de-vie, 21 000 jeux complets de sous-vêtements, 210 000 paires de chaussures, le tout réparti en quatre immenses hangars. Schütze surveilla personnellement la mise en place des charges. Après l'explosion, il attendit, debout dans sa voiture, que l'incendie se fût suffisamment propagé à travers les monceaux de marchandises. Puis il confia son rapport – « mission accomplie » – à une estafette motocycliste qui devait l'apporter au Q.G. de l'armée. Dès le premier tournant, le motocycliste s'engagea dans un sentier qui conduisait non au Q.G., mais au Rhin. Pour s'éloigner plus vite de la guerre.

— Quel imbécile ! grommelaient les hommes de Schütze. Au lieu de distribuer tout ça... 35 000 boîtes de conserves, alors qu'on a le ventre creux. À quoi peut-il bien penser ?

Heinrich-Emanuel ne pensait à rien. Depuis le 20 juillet, il s'interdisait de penser. Bien sûr, il portait toujours l'uniforme, il restait officier, il se considérait toujours comme lié par son serment, mais il

se bornait à exécuter les ordres. Et au milieu de cette effroyable pagaille, les ordres se faisaient de plus en plus rares.

Il ne retrouva sa lucidité qu'en apprenant, de l'autre côté du Rhin, que son détachement allait être intégré dans une brigade d'assaut. Hitler avait chargé le maréchal Model de transformer la Ruhr en une immense forteresse. Comme la future forteresse se trouvait déjà encerclée – au nord par les Anglais de Montgomery, au sud par les Américains de Bradley, – Schütze jugea que sa place était ailleurs. Il se délivra à lui-même un ordre de mission pour le Slesvig.

À sa stupéfaction, il trouva, dans cette province lointaine, une armée pratiquement intacte. Surprise pénible pour un homme qui n'avait plus qu'une idée : fuir la guerre.

La forteresse Ruhr capitula le 18 avril. À Berlin, les Russes étaient à quelques centaines de mètres de la chancellerie. Leur artillerie poursuivait la destruction systématique de la capitale.

Le 30 avril 1945, Hitler se suicida, après avoir nommé le grand-amiral Dönitz à la présidence du Reich. Le lieutenant-colonel Schütze figurait parmi les officiers qui félicitaient le nouveau chef de l'État. Farce dérisoire, suprême ironie du destin ! Schütze s'en rendait compte sans se troubler pour autant. Autrefois, l'effondrement total de sa patrie aurait signifié pour lui l'effondrement de tout ce qui était sa vie. À présent, il se demandait simplement si Amélie et les enfants étaient sains et saufs, où ils se trouvaient, quand il allait les revoir.

Le 23 mai, le gouvernement Dönitz et ses troupes furent officiellement faits prisonniers. Schütze se sentit humilié : des soldats anglais lui avaient enlevé son ceinturon, ils l'avaient placé contre le mur, les bras levés, pour le fouiller. Son irritation ne se dissipa qu'une semaine après son arrivée au camp XII. Un commandant appartenant à l'intelligence Service le convoqua, lui fit servir un poulet rôti et un verre de whisky. Pendant qu'il mangeait, rongé sans pudeur aucune jusqu'au dernier os, l'Anglais feuilletait un dossier.

— Vous avez participé à l'instruction théorique des jeunes officiers, je crois ? demanda-t-il, dans un allemand impeccable.

— C'est exact, mais uniquement sur le plan militaire. Je ne participais pas au programme d'instruction civique, programme réservé aux délégués du parti national-socialiste. Je m'occupais surtout de questions tactiques...

— Je sais. Il se trouve que nous aimerions organiser des cours dans les camps de prisonniers. Pour exposer la nouvelle situation : il est effarant de voir à quel point les conceptions des soldats allemands ont été faussées. Dans notre esprit, la captivité n'est pas une punition, mais une rééducation qui a pour but de créer une mentalité différente. Si nous vous acceptons dans nos groupes d'instructeurs, ce serait pour vous permettre de prononcer ensuite, dans les camps de prisonniers,

une série de conférences. À condition que vous vous portiez volontaire. Nous ne forçons personne à renier ses convictions. Vous devriez y penser.

Heinrich-Emanuel y pensa. Il s'inscrivit au cours de sciences politiques dirigé par un professeur d'histoire de Cambridge. Pendant quatre semaines, en compagnie de quarante officiers allemands, il apprit le sens et le fonctionnement de la démocratie, pourquoi l'Allemagne avait perdu la guerre, et ce qu'elle devait faire pour mériter à nouveau la confiance internationale. En admettant qu'elle pût encore la mériter.

Vers la fin août, le lieutenant-colonel Schütze prononça sa première conférence, devant les 12 000 prisonniers du camp VI.

— Le 20 juillet 1944 aurait-il pu sauver l'Allemagne ?

Après avoir décrit la lutte héroïque de la poignée d'officiers qui avaient voulu éviter le désastre, il se lança dans la péroraison :

« Ces hommes qui ne craignaient ni la torture ni la mort resteront toujours l'idéal du soldat allemand ! La fidélité à la patrie doit l'emporter sur la fidélité à un serment prêté au nom d'un dément ! »

Ce fut un énorme succès. À telle enseigne que Heinrich-Emanuel alla faire le tour des camps, prononçant partout la même conférence. On le recevait comme une vedette de cinéma, on l'applaudissait. Si bien que l'administration britannique le chargea de présenter son « 20 juillet 1944 » également devant les internés politiques, à la prison de Flensburg.

Dans le vaste réfectoire, sur des bancs méticuleusement alignés, se serraient des dizaines d'hommes en tenue de bure. Pas un uniforme, pas un insigne de grade. Chefs S.S., hauts fonctionnaires de la Gestapo, dignitaires politiques. Les uns en instance de jugement – ceux-là avaient du temps devant eux, – les autres dans l'attente d'une extradition certainement proche et qui allait inévitablement aboutir à une condamnation à mort.

Schütze avait déjà débité la moitié de son exposé quand son regard s'arrêta sur un homme assis au second rang. Une tête étroite, un visage caractéristique, une bouche mince... et ce visage lui souriait, lui adressait même un clin d'œil.

Heinrich-Emanuel sentit le sang lui monter à la tête.

Ehrenbach. Le Standartenführer Ehrenbach. Il n'avait qu'à se lever, à déclarer : « L'orateur, cette grande gueule, là-haut, sur l'estrade... le 20 juillet 1944, je l'ai vu salir ses flanelles. »

Schütze détourna la tête pour échapper à ce regard sarcastique. Une sueur froide lui collait la chemise sur le dos. Il dut vider toute la carafe d'eau pour retrouver à peu près sa voix.

Dès le lendemain, il se présenta à l'Intelligence Service pour expliquer qu'il était souffrant. « C'est la vésicule », gémit-il pendant

l'examen médical. On ne lui trouva rien, mais on le porta quand même malade. De toute façon, il avait le teint tellement livide...

*

* *

Aucune nouvelle d'Amélie. Avait-elle réussi à échapper aux Russes, était-elle restée à Berlin, était-elle encore de ce monde ? Il n'en savait rien. La Croix-Rouge, allemande comme la Croix-Rouge alliée, s'efforçait désespérément de retrouver plusieurs centaines de milliers de disparus. Heinrich-Emanuel attendait toujours une réponse.

En février 1946, après six mois de captivité, on le libéra. Comme on lui demandait d'indiquer son domicile, il se rendit compte qu'il ne savait où aller. En Silésie, il y avait les Russes, à Rummelsbourg, la caserne était occupée par un régiment de Mongols. À Berlin, la maison qu'il avait habitée n'existait plus ; à Cologne, il ne connaissait plus personne.

Alors, il opta pour Detmold. Là-bas, il avait été heureux ; là-bas, certains se souvenaient peut-être encore du capitaine Schütze. Le contremaître Anton Schwarz – dans le temps, il était communiste – ou l'architecte Hubert Nussling qui lui avait prêté *Mein Kampf*. Peut-être même leurs fils qui avaient sauvé Christian-Siegbert. Qui l'avaient sauvé pour qu'il pût mourir en Russie...

Il partit avec une petite valise en carton qui contenait tout ce qu'il possédait : deux chemises, deux caleçons, une paire de chaussures. En guise de costume, il portait son vieil uniforme modifié par le tailleur du camp, et sa capote fanée, sans revers ni épaulettes.

Après les immenses ruines des grandes villes, la petite cité de Detmold, bien que partiellement sinistrée, lui apparut comme une véritable oasis de paix. Lentement, il se dirigea vers la maison jumelée, derrière le théâtre, où avait habité Hubert Nussling, architecte et nazi.

La maison était à moitié détruite. Au-dessus du second étage, on avait installé une toiture provisoire. La plaque de l'architecte Nussling avait été enlevée. On voyait encore les trous des vis. Heinrich-Emanuel frappa à la porte du rez-de-chaussée. Une femme vint ouvrir.

— Je n'ai que ma propre ration de pain, déclara-t-elle, effleurant du regard la valise de carton. Adressez-vous à l'école, on distribue des repas chauds...

— Je cherche M. Nussling, coupa-t-il.

— Vous êtes un parent, sans doute ? Eh, oui, les Nussling. Leur fils a été tué en Afrique. Puis, le père a été nommé chef de district. Mais le 21 juillet 1944, on est venu le chercher. Personne ne l'a revu. Alors sa femme a quitté la ville et j'ignore son adresse...

Il fut plus heureux dans la petite colonie ouvrière, à la lisière de la

localité. Le pavillon numéro 39 était encore debout. Quelque peu délabré, mais le potager était bien tenu. Et le contremaître Anton Schwarz vivait toujours. Il ne reconnut le visiteur qu'au bout de plusieurs secondes.

— Le capitaine ! s'exclama-t-il, souriant. Ici, à Detmold ! Pour une surprise... Comment se fait-il ?

Il fit entrer Schütze dans le petit vestibule, le débarrassa de sa capote et, soudain, se rendit compte que sa question était stupide.

— Venez au salon. Juliette ! Eh, Juliette ! Du café, bien chaud, bien fort, pour le capitaine Schütze ! Mais... vous avez dû monter en grade ?

— À la fin, j'étais lieutenant-colonel. C'est vieux, maintenant. Aujourd'hui, je ne suis plus rien. Et, surtout, je suis seul. Aucune nouvelle de ma femme, des enfants. Je n'ai plus de logement, je ne possède que cette horrible valise. Je pourrais me coucher dans le fossé, déclarer que me voilà chez moi, – ce serait exact.

— Saleté de guerre ! grommela Schwarz. – Il puisa dans une blague à tabac, roula deux cigarettes et en tendit une à Schütze. – Mon fils Ewald est prisonnier, aux États-Unis. D'après ses lettres, il n'est pas à plaindre. Et votre Christian ?

— Mort. En Russie.

— Saleté de guerre, répéta Schwarz. Écoutez... Bien sûr, ce n'est pas très grand, mais si vous voulez, la chambre de mon fils est libre. Vous pourriez y habiter le temps de trouver quelque chose de mieux.

— Il me reste à peine cent marks, murmura Schütze.

— On en reparlera demain. Nous n'allons pas liquider en cinq minutes une guerre que nous avons mis six ans à perdre. Buvez donc votre café, vous avez l'air gelé.

XVII

Pour la première fois depuis des mois, Heinrich-Emanuel dort profondément, sans s'agiter, sans faire de cauchemars.

Dans ce monde ravagé, il restait quand même quelques havres de paix, quelques îlots de générosité. Dans toute cette désolation, l'on voyait renaître un peu d'espoir.

Le lendemain matin, au petit déjeuner, M^{me} Schwarz servit des petits pains croustillants et du miel. Un vrai pays de cocagne.

— Simple question d'organisation, expliqua Schwarz. Vous seriez étonné de voir tout ce qu'on peut faire avec les produits des tissages où je travaille. Ça tient de la magie : vous prenez dix bobines de fil, vous obtenez un quartier de cochon. Aucun prestidigitateur n'en ferait autant.

— Est-ce que ce n'est pas contraire à vos convictions politiques ?

— Contraire à mes convictions ? C'est vrai..., quand vous m'avez connu, j'étais le patron des communistes de Detmold. Puis, les nazis ont pris le pouvoir, et j'ai filé. À Moscou, imbécile que j'étais. Ce que j'ai vu là-bas, eh bien, ça m'a suffit. L'idéologie ? Ces messieurs s'en moquaient, et quand on évoquait les grands principes, ils se fâchaient. En paroles, c'était le socialisme ; en fait, c'était chacun pour soi. Alors, je me suis arrangé pour être recruté dans leurs services d'espionnage. On m'a envoyé en Suisse, j'en ai profité pour rentrer au pays. Je suis allé voir le Gauleiter : « Me voici. Je reviens de Moscou, j'en ai plein le dos. Si vous voulez m'arrêter... » Eh bien, ils n'en ont rien fait. Curieux, n'est-ce pas ? En 1938, j'ai adhéré au parti ; après, ç'a été la guerre, la captivité de mon garçon, la débâcle. Et vous voilà chez moi, mon colonel.

Heinrich-Emanuel ferma les yeux. Me voilà, en effet, mais Amélie, les enfants, qu'est-ce qu'ils sont devenus ? Sont-ils seulement vivants ? La grosse main d'ouvrier de Schwarz vint se poser sur son bras.

— Pour commencer, vous vous installez chez nous. Puis, nous allons chercher votre famille. Paraît qu'à la Croix-Rouge, ils arrivent maintenant à débayer. Tout comme ailleurs : dans certaines villes, on a déjà débayer les ruines, les trams circulent de nouveau. Vous verrez, l'Allemagne se relèvera. Ce sera long, sans doute, mais on s'en tirera. Pour l'instant, vous n'êtes pas trop mal, ici, vous pouvez voir venir.

— Je n'ai plus d'argent. Il faut que je trouve du travail.

— Vous en trouverez. Je vais parler à mon directeur. Justement, on a besoin d'un magasinier. Ce n'est pas le Pérou : cinquante marks par semaine.

— J'accepte n'importe quoi. Pour ne pas être à votre charge, monsieur Schwarz. D'ailleurs, je pense que bientôt...

— Rien ne presse, mon colonel. Maintenant, faut que je parte au boulot. À ce soir.

Resté seul, Schütze alluma la cigarette que Schwarz lui avait roulée. Ses mains tremblaient. Je devrais en finir. Si jamais on m'annonçait qu'Amélie et les enfants sont morts, vraiment, ce serait la meilleure solution. Pour ce que je tiens encore à la vie ! À quoi bon continuer ? Alors que des millions d'hommes jeunes ont disparu, sacrifiés pour rien, qu'est-ce que je ferais encore, sur cette terre, à mon âge !

Si jamais on m'apprenait qu'Amélie et les enfants..., oui, j'en finirais. Ce n'est plus une spéculation, c'est une décision.

*

* *

La famille Schütze vivait au camp de Hohenfels, dans un box de trois mètres sur trois. La salle de gymnastique aménagée par la municipalité comprenant vingt-six de ces compartiments. En guise de porte, un rideau fabriqué avec des sacs. En fait de meubles, trois lits de camp et trois paillasses, quelques couvertures, des clous pour accrocher les vêtements, une cuvette et un pot à eau, cinq tasses en fer-blanc, cinq assiettes en céramique, une marmite toute cabossée, en aluminium. Les repas étaient servis par les cuisines communautaires, financées essentiellement par les autorités d'occupation.

Dès leur arrivée, Giselher-Wolfram avait cherché du travail. À vingt-sept ans, il avait l'air d'un homme usé, avec un visage de gosse. Ses blessures lui interdisaient tout effort physique. Reprendre ses études ? Il ne fallait pas y songer. Giselher faisait partie de la génération sacrifiée, – celle qui, au début de la guerre, avait été sur le point de se préparer à l'existence. À présent, la tragédie terminée, ces garçons se trouvaient devant le néant. Sans autre formation que celle des armes, sans autres connaissances que celles, déjà bien estompées, du dernier examen passé sept ans plus tôt. Et, surtout, sans aucun espoir de rattraper le temps perdu.

Au bout de plusieurs semaines, Giselher avait enfin trouvé un emploi. Dans un moulin où, planté à côté de la machine de conditionnement, il marquait chaque sac d'un tampon et y traçait à l'encre de Chine le numéro du destinataire. Le salaire était maigre mais il comportait une prime en nature : un kilo de farine par semaine. En échange de quatre kilos, il put obtenir un petit fourneau électrique, à un seul brûleur. Un soir, il rapporta son acquisition au camp, box 12, en même temps que trois livres de farine, un demi-paquet de margarine et un petit pot de confiture de rutabaga.

— Voilà, maman, ce soir, tu nous feras des crêpes, déclara-t-il

fièrement, embrassant sa mère qui pleurait de joie.

Uta avait eu moins de mal à se caser. Elle travaillait comme bonne à tout faire chez un industriel. Chaque soir, elle rapportait une ou deux tranches de rôti, un reste de légume, quelques pommes de terre. « Ils ne s'en rendent même pas compte, affirmait-elle en réponse aux reproches d'Amélie. Ils ont de tout et pour cause : 80 % de la production de l'usine partent au marché noir. Avec ça, ils se procurent ce qu'ils veulent – n'importe quoi, du savon comme du jambon de Westphalie. Du moment qu'on peut offrir quelque chose en échange... »

Ainsi, Amélie passait le plus clair de la journée seule avec le petit Fritz, dans le box. Le climat qui régnait dans la salle de gymnastique était pénible, la promiscuité insupportable. Les gens s'aimaient, se disputaient, se battaient sans la moindre pudeur. Le moindre bruit traversait les minces cloisons. Puisqu'on ne pouvait faire autrement...

Uta et Giseller économisaient sur leur salaire, dans l'espoir d'échapper à cet enfer. Chaque soir, ils exploraient la région, à la recherche d'un logement décent. À deux reprises, ils trouvèrent une jolie chambre, dans une ferme. Il n'y avait qu'un hic : le premier paysan exigeait une charrue, le second voulait un piano. « Un bon piano, pour ma fille. Vous n'en avez pas ? Alors, rien à faire. »

En avril 1946, Amélie reçut une convocation de la Croix-Rouge. « Pour affaire vous concernant. » Affolée, elle tendit la feuille à Giseller.

— C'est sûrement au sujet de papa. Il est peut-être... Je n'aurais pas la force d'entendre... Tu ne veux pas y aller à ma place ?

Deux heures plus tard, ils savaient que le lieutenant-colonel Heinrich-Emanuel Schütze vivait à Detmold. Chez une famille Schwarz. Qu'il cherchait sa femme et ses trois enfants.

— À Detmold ? murmura Amélie, les doigts serrés sur l'adresse comme sur un trésor. Pourquoi à Detmold ? Et qui est ce Schwarz ? Giseller, est-ce que tu te rappelles un Schwarz ?

— Le nom me dit quelque chose. J'y suis... le jour où Christian a failli se noyer, c'est le fils Schwarz qui l'a sorti de l'eau.

On réunit les quelques billets de banque économisés. Giseller, en sa qualité provisoire de chef de famille, donna ses ordres.

— Maman part pour Detmold, seule. Uta va prendre deux jours pour s'occuper du petit Fritz. Moi, je continue à travailler au moulin, mais je me charge des commissions.

— Si je lui envoyais un télégramme ? suggéra Amélie.

— Pour quoi faire ? Tu arrives là-bas, tout simplement.

— Et s'il a une attaque ? Il est peut-être souffrant. Avec tout ce qu'il a dû endurer...

— Un télégramme coûte cher. Nous avons tout juste de quoi payer

ton voyage. Courage, maman, tu verras que tout se passera bien.

Arrivée à Detmold, Amélie se renseigna auprès d'un employé de la gare. Au moins deux heures de marche, lui expliqua-t-on. En direction du monument d'Arminius.

Au bout de quelques minutes, un chariot qui allait la dépasser s'arrêta à sa hauteur, et le paysan l'invita à monter. Elle accepta avec gratitude. Elle était émue, angoissée. J'ai cinquante et un ans ; sans la guerre, je serais déjà grand-mère, et voilà qu'au moment de retrouver mon mari, je tremble comme une jeune fille. Elle n'émergea de son rêve qu'en sentant le chariot ralentir.

— C'est là-bas, dit le paysan, indiquant du fouet une rangée de pavillons. Moi, je tourne à droite.

Amélie descendit, remercia et, lentement, s'engagea dans le sentier. numéro 36... Peut-être est-il en train de regarder par la fenêtre ? Alors, il me verra arriver. Ou encore, il travaille dans le jardin, – ce n'est pas un homme à rester oisif.

Et, brusquement, elle se mit à courir.

*

* *

Comme Anton Schwarz et Heinrich-Emanuel revenaient de l'usine, M^{me} Schwarz fit discrètement signe à son mari de la rejoindre à la cuisine.

— Elle est là... sa femme.

— Ouais. Il va nous faire une crise cardiaque. Il n'y croyait plus, tu comprends, – il n'en parle plus jamais. Et maintenant... D'abord, où est-elle ?

— Dans notre chambre. En train de raccommoder la capote du colonel.

— Comment faire ? J'ai une idée : tu lui diras de servir le dîner. Tout ce qu'on risque, c'est qu'il tombe de sa chaise.

Une heure plus tard, les deux hommes s'attablèrent. Heinrich-Emanuel tournait le dos à la porte. En entendant des pas venant de la cuisine, il demanda gaiement :

— Eh bien, madame Schwarz, qu'est-ce que vous nous avez préparé de bon, ce soir ?

— Du potage aux lentilles, dit Amélie d'une voix blanche.

Des deux mains, elle étreignait la soupière. Comme il a vieilli... ses cheveux sont tout blancs... mais il a toujours le même port de tête. Elle le vit sursauter. L'espace d'une seconde, il resta immobile, comme paralysé. Puis, lentement, prudemment, il se retourna. Anton Schwarz se leva, enleva la soupière des mains d'Amélie et la rapporta à la cuisine.

— Garde ça au chaud, grommela-t-il. On ne mangera pas de si tôt.

Enfin, tout s'est bien passé. Il n'est pas tombé de sa chaise.

Ce fut seulement une heure plus tard que M^{me} Schwarz put servir le potage. Heinrich-Emanuel rayonnait : il avait retrouvé son univers, au grand complet. Les souffrances des derniers mois, même le box 12, inutile de s'y attarder.

— Cela va changer, maintenant, affirmait-il, optimiste. Tu verras, Amélie – tous ensemble, en serrant les dents, – on y arrivera.

Dès le lendemain, il répondit à une lettre reçue la semaine précédente. Il avait répondu à l'annonce d'une entreprise de Francfort qui cherchait des représentants pour une machine à laver semi-automatique. À en croire l'annonce, une invention destinée à révolutionner la triste existence des ménagères. Plus besoin de frotter : tout en protégeant le linge, l'appareil en retirait complètement la saleté. Grâce aux mouvements de l'appareil – actionné à la main, puisque semi-automatique – et à l'oxygénation de l'eau. Un procédé très économique, d'une efficacité totale.

Dans sa lettre, Schütze avait exposé sa situation, exposé qu'une fois déjà, après une guerre perdue, il avait « franchi l'époque des vaches maigres » en plaçant de la margarine, et avait demandé un prospectus. La réponse lui était parvenue par retour du courrier : « Mon cher camarade, nous serions particulièrement heureux de pouvoir compter sur votre collaboration... »

Suivait la description enthousiaste de la machine, l'espoir d'une entrevue à Francfort, et la signature : Franz Dudack, capitaine en retraite.

Heinrich-Emanuel avait tiqué. Pour plusieurs raisons. Primo, parce que ce simple capitaine osait dire « mon cher camarade » à un lieutenant-colonel. Secundo, parce que ce même capitaine avait omis de joindre un prospectus. Tertio, parce que le billet Detmold-Francfort et retour représentait une dépense considérable. Si bien qu'en fin de compte, il n'avait pas répondu, tout en conservant la lettre.

À présent, la situation n'était plus la même. Puisqu'il avait de nouveau une famille à nourrir, tous les débouchés méritaient considération. Même les plus improbables. Il écrivit donc à Francfort, condescendant jusqu'à débiter, lui aussi, par « Mon cher camarade ». Pour Amélie, pour les enfants. Afin d'annoncer sa visite pour la fin du mois.

Anton Schwarz obtint, à l'usine, la libre disposition d'un magasin inutilisé. Les voisins fournirent quelques meubles : une armoire, quatre lits, une table de toilette, un appareil de chauffage. Enfin, la famille put quitter son box, dans la salle de gymnastique. À l'exception de Giseller qui refusait d'abandonner son emploi au moulin, d'autant que, devenu contremaître, il touchait maintenant un salaire relativement convenable.

— Si je fais affaire à Francfort, tu pourras t'inscrire à la Faculté de Médecine, lui dit Schütze.

Giselher eut un sourire désabusé.

— À mon âge, papa ? Je n'y crois plus.

— Attends un peu. Le jour où l'esprit allemand sortira de sa torpeur, notre essor sera irrésistible.

Le jeune homme réprima un sourire. C'est avec ces beaux discours qu'il nous a toujours dirigés, depuis le berceau. Et nous lui faisions confiance, parce qu'aucun doute ne pouvait nous effleurer. Cher vieux papa, tu oublies qu'à vingt-sept ans, on a quand même des conceptions personnelles. Même si, pour toi, je reste ton enfant.

L'entreprise de Francfort se trouvait encore « en voie d'édification », comme s'exprimait le camarade capitaine. Quant à la « machine à laver semi-automatique », c'était tout bonnement un vieux casque militaire, percé d'un trou par lequel passait un manche. Le tout bien galvanisé pour paraître moins rébarbatif. Schütze fut consterné.

— Des millions d'Allemands sont morts sous ce casque...

— Et aujourd'hui, le même casque chasse la saleté. Il est donc toujours utile.

— Et vous prétendez vendre ce... ce truc ? Pour trente-cinq marks ?

— Étant donné la valeur réelle de notre monnaie, un vrai cadeau. D'autant que l'appareil est vendu sans bon de rationnement. À une époque où les gens ne peuvent s'approvisionner qu'au marché noir, voilà soudain un objet en vente libre. Les ménagères seront attirées comme par un aimant.

— Où trouvez-vous les casques ?

— Cela regarde le service de fabrication. Votre tâche se limite à la vente.

Le camarade capitaine avait pris un ton glacial. Quand on veut gagner de l'argent, mieux vaut ne pas poser de questions. Une fois qu'on tient les billets à la main, on se rend compte que le fric n'a pas d'odeur. De nos jours, quand un malheureux ferrailleur achète la villa d'un ex-chef nazi, est-ce que le notaire va lui demander d'où il tient l'argent ?

Le lieutenant-colonel en retraite décida de faire un essai. Armé d'une « machine à laver semi-automatique » enfermée dans une valise, il se rendit dans un faubourg de la ville et entreprit de tirer les sonnettes.

Au bout de cinq heures, il dressa le bilan de ses efforts. Le succès était stupéfiant. Il avait obtenu quatre tartines beurrées, un exposé sur l'attentat contre Hitler, par un général cacochyme, les avances rougissantes d'une jeune fille attardée qui l'avait invité à revenir faire sa démonstration après le dîner, dix promesses d'en parler au mari

absent, quarante-trois portes qu'on lui avait claquées au nez, les minauderies d'une veuve qui avait voulu le garder (lui, Schütze, et non l'appareil) et douze commandes fermes.

— Douze en une journée ! Mes compliments ! s'exclama le camarade capitaine. Décidément, vous êtes un as. Eh bien, vous acceptez ?

Heinrich-Emanuel accepta. On lui offrait une commission de 5 marks par appareil, — à raison de dix ventes par jour et de vingt jours de travail par mois, cela représentait 500 marks. Chiffre qui emporta ses dernières objections. D'ailleurs, l'entreprise lui fournit même un logement, — deux chambres minables, dans un état de délabrement, mais qu'on devait pouvoir rendre habitables. Les conduites d'eau étaient intactes, il suffisait de refaire l'installation électrique, de remplacer les vitres et réparer le plancher.

Schütze écrivit à Giselher, énumérant minutieusement les matériaux nécessaires. Deux jours plus tard, arrivèrent les premiers sacs de ciment, les rouleaux de fil, les plaques de linoléum. Pour une fois, Heinrich-Emanuel omit de demander des précisions sur la provenance de ces trésors. Il faut savoir faire taire ses scrupules.

Il s'était mis au travail. Du matin au soir, il offrait l'appareil de porte à porte, vantait ses mérites, faisait des démonstrations, jusqu'à ce que sa peau fût ramollie par les vapeurs de lessive comme un morceau de pain oublié dans l'eau. Mais il vendait. Seul le succès compte, dans la vie, — les moyens employés n'intéressent personne.

Enfin, au bout de quatre mois, il put faire parvenir à sa famille et un mandat et un message de victoire :

— Cette fois, ça y est ! Mardi prochain, je viens vous chercher. Avec l'argent du mandat que je vous expédie par le même courrier, vous rembourserez tout ce que vous avez emprunté.

Une fois encore Anton Schwarz accompagna la famille Schütze à la gare. Comme près de vingt ans plus tôt.

— Je ne vous remercierai jamais assez, murmura Heinrich-Emanuel en lui serrant longuement la main. Je n'oublierai jamais, — je reviendrai vous voir, c'est promis...

— J'y compte, mon colonel, j'y compte absolument, affirma Schwarz.

Le vieil ouvrier savait bien que cette promesse-là ne serait jamais tenue. On ne se reverrait plus. Tout un chapitre de l'existence prenait fin, comme une page définitivement tournée.

*

* *

L'entreprise s'agrandissait. Elle produisait maintenant toutes sortes d'articles ménagers, soigneusement galvanisés : râpes à pommes de

terre, découpées dans des cartouches de masque à gaz, passoirs faites avec des couvercles de gamelle, casseroles taillées dans des caisses à grenades. Un jour, le chef des ventes emmena Heinrich-Emanuel à la campagne. Près d'un hameau, entre deux rangées de meules de foin qui assuraient un parfait camouflage, il y avait toute une colonne de cuisines roulantes.

— Qu'est-ce que vous en dites, mon colonel ? Cinquante-sept roulantes de l'armée, état neuf. Une fortune. Vous pensez que vous arriverez à les vendre ?

— À quel prix ?

— 10 000 marks pièce. C'est donné.

— Cela représente plus d'un demi-million !

— Et alors ? grommela le camarade capitaine. La mariée est trop belle ?

— Ma commission serait de combien ?

— Ma foi, disons 1 000 marks pièce.

Schütze ravala sa salive : 57 000 marks pour lui, d'un seul coup... Il eut un bref éblouissement.

— Mettons 1 500, fit-il, la voix rauque.

— D'accord. Mais, attention : en cas de pépin, si vous vous faites prendre, ne comptez pas sur nous. Officiellement, nous ne sommes au courant de rien. Pour 1 500 marks, il faut bien courir quelques risques.

Heinrich-Emanuel passa l'après-midi dans l'arrière-salle d'un minable estaminet. À boire trois verres d'eau-de-vie et deux demis, – d'une bière extra-légère, surnommée Urinol en langue populaire. Et à réfléchir.

Une roulante, cela ne pouvait intéresser que les entreprises importantes. Les usines, par exemple. Il allait falloir prendre contact avec les directeurs, les chefs du personnel...

Avant de rentrer, il fit l'acquisition, au marché noir, d'une magnifique bicyclette. Amélie se mit en fureur.

— Comme s'il n'y avait rien de plus urgent ! Uta économise pour s'offrir un manteau d'hiver, Fritz a besoin d'une paire de chaussures, je ne parle même pas de moi, et monsieur s'offre un vélo !

— Mon premier investissement, expliqua Heinrich-Emanuel, tout en transportant la bicyclette à la cave. À condition de pédaler suffisamment, je vous sortirai tous de l'ornière.

Dès le lendemain, il appliqua les principes d'organisation rigoureuse qu'on lui avait inculqués dans l'armée. Ayant établi un plan de prospection, il visita systématiquement les entreprises industrielles de la région pour proposer ses roulantes. Partout, on lui fit bon accueil. Même quelques gros fermiers se montrèrent intéressés. À condition de pouvoir payer en nature, c'est-à-dire en cochons.

Il vivait dans une sorte de fièvre. Les roulantes se vendaient comme des petits pains. Cinquante-six fois de suite, il les convoya, en pleine nuit, par des routes de campagne. L'avenir paraissait de plus en plus rose. Ce fut la dernière roulante, la cinquante-septième, qui le fit trébucher. Une chute douloureuse qui faillit lui briser les reins.

XVIII

Cette nuit-là, il avait envie de chanter : le lendemain, il allait encaisser sa commission, – 85 000 marks. Ce fut donc d'un cœur léger qu'il accompagna le « commando secret » du dernier acheteur jusqu'aux meules de foin.

La police était déjà sur les lieux. Elle attendait Heinrich-Emanuel depuis trois heures.

Quand on est pris en flagrant délit, les dénégations sont inutiles. Muet, écœuré jusqu'à la nausée, Schütze arriva au commissariat central de Francfort. On le poussa dans une cellule où se trouvaient déjà une dizaine de personnages patibulaires à souhait. On l'accueillit joyeusement. Un homme en chemise rose et veste à carreaux, tenue habituelle des souteneurs, leva la main pour imposer silence à Schütze qui allait se présenter :

— Pas un mot ! Ici, on joue aux devinettes. Voyons, qu'est-ce que le copain peut bien avoir fabriqué ? – Il poussa Schütze au centre de la cellule, sous l'ampoule nue qui se balançait au plafond. – Ouais... cheveux blancs, attitude énergique, bien nippé. – Il saisit les mains de Schütze, les retourna. – Pas de callosités, tendres comme des fesses de bébé. Alors, qui commence ?

— Peut-être un amateur de chair fraîche ? suggéra une voix. Une belle poupée de dix, onze ans, on ne crache pas dessus, hein ?

— Je vous en prie, messieurs ! gronda Schütze, et il alla s'asseoir dans un coin.

— Un petit trafiquant ? proposa un autre détenu.

— Sûrement pas ! Ces types élégants, ce sont les pires. Il a dû zigouiller sa bonne femme.

— On va le savoir, déclara le souteneur. Trois cibiches pour le gagnant ! Eh bien, mon petit vieux, si tu nous expliquais ? Pédé, peut-être ? À vrai dire, t'en as pas l'air.

— Fichez-moi la paix !...

— Allons, allons. Pas la peine de te fâcher. Ici, nous sommes entre nous. Tiens, le jeunot, là-bas, quatorze viols en six mois. Inutile de te gêner.

— Fichez-moi la paix, répéta Schütze. Je suis lieutenant-colonel en retraite, et je...

Il y eut un brusque silence. Dix paires d'yeux fixaient l'homme aux cheveux blancs. Puis, le souteneur se mit à tambouriner contre la porte, des deux poings. Au bout d'une minute, la porte s'ouvrit, révélant trois agents, matraque au poing.

— Qu'est-ce qui se passe, là-dedans ?

— Je proteste ! hurla le souteneur. Nous ne voulons pas du nouveau. C'est un officier, nous refusons d'être enfermés avec un officier. Mettez-le ailleurs !

— Tu es fou ou quoi ?

La porte se referma. Tassé sur son escabeau, Heinrich-Emanuel tremblait comme une feuille. La haine que suscitait sa qualité d'officier le terrorisait. Était-ce sa faute si l'Allemagne avait perdu la guerre ? Sa faute à lui seul ? Pouvait-on lui reprocher d'avoir porté l'uniforme, d'avoir donné des ordres qui reflétaient simplement des ordres supérieurs ? Était-ce un crime d'avoir servi la patrie pendant trente-trois ans ? Crime tellement ignoble que des truands professionnels se refusaient à partager sa cellule ?

*

* *

Le lendemain matin, à 10 heures, on vint le chercher. À bout de forces – il n'avait pas fermé l'œil de la nuit, craignant d'être assassiné dans son sommeil, – il s'affala sur la chaise que lui indiquait le commissaire.

— Je serais curieux de savoir ce qui vous a pris, monsieur Schütze. Lieutenant-colonel, officier d'état-major, un oncle victime des nazis – pas de casier judiciaire – et, tout à trac, vous voilà recéleur. Savez-vous que cette roulante a été volée dans un dépôt de véhicules militaires, en Bavière ?

— C'est vous qui me l'apprenez, murmura Schütze en se passant la main sur les yeux.

— Vraiment ? Dans ce cas, comment êtes-vous entré en possession de cette roulante ?

— Par un intermédiaire.

— Son nom ? Son adresse ?

— Aucune idée.

— Bien sûr. C'est toujours ce qu'on répond, dans ces situations-là. Cet intermédiaire – en admettant qu'il existe, – vous avez dû convenir avec lui d'un moyen de liaison. Et surtout d'un rendez-vous afin de lui remettre l'argent. L'endroit de ce rendez-vous ?

— À l'Ohio-Bar. Après-demain.

— Évidemment : un inconnu qu'on retrouve dans un lieu public. Peut-être vous montrerez-vous plus loquace quand je vous aurai dit comment nous avons eu vent de cette histoire. Par une lettre anonyme qui donnait toutes les précisions voulues : la date, l'heure, l'emplacement. – Paternel, le commissaire se pencha en avant. – Dans ce genre d'affaires, vous êtes un novice, mon colonel, cela se voit. Vous ne connaissez pas encore les méthodes de ces messieurs : quand

il s'agit de verser la commission, on envoie une lettre anonyme aux flics, et le représentant, c'est-à-dire le petit complice, se retrouve en tête. Dans le jargon du milieu, cela s'appelle « piétiner ». On vous a piétiné dans les règles, mon colonel.

— Ce n'est pas possible, protesta Schütze, atterré.

Jamais, songea-t-il, jamais, le camarade capitaine n'a pu avoir l'idée de me dénoncer pour économiser 85 000 marks. Un officier est incapable de commettre pareille vilenie, même s'il ne porte plus l'uniforme. Notre éducation, nos traditions... non, impossible. C'est un stratagème pour m'amener à parler.

Le commissaire semblait lire dans sa pensée.

— Vous ne me croyez pas ? Dommage. Dans ce cas, vous serez seul à supporter les conséquences. Autrement, vous vous en tireriez à bon compte, – en simple comparse. Donc, récapitulons : vous avez offert cette roulante pour un prix pharamineux, vous l'avez vendue tout en sachant qu'elle avait été volée...

— Absolument pas ! coupa Schütze. Je n'ai pas vendu cette roulante, je n'ai pas non plus touché le prix. Je me suis uniquement occupé du transport pour le compte de mon mandant. J'ai dû me mettre en quête d'un tracteur... l'usine qui a commandé la roulante n'en possède pas... ensuite, j'ai conduit le tracteur et l'équipe sur place. Mon travail s'arrêtait là. Quant à la vente dont vous parlez, je ne suis pas au courant.

— C'est trop fort ! Vous avez l'audace de prétendre...

— Je ne prétends rien du tout, monsieur le commissaire. Vous pourrez vérifier auprès de la maison qui a fourni le tracteur.

— C'est déjà fait.

— Alors, vous savez que je dis la vérité.

— Ouais. Les loups ne se mangent pas entre eux.

— Je vous en prie, monsieur le commissaire : ne perdons pas notre temps à puiser dans la sagesse populaire. Je vous répète que j'étais uniquement chargé du transport. Le rendez-vous à l'Ohio-Bar devait simplement me permettre de rendre compte à mon mandant. Maintenant, si vous êtes en mesure de prouver que j'ai vendu cette roulante... ma foi, je serai obligé de m'incliner, tout en sachant que vos preuves ont été fabriquées de toutes pièces.

Le commissaire tira son mouchoir et s'épongea le front.

— Toujours bon tacticien, mon colonel ! gronda-t-il. J'aurais dû suivre les cours de l'École de Guerre. Vous allez passer au greffe pour reprendre vos affaires, et vous allez filer. Mais attention, l'affaire n'est pas réglée pour autant. Nous vous garderons à l'œil. Le meilleur plan de campagne peut se trouver bouleversé.

— Certainement : pendant cinq ans, nous avons eu l'occasion de nous en rendre compte. – Schütze se leva. – Je peux m'en aller,

monsieur le commissaire ?

— Jusqu'à nouvel ordre, mon colonel.

Schütze sortit en traînant les pieds. Il tombait de sommeil.

*

* *

En voyant entrer Heinrich-Emanuel, le camarade capitaine eut un haut-le-corps. Il le croyait en prison.

— Bonjour, mon cher camarade, fit-il, tendant la main. Vous avez bien mauvaise mine.

Schütze ignora la main offerte. Il refusa également le fauteuil que l'ex-capitaine lui indiquait. Planté devant la table, il prit sa voix de commandement.

— Mes 85 000 marks !

— Bien sûr, – je vais faire préparer votre chèque...

— En espèces.

— Si vous y tenez... De toute manière, il faut déduire 1 500 marks, puisque la dernière roulante a été saisie par la police.

— Malheureusement pour vous, je m'en suis tiré, grinça Schütze. Votre lettre n'a pas eu le résultat escompté.

— Je ne comprends pas. Quelle lettre, mon cher camarade ?

— Laissez enfin tomber le « cher camarade » ! Inutile de mettre les points sur les *i*, n'est-ce pas ? Ou bien vous me versez immédiatement, je dis immédiatement, ces 85 000 marks, ou bien...

— Ou bien ?

— Moi aussi, je sais écrire des lettres.

Le capitaine préféra capituler. Ouvrant un tiroir, il sortit une énorme liasse de coupures – des billets de 100 marks – et se mit à compter. Penché sur la table, Schütze suivait le mouvement des doigts.

— Voilà : 85 000.

— Il manque 500.

— Ah ? – Pâle de rage, l'ex-capitaine ajouta cinq billets. – Je crois que nous n'avons plus rien à nous dire.

— Plus rien, en effet.

Schütze fourra les billets dans ses poches, en vrac. Arrivé à la porte, il se retourna. Le cher camarade l'observait d'un regard plein de haine.

— Salaud ! lança Heinrich-Emanuel, et il sortit la tête haute.

*

* *

La disparition de Schütze affola toute la famille. Comme Amélie, au bord de la crise de nerfs, se sentait incapable de quitter l'appartement, ce fut Uta qui courut jusqu'au poste de police. Le brigadier de service voulut la rassurer.

— Il a dû boire un coup de trop, – il est sûrement en train de cuver

son vin. Attendez au moins jusqu'à demain matin.

— Mon père ne boit jamais. Il a pu avoir un accident.

Pour faire plaisir à cette belle jeune fille, le brigadier téléphona au commissariat central. Son correspondant consulta, par acquit de conscience, la liste des arrestations de la nuit précédente. À sa stupéfaction, il y découvrit un certain lieutenant-colonel Schütze.

Uta rentra en courant.

— Tout va bien, annonça-t-elle à sa mère. On a retrouvé papa. En prison. Eh oui – pour marché noir. Paraît qu'il s'apprêtait à vendre une roulante de l'armée.

Amélie n'en crut pas ses oreilles.

— Une roulante ? Ton père ? Qu'est-ce que c'est que ce conte à dormir debout ! C'est un malentendu, sûrement. Je vais aller le voir, tout de suite.

— Ne te dérange pas, maman : aucune visite avant demain matin, 11 heures. – Soudain, Uta éclata de rire : – Tu te rends compte, maman : papa qui se lance dans le marché noir ! Et qui se fait prendre. Je l'imagine très bien dans sa cellule, – grave, martial, bombant le torse. Il y a de quoi se tordre.

— On a dû abuser de sa bonne foi. C'est certain, – on l'a égaré.

Trois heures plus tard, l'égaré fit une entrée pathétique. Hagaré, sale, les yeux rouges, le costume fripé, et visiblement d'excellente humeur.

— Bonjour, la compagnie...

— Bonjour, monsieur le margoulin, gronda Amélie. Monsieur l'officier supérieur, grand spécialiste des roulantes...

— Parfaitement. Puisque j'en ai vendu cinquante-sept, – non, cinquante-six seulement ; pour la dernière, j'ai eu quelques petits ennuis.

— Cinquante-sept roulantes ? Tu serais donc un gros trafiquant ?

— Je l'ai été. Jusqu'à hier soir. Ce matin, nous prenons un nouveau départ. Évidemment, toi et moi, nous aurions pu nous contenter de ce que nous avons. Mais pour les enfants... Giseller qui veut faire sa médecine, Uta qui n'a même pas de trousseau, sans parler de Fritz. Alors, j'ai retroussé mes manches. Regarde !

Il se mit à vider ses poches. Des liasses de billets, – un monceau de grosses coupures qui couvrait la table.

— 85 000 marks, annonça-t-il, d'un ton de triomphe. Notre capital de départ.

En effet, ce fut un nouveau départ. Avec une partie du capital, Heinrich-Emanuel fonda une société : textiles en gros. Initiative audacieuse à une époque où tous les produits étaient rationnés. Mais Heinrich-Emanuel savait ce qu'il faisait : parmi les entreprises qui avaient acheté ses roulantes figuraient trois fabriques de vêtements.

Deux années durant, toute la famille travailla dur, économisa au maximum. Les bénéfices étaient aussitôt investis en marchandises qu'on allait « planquer » dans une cachette discrète, à la campagne. Ce qui était illégal, puisque la législation d'urgence interdisait l'accaparement, mais comme tout le monde en faisait autant, en prévision de la dévaluation qui était dans l'air, Schütze n'avait aucun mal à faire taire ses scrupules.

Le 20 juin 1948, la réforme monétaire substitua au vieux Reichsmark, devenu tout théorique, le nouveau Deutschemark, d'une solidité à toute épreuve. Du jour au lendemain, le marché noir s'effondra. Comme par enchantement, les vitrines des magasins se remplirent. Le « Miracle allemand » commençait.

Vingt-quatre heures plus tard, Heinrich-Emanuel offrait aux grands magasins de Francfort, de Wiesbaden, de Kassel des lots importants de produits textiles : manteaux, robes, tabliers, chaussettes, couvertures. Le lendemain, les contrats étaient signés. Le surlendemain, la famille sablait le champagne. Heinrich-Emanuel réclama le silence.

— Je vous annonce que nous nous trouvons à la tête d'une coquette fortune : 200 000 Deutschemarks. Ce qui ne veut pas dire que chacun puisse se mettre à jeter l'argent par les fenêtres. — D'un geste solennel, il déplia une grande feuille. — Voici les plans de la villa que nous allons faire construire. J'ai déjà choisi le terrain. Pas d'objections ?

— Comment oserions-nous ? fit Giselher, souriant. Que ce soit à la caserne ou ici, c'est toujours toi qui commandes, papa.

*
* *

L'inauguration de la villa, maison de rêve nichée dans un creux des collines du Taunus, fut l'occasion d'une fête joyeuse. Et aussi d'une pénible surprise pour Heinrich-Emanuel.

Giselher était venu en compagnie d'une jeune fille, blonde élancée, éclatante.

— Papa, j'aimerais te présenter une camarade de faculté : Ellen Vickers... euh... je voudrais... j'ai voulu...

Voyant qu'il allait s'empêtrer, la jeune fille vint à son secours :

— *How do you do, sir ? Very happy to see you.*

Heinrich-Emanuel se raidit.

— En Allemagne, on parle allemand, gronda-t-il. J'ai été prisonnier des Anglais. Une bande de petits morveux qui m'ont retiré mes bretelles, qui m'ont traité à coups de pied et de crosse – moi, un officier supérieur, membre de l'état-major. Et tu oses...

Il se détourna. Giselher lui saisit le bras.

— Je t'en supplie, papa. Il faut savoir oublier. Après tout, ces histoires-là remontent à quatre ans, déjà. Bien des choses ont changé,

depuis ce temps. Ellen a perdu deux frères au-dessus de l'Allemagne ! Son père a laissé une jambe devant Aix-la-Chapelle. Lui aussi était colonel. Il faut passer l'éponge, papa. La nouvelle génération ne veut pas commettre les mêmes erreurs que la tienne...

— Des erreurs ? C'est un gamin comme toi qui ose me reprocher mes erreurs ?

— Mais oui, papa. Regarde ce que ta génération nous a légué : une succession effroyable, tu ne trouves pas ? Tu tiens vraiment à ce que nous connaissions le même enchaînement – la guerre, les destructions, la misère, la reconstruction, – une nouvelle guerre, de nouvelles destructions, et ainsi de suite ? Tu ne crois pas qu'il faille enfin essayer autre chose ?

Heinrich-Emanuel considéra la jeune fille. Évidemment, elle est adorable... tout de même, une Anglaise... elle est rouge de confusion, par ma faute... je me conduis comme le dernier des mufles... ce regard effarouché, les mêmes yeux de biche qu'Amélie, autrefois...

— Soyez la bienvenue, mademoiselle Vickers, murmura-t-il. Venez avec moi, que je vous fasse les honneurs de la maison.

*

* *

Au printemps 1951, Ellen et Giselher se marièrent. Ils n'avaient pas terminé leurs études, mais dans certaines circonstances, les amoureux ont intérêt à passer d'urgence devant M. le maire. Heinrich-Emanuel fut bien obligé de se résigner.

Il n'était pas au bout de ses épreuves. Trois mois plus tard, une véritable conspiration familiale le força d'accorder la main d'Uta à un antimilitariste. Walter Bolz était ingénieur diplômé, il avait une belle situation, il était beau garçon, mais c'était aussi un pacifiste militant qui avait, à un degré vraiment fâcheux, le courage de ses opinions. Si bien que le premier entretien des deux hommes dégénéra aussitôt en violente querelle. Walter Bolz repartit livide, défait, au bord du désespoir.

Pendant cinq jours, Heinrich-Emanuel résista. Sans trop de conviction : au fond, le jeune ingénieur lui plaisait, et même beaucoup. Mais, tout de même, accepter comme gendre un homme qui détestait l'armée, qui méprisait les traditions prussiennes, c'était dur à avaler. Le sixième jour, il capitula, vaincu par les arguments de son fils, les reproches muets de sa femme et les larmes de sa fille. Une alliance irrésistible.

XIX

La société H.-E. Schütze & C^{ie}, à responsabilité limitée, connaissait un essor spectaculaire. À la mesure du Miracle allemand. Déjà, l'époque des vaches maigres n'était plus qu'un souvenir. À présent, les époux Schütze voyageaient, descendant dans les meilleurs hôtels, fréquentant les restaurants les plus selects. Parce qu'ils pouvaient se le permettre et, aussi, parce que, dans ces établissements luxueux, Heinrich-Emanuel pouvait nouer des contacts utiles.

Contacts d'autant plus nécessaires, à son sens, que l'Allemagne avait de nouveau une armée. Petite mais moderne, dotée de chars, d'avions, de batteries de lance-roquettes. Et comprenant, bien entendu, des cadres nombreux, notamment au niveau des sous-officiers dont on allait avoir besoin pour instruire les recrues qui n'allaient pas tarder à affluer dans les casernes ; le rétablissement du service militaire obligatoire paraissait imminent. Il fallait bien que les futurs soldats de la République fédérale fussent assurés d'avoir leur content de coups de gueule. Qu'on pût les malmener, leur apprendre à défiler au pas de l'oie, les entraîner : « Marche de nuit ! Quinze kilos sur le dos ! Ça vous dressera, bande de chiffes molles ! » En attendant les premières grandes manœuvres, afin que les généraux, jumelles aux yeux, pussent se réjouir au spectacle des malheureux qui allaient ramper, bondir, se jeter à plat ventre. « Un exercice bien mené, pourraient dire ces messieurs. Voilà une bataille que nous aurions gagnée, dans une vraie guerre. »

Heinrich-Emanuel était, hélas, trop vieux pour mettre son expérience à la disposition de la nouvelle armée. Il fit quand même le voyage de Bonn, il conféra avec le ministre de la Guerre, avec la direction des Approvisionnements, avec trois généraux. Non pour exposer ses vues tactiques, mais pour négocier un marché portant sur 50 000 paires de chaussettes.

Une seule ombre au tableau : le comportement incompréhensible de Fritz. Heinrich-Emanuel rêvait de voir son cadet choisir le métier des armes. Or, le jeune homme ne voulait rien savoir. Le jour de ses dix-huit ans, il pénétra dans le bureau paternel pour annoncer, d'un ton dégagé :

— Mon petit vieux, il y a 4 000 marks de trop à ton compte en banque.

— Qu'est-ce que c'est encore que cette bêtise ?

— Ce n'est pas une bêtise, c'est le prix de la bagnole dont j'ai besoin.

— Vraiment ? Eh bien, puisque tu en as besoin, tu devrais essayer de gagner cette somme. De mon temps, et même plus tard, quand nous sommes rentrés du front...

— Je sais, je sais. Vous avez crevé de faim, puis, vous avez inventé le Miracle allemand. Une belle invention, j'en conviens, à condition que vous restiez à la hauteur. Alors, papa, cette bagnole ?

— Rien à faire, gronda Schütze, catégorique.

— Tu me condamnes à être le pauvre type de la bande ?

— Pour parler clairement, cela te fera les pieds. Mais puisque tu me fais l'honneur de ta visite, nous pourrions peut-être en profiter pour parler de choses sérieuses. Il est grand temps que tu te décides à choisir un métier. À mon sens, la carrière militaire est tout indiquée pour toi. Être officier, cela signifie être un homme digne de ce nom...

— Je t'en prie, papa. Bien sûr, je ferai mon service, je suis bien obligé, mais, crois-moi, cela n'ira pas plus loin. Je vais tâcher de me débrouiller pour être affecté à une section technique, – matériel aéronautique, radar, on verra. Au moins, j'apprendrai quelque chose, je ne perdrai pas mon temps. Pas comme ta génération qui faisait le singe dans une cour de caserne.

Heinrich-Emanuel eut un haut-le-corps.

— Je t'interdis de parler sur ce ton ! La caserne est et reste le moule parfait de la virilité allemande. Tous les grands hommes de notre peuple ont passé par l'école de l'armée...

— Par exemple le caporal Adolf Hitler !

— Comment oses-tu ? hurla Schütze, hors de lui. À ton âge, tout garçon normal devrait se passionner pour la vie militaire. Quand je pense qu'à six ans déjà, je n'aimais que mes soldats de plomb, je rêvais de porter l'uniforme de l'empereur, de défiler derrière nos glorieux drapeaux, de sentir l'odeur de la poudre...

— ... de mourir en héros, au terme d'une guerre perdue, acheva Fritz, sarcastique. Non, merci, papa, très peu pour moi. – Il se leva. – Alors, rien à faire pour la bagnole ?

— Certainement pas. Quand tu auras vingt et un ans, que tu seras officier...

— Merci. Je préfère marcher à pied.

Il sortit, les mains dans les poches du pantalon qui le moulait comme une seconde peau. Quand la porte se fut refermée, Schütze se prit la tête dans les mains.

— Quelle jeunesse ! murmura-t-il. C'est à se demander où l'on va. Pauvre Allemagne !

*

* *

La question ne devait pas tarder à recevoir sa réponse.

Heinrich-Emanuel reçut une invitation. L'enveloppe à elle seule lui procura une satisfaction profonde, à telle enseigne qu'il l'exhiba partout. Pour la première fois depuis tant d'années, on s'adressait à « Monsieur le Lieutenant-colonel (en retraite) H.-E. Schütze ».

En l'occurrence, « on » était le ministère de la Guerre qui le priaît de bien vouloir assister aux manœuvres d'automne de l'armée fédérale, dans le Haut-Palatinat.

— Tu as vu, Amélie ? On ne m'a pas encore oublié. Cette invitation, non en tant que civil, mais en ma qualité de lieutenant-colonel. De quoi réchauffer mon vieux cœur.

Le lendemain, Fritz eut droit à une paire de claques. Ayant déniché à la cave un vieux sabre, il avait attaché cette relique à sa ceinture.

— À moins que tu ne veuilles me l'emprunter, papa. Tu pourrais l'emporter, pour t'appuyer dessus quand tu seras fatigué.

Dix jours plus tard, Heinrich-Emanuel partit pour le Palatinat. Toute la famille poussa un soupir de soulagement : les préparatifs du voyage avaient été épuisants. Au dîner, Giseler porta un toast :

— À papa ! Demain, il parviendra enfin à l'endroit dont il rêve depuis 1913 : la colline des Chefs de Guerre.

— J'ai peur, murmura Amélie. C'est que je le connais, votre père. Du moment qu'il se trouvera là-haut, sur cette fameuse colline, ce sera sa bataille. Dès que les choses n'iront pas comme il voudrait qu'elles aillent, il dira aux généraux qu'ils n'y entendent rien, il le dira carrément. Vous avez tort de rire, ce ne sera pas drôle, ce sera un drame. Je sais ce que je dis, — les manœuvres ne lui ont jamais réussi.

*

* *

L'attaque se développait, sur toute la largeur du front. Quelques heures plus tôt, une bombe atomique avait ravagé la région. Schütze imaginait la terre calcinée, toute la Rhénanie avait cessé d'exister, il frissonnait d'épouvante. Tout en songeant que la crainte du cataclysme planétaire constituait sans doute la meilleure garantie de la paix.

Planté devant un binoculaire, il observait l'avance des chars, monstres énormes, gigantesques, irrésistibles. Son cœur battait à grands coups. Me voilà au sommet de la colline des Chefs de Guerre, — à côté de moi, les généraux, le ministre, les attachés militaires. Et en contrebas, tous ces soldats qui foncent vers l'ennemi, les pieds bien au chaud grâce à mes chaussettes.

Il n'écoutait pas les commentaires qu'échangeaient les généraux. Il tenait à suivre l'attaque, seconde par seconde. Bien sûr, tout n'était pas parfait, on avait commis des erreurs ; à son sens, les forces ennemies auraient dû être mieux préparées. Mais il se taisait. Il ne

crispait pas les poings, il ne demandait pas quel imbécile avait donné ces ordres idiots. Il se contentait de regarder, de diriger mentalement une opération différente.

Une main vint se poser sur son épaule. Il sursauta, s'arracha à regret au spectacle grandiose que son esprit superposait à la réalité. Derrière lui, se tenait un général.

— Je viens d'apprendre que c'est vous qui nous fournissez en chaussettes. Un article solide ; seulement, la couture est un peu trop grosse. Le frottement, vous comprenez : après deux ou trois heures de marche, elle écorche le talon. S'il était possible...

— Certainement, mon général. — Schütze avait eu du mal à revenir sur terre. Se retrouver au niveau des chaussettes quand on vient de commander une armée... — Pour la fourniture prochaine, je m'adresserai à un autre fabricant, mon général.

De nouveau, il regarda vers la vallée. Les chars affrontaient maintenant le barrage d'artillerie, derrière un rideau mouvant de fumée.

— Intéressantes, ces manœuvres, n'est-ce pas ? reprit le général d'un ton aimable. Évidemment, il n'est pas facile pour le profane de s'y retrouver. Vous étiez soldat, peut-être ?

— En effet, balbutia Schütze, j'ai été soldat... mais pas longtemps. Seulement trente-deux ans, songea-t-il, amer. Qu'est-ce qui en reste ? Quelques milliers de chaussettes aux coutures trop dures. Il regarda le général d'un air suppliant.

— Pourrai-je regarder encore une fois par le binoculaire ?

— Je vous en prie, cher monsieur.

Et Heinrich-Emanuel regarda. De tous ses yeux. Immobile, en silence. Avec une émotion fervente.

Il jouissait du suprême bonheur : être là, sur la colline des Chefs de Guerre.

FIN

Notes

[1]. Dans les lycées allemands (jusqu'en 1918), examen sanctionnant les études jusqu'à la classe de seconde et autorisant le titulaire à devancer l'appel pour servir une seule année (au lieu de deux comme soldat de première classe). (N. d. T.)

[2]. Ce terme quelque peu grandiloquent désignait, avant l'époque des avions de reconnaissance et des liaisons radio, le point le plus élevé du terrain, observatoire réservé au commandant en chef. (N. d. T.)

[3]. Quotidien libéral berlinois, très sérieux, très vieux jeu, nommé d'après son fondateur. A cessé de paraître en 1933, à l'avènement de Hitler. (N. d. T.)

[4]. Auteur de plusieurs drames réalistes, à tendances sociales. Prix Nobel en 1912.

[5]. Maréchal allemand, vainqueur des Russes à Tannenberg en 1914, chef d'état-major sur le front de l'ouest de 1916-1918, dernier président de la République de Weimar.

[6]. Le général von Schlieffen, chef du grand état-major au début du siècle, auteur du plan de campagne que l'armée allemande devait effectivement appliquer en 1914. (N. d. T.)

[7]. Vieux nom germanique : Sieg = victoire. Siegbert = celui qui porte la victoire. (N. d. T.)

[8]. En Allemagne, l'équivalent de notre. dinde de Noël. (N. d. T.)

[9]. La plus célèbre des escadrilles allemandes de la Première Guerre mondiale. (N. d. T.)

[10]. En Allemagne la rentrée des classes a lieu après Pâques. (N. d. T.)

[11]. *Kriegsspiel* – jeu de guerre, exercice sur cartes, ou encore « sur le terrain », c'est-à-dire dans une caisse de sable.

[12]. *Parteigenosse* = compagnon de parti, terme nazi par opposition au « camarade » des communistes. (N. d. T.)

[13]. Organe officiel du parti national-socialiste. (N. d. T.)

[14]. Dirigeants du parti national-allemand, conservateur et monarchiste. (N. d. T.)

[15]. Rue où se trouvait le ministère de la Guerre.

[16]. Trois ans plus tard, le général von Blomberg fut chassé de l'armée à la suite d'un scandale croustillant à souhait : il avait épousé en secondes noces une jeune femme fichée à la police des mœurs. Blomberg devait mourir en 1947, à la prison de Nuremberg. (N. d. T.)

[17]. Érigé pour commémorer la victoire remportée par Hindenburg, en 1914 » sur les Russes qui avaient envahi la Prusse-Orientale. (N. d. T.)

[18]. Organe officiel des S.S.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
– LE 6 JANVIER 1970 -
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH
À MAYENNE (FRANCE)

(8947)

NUMÉRO D'ÉDITION : 4399

DÉPÔT LÉGAL : I^{er} TRIMESTRE